L'ÉCOLE DES MŒURS.

TOME CINQUIÈME.

L'ÉCOLE DES MŒURS, OU RÉFLEXIONS *MORALES ET HISTORIQUES* SUR *LES MAXIMES DE LA SAGESSE*,

PAR feu M. l'Abbé BLANCHARD.

SIXIÈME ÉDITION;

Rédigée et mise en ordre d'après son Manuscrit par BRUYSET AINÉ, de l'Académie de Lyon, de la Société d'Agriculture et des Arts de la même ville, de la Société Physico-Économique de la Haute-Lusace, etc.

TOME CINQUIÈME.

A LYON;

Chez BRUYSET AINÉ et Comp.e

An XII = 1804.

L'ÉCOLE DES MŒURS OU RÉFLEXIONS

MORALES ET HISTORIQUES

SUR LES MAXIMES DE LA SAGESSE.

XIV.

Surmontez les chagrins où l'esprit s'abandonne :
Ne faites rejaillir vos peines sur personne.

DE quelque source que viennent vos chagrins, ce seroit une grande injustice que de les faire retomber sur les autres. Ce seroit imiter ces animaux furieux qui se jettent sur tous ceux qui ont le malheur de les rencontrer. Ne confondez pas les innocens avec les coupables, et n'affligez pas les autres parce que vous avez du cha-

grin. Quelle triste consolation, que de rendre malheureux ceux qui vivent avec nous ! Voyez cet homme qu'un revers imprévu accable ou que la bile suffoque. Il ne rentre dans sa maison qu'avec toutes les marques de la fureur. L'œil en feu, l'air menaçant, les paroles foudroyantes à la bouche, il décharge son courroux sur tout ce qui se présente. Ce spectacle vous révolte et vous indigne : gardez-vous donc de le donner jamais.

Évitez aussi de ressembler à ces grondeurs éternels, espèce d'hommes inquiets et turbulens, qui exhalent sans cesse, et contre tout le monde, leur mauvaise humeur. Quoique ce défaut semble appartenir aux vieillards, comme un effet de la foiblesse ou des infirmités dont la nature est alors assaillie, et comme un reste d'autorité qui expire avec un long murmure ; il est pourtant de tous les âges, sur-tout dans les personnes nées avec une bile prompte à fermenter et à s'enflammer. Ceux qui ont ce défaut, se fâchent sans sujet, crient pour une faute légère, et s'emportent quand on leur répond : il n'est pas même permis d'avoir raison avec eux. Ont-ils reçu quelque sujet de mécontentement de la part de certaines personnes à qui ils doivent des égards : dès qu'ils se trouvent

en liberté au milieu de leur famille, ce sont des cris, des plaintes, des injures, des menaces, une tempête d'autant plus violente, qu'elle a été resserrée et grossie par la contrainte. Leur bile qui sort à grands flots, se répand sur leurs amis même : que pourroient-ils faire de pis à leurs plus grands ennemis ? Aussi tous fuient dès qu'ils le peuvent, et les laissent seuls. Ils n'ont pas même la consolation qui reste souvent aux malheureux, celle d'être plaints : le mal qu'ils font, empêche de compatir au leur.

Ceux qui font souffrir les autres de leurs chagrins, sont d'autant plus injustes, que souvent ils ne doivent les imputer et les attribuer qu'à eux-mêmes. Ils se sont attirés par leur faute les maux qui leur arrivent, ils sont les premiers artisans de leurs peines. On les a insultés d'une manière atroce, parce que peut-être ils ont pour tout le monde des fiertés et des hauteurs qui révoltent. Ils viennent de perdre un procès qui les ruine ; c'est qu'ils l'ont eux-mêmes intenté, et que par une cupidité aveugle ou par une haine obstinée, ils n'ont voulu se prêter à aucun accommodement. Ils ressentent dans tous leurs membres des douleurs aiguës et cruelles, parce que, déterminés à se livrer sans ménagement à tous

leurs plaisirs, ils ont fait des excès capables de ruiner le tempérament le plus fort. Puisqu'ils ne sont malheureux que par leur faute, n'y a-t-il donc pas autant de folie que d'injustice à s'en prendre aux autres et à vomir contre eux tout le venin de leur mauvaise humeur ?

Ne dites pas que votre mal est un de ceux dont on ne peut être guéri qu'en changeant de tempérament et de corps. Ce préjugé naît du découragement auquel on se livre, lorsqu'on a éprouvé la difficulté qu'il y a de contredire son amour propre et ses passions. Mais il est faux qu'on ne parvienne pas à se corriger du défaut dont nous parlons ici, lorsque, sans se rebuter, on s'applique sincèrement à le faire. L'impossibilité qu'on prétexte n'est qu'un manque de courage, une lâche foiblesse, qui nous fait céder à l'humeur, parce qu'il en coûteroit d'abord un peu pour se roidir contre elle et la vaincre. Mais en voulant s'éviter une courte peine qui feroit bientôt triompher, on nourrit et l'on entretient des ennemis domestiques, qui renaissent sans cesse et se multiplient, parce qu'on n'a pas voulu les dompter. On s'abandonne à son naturel vicieux, on n'oppose rien au penchant, on se laisse maîtriser par

l'humeur, et on lui cède honteusement le domaine que devoit avoir la raison.

Mais qu'en arrive-t-il ? Cette mauvaise humeur qu'on a flattée, ménagée, devient pour l'homme qui s'y livre son plus cruel tyran. Quel trouble ne cause-t-elle pas dans l'esprit ! quelle tempête n'excite-t-elle point dans le cœur ! Ses moindres effets sont d'obscurcir les jours les plus sereins, d'empoisonner tous les plaisirs de la vie, et de nous rendre même déraisonnables. Un Duc de Milan, assiégé dans un château par les Florentins qui le pressoient vivement, ne trouvoit aucun mets à son goût lorsqu'il étoit à table. Il en querelloit souvent son cuisinier, qui, après plusieurs autres excuses, lui dit enfin : *Voulez-vous, Monseigneur, que je vous parle nettement ? Les viandes sont bonnes et bien préparées, mais franchement les Florentins vous dégoûtent.*

Si vous êtes dans un état de souffrance et de douleur, qui vous rende dépendant des secours d'autrui, n'ayez pas, comme tant de malades impatiens et querelleurs, l'injustice et la cruauté d'affliger ceux qui vous servent ou qui vous approchent, parce que vous êtes affligé vous-même ; et si vous ne pouvez vous empêcher de sentir vos maux, évitez toujours de les faire sentir aux autres. Témoignez-leur de la bonté,

de la douceur et de la reconnoissance. Considérez que tous les services qu'ils vous rendent, étant pour eux pénibles et humilians, ils ont besoin d'être soutenus et encouragés par de bonnes manières de votre part. Soyez toujours en garde contre la mauvaise humeur, assez ordinaire dans les maladies ; et s'il vous arrive de contrister ceux qui sont auprès de vous, par quelque impatience, dont souvent on n'est pas maître, réparez-la au plutôt par des paroles obligeantes et par des témoignages d'affection.

Traitez de même avec honnêteté ceux qui tâchent de vous consoler dans vos maux ou dans vos peines, et ne faites point comme tant d'autres, qui rejettent avec humeur, avec chagrin et avec impatience tout ce qu'on leur dit. A la bataille d'Hochstet, perdue par les François en 1704, le Maréchal *de Tallard* fut blessé et pris dans l'action. On le mena au quartier du Duc *de Marlborough*, qui n'oublia rien pour le consoler. Le Maréchal fatigué de tout ce qu'on lui répétoit sur l'inconstance de la fortune, dit au Général Anglois avec une impatience déplacée : *Tout cela n'empêche pas que votre Grandeur n'ait battu les plus braves troupes du monde.* J'espère, répliqua Milord, que votre Grandeur exceptera celles qui les ont battues.

Supportez les humeurs et les défauts d'autrui.

ON est obligé de vivre avec toutes sortes de caractères et d'humeurs : il sera plus aisé de se conformer aux humeurs des autres, que de conformer les autres aux siennes ; et d'ailleurs, c'est un fort mauvais caractère que de ne pouvoir supporter celui des autres.

Heureux ceux qui sont nés avec le moins d'imperfections ! car nous en avons tous, et celui qui croît être sans folie n'est guère sage. Puisque chacun de nous a ses foiblesses et ses défauts, pourquoi refuserions-nous aux autres la même indulgence que nous attendons d'eux, et dont nous avons également besoin ? Mais l'amour propre qui nous donne tant de complaisance pour nos défauts, nous rend ceux des autres insupportables.

> Lynx envers nos pareils, et taupes envers nous ;
> Nous nous pardonnons tout, et rien aux autres hommes.

Un philosophe païen répétoit souvent à ses disciples cette belle maxime : *Pardonnez tout aux autres, et ne vous pardonnez rien à vous-même.* Quand on s'étudie bien et qu'on s'applique à se connoître, on se

trouve si rempli de défauts, qu'on n'a pas de peine à excuser dans autrui ceux qui paroissent les moins excusables ; à moins que par devoir on ne soit obligé de les corriger et de les punir. Encore l'homme sage et compatissant aux foiblesses de l'humanité, le fait-il avec beaucoup de modération et de douceur ; et il pardonne d'autant plus facilement, qu'il n'ignore pas qu'il a souvent lui-même besoin de pardon.

C'est ce qu'on admiroit dans M. l'Évêque d'Amiens. Sévère pour lui, il étoit plein d'indulgence pour les autres, et il se plaisoit à les excuser avec cette bonté et cette gaieté charmante qui faisoient son caractère. Ayant dîné chez un Ecclésiastique, où l'on avoit servi d'excellent vin, on lui dit : N'est-il pas scandaleux de trouver de si bon vin chez un Prêtre ? *Vous avez raison*, répondit-il, *aussi vous voyez qu'il s'en défait.*

Que cette bonté indulgente est rare, et qu'il est difficile à la plupart des hommes d'être contens de quelqu'un ! Ils sont si remplis d'amour propre, qu'ils ne sont guère satisfaits que d'eux-mêmes ; et telle est leur injustice, que ceux qui font le plus souffrir, sont presque toujours ceux qui veulent le moins souffrir des autres.

La sagesse doit nous découvrir nos défauts, et la charité doit couvrir à nos yeux ceux du prochain. Si nous ne pouvons nous empêcher de voir des défauts visibles, parce que ce seroit manquer d'esprit, ne les voyons que pour ne pas en avoir de pareils ; et jetons aussitôt les yeux sur nos propres foiblesses, afin d'apprendre à supporter les leurs.

Lorsque vous rencontrez des personnes qui vous déplaisent, cachez soigneusement votre aversion : la faire sentir, ce seroit manquer de bonté et de politesse. Aimez les gens d'esprit, les sages et les personnes aimables : mais souffrez les sots, les fous et les fâcheux, puisqu'ils sont si communs. C'est une grande foiblesse, que de souffrir impatiemment celles des autres.

Rire de ceux qui ont quelque difformité dans la figure, c'est une petitesse qu'on ne pardonne pas aux enfans. Ne devroit-il pas en être de même des défauts du caractère ? Est-on moins à plaindre d'avoir le cœur gauche, l'esprit tortu, l'humeur raboteuse, que d'être boiteux ou bossu ? Il est vrai qu'on ne peut ni s'alonger la jambe ni se redresser la taille, et qu'on peut corriger les défauts du caractère. Mais on doit convenir que la chose est difficile ; et la peine que les hommes ont à se corriger,

n'est-elle pas un accroissement à leurs défauts, qui demande de nous un redoublement d'indulgence ?

Il règne dans la société une si grande contrariété d'humeurs, que c'est une nécessité, un devoir de charité et de justice de se supporter mutuellement ; et puisque dans ce conflit d'humeurs et de caractères si différens, il est impossible de s'accorder parfaitement, sachons du moins nous rapprocher et nous unir par les liens universels de la charité et de l'indulgence.

Ce principe lumineux d'équité naturelle, qui nous prescrit de *faire pour les autres ce que nous voulons raisonnablement qu'on fasse pour nous*, l'Auteur de la Nature a pris soin de le graver lui-même en caractères ineffaçables dans le cœur de l'homme, dès le premier moment de sa création, et le divin Fondateur de la Religion chrétienne l'a de nouveau confirmé (*). L'amour propre, cet ennemi destructeur de l'égalité et de la justice, ne peut éteindre entièrement cette vive lumière ; mais il l'affoiblit souvent et l'obscurcit. C'est par une éducation sage et par nos propres réflexions, que cette céleste lumière reprend enfin son premier

(*) *Omnia quæcumque vultis ut faciant vobis homines, et vos facite illis.* Matth. 7.

éclat et toute sa force dans nos esprits et dans nos cœurs. Refuser aux autres ce que nous leur demandons, blâmer en eux ce que nous louons en nous, leur défendre ce que nous nous permettons, n'est-ce pas aller directement contre cette loi naturelle de charité et de justice ?

C'est ce qu'on doit sur-tout enseigner aux jeunes gens, comme le fit le philosophe *Sextus*, à son élève *Marc-Aurèle*, qui lui rend ce glorieux témoignage dans son beau livre des *Réflexions morales*. « *Sextus*, dit-il, m'a enseigné par ses préceptes et par son exemple, à être doux, à gouverner ma maison en bon père de famille, à tâcher de deviner et de prévenir les souhaits et les besoins de mes amis, à souffrir les ignorans et les présomptueux qui parlent sans penser à ce qu'ils disent, et à me mettre à la portée de tout le monde, en m'accommodant à tous les caractères. »

Se faire tout à tous, se conformer à l'humeur, aux manières de toutes les personnes avec qui l'on traite, se mettre à leur portée, se prêter même quelquefois à leur foiblesse par une sage et douce complaisance ; c'est le caractère de tout homme qui pense bien et qui aime par raison à se rendre agréable à tous ceux qu'il pratique.

Cette vertu est absolument nécessaire quand on veut vivre avec les hommes ; mais elle est d'un usage bien plus indispensable et plus fréquent entre les proches et les personnes qui demeurent ensemble. Le célèbre *Jean Boivin*, connu dans la littérature par ses savantes notes sur *Longin*, et par plusieurs excellens Mémoires de lui, qui se trouvent dans le Recueil de l'Académie des Belles-lettres, dont il étoit un des membres les plus distingués, fut un modèle admirable de cette patience, de cette complaisance si nécessaires et si rares entre les frères. Il fut le pupille et l'élève de son frère aîné *Louis Boivin*, qui avoit quatorze ans de plus, et qui se distingua aussi dans les lettres, mais dont la gloire est d'avoir formé un disciple très-supérieur à son maître. *Louis* étoit d'un esprit bizarre, qui ne se fixoit jamais à aucune idée, d'un caractère insociable, d'une ardeur pour la dispute et d'une aigreur qui le faisoient fuir : il s'irritoit des objections et en demandoit sans cesse ; il se fâchoit également quand on en faisoit et quand on n'en faisoit pas. Son humeur, comme il le disoit lui-même, étoit sauvage et retirée, approchante de celle de l'oiseau de Minerve ; franche jusqu'à la rusticité, et fière jusqu'à l'indépendance. Son frère étoit

d'un caractère plus doux et plus aimable, et en eut besoin. Il fut élevé très-durement par son aîné, qui l'enfermoit avec des livres jusqu'à ce qu'il eût rempli sa tâche, et qui par amour pour la science faisoit mal-adroitement tout ce qu'il falloit pour l'en dégoûter; portant dans le jeu la même tyrannie, il ne lui permettoit pas de le gagner au jeu des échecs qu'il lui avoit appris, et il l'empêchoit d'aller se coucher jusqu'à ce qu'il eût tout perdu. Malgré toutes ces mauvaises façons, et d'autres encore que les aînés n'ont que trop communément pour leurs cadets, qu'ils s'accoutument mal-à-propos dès l'enfance à traiter impérieusement, *Jean Boivin* eut toujours pour ce frère une tendresse, un respect et une reconnoissance inviolables, qui lui faisoient tout supporter avec une patience, avec un plaisir même qu'on auroit peine à comprendre.

C'est principalement entre les époux, que la vertu dont nous parlons doit être d'un plus grand usage. *Socrate*, de qui on a déjà vu l'étonnante modération à l'egard de ses ennemis, peut encore servir ici d'exemple. Sans sortir de chez lui, il trouva de quoi exercer sa patience. Il avoit une femme d'une humeur bizarre, emportée, violente. Il paroît qu'avant de la choisir

pour compagne, il n'avoit pas ignoré son caractère. *Xénophon* dit qu'il l'avoit choisie exprès, *parce que*, disoit-il, *si je puis venir à bout de supporter ses brusqueries, il n'y aura personne avec qui je ne puisse vivre.* S'il l'avoit prise dans cette vue, il dut certainement en être content. Elle lui faisoit toutes sortes d'affronts et d'avanies. Un jour, pour l'outrager d'une manière plus sensible, elle lui arracha son manteau de dessus les épaules au milieu de la rue, et le jeta dans la crotte. Les amis du Philosophe lui conseilloient de se venger sur-le-champ de cette épouse insolente, et de lui faire sentir une bonne fois qu'il portoit un bâton. *C'est-à-dire, Messieurs*, répondit Socrate, *qu'un mari et une femme aux prises seroient pour vous un spectacle fort amusant : mais je ne suis pas d'humeur de vous donner la comédie à mes dépens. Socrate*, après avoir longtemps souffert les criailleries de sa femme, sortit de sa maison et s'assit devant sa porte, pour se délivrer de son importunité. Cette femme irritée de voir que tous ses cris et toutes ses injures ne l'émouvoient point, lui jeta un pot d'eau sale sur la tête. *Je me doutois bien*, dit-il en souriant, *qu'après un si grand orage nous aurions de la pluie.*

La douceur, la patience, l'indulgence pour les défauts de leurs époux, n'est pas moins nécessaire aux femmes, et peut-être même l'est-elle encore plus. Elles doivent avoir le courage de soutenir le dégoût, la colère, les mauvaises façons, les mépris même de leur mari. Une femme tendre, vertueuse et raisonnable, qui, malgré tous ses efforts, se voit en butte à la mauvaise humeur d'un époux ; une femme qui n'a jamais la satisfaction de s'entendre applaudir sur les meilleures actions ; qui même est obligée de les cacher, et de paroître quelquefois avoir tort ; qui dérobant son malheur à tous les yeux étrangers, tâche de sauver les dehors et de cacher au public tout ce qu'elle peut ; qui souffre sans se plaindre et qui excuse ce qu'elle n'a pu prévenir ni empêcher d'éclater : que cette femme est grande ! qu'elle est estimable ! et quel est le mari assez dépourvu de sentiment et de raison, pour ne pas céder enfin à tant de vertu !

Ce triomphe, le plus glorieux pour une femme, fut celui de *Vincentine Lomelin*, cette illustre Gênoise, dont nous avons déjà loué ailleurs la charité bienfaisante. Mariée avec *Étienne Centurion*, gentilhomme de Gênes, elle éprouva, au commencement de son mariage, bien des désagrémens,

Quoique son mari eût beaucoup d'estime et d'affection pour elle, il la fit extrêmement souffrir, parce qu'il étoit naturellement prompt et colère, difficile à contenter, trouvant à redire à tout ce qu'elle disoit ou faisoit, et souvent sans avoir aucun sujet, ainsi qu'il l'avouoit lui-même. Elle ne lui opposa que la patience, la douceur, la complaisance, qui le firent enfin rougir de ses humeurs et de ses brusqueries : il reconnut que sa femme, toujours égale, toujours prévenante, ne méritoit que sa tendresse. Bientôt le calme et la paix succédèrent aux tempêtes et aux querelles. Chérie et respectée de son époux, elle eut encore le bonheur de le voir, comme elle, en se donnant tout entier à Dieu, partager ses bonnes œuvres et ses pieux exercices.

L'épouse de *Henri II*, Duc de Montmorenci, *Marie-Félice des Ursins*, ne fut pas tout-à-fait aussi heureuse, quoiqu'elle ne méritât pas moins de l'être. Cette Dame, jeune, bien faite, pleine de graces et d'esprit, auroit desiré de posséder le cœur de son mari tout entier. Elle se faisoit souvent violence pour lui cacher ses chagrins et lui rendre sa maison agréable. Mais sa douleur étoit si grande, ses combats si fréquens, que le Duc apperçut bientôt de

l'altération dans ses traits. Êtes-vous malade, lui dit-il ? Vous êtes changée. *Il est vrai*, lui répartit la Duchesse, *mon visage est changé, mais mon cœur ne l'est pas.* A ces mots elle fondit en larmes. Le Duc, touché jusqu'au fond de l'ame, lui promit tout ce qu'elle voulut, mais l'habitude l'emporta. Il mit seulemen plus de mystère dans ses intrigues, et dédommagea sa femme par toutes les marques possibles de respect, de déférence, d'estime et de confiance.

Louis XIV fit un bel éloge de son épouse *Marie-Thérèse*, lorsqu'il apprit la nouvelle de sa mort. *Voilà*, dit-il, *le seul chagrin qu'elle m'ait jamais causé.* Éloge d'autant plus glorieux, qu'il ne lui avoit que trop souvent de son côté donné sujet d'en avoir. Il pouvoit ajouter encore que les sujets de chagrin qu'il lui avoit donnés, elle les avoit souffert avec beaucoup de douceur et de patience, au lieu qu'il avoit presque toujours assez mal accueilli les plaintes tendres et respectueuses, qu'elle avoit quelquefois hasardées sur ce sujet.

« Si vous avez, dit l'Auteur de l'*Instruction à une jeune Princesse*, un mari qui n'ait pas pour vous toute la fidélité qu'il doit, n'y paroissez pas insensible : cela marqueroit une indifférence, qui seroit une mauvaise caution de votre tendresse. Plaignez-

vous, mais gardez-vous bien qu'il n'entre de l'aigreur dans vos plaintes; tâchez de le ramener avec douceur, et si son malheur et le vôtre le retiennent, faites au moins qu'en perdant son cœur, vous ne perdiez pas son estime. »

Quand une femme est brouillée avec son mari, pour peu qu'elle soit bien faite, elle ne trouve que trop de gens qui s'intéressent à son infortune. On la loue, on la plaint, on la justifie dans le monde, on cherche à la consoler, on lui propose des plaisirs, on l'y accoutume peu à peu; on cherche l'occasion de lui en dire davantage, à force de la chercher on la trouve; et c'est ainsi que le donneur d'avis, en s'introduisant dans son cœur, trouve le moyen d'usurper une place qui ne lui appartenoit pas. Je sais bien que les personnes d'un certain rang devroient être à couvert de ces sortes d'entreprises; mais le respect qui leur est dû, n'est pas toujours une caution bien assurée; nous sommes dans un temps où l'on ose beaucoup; et pour peu qu'on donne de prise sur soi, on ne trouve que trop de téméraires.

Quand il arrive de ces sortes de divisions dans un mariage, une femme a une infinité de mesures à garder: car enfin

il n'y a rien de si doux et de si naturel, que d'aimer à s'entendre plaindre, lorsqu'on souffre ; cependant la vertu veut qu'une femme porte son fardeau toute seule, et qu'elle ne permette jamais qu'on lui dise du mal de son mari, quelque sujet qu'elle ait de s'en plaindre. Le meilleur parti qu'elle puisse prendre dans une pareille conjoncture, c'est de ne permettre jamais qu'on la mette sur ce chapitre : car si elle se loue de son mari dans un temps où tout le monde sait qu'elle a sujet de s'en plaindre, elle passera pour une bête ou pour une hypocrite ; et si elle s'en plaint, qui veut-elle engager à y prendre part ? Naturellement les femmes ne s'aiment point, la rivalité, la jalousie, les prétentions en sont la cause ; leur mauvaise politique fait qu'elles sont presque toujours les unes contre les autres ; et ce que je viens de dire vous montre le danger qu'il y a de se livrer à la pitié des hommes. Défiez-vous d'une compassion qui peut se changer en amour.

Est-ce au contraire la façon de penser licencieuse et déréglée de la femme, qui donne au mari de justes sujets de plaintes et de chagrins ; il doit tenir une conduite toute différente. Si sa fidélité est chancelante et sa chasteté pour le moins suspecte, « Il faut, dit un Poëte moral que nous

avons déjà cité, éviter d'avoir chez soi de beaux domestiques, et éloigner d'elle toute fréquentation avec des gens dangereux et enclins à la coquetterie. Sur ce point aucun ami n'est fidelle, et c'est le propre de l'amour de faire des perfides. Craignez que leur probité apparente ne vous devienne dangereuse. Évitez encore la visite de certains complaisans qui abuseroient des égards que vous leur témoigneriez, et des politesses que vous pourriez leur faire. Observez que votre servante ne sorte pas trop souvent de chez vous. Défendez-lui d'avoir commerce dans les maisons voisines : car c'est ordinairement dans le voisinage que le galant de la maîtresse du logis a coutume de se cacher. Ayez soin que votre épouse ne fréquente que des femmes d'une chasteté et de mœurs éprouvées. Rompez le honteux commerce qu'elle pourroit avoir avec d'infames vieilles, qui sont ordinairement d'avares appareilleuses. Vous, de votre côté, soyez sage, N'allez pas, épris de l'amour d'une maîtresse nouvelle, chercher à souiller la couche d'autrui. Fuyez le libertinage et abhorrez les infidélités conjugales : rien ne sollicite plus violemment à la vengeance que les fautes en ce genre. Il se forme entre le mari et la femme une haine implacable. L'épouse devient furieuse

comme une prêtresse de Bacchus, qui a pris une trop forte dose des libations de ce Dieu. Il en est peu qui ne brûlent de se venger par les mêmes moyens dont elles se voient offensées. Si la constitution de leur tempérament ne les porte pas à une vengeance où le corps ait part, leur esprit s'aliène, et leur volonté se porte au mal par le mauvais exemple qu'on leur donne. »

Une des sources les plus ordinaires de dissention et de dispute entre le mari et la femme, c'est au sujet des enfans même, qui devroient faire leur plus douce joie et le lien le plus ferme de leur union. Un homme sage ne doit ni s'étonner ni s'irriter des foiblesses d'une épouse, quand elles n'ont d'autre cause que sa trop grande sensibilité pour ses enfans. Qu'il s'applique à en modérer l'excès, mais que ce soit avec douceur. Pour contenir, pour ramener l'esprit d'une femme dans les bornes de l'exacte raison, il faut que ce soit la raison qui lui parle, et non pas l'autorité toute seule. Celui que la nature a rendu plus fort, doit secourir le sexe qu'elle a laissé plus foible, le supporter, le consoler, l'animer, et s'il se peut le rendre fort.

Si les époux doivent supporter mutuellement leurs défauts, à combien plus forte

raison les enfans doivent-ils supporter ceux de leurs parens, et avoir en quelque sorte un respect aveugle pour eux, lors même qu'ils en ont le plus à souffrir. Un jeune homme avoit fréquenté long-temps l'école de *Zénon*, chef des Stoïciens. Lorsqu'il revint chez lui, son père lui demanda quel fonds de sagesse il y avoit acquis. Il répondit qu'il le montreroit par les effets. Le père prenant mal sa réponse, entra en colère, et se mit à le frapper. Le fils reçut les coups avec patience. *Voilà*, dit-il, *ce que j'ai appris, à supporter sans murmure les mauvais traitemens d'un père.*

Nous devons faire pour les défauts de nos parens, ce que nous ne faisons que trop souvent pour les nôtres, les excuser, les diminuer, les couvrir en quelque sorte du manteau de l'amour filial, et ne point paroître nous en appercevoir. Encore moins doit-on se plaindre à ceux qui en parlent et les censurent. Une Dame vieille et laide étoit venue dans une assemblée, coiffée comme une folle. Un étranger rioit en la voyant. Le fils de cette Dame se trouva par hasard auprès de lui. Cet étranger lui demanda sans le connoître : Ne trouvez-vous pas cette vieille bien ridicule dans sa coiffure ? *Je penserois là-dessus*

comme vous, répondit-il, *si elle n'étoit pas ma mère.*

Ce que les enfans doivent faire pour leurs parens, nous devons, avec quelque proportion, le faire les uns pour les autres. C'est le moyen de rendre le commerce de la vie plus agréable et plus doux. Notre ménagement pour les autres nous en attirera de leur part. Notre indulgence à supporter les défauts d'autrui nous rendra nous-mêmes plus supportables; elle rendra nos liaisons plus constantes, et l'accomplissement de nos devoirs plus gracieux et plus facile. Nous devons travailler tous, pour le bonheur de la société et pour notre propre bonheur, à nous rendre tellement maîtres de nous-mêmes, que nous sacrifions volontiers nos inclinations et nos passions à celles des autres. Si nous voulons suivre les nôtres en tout et ne rien souffrir de personne, outre qu'il nous sera impossible d'y réussir, il est encore plus impossible que nous ne mécontentions les autres, et que tôt ou tard le contre-coup ne retombe sur nous. Il faut donc par nécessité nous attendre à souffrir des autres, et travailler sans cesse à nous en faire une douce et salutaire habitude.

Dion de Syracuse, célèbre Capitaine et gendre de *Denys* le tyran, ayant été banni

par ce Prince, se retira durant son exil à Mégare. Il alla rendre visite à un des premiers de la ville. Comme on le faisoit attendre fort long-temps, il dit à celui qui l'accompagnoit et qui lui en faisoit des plaintes : *Il faut le souffrir avec patience ; peut-être aussi dans la prospérité de nos affaires avons-nous traité quelqu'un de même.*

La patience, cette vertu si nécessaire, et que nous perdons si souvent pour rien, s'acquerra par l'exercice, et nous procurera les plus doux fruits. Non-seulement elle nous fera aimer des autres, mais aussi elle émoussera le sentiment des peines : au lieu que l'impatience les multiplie, les rend plus sensibles, et fait qu'on ne souffre jamais tant que lorsqu'on ne veut rien souffrir.

Mais si nous voulons rendre notre patience plus solide et plus constante, étayons-la de cet amour général et universel pour tous les hommes, que l'humanité nous inspire, que la Religion nous prescrit, et dont Dieu lui-même nous donne le premier exemple. Eh quoi ! dira-t-on, comment aimer tout le monde ? On a souvent à vivre avec des personnes si peu raisonnables, remplies de tant de défauts : c'est un homme ou vif et inquiet, ou colère et emporté, ou bizarre et capricieux : le

moyen

moyen de l'aimer, quand à peine on peut le supporter : c'est un mauvais caractère, un mauvais cœur, dépourvu de sentiment, de retour : c'est une femme d'une humeur si pénible, si difficile, si singulière, qu'un ange n'y tiendroit pas.

Tout cela, autant de prétextes, autant d'illusions, que la Religion réprouve et condamne. Elle ne demande pas sans doute une affection sensible qui ne dépend point de nous, mais une charité véritable et réelle, qui se montre dans les effets. En ce sens, nous devons et nous pouvons aimer notre prochain et dans notre prochain tous les hommes, malgré leurs défauts, leurs imperfections, leurs vices même, comme Dieu nous aime et nous fait du bien tous les jours, malgré nos défauts et nos péchés.

O charité, s'écrie un zélé et pieux Écrivain (*), aimable et sublime vertu, que vous êtes précieuse aux yeux de Dieu, et avantageuse aux hommes; mais que vous êtes peu connue, peu pratiquée ! Vous devriez être le lien des cœurs, le centre de la paix; et tous les jours les hommes se livrent aux divisions, aux dissentions, aux ressentimens, aux animosités, aux

(*) *L'Auteur des Instructions de Toul.*

haines, aux rancunes, aux desirs de la vengeance. On ne voit que des cœurs contre les cœurs, des parens contre les parens, des voisins contre des voisins, des citoyens contre les citoyens. Tous les hommes devroient vivre entre eux comme autant de frères d'un père commun, pour s'aider, se secourir, se faire du bien mutuellement; et ils ne cherchent qu'à se nuire, et ils ne vivent ensemble que pour se tourmenter, s'agiter, se déchirer les uns les autres, comme des bêtes féroces, acharnées à leur perte commune. O Père de tous les hommes! étoit-ce pour cela que vous nous aviez mis sur la terre? Que nous sommes éloignés de vos vues! à nos sentimens pouvez-vous nous reconnoître pour vos enfans? Chrétiens, enfans de Dieu, aimons-nous dans le cœur du Père commun, à l'exemple des premiers fidell qui n'étoient tous qu'un cœur et qu'une ame. Destinés à nous aimer, à nous réunir pour toujours en Dieu, aimons-nous dès à présent en lui et pour lui.

Mais sur-tout montrons notre amour par les effets. Veillons sur nous, pour ne jamais dire ni laisser échapper volontairement, aucune parole qui puisse blesser et affliger les autres. Quand on dira ou qu'on fera quelque chose qui nous afflige et nous

blesse, ne nous en plaignons point, mais supportons, ignorons, laissons tout tomber. Corrigeons-nous nous-mêmes des défauts qui peuvent être des sujets de peines ou de chagrins pour les autres. Aimons à rendre service quand nous le pouvons : n'attendons pas qu'on nous le demande, mais prévenons et allons au-devant, à l'égard même des personnes de qui nous avons quelque sujet de nous plaindre.

Le Sage supporte patiemment les humeurs et les défauts des personnes avec lesquelles il est obligé de vivre, et il tâche d'avoir besoin, le moins qu'il est possible, d'une pareille indulgence. Il travaille continuellement à ôter en lui ce qui pourroit avec raison leur déplaire, et à se plier, dans tout ce qu'il peut, à leur humeur. Rien ne lui paroît plus ridicule, que de prétendre amener tout le monde à son caractère, et de ne vouloir s'accommoder à celui de personne.

Dans la société, c'est la raison qui doit se plier la première ; et puisque les fous font le plus grand nombre, les sages doivent leur céder dans les choses indifférentes et permises : c'est quelquefois le meilleur moyen de leur faire sentir et reconnoître leur folie. Le Maréchal *de la Ferté*, homme vif et violent, ayant trouvé

un garde de M. *de Turenne* hors du camp ; lui demanda ce qu'il faisoit, et sans attendre sa réponse il s'avança sur lui et le chargea de coups de canne. Ce garde vint se présenter tout en sang à son maître. Mais le Vicomte feignant de s'en prendre au garde même : *Il faut*, lui dit-il, *que vous soyez un bien méchant homme, pour avoir obligé M.* de la Ferté *à vous traiter de la sorte.* Il envoya aussitôt chercher le lieutenant de ses gardes. Il lui ordonna de mener sur-le-champ ce garde au Maréchal *de la Ferté*, et de lui faire de sa part des excuses de ce que cet homme lui avoit manqué de respect, et qu'il le remettoit entre ses mains, pour qu'il lui imposât tel châtiment qu'il lui plairoit. Cette modération étonna toute l'armée, et fit rougir le Maréchal, qui ne pouvant s'empêcher de reconnoître la prudence de M. *de Turenne*, dit dans une espèce de dépit contre lui-même : *Morbleu ! cet homme-là sera-t-il toujours sage, et moi toujours fou ?*

C'est que M. *de Turenne* avoit encore, dans une autre occasion, fait éclater sa modération et sa sagesse, à l'égard du même Maréchal. Un jour qu'il se proposoit d'attaquer les lignes d'une place assiégée, il trouva qu'il lui manquoit quelques outils ; et se souvenant que M. *de la Ferté*, qui

commandoit avec lui, en avoit de superflus, il lui en envoya demander par un de ses gardes. Celui-ci revint fort troublé, rapportant plusieurs choses désagréables que ce Maréchal lui avoit dites en refusant de donner des outils. M. *de Turenne* se tournant vers les Officiers qui étoient auprès de lui : *Puisqu'il est en colère et de mauvaise humeur*, dit-il, *il faudra nous en passer et faire comme si nous les avions.* Il attaqua les lignes, les força, et eut toute la gloire du succès, qui ne le vengea pas moins du Maréchal jaloux, que la modération qu'il avoit fait paroître.

Soyez des malheureux le plus solide appui.

LES Grands doivent aux petits et aux foibles l'appui de leur autorité et de leur puissance : les riches doivent aux pauvres et aux malheureux l'appui de leur crédit et de leurs richesses. Nous avons déjà eu lieu de parler ailleurs de cette double obligation, que la loi divine et naturelle leur impose : mais on ne sauroit trop remettre sous les yeux les devoirs, qu'on se plaît si souvent à oublier ou à méconnoître. Puisse le nouveau jour sous lequel nous allons tâcher de les présenter, faire encore plus d'impression,

et achever de gagner à l'humanité des cœurs qu'elle réclame !

Le souverain Auteur de la société a voulu qu'il y eût des Grands et des petits, des hommes qui commandassent et des hommes qui obéissent ; parce que la subordination est nécessaire au maintien de la société, et qu'une indépendance totale seroit une source continuelle d'usurpations et de meurtres. Mais il a tempéré cette inégalité si grande qui se trouve entre les conditions, en voulant que l'avantage qu'on a d'être au-dessus du commun des hommes, ne fût qu'un engagement à être tout entier pour eux.

Les Grands, ainsi que ne craignoit pas de le leur dire le célèbre Évêque de Clermont, ne doivent leur élévation qu'aux besoins publics ; et loin que les peuples soient faits pour eux, ils ne sont eux-mêmes tout ce qu'ils sont que pour les peuples. La Providence se décharge sur eux du soin des foibles et des petits. Ils ne sont que les ministres de sa bonté et de sa providence ; et ils perdent le droit et le titre qui les fait Grands, dès qu'ils ne veulent l'être que pour eux-mêmes (*).

(*) Petit Carême de *Massillon*.

Dieu n'élève les Grands au-dessus des autres, que comme il a élevé le soleil au-dessus des hommes, pour être leur bienfaiteur universel. Dans ses desseins, le Grand doit être le consolateur des affligés, le tuteur des foibles, l'homme destiné à faire des heureux parmi les autres hommes. Tel a été dans le dernier siècle le vertueux Duc d'*Orléans*, fils du célèbre Régent de la France sous la minorité de *Louis XV*. Il fut vraiment le père de tous les pauvres et de tous ceux qui étoient dans le besoin. De quelque âge, de quelque sexe, de quelque condition que fussent les malheureux, ils étoient assurés de trouver de la compassion dans le cœur de ce Prince, et une ressource dans ses libéralités. Presque tous les jours il leur donnoit audience; et tous y étoient admis. Il les écoutoit avec bonté et sans chagrin, il leur répondoit avec douceur, il s'attendrissoit sur leurs misères; et lorsqu'il ne pouvoit les renvoyer tous satisfaits, on voyoit que son cœur leur accordoit ce que la nécessité l'obligeoit de refuser. « On ne sauroit croire, dit un Auteur qui l'avoit connu particulièrement, les sommes qu'il employa à faire élever des enfans, à marier des filles, à doter des Religieuses, à faire apprendre des métiers, à rétablir des Marchands ou à prévenir leur

ruine, à faire guérir les malades dont il examinoit lui-même les plaies, et qu'il alloit souvent, suivi d'un seul domestique, chercher jusques dans les greniers. Ce qui fit dire, lorsqu'il mourut, à une auguste et pieuse Princesse : *Que c'étoit un bienheureux, qui laisseroit après lui beaucoup de malheureux.* »

Louis Philippe d'Orléans, son fils, ne fit pas moins éclater les sentimens généreux de sa bienfaisance envers les infortunés. Tant les exemples domestiques ont de pouvoir et d'influence sur les ames bien nées! tous les malheureux lui étoient chers. Ses secours dévançoient leurs sollicitations. Il consacroit annuellement deux cent quarante mille livres de ses revenus, pour les soulager. Rien ne put l'engager à jamais restreindre la noble magnificence de cette aumône. Dans une de ces calamités publiques, où les infortunés, devenus plus nombreux, sont presque généralement abandonnés à leur désespoir, où la source des charités est tarie chez la plupart des riches, qui volent, pour ainsi dire, leurs propres aumônes pour continuer les jouissances du luxe, et où l'humanité semble se renfermer en elle seule, celle du Prince d'*Orléans* ne fit, au contraire, que s'étendre et se développer davantage. Il crut devoir sus-

pendre ses plaisirs les plus innocens, il arrêta ses bâtimens pour lesquels il avoit un goût particulier, il réforma ses équipages de chasse, quoique cet exercice fût devenu pour lui un besoin nécessaire, il retrancha de la splendeur de son rang; il cessa en quelque sorte d'être Prince, ou plutôt il fut plus Prince encore. Arrivoit-il des fléaux, des grêles, des épidémies, des disettes dans les terres de ses domaines: c'étoit peu de la remise des redevances, ses secours voloient. Il procuroit les remèdes, il fournissoit les grains, il faisoit relever les cabanes, il payoit les travaux des laboureurs qui réparoient leurs propres dommages; il imaginoit des entreprises d'ouvrages qui ne lui étoient d'aucune utilité, mais par lesquels il versoit l'abondance dans les campagnes, en y entretenant le goût du travail: charité sage qui double le bienfait.

Ces fatales conjonctures n'étoient pas nécessaires pour émouvoir ses entrailles, et sa bonté n'attendoit pas les calamités publiques: les occasions impérieuses de la charité sont de tous les instans pour les bons cœurs: combien d'hommes pour qui les jours de l'abondance sont encore des jours calamiteux. Aussi la bienfaisance du Prince d'*Orléans* étoit-elle habituelle et inépuisable. Il accueilloit tous les états: un in-

fortuné, de quelque condition qu'il fût, étoit un être vénérable à ses yeux. Il sacrifioit sans peine, avec plaisir même, ses intérêts à la voix de l'humanité qui sollicitoit sa compassion. Un père de famille avoit placé sur sa tête une grande somme, pour doubler les jouissances de la fortune, et avoit par-là anéanti ses fonds patrimoniaux. Il mourut. Sa veuve et ses enfans passèrent soudain de l'opulence à la misère. Leurs larmes coulèrent aux pieds du Duc d'*Orléans*, et ne coulèrent pas en vain. Ils retrouvèrent en lui un époux, un père beaucoup plus tendre que celui qu'ils avoient perdu. Il leur rendit la somme entière, sans la réserve même des redditions annuelles, quelque temps acquittées.

Un jeune homme qui portoit sur sa noble physionomie l'empreinte de la tristesse, s'offrit un jour à ses regards. Il le fait venir, et lui parle de ce ton d'affabilité, de doux intérêt, qui encourage l'âme à la révélation de ses peines. Mais les secrets de ce jeune homme désolé s'arrêtent toujours sur ses lèvres ouvertes, ce semble, pour les répandre, et retournent avec une nouvelle amertume à son cœur. La vraie bienfaisance a elle-même une pudeur craintive, qui redoute d'offenser l'infortune, en l'interrogeant avec une espèce d'indiscrétion,

Les ames affligées méritent tant d'égards ! Le Duc d'*Orléans* cesse donc ses interrogations modestes ; quand il revoit le jeune Officier, il ne lui parle plus de ses peines, il affecte même de ne pas s'en appercevoir. Mais il s'occupoit en secret à les découvrir et à les connoître. Il apprend qu'une inclination vertueuse et honnête étoit la cause d'une si amère tristesse. Il s'informa adroitement de la convenance des familles, du mutuel accord des jeunes cœurs, du concert de leurs vertus et de leurs penchans. Il voit que la fortune seule met un obstacle qui paroît invincible. Bientôt tout est aplani par sa bonté. Le triste et désespéré jeune homme ne sait rien encore. Au moment le plus inattendu, le Prince lui présente ses nouveaux alliés, sa vertueuse épouse, la vie, le bonheur ; il lui fait éprouver à la fois toutes les surprises de la joie, toutes les délices du sentiment, tous les transports de la reconnoissance ; et il éprouve lui-même la plus douce de toutes les félicités, celle de faire des heureux.

Quoique les sommes annuelles, qui se versoient publiquement de son trésor dans le sein des pauvres, fussent immenses, aumône générale qu'il appeloit sa *dette* ; quoique lui-même leur distribuât sans cesse par

ses mains une grande partie des fonds de chaque mois, destinés à ses amusemens, charités particulières qu'il nommoit ses *menus plaisirs*; quoique dans une multitude d'occasions remarquables il fit, pour réparer des infortunes imprévues, des dons extraordinaires et pleins de magnificence, qui étoient ses *jouissances solennelles*; tout cela ne suffisoit point à son cœur. La reconnoissance manifeste sembloit altérer, pour cette ame sublime et simple, la pureté du bienfait. Il auroit voulu pouvoir exercer toujours une bienfaisance occulte, qui ne fût connue que de Dieu seul, et qu'il croyoit même devoir être ignorée après sa mort. Mais la Providence, pour ainsi dire, reconnoissante elle-même, ne l'a pas permis, et n'a pas voulu dérober ce grand exemple à l'édification de l'univers. Des milliers d'infortunés ont su enfin quelle main inconnue avoit séché leurs larmes et leur avoit apporté le bonheur. Le Duc d'*Orléans* se servoit pour ce ministère honorable, d'un homme vertueux, qui cachoit, dans un extérieur simple, une ame noble et désintéressée, faite pour être le sanctuaire de la probité et de la vertu. Le Prince admettoit ce seul homme dans les secrets de ses charités mystérieuses, il lui confioit son ame avec ses largesses, et l'en-

voyoit sous un nom supposé dans toutes les retraites du malheur. Un particulier obscurément vêtu, descendoit dans les cachots, montoit au sommet des maisons, pénétroit les plus tristes réduits de la misère, payoit les dettes des pères de famille détenus dans les liens, faisoit des pensions à des veuves dénuées de tout autre secours, assuroit la subsistance à des orphelins délaissés, sauvoit l'innocence aux abois, de la nécessité de chercher dans l'opprobre des ressources pour les premiers besoins, désensévelissoit, pour parler ainsi, sur les grabats, des malheureux pour qui toute lueur d'existence sembloit éteinte, et les rendoit à la lumière et à la vie (*).

Si votre rang ou votre fortune vous en donne le pouvoir, que votre tendresse généreuse et bienfaisante soit de même l'asile de tous les malheureux. Loin de fuir ceux qui implorent votre secours, prévenez leurs vœux et leurs prières. Que ce plaisir si noble, si vertueux, soit le plus doux charme de votre cœur. Écoutez les soupirs de l'humble et modeste indigence. N'imitez pas ces Grands et ces riches, toujours fâcheux et chagrins, ou fiers et dédaigneux,

(*) Ce Prince bienfaisant, si digne, ainsi que son père, des regrets de tous les malheureux, mourut en 1786.

qui n'opposent à leurs prières que des rebuts désespérans, quelquefois des reproches amers, comme si c'étoit un des priviléges de la fortune et de la grandeur de pouvoir impunément insulter aux petits et aux malheureux. N'est-ce donc pas déjà pour eux un assez grand fardeau, de vivre dans la misère et dans la dépendance? faut-il encore leur appesantir le joug par une dureté inexorable et par une fierté méprisante?

Ne croyez pas que ce soit vous avilir, que de regarder les affligés et de permettre qu'ils viennent pleurer devant vous. Pensez, au contraire, que les regards des Grands sur les malheureux augmentent leur gloire; et que s'ils ont de la compassion et de la miséricorde, ils n'en seront que plus grands devant les hommes, et sur-tout aux yeux de celui dont ils ont sur la terre l'honneur de tenir la place. *Servez de père aux orphelins*, dit le Sage, *et d'époux à leur mère; et vous serez comme le fils chéri du Très-Haut, qui aura pour vous plus de tendresse qu'une mère n'en a pour son fils* (*).

L'honnête homme que vous sauvez de la misère, l'orphelin dont vous accommodez le procès qui alloit le ruiner, le dé-

(*) Eccl. 4.

biteur indigent à qui vous avancez de quoi satisfaire un créancier dur et impitoyable qui le presse, ce serviteur que vous traitez avec bonté, dont vous prenez soin dans sa maladie, que vous récompensez, que vous établissez, les affligés dont vous essuyez les larmes, les indigens dont vous soulagez la misère : voilà des panégyristes zélés, qui publieront par-tout vos vertus. Père des pauvres, des orphelins, des malheureux : que ce titre est beau ! Vous êtes tout ensemble le maître, le père et l'ami de tous. Chacun s'intéresse à vos peines, à vos disgraces, à vos maladies : chacun prend part à vos joies, à vos plaisirs, à vos succès. Vous lisez sur tous les visages l'amour qu'on a pour vous. Tous les cœurs volent vers vous à l'envi, et ne peuvent assez jouir de votre présence.

« Il ne s'agit pas, au reste, dit le Philosophe de Genève, d'épuiser sa bourse et de verser l'argent à pleines mains. Je n'ai jamais vu que l'argent prodigué fît aimer personne. Il ne faut point être avare ni dur, ni se contenter de plaindre la misère qu'on peut soulager. Mais vous avez beau ouvrir vos coffres, si vous n'ouvrez aussi votre cœur, celui des autres vous restera toujours fermé. C'est votre temps, ce sont vos soins, vos affections ; c'est vous-même

qu'il faut donner. Car, quoi que vous puissiez faire, on sent toujours que votre argent n'est point vous. Il y a des témoignages d'intérêt et de bienveillance, qui font plus d'effet et sont réellement plus utiles que tous les dons. Combien de malheureux malades ont plus besoin de consolation que d'aumônes ! Combien d'opprimés à qui la protection sert plus que l'argent ! Raccommodez les gens qui se brouillent; prévenez les procès, portez les enfans au devoir, les Pères à l'indulgence, favorisez d'heureux mariages, empêchez les vexations, employez, prodiguez le crédit des parens de vos amis en faveur du foible, à qui on refuse justice et que le puissant accable. Déclarez-vous hautement le protecteur des malheureux. Soyez juste, humain, bienfaisant. Ne faites pas seulement l'aumône, faites la charité; les œuvres de miséricorde soulagent plus de maux que l'argent ! Aimez les autres et ils vous aimeront; servez-les, et il vous serviront; soyez leur frere, et ils seront vos enfans.»

Si l'on a vraiment les sentimens que l'humanité doit inspirer pour tous les malheureux, on ne verra point son frère dans le besoin, sans lui donner toute l'assistance dont on sera capable. L'amour demande

deux choses, le sentiment du cœur, et le secours de la main. Le prochain est dans l'indigence : le premier effet de la charité est la compassion, le second est l'assistance. Vous n'avez peut-être pas le moyen de l'assister : vous avez au moins des entrailles pour compatir à ses maux. Cette compassion est d'obligation et naturelle à un bon cœur, et la véritable compassion ne sera point stérile. Elle donne si elle a de quoi, si elle ne l'a pas, elle console, elle cherche ailleurs le secours qu'elle ne peut donner par elle-même. Vous aurez toujours de quoi faire du bien aux infortunés, quand votre cœur sera plein de bonne volonté pour eux.

Si vous n'avez pas le cœur assez tendre, assez sensible pour aimer à servir de consolation et d'appui aux infortunés, ne l'ayez pas du moins assez dur et assez cruel pour être de ces hommes inhumains, qui aggravent des maux qu'ils devroient soulager, et font couler des pleurs au lieu de les tarir. Barbares, craignez les plaintes des malheureux ! elle pénètrent les Cieux, et en font descendre la vengeance. *Le Seigneur ne fera acception de personne, et il exaucera la prière de celui qui souffre l'injure. Il ne méprisera point l'orphelin qui prie, ni la veuve qui répand ses gémissemens devant lui. Les*

larmes de la veuve ne coulent-elles point de ses joues, et ne crient-elles pas vengeance contre celui qui les tire de ses yeux? car de la joue de la veuve elles montent jusqu'au Ciel (*).

L'oppression du pauvre est un de ces grands crimes qui sollicitent la vengeance divine et l'attirent. Une chûte soudaine, l'écroulement fatal et imprévu de la plus brillante fortune, apprennent aux hommes qu'il y a au-dessus de nous un Être suprême, qui, en abattant ces têtes altières qui abusoient de leur puissance, fait craindre au méchant effrayé que la foudre qui gronde encore ne vienne le frapper à son tour. Ainsi l'on a vu dans le dernier siècle le fameux Gouverneur de Pondichery (**), après s'être engraissé du sang

(*) Eccl. 35.

(**) Le Comte *de Lalli*, issu d'une de ces familles nobles d'Irlande, qui avoient suivi en France le Roi *Jacques second*. Dans la guerre de 1756, on l'envoya commander dans l'Inde : il y eut d'abord quelques succès, mais dans la suite il perdit Pondichery. Le Parlement de Paris lui fit son procès en 1766, et il fut condamné à être décapité : ce qui fut exécuté. Il étoit d'un caractère violent, dur et vindicatif : il disoit qu'il ne connoissoit point de plaisir plus doux que la vengeance. Il se flattoit que le Roi lui feroit grace : *Le Parlement*, dit-il, *me jugera selon toute la rigueur des lois, mais le Roi commuera ma peine.*

des malheureux Indiens, expier honteusement sur un échafaud les larmes qu'il avoit fait répandre, comme pour vérifier ce que dit l'Esprit Saint, que *le Seigneur se rendra le défenseur de la cause du pauvre, et qu'il percera ceux qui auront percé son ame* (*).

Vous êtes insensible. Le crédit que vous donne votre rang ou vos richesses, vous persuade que vous n'avez rien à redouter des lois humaines ; et la Justice divine armée de toutes ses menaces, ne vous effraie point, parce que l'opulence n'enfante que trop souvent l'incrédulité qui dédaigne de les croire, ou l'indifférence qui refuse d'y penser. Mais votre cœur sera-t-il également sourd à la voix de la nature, qui vous crie que les pauvres sont vos frères et vos semblables ?

Dans l'intervalle immense qui vous sépare des malheureux, vous les regardez comme des êtres d'une espèce, pour ainsi dire, et d'une nature toute différente de la vôtre. Mais à quelque distance de vous qu'ils paroissent, sous ces dehors méprisans où ils se montrent, l'humanité vous dit que ce sont vos semblables. Ils n'ont, il est vrai, aucune de ces distinctions arbitraires, de ces titres fastueux, jeux du

(*) Prov. 22.

hasard ou de l'opinion, amusement de la vanité, et dont on ne fait tant de cas, que parce que les autres qualités manquent. Mais, s'ils vous ressemblent si peu par ce qui n'est que l'enveloppe, la surface de l'homme, et non pas l'homme même, combien ne conservent-ils pas de traits essentiels et primitifs de ressemblance, qu'on ne peut s'empêcher de reconnoître ! Ouvrages du même Auteur, pétris du même limon, animés du même souffle immortel, assujettis aux mêmes besoins, ne sont-ils pas essentiellement tout ce que vous êtes ? pouvez-vous méconnoître en eux votre nature ? Si dans l'état même de prospérité et d'abondance dont vous jouissez, il y a des momens d'amertume et de tristesse, qui vous forcent à répandre des larmes, ne sont-elles pas les mêmes que celles qui coulent des yeux de ces infortunés qui viennent implorer votre secours ? Lorsque la vivacité de la douleur ou la longueur de la maladie vous arrache des cris, des impatiences, pouvez-vous ne pas vous reconnoître dans les cris et les plaintes que l'excès de leurs maux arrache aux malheureux ? Ne devez-vous donc pas avoir pitié des misères qui vous sont communes ? et pouvez-vous, sans attendrissement, voir des

torrens de larmes couler de ces yeux qui ressemblent aux vôtres ?

C'étoit par cette considération puissante, si propre à toucher une ame d'où la prospérité n'a pas encore banni tout sentiment d'humanité, que *Job*, dans les jours de sa gloire et de sa fortune, aimoit à partager la sienne avec les malheureux, et sembloit ne connoître d'autre plaisir, que celui de leur faire oublier ou du moins de soulager leurs peines. Bien loin d'avoir pour eux ces mépris et ces duretés, compagnes ordinaires de l'opulence, il étoit le père de l'orphelin, le guide de l'aveugle, le soutien de l'infirmité chancelante. Il se hâtoit d'accorder aux pauvres ce qu'ils attendoient de sa bonté dans leurs besoins; il partageoit avec les indigens le pain que le Seigneur lui avoit donné en abondance, et de la toison de ses brebis il revêtoit ceux qui manquoient d'habillemens. Qu'est-ce qui lui inspiroit cette tendresse, cette sensibilité compatissante, qui sembloit être née avec lui, comme il le disoit lui-même ? C'est qu'il ne voyoit en eux que ses semblables, des hommes comme lui, et qui, pour être si loin de lui par la fortune, ne laissoient pas d'y tenir par l'humanité.

Mais écoutons-le parler lui-même, avec cette noblesse de style, ordinaire aux Écri-

vains orientaux, et qu'on admire sur-tout dans cet Auteur sacré (*). Obligé de faire son apologie pour se justifier aux yeux de ses amis, qui lui reprochoient cruellement que la grandeur de ses maux venoit sans doute de ses injustices et de sa dureté envers les malheureux : « Je prends à témoin, leur dit-il, le Dieu vivant, que tant qu'il me restera un souffle de vie, ma langue ne dira rien de contraire à la sincérité. Dans les jours de ma jeunesse, où la main invisible de Dieu protégeoit ma maison, je délivrois le pauvre qui demandoit justice par ses cris, l'orphelin, et quiconque étoit sans protecteur. Celui qui s'étoit vu près de périr, me combloit de bénédictions, et je remplissois de consolation et de joie le cœur de la veuve. Mon vêtement étoit la

(*) Que d'idées sublimes, de pensées vives et ingénieuses, d'images grandes, nobles et magnifiques, d'expressions fortes et hardies n'y trouve-t-on pas, dans une traduction même foible et imparfaite. *Job* régnoit en Arabie. L'opinion la plus commune le fait plus ancien que l'entrée des Israélites dans la Terre promise. Plusieurs croient qu'il est le *Jobab*, nommé au chap. 36 de la Genèse, le second des Rois qui régnèrent dans la terre d'Édom ou Idumée. Suivant cette conjecture assez vraisemblable, le livre de *Job*, que les Juifs et les Chrétiens ont toujours reconnu pour canonique et Divin, seroit le plus ancien et l'un des plus beaux livres que nous ayons.

justice ; et elle me servoit de manteau : L'équité de mes jugemens étoit ma couronne. J'étois l'œil de l'aveugle et le pied du boiteux. J'étois le père des pauvres, et je m'instruisois avec grand soin des affaires que je ne savois pas. Je brisois les mâchoires de l'injuste, et je lui arrachois sa proie d'entre les dents (*). »

L'éclat de sa dignité, comme on voit, loin de l'éblouir, ne le rendoit que plus attentif et plus clairvoyant sur les besoins des autres, et plus compatissant à leurs maux ; parce qu'il se regardoit dans le poste éminent où Dieu l'avoit placé, comme le ministre et l'instrument de sa providence pour le bien du public et des particuliers.

C'étoient aussi les beaux sentimens, qui animoient le vertueux Comte *Louis de Sales*. Personne n'affectionna plus les pauvres et n'aima davantage à leur faire du bien. Il vouloit en quelque sorte que sa maison fût la leur, ou du moins qu'ils n'en fussent jamais rebutés sous aucun prétexte. Il les faisoit souvent entrer dans sa chambre, et s'entretenoit familièrement avec eux de leurs peines et de leurs misères. En leur tendant une main secourable, il ne leur montroit

---

(*) Job. 27 et 29.

pas, comme tant de riches superbes, un visage dur et sévère, qui humilie et qui indigne. Ses refus mêmes, lorsqu'il étoit obligé d'en faire, étoient plus charitables qu'une assistance accompagnée de mépris ; et sa pitié qui paroissoit touchée de leurs maux, les consoloit presque autant que sa libéralité qui les soulageoit. Lorsqu'ils étoient malades, il les visitoit souvent, leur préparoit lui-même et leur envoyoit des remèdes. Quand on paroissoit surpris qu'il se donnât ces peines : *J'ai appris de mon père*, disoit-il, *qu'il faut aimer à secourir ces malheureux, que la fortune a séparés de nous, mais qui n'en sont pas moins nos frères.*

Qu'on est heureux quand on a reçu de la Nature un tel cœur, tendre, sensible à la misère du prochain, et toujours prêt à répandre sur lui ses largesses ! Quel est l'homme, pour peu qu'il écoute les sentimens de l'humanité, qui n'aime ce caractère bienfaisant ! Quels sentimens de mépris et d'indignation, au contraire, n'excitent pas ces Grands, ces riches voluptueux, qui refusent tout aux besoins des indigens, tandis qu'ils accordent tout à leurs plaisirs ; qui, loin d'employer une partie de leurs richesses à soulager la misère, ne les emploient qu'à l'irriter par l'image odieuse d'un luxe qui dévore l'héritage du pauvre !

Riches

Riches injustes et inhumains, ignorez-vous donc que cette partie de vos richesses que vous ne faites servir qu'à votre faste, à votre mollesse, à votre sensualité, est encore plus au pauvre qu'à vous ? Il a des droits réels, des droits certains et incontestables sur votre opulence.

Et en effet, si tous les biens de la terre sont au Seigneur, s'ils appartiennent incontestablement à lui seul; les hommes à qui il en fait part, n'en ont que l'administration : ils sont des économes et des receveurs comptables; et s'il leur permet de prendre sur ses biens le nécessaire pour eux et pour leur famille, c'est à condition d'en distribuer le surplus à ceux de ses serviteurs à qui il n'en a point donné. S'ils ne le font pas, ils ressemblent à un intendant infidelle qui, chargé de la nourriture, de l'habillement et des gages des domestiques, emploieroit le bien de son maître à se procurer une belle maison, un superbe équipage, des meubles magnifiques, une table somptueuse et délicate, tandis qu'il laisseroit les autres serviteurs dans la misère, sans pain, sans habits, sans argent. Faudra-t-il être surpris de voir au Jugement dernier condamner et punir si sévèrement ceux qui n'auront point assisté les pauvres, puisqu'ils seront coupables d'avoir retenu

injustement le bien d'autrui, en frustrant les pauvres de ce qui leur appartenoit?

Oui, riches du monde, cette portion de vos biens, que l'avarice vous fait renfermer dans vos coffres, ou que l'amour du plaisir vousporte à dissiper follement, n'est pas à vous. Dans les desseins du Maître qui vous les a confiés, ils doivent suppléer aux besoins des indigens. Ce que vous avez de trop est destiné à être la ressource de celui qui n'a pas assez; et s'il vous a placés dans l'opulence, ce n'est pas pour flatter et nourrir vos passions, c'est pour vous procurer le mérite de donner, et la gloire d'imiter sa bonté par vos bienfaits. Il a voulu faire de vous les instrumens de sa providence. Il a prétendu que vous auriez soin de vos frères malheureux comme il a eu soin de vous, que vous tiendriez sa place à leur égard, et que vous leur serviriez de père et d'appui. Lorsqu'ils implorent votre secours, c'est donc moins une grace qu'une dette qu'ils sollicitent: les refuser, c'est se rendre coupable d'injustice et d'inhumanité. *On doit*, disoit M. de Fontenelle, *se refuser le superflu, pour procurer aux autres le nécessaire;* et il répondoit à ceux qui le louoient d'une action de charité: *Cela se doit.*

Quelqu'un témoignoit un jour à *Éveillon*, Chanoine et Grand-Vicaire d'Angers, sa surprise de ce qu'il n'avoit aucune de ses chambres tapissées. *Lorsqu'en hiver j'entre dans ma maison*, répondit-il, *mes murailles ne me disent point qu'elles ont froid; mais les pauvres que je trouve à ma porte tout tremblans, me disent qu'ils ont besoin de vêtemens.* On rapporte la même chose du Prince *Réné de Rohan*, qui a édifié l'Église et notre siècle par sa vertu, que sa naissance et ses talens sembloient rendre encore plus éclatante. Ayant embrassé l'état ecclésiastique, où il espéroit trouver moins d'obstacles à son salut que dans le grand monde et à la Cour, il employoit au soulagement des pauvres tous les revenus d'une riche abbaye, que le Roi lui avoit donnée. Ses habits étoient simples et modestes; la même simplicité régnoit dans ses ameublemens.

Une serge rouge fort commune tapissoit ses appartemens: son lit étoit de la même étoffe: ses autres meubles n'étoient pas plus précieux. On lui disoit un jour, qu'il falloit accorder quelque chose à l'usage, et qu'il devoit, par égard pour sa naissance et pour les Princes qui lui rendoient souvent visite, se procurer des meubles un peu plus riches. Il répondit, en riant: *Mes murailles sont insensibles; mais les membres de*

Jésus-Christ souffrent du froid, et rougissent de leur nudité. Le Ciel parut ne l'avoir montré aux hommes, que pour en faire l'objet de leur admiration et de leurs regrets. Il mourut vers la fin de sa première année de théologie, pour aller recevoir de la main du souverain Rémunérateur la récompense immortelle, promise et destinée à la seule charité chrétienne.

Voulons-nous que la nôtre soit telle, et qu'en cette qualité elle nous assure des droits légitimes à la même récompense ; voulons-nous ne pas en perdre entièrement le fruit et les avantages les plus précieux et les plus estimables : marquons-la du sceau de la Religion ; et qu'elle soit non-seulement universelle dans son objet, efficace dans ses œuvres, mais encore surnaturelle dans son motif. On fait du bien aux autres, mais par une charité toute humaine, toute naturelle, toute profane : Dieu n'y entre pour rien. Quelle récompense pouvons-nous en attendre ? Et au lieu de récompense, ne devons-nous pas souvent craindre ses châtimens, pour avoir manqué au premier et au plus indispensable de nos devoirs, qui est de nous rapporter tout à lui, et de ne nous proposer, dans le bien même que nous faisons, que le sublime motif de lui obéir et de lui plaire. De là

tant de charités fausses, défectueuses, rejetées de Dieu.

Ce qui les rendra telles encore, c'est qu'au lieu d'avoir une charité universelle dans son objet, on n'a souvent qu'une charité resserrée, bornée à un certain nombre, à un certain choix de personnes ; tout le reste devient étranger et indifférent. Elle devroit cependant s'étendre à tous les hommes, parce que tous sont renfermés sous le nom et la qualité de prochain. Dans les vues de la Religion, nous devrions considérer ce vaste Univers comme la maison de Dieu, tous les hommes comme une grande famille dont Dieu est le père, et dont nous sommes tous les enfans, et dès-lors nous aimer tous en Dieu notre père commun. Voyons, considérons parmi tous les hommes, cherchons-en un qui ne soit pas l'ouvrage de Dieu, l'image de Dieu, le prix du sang d'un Dieu ; et on nous permet de ne pas l'aimer, de ne lui faire aucun bien : car c'est la bienfaisance, sur-tout, qui doit animer notre charité, parce que sans les œuvres elle ne sauroit être qu'une charité stérile et morte. Cependant le pauvre gémit, le malade souffre, l'affligé soupire. On le sait, on le voit, on l'abandonne à son sort ; et l'on dit qu'on aime son prochain, qu'on a de la charité : oui, une cha-

rité apparente et hypocrite, qui se borne à de belles paroles, à de magnifiques maximes, parce qu'elles ne coûtent rien, qu'elles font honneur et ne demandent aucun sacrifice.

Ayons bien plutôt une charité bienfaisante, qui se montre non par les paroles mais par les effets, non dans les discours mais dans les actions, non dans les offres mais dans les services, et, s'il le faut, dans les sacrifices. En cela consiste la charité véritable et solide (*). Ayons une charité compatissante : loin de nous ces cœurs durs, insensibles, dénaturés. Il faut gémir avec ceux qui gémissent, pleurer avec ceux qui pleurent, prendre part aux misères des autres, y compatir et les soulager.

Hommes formés à l'image d'un Dieu, aimons-nous les uns les autres, mais aimons-nous sincèrement et de cœur. Que les sentimens en disent plus que tous les discours. Aimons-nous efficacement, et témoignons dans les occasions notre amour par les œuvres. Aimer véritablement quelqu'un, c'est lui vouloir du bien et lui en faire quand on le peut. Aimons-nous universellement, et ne faisons point d'odieuse

(*) *Filioli mei, non diligamus verbo neque linguâ, sed opere et veritate.* I. Ep. de *St. Jean*, ch. 3.

et d'injuste acception. Chrétiens, enfans de Dieu, aimons-nous dans le cœur du Père commun. Ainsi Dieu nous a-t-il aimé : ainsi nous ordonne-t-il de nous aimer mutuellement.

Ce motif si chrétien et si noble, un Orateur récent de la chaire (*) le fait valoir avec une éloquence bien douce et bien touchante dans un de ses plus beaux Discours, où il intéresse la charité de ses auditeurs en faveur d'une des plus malheureuses portions de l'humanité ; de ces infortunés enfans que la cruauté ou la misère de leurs parens abandonne à la compassion publique, et qui n'en sont que plus dignes de trouver dans elle des bienfaiteurs et des appuis.

« Il faudroit, dit-il, étaler ici cette foule prodigieuse de nourrissons de la patrie. Ils n'ont pas de meilleurs intercesseurs que leur présence et leur nombre : pourquoi les cacher ? C'est le jour de leur adoption ; où sont-ils ? Pourquoi appréhenderoit-on de les introduire dans ce temple ? Jésus-Christ les aime : il vous exhorte de ne pas les empêcher d'aller jusqu'à lui : il vous les propose comme des modèles que vous devez imiter. »

(*) L'Abbé *Poulle*, célèbre Prédicateur de nos jours, dont les Sermons ont été imprimés après sa

« Que craindrez-vous vous-mêmes de ces enfans timides ? Leur misère n'a rien qui puisse offenser votre délicatesse. Ils ne vous importuneront pas de leurs gémissemens ni de leurs plaintes ; ils ne savent pas qu'ils sont pauvres : puissent-ils ne le savoir jamais ! Ils ne vous reprocheront ni la dureté de votre cœur, ni vos prodigalités insensées, ni vos superfluités ruineuses : ils ignorent les droits qu'ils ont sur vous, et tout ce que leur coûtent vos passions et votre luxe. Vous les verrez se jouer dans le sein de la Providence, incapables également de reconnoissance et d'ingratitude ; toujours contens, dès que les premiers besoins de la Nature sont satisfaits, leurs desirs ne s'étendent pas plus loin (*). Les

mort, en 1778, et réimprimés en 1781. Il les a conservés pendant quarante ans dans sa mémoire, sans les avoir jamais confiés au papier. On a eu le bonheur de les arracher enfin à son secret. On peut le mettre au rang des plus grands maîtres de la chaire. C'est avec les *Bossuet*, les *Bourdaloue* et les *Massillon*, qu'il faut le comparer : il a les grands effets de *Bossuet*, le charme continu, la sensibilité touchante de *Massillon*, quelquefois la logique de *Bourdaloue*.

(*) *Vous les verrez se jouer dans le sein de la Providence.* Quel tableau charmant ! En le traçant, M. l'Abbé *Poulle* peut s'être souvenu de ces deux vers rians de *St. Fulgence* dans l'hymne des Saints Innocens :

premices intéressantes de la vie, la foiblesse et les graces de leur âge, leur ingénuité, leur candeur, leur innocence, leur insensibilité même à leur propre infortune, vous attendriroient jusqu'aux larmes. »

Si nous sommes obligés d'être les soutiens et les appuis de tous les malheureux, qui nous sont unis par les liens communs de la Nature ; à combien plus forte raison devons nous l'être de ceux qu'elle a joints avec nous par des liens encore plus étroits, par ceux du même sang. Vous donc qui aspirez à la qualité d'honnête homme, et qui voulez remplir toute l'étendue des obligations que ce titre si honorable et si beau vous impose, secourez en tout temps, en toute occasion et de toute façon, ceux de

---

Aram sub ipsam, simplices,
Palmâ et coronis ludiis.

Ceux qui savent comment le génie aide le génie, et comment les beautés naissent de loin de beautés souvent étrangères, croiront aisément aussi que dans certains endroits de ce morceau d'éloquence, l'orateur s'est souvenu de ces vers d'*Andromaque*,

Un enfant malheureux, qui ne sait pas encor
Que Pyrrhus est son maître et qu'il est fils d'Hector...
T'a-t-il de tous les siens reproché le trépas ?
S'est-il plaint à tes yeux des maux qu'il ne sent pas ?

Mais imiter ainsi, c'est créer. *Dict. Encycl.*

vos parens qui ont quelque droit de compter sur vous. Courez au-devant de leurs besoins. Que toutes leurs affaires soient les vôtres. Répondez à la bonne opinion qu'ils ont de vous, quand ils vous croïent moins dur que le commun des hommes ; car il est rare qu'un malheureux ait des amis, plus rare encore qu'il ait des parens. *Le pauvre*, dit Salomon, *sera odieux à ses proches mêmes* (*) ; et ce qu'on ne peut avouer sans honte, malgré les réclamations du sang et de la Nature, souvent on est abandonné de ses proches plutôt que de ses amis.

Nous avons dans notre cœur deux ennemis de nos parens que la nécessité oblige d'avoir recours à nous : notre dureté et notre orgueil. Par dureté nous abandonnons un parent malheureux à sa mauvaise fortune ; mais nous ne tardons pas à en être punis. Ce parent délaissé nous déshonore, ou s'il fait fortune par l'entremise d'une main étrangère, il laissera ses biens à des étrangers, et ne reconnoîtra ni nous ni les nôtres. Dans l'état florissant de notre prospérité nous refusons par orgueil d'avouer un parent honnête qui nous réclame, et nous craignons de lui tendre la main ; mais

(*) Prov. 14.

nous tomberons à notre tour, et nous ne serons relevés ni secourus par personne. Nous resterons ensévelis sous notre ruine, et ceux qui auront été les témoins de notre conduite orgueilleuse, applaudiront à la vengeance divine.

Homme droit, obligez vos parens par justice et par bonté de cœur; c'est votre sang. Homme prudent, secourez-les par précaution; vous pouvez un jour avoir besoin d'eux. Homme dur, aidez-les par politique, de crainte qu'ils ne vous déshonorent par leur conduite, ou qu'ils ne vous couvrent de confusion par leurs plaintes et par leurs reproches.

Nous supposons ici que ceux qui vous réclament ont une conduite sage et réglée. Car si ce sont d'indignes sujets, dont la vie est une espèce de déshonneur pour votre famille, refusez-leur, à moins qu'ils ne se trouvent dans une extrême nécessité, tout secours, tout service; n'ayez plus avec eux ni commerce, ni liaison, qui ne soient absolument indispensables. Mais s'ils ne sont que pauvres ou malheureux, ne rougissez pas de les secourir, hâtez-vous de le faire; ne souffrez pas qu'un autre vous prévienne et vous enlève cette gloire. Imitez le riche et vertueux *Booz*, en qui la sage *Ruth* trouva un consolateur

charitable, un protecteur déclaré, un digne et puissant époux. Faites, si vous êtes dans le cas et si vous le pouvez, ce que fit *Proculéius*, chevalier Romain. Après la mort de son père, il en avoit partagé la succession avec ses deux frères *Scipion* et *Muréna* : ceux-ci furent entièrement dépouillés de leurs biens dans la guerre civile. *Proculéius* eut la générosité de partager une seconde fois avec eux tout ce qu'il possédoit.

L'Histoire de Portugal nous fournit aussi un trait bien héroïque de l'amour qu'on doit avoir pour ses proches. En 1585, des troupes Portugaises qui passoient dans les Indes, firent naufrage. Une partie aborda dans le pays des Cafres, et l'autre se mit à la mer sur une barque construite des débris du vaisseau. Le pilote s'appercevant que le bâtiment étoit trop chargé, avertit le chef *Édouard de Mello* qu'on alloit couler à fond, si l'on ne jetoit dans l'eau une douzaine de victimes. Le sort tomba entr'autres sur un soldat qui avoit aussi son frère dans la même barque. Celui qui avoit échappé au sort étoit le plus jeune. Il tombe aux genoux de *Mello*, et demande avec instance de prendre la place de son aîné. *Mon frère*, dit-il, *est plus capable que moi, il nourrit mon père, ma mère, mes*

sœurs : s'ils le perdent, ils mourront tous de misère. Conservez leur vie en conservant la sienne, et faites-moi périr, moi qui ne puis leur être d'aucun secours. Mello y consent, et le fait jeter à la mer. Le jeune homme suit la barque pendant six heures : enfin il la rejoint. On le menace de le tuer, s'il tente de s'y introduire : mais l'amour de sa conservation l'emporte sur la menace, et il s'accroche au bâtiment. On voulut le frapper avec une épée : il la saisit et la retint jusqu'à ce qu'il fût entré. Sa constance toucha tout le monde : on lui permit enfin de rester avec les autres, et il parvint ainsi à sauver sa vie et celle de son frère.

Le véritable ami aime en tout temps, et le frère se connoît dans l'affliction (*). Soyez le frère et l'ami de tous les malheureux, qui ont besoin de votre secours et qui l'implorent. Tâchez de leur faire par les autres le bien que vous ne pouvez faire par vous-même. C'est être bienfaisant et charitable que d'engager les personnes riches à l'être : on participe à leur mérite et à leur gloire, on partage leur bonheur. La ville de Verdun ayant été ruinée par les guerres, ses habitans furent réduits à une extrême pauvreté. *Didier*, qui en étoit Évêque, demanda des

(*) Prov. 17.

secours à *Théodebert*, Roi d'Austrasie, sous la domination duquel étoit cette ville. Ce Prince lui envoya sept mille sous, somme considérable pour ces temps-là : elle fut distribuée aux principaux Marchands. Le commerce se ranima, et les fortunes des particuliers se relevèrent. L'Évêque reporte avec les intérêts la somme. Le Roi refuse de la reprendre, et dit à *Didier* ces belles paroles : *Nous sommes heureux tous deux, vous de m'avoir fourni l'occasion de secourir mes pauvres sujets, et moi de ne l'avoir pas manquée.*

XXV.

Reprenez sans aigreur.

ATTENTIF à remarquer ses propres fautes, et à n'y pas retomber, le Sage s'occupe plus à se corriger qu'à corriger autrui; et lorsqu'il est obligé de reprendre ou de punir, il le fait avec douceur et avec bonté. Les défauts des hommes, qu'il regarde comme de tristes apanages de l'humanité, lui inspirent plus de compassion et de pitié que d'aigreur et de dureté. Et en effet, peut-on descendre au fond de son cœur, sans y trouver le principe de toutes les foiblesses qu'on blâme si facilement dans les autres? Aussi son zèle à l'égard de ceux qu'il doit reprendre, n'est-il ni brusque ni amer; et il ne leur fait jamais aucune de ces réprimandes dures et piquantes, qui ne servent le plus souvent qu'à aigrir les coupables et à faire haïr. Il emploie la fermeté quand il le faut, jamais la colère ni l'emportement; parce que celui qui se met en colère punit sur soi les fautes des autres, et ne les corrige pas.

Les paroles dures et les mauvaises façons n'ont jamais corrigé personne : elles ne font qu'indisposer et irriter contre le remède. Souvent c'est moins la vérité qui blesse, que la manière de la dire.

On doit s'opposer au mal et corriger les vices de ses inférieurs avec fermeté, mais avec douceur. Employez-y toujours le langage de la raison. « L'homme, dit fort bien *St. François de Sales*, est fait pour obéir à la raison, qui seule a droit de lui commander, et il s'y soumet naturellement ; mais il se révolte contre la passion qui veut le dominer. Quand la raison exerce avec douceur les droits de son autorité, par quelque correction ou par quelque châtiment, il n'y a personne qui ne l'approuve et ne l'aime, quelque sévérité qu'il y paroisse. Mais quand elle y emploie l'indignation, le dépit et la colère, elle se rend odieuse ; elle perd ou du moins affoiblit son autorité, qu'elle vouloit fortifier par l'emportement. La réprimande qu'un père fait à son enfant avec une douceur toute paternelle, est bien plus capable de le corriger, qu'une réprimande aigre et emportée. Les pluies douces et modérées donnent la fécondité à la terre : mais les pluies violentes et orageuses la ravagent. »

Il ne faut pas sans doute être insensible au mal : on doit au contraire le haïr, le détester, le punir. Il faut corriger le méchant, et employer, selon le besoin, les paroles les plus fortes et quelquefois même les plus aigres, lorsqu'elles sont absolument nécessaires. Mais il faut, s'il est possible, que tout cela se fasse sans passion et sur-tout sans colère. Que l'aigreur soit dans les paroles, mais que la douceur soit dans le cœur. Qu'on n'emploie qu'avec regret et à la dernière extrémité les paroles injurieuses et les châtimens. Il est permis de faire sagement pour le bien de ceux qu'on aime, ce que la colère fait faire aveuglément pour se venger de ceux qu'on hait. Tout ce que celle-ci produit, est mauvais. Quelque juste qu'elle paroisse ; elle obscurcit l'esprit, elle trouble l'ame, et elle fait faire, ou dire ou penser, ce qui n'est pas juste.

Ne reprenez jamais que vous ne soyez bien assuré qu'on est en faute ; dans le doute il vaut mieux faire semblant d'ignorer. On fait injure et l'on offense, lorsqu'on reprend à tort : on s'expose à perdre le fruit des réprimandes les plus justes. Il faut faire celle-ci même avec tous les ménagemens que vous voudriez en pareil cas qu'on eût pour vous.

Un habile Médecin qui veut donner un remède à une personne malade, observe ses dispositions et les momens favorables. Ayez les mêmes attentions, quand il s'agira de corriger. Employez la rigueur du châtiment, si vous trouvez un cœur dur que la passion ou l'indócilité empêche d'écouter la voix de la raison, comme vous feriez à l'égard d'un fou qui voudroit se tuer ou faire du mal aux autres. Mais si en dissimulant pour un temps, si en laissant passer le trouble qu'une passion violente excite, vous pouvez disposer le coupable à reconnoître sa faute, ne seroit-ce pas un mal, une faute même de votre part, que de punir précipitamment ?

Quand ce sont des manquemens par foiblesse, corrigez avec douceur, et donnez de bons avis : vous aurez lieu de recueillir dans peu les fruits de cette sage conduite. Elle est d'une grande importance entre deux époux, qui veulent vivre heureux et unis. Le mari doit aimer sa femme, mais sans foiblesse; la gouverner, mais sans orgueil; la reprendre, mais sans aigreur; veiller sur sa conduite sans marquer de défiance; connoître ses défauts sans les lui reprocher; la corriger de ses fautes sans les exagérer, sans les multiplier, sans lui en imputer faussement. Entre époux, une répréhension

indiscrète ou mal fondée, sur-tout si elle attaque la fidélité et les mœurs, est toujours inutile et bien souvent nuisible. Quelquefois il ne faut qu'un reproche injuste pour porter le trouble et le désordre dans une famille. Un cœur aigri est une plaie difficile à guérir et qui saigne long-temps. Les maris ne sauroient donc apporter trop de prudence dans les avis qu'ils donnent à leurs femmes. Il faut fermer les yeux sur bien de petites choses, prendre l'à-propos, éviter les contre-temps, attendre les occasions; et lorsqu'on croit devoir reprendre ou s'expliquer, on doit toujours employer le ton persuasif de l'amitié.

Si l'époux doit de grands ménagemens à son épouse, dans les réprimandes qu'il lui fait, celle-ci doit dans les mêmes cas encore plus d'égards à son mari, comme au chef de la famille, ou du moins comme à celui que la Nature a revêtu de la force et que la loi autorise. Elle peut à la vérité se plaindre à lui-même de sa conduite, de ses mauvaises façons pour elle ou pour d'autres. Mais ces plaintes cesseroient d'être justes, si elles devenoient trop longues ou trop fréquentes: à combien de femmes cela n'arrive-t-il pas? Trop peu maîtresses d'elles-mêmes, elles cèdent à la mauvaise humeur qui les domine, elles se répandent en

plaintes amères, quelquefois en cris, en injures, comme si elles pouvoient espérer de faire entendre la raison, en employant un langage tout opposé. Au lieu de prendre le temps le plus favorable, elles prennent celui où ils ne se connoissent plus, où une passion fougueuse les met hors d'état de les écouter. Femmes raisonnables, sachez vous taire alors et vous faire violence : attendez le calme et le retour de la raison : faites parler alors l'amour seul. Vous ne connoissez pas l'ascendant qu'il vous donne sur l'esprit de vos époux. Si vous saviez les prendre : un peu plus de douceur et de complaisance vous les attacheroit, les retiendroit, les changeroit.

On vient bien à bout d'apprivoiser les bêtes les plus féroces. Si ce moyen est pour vous sans succès, attendez encore moins de vos emportemens. Il ne vous resteroit plus que d'avoir patience, d'offrir vos peines au Seigneur, de le prier d'en être touché et de changer le cœur de celui que vos exhortations touchantes et tranquilles n'auroient pu ébranler. C'est ce que fit *Ste. Monique*, et vous avez vu ailleurs quel en fut l'heureux succès. La patience, les larmes, les prières constantes de cette femme vertueuse, obtinrent enfin de celui qui est le

maître des cœurs, la conversion entière d'un mari libertin et emporté.

Adoucissons, le plus qu'il est possible, les réprimandes que nous sommes obligés de faire. Les meilleures sont celles qui sont assaisonnées d'éloges, ou données indirectement. *Henri IV* étoit bon et familier. Un Gentilhomme de province parlant un jour à ce Monarque, abusoit de la facilité du Prince et oublioit dans sa familiarité les égards respectueux qu'il devoit. Le Roi, pour lui faire adroitement sentir sa faute, fit venir un de ses favoris, et lui parla avec beaucoup de liberté. Mais celui-ci ne s'oublia point; et plus le Prince lui témoignoit de familiarité, plus il étoit attentif et respectueux. Le Gentilhomme sentit la faute qu'il avoit faite, il se jeta aux pieds du Roi, et lui dit: *Sire, je demande pardon à votre Majesté: je suis aussi confus de ma faute, que sensible à la bonté avec laquelle vous avez bien voulu me la faire connoître.*

Cette manière douce et polie de reprendre sans que la personne même puisse s'en offenser, doit servir de modèle. Si vous êtes obligé de reprendre, faites-le; car il ne faut pas donner dans la molle indolence de certaines gens qui ne veulent faire peine à personne, de peur de se faire la moindre peine à eux-mêmes: mais reprenez tou-

jours avec douceur et sans emportement. Que vos remontrances soient moins des leçons que des conseils : qu'elles paroissent dictées par l'amitié, et inspirées par l'intérêt que vous prenez à la personne qui en est le sujet. La raison peut éclairer, mais c'est le sentiment qui persuade, et lorsque c'est le cœur qui parle, il est toujours sûr de toucher le cœur qui l'écoute. Il faut blâmer le vice sans irriter le vicieux. Surtout ne donnez jamais lieu de croire que vous ayez de l'aversion ou du mépris pour la personne coupable.

> On ne corrige point l'orgueil qu'on humilie :
> Sous le pied qui l'écrase un serpent se replie.
>
> *Voltaire.*

L'illustre Évêque de Meaux, malgré le respect profond et la haute estime qu'on avoit pour lui, et qu'il méritoit à tant de titres, éprouva lui-même qu'on ne blesse pas impunément l'amour propre d'une personne qui a de l'esprit et la répartie prompte. Il fit un jour au Poëte *Santeuil* une remontrance un peu sévère, sur certains écarts de sa conduite, qui ne s'accordoit pas toujours assez avec la sainteté de son état (*).

(*) Il étoit, comme on sait, Chanoine régulier et très-irrégulier de Saint-Victor. Il fréquentoit beaucoup le monde qu'il aimoit et dont il étoit aimé. Son esprit,

Votre vie, lui dit-il, est peu édifiante; et si j'étois votre supérieur, je vous enverrois dans une petite cure dire votre bréviaire. *Et moi*, répliqua *Santeuil*, piqué et qui savoit que les ennemis de ce Prélat le taxoient d'obscurité à cause de son ton de Prophète, *si j'étois Roi de France, je vous ferois sortir de votre Germigny* (maison de campagne des Évêques de Meaux), *et je vous enverrois dans l'isle de Pathmos faire une nouvelle Apocalypse.*

Depuis le trône, dit un de nos plus sages Écrivains (*), jusqu'à la dernière place de l'état, quiconque est chargé de

---

son enjouement, ses saillies heureuses le firent accueillir des Grands, qui s'amusoient de ses bizarreries et rendoient hommage à son génie. Le Duc *de Bourbon*, Gouverneur de Bourgogne, le menoit toujours aux États de cette province, ne pouvant pas s'en séparer. Le malheureux *Santeuil* trouva sa mort dans les amusemens de cette Cour. Il fut emporté à Dijon d'une colique violente, causée par un badinage imprudent que se permit une grande Princesse. Elle mêla du tabac dans un verre de vin, qu'il alloit boire. Il le but et mourut la nuit suivante, en 1697, à 66 ans.

(*) M. *Rollin*, qui pour rendre ses ouvrages plus utiles, y a répandu par-tout des réflexions judicieuses, propres à inspirer des sentimens généreux et élevés, le zèle pour le bien de la société, l'amour de la vertu et le respect pour la Religion. Il avoit 60 ans quand il commença d'écrire en françois, et de com-

conduire et de gouverner les autres, doit sur-tout étudier l'art de manier les esprits, de les tourner à son gré, de les amener à son point. Ce qui ne se fait pas en voulant les maîtriser durement, en leur commandant avec hauteur, en se contentant de leur montrer la règle et le devoir avec une rigidité inflexible. Il y a dans le bien même et dans l'exercice de toutes les charges, une exactitude et une fermeté, ou plutôt une sorte de roideur, qui souvent dégénère en vice. Je sais qu'il n'est jamais permis de courber la règle, mais il est toujours louable et souvent nécessaire de l'amollir et de la rendre, pour ainsi dire, plus maniable : ce qui se fait sur-tout par des manières douces et insinuantes, en n'exigeant pas toujours le devoir avec une extrême rigueur, en fermant les yeux sur beaucoup de petites fautes qui ne méritent pas d'être relevées, en avertissant avec bonté de celles qui sont plus considérables; en un mot, en tâchant par tous les moyens possibles de se faire aimer, et de rendre la vertu aimable.

---

poser ces excellens ouvrages, qui ont formé tant d'écoliers et sur-tout tant de maîtres, ces ouvrages qu'on lira, qu'on aimera, tant qu'il restera du goût et de la raison.

Si

Si à la bonté et à la douceur vous joignez quelquefois et avec prudence, les bienfaits, qui sont si propres à montrer et à concilier l'affection, vos avis n'en seront que mieux reçus et plus efficaces. Le connétable *de Montmorency* avoit chez lui le fils d'un Gentilhomme qui lui avoit été fort attaché. Non content de lui fournir le nécessaire, il lui faisoit encore une pension. Cependant le jeune homme s'oublia jusqu'au point de prendre un bijou de prix dans le cabinet de son bienfaiteur. Il fut découvert par un des Officiers, qui en avertit aussitôt son maître. On ne douta point que ce malheureux ne fût promptement et ignominieusement chassé. Mais le Connétable l'ayant appelé dans son cabinet: *Je sais*, lui dit-il, *le malheur qui vous est arrivé : je crois que c'est par ma faute, et que la pension que je vous donne n'est pas assez forte ; je vous l'augmente de la moitié*. Le jeune homme confus se jeta aussitôt à ses pieds, lui demanda pardon et l'assura de son repentir et de sa reconnoissance. Le Connétable ne manqua pas de profiter de cette disposition, pour l'y affermir. Il recommanda le secret à l'Officier qui l'avoit instruit, publia qu'il avoit retrouvé son bijou, et garda toujours chez lui le jeune homme,

dont il eut tout lieu d'être content dans la suite.

Il y a des personnes qui ne devroient jamais se mêler de reprendre et de corriger, parce qu'elles le font toujours mal. Les gens vifs ne se possèdent pas assez : les esprits durs ne ménagent rien. Un Confesseur de ce caractère vit, dit-on, un jour approcher de son tribunal un sergent d'infanterie, qui avoit sa hallebarde et qui la posa à côté de lui. Ce pénitent débuta par lui dire, qu'il s'accusoit de s'être donné au diable. *Reprenez votre hallebarde*, reprit brusquement le Confesseur, *et allez-vous-en servir votre maître*. Le Sergent se retira aussi en colère que confus, et ne manqua pas d'y envoyer aussi le Confesseur. Il y avoit beaucoup d'humeur et de dureté, pour ne rien dire de plus, dans une pareille conduite. Eh! pourquoi injurier le pécheur ? Il s'agit de le convaincre et de le toucher. Nos emportemens rendront-ils son esprit plus éclairé et son cœur plus docile ? Le Médecin commence-t-il par outrager le malade qu'il veut guérir ? Périsse ce zèle faux et brûlant, qui croit servir la cause de Dieu en violant la charité ! Ce n'est point par les accès d'une indignation déplacée, c'est par les attraits d'une piété douce et compatissante que les

cœurs se gagnent à la vertu. Un zèle amer est plus propre à les aigrir qu'à les attirer.

Celui de *St. François de Sales* étoit bien différent. Ce fut par sa grande douceur qu'il ramena un si grand nombre d'hérétiques dans le sein de l'Église. Les Auteurs de sa vie attestent qu'il en a converti plus de soixante et dix mille, parmi lesquels il y en avoit plusieurs de distingués par leur noblesse ou par leur science. Ce qui faisoit dire au savant Cardinal *du Perron*, Qu'*il n'y avoit point d'hérétiques qu'on ne pût convaincre, mais qu'il falloit s'adresser à* M. de Genève *pour les convertir*.

Il savoit néanmoins animer quelquefois son zèle d'une juste indignation, lorsqu'il le falloit. Il ne vouloit pas que, sous prétexte de bonté et de douceur, on laissât le crime impuni, ou qu'on donnât occasion de le commettre avec plus de hardiesse. *Il faut*, disoit-il, *savoir mêler à propos la douceur et la sévérité*. Un jour qu'il prêchoit, il apperçut un jeune libertin qui faisoit à une fille des gestes trop libres et trop indécens. Cette insolente impiété le toucha vivement. *Eh, quoi !* s'écria-t-il en interrompant son sermon, *fera-t-on de l'Église de Dieu une caverne de voleurs et d'impudiques ? Si vous ne cessez de faire ces insolences, je vous montrerai au doigt et je vous nommerai*

devant tout le monde. Ce qui regarde ma propre personne, disoit-il souvent, ne me touche point; mais tout ce qui regarde Dieu, me touche si puissamment, qu'il n'est rien que je ne fasse afin que chacun se range à son devoir.

Nous devons de même, quand il s'agit des intérêts et de la gloire divine, nous livrer, s'il le faut, à une sainte colère. Quiconque n'a pas cette religieuse vivacité, n'est point Chrétien, n'est point homme, c'est un enfant insensible et dénaturé. Lorsqu'on aime sincèrement Dieu, on est vivement touché de ce qui l'offense. Mais il est à propos souvent de tempérer l'amertume du zèle par la douceur de la charité, qui sait garder des ménagemens et s'arrêter où il faut. Ainsi nous voyons *Jésus-Christ* lui-même, quoiqu'il fût le plus doux des hommes, s'indigner à la vue des profanateurs du temple, faire un fouet de cordes et les chasser. Il sembloit qu'il allât exterminer tous ces sacriléges : cependant il ne blessa personne, et l'on ne voit pas même qu'il en frappât un seul. Son zèle, tout ardent qu'il étoit, se borna simplement à leur faire une vive réprimande, à renverser leurs tables et à les faire sortir du temple. S'il prenoit aussi dans quelques occasions un ton plus vif et plus animé

qu'à l'ordinaire à l'égard de ses Disciples, en leur reprochant leur grossièreté, leur incrédulité et leurs autres défauts, ils étoient bien convaincus par toute sa conduite à leur égard, qu'il les aimoit, qu'il n'agissoit ainsi que par bonté, pour leur rendre ses instructions plus sensibles, et les imprimer plus fortement dans leur esprit.

Lors donc que ce divin Législateur défend de se mettre en colère contre son frère, et déclare que celui qui le fera, *sera sujet au jugement* (*), c'est-à-dire sera présenté aux juges pour être condamné aux peines portées par la loi; la colère qu'il réprouve n'est pas celle que la charité fait concevoir aux ames saintes contre le péché de leurs frères. C'est une vertu que cette colère, ou plutôt ce n'est pas une colère, c'est un zèle très-juste et qui a Dieu même pour auteur. Il n'y a rien de plus raisonnable que de haïr le péché et en nous et dans les autres : mais il ne faut pas que cette haine aille jusqu'à haïr le pécheur. Le Chirurgien s'arme du fer pour extirper la maladie et pour guérir le malade. La colère dont J. C. parle n'est pas non plus

(*) Matth. 5.

un premier mouvement, qui s'élève tout-à-coup avant que l'ame ait eu le temps de s'en appercevoir. Mais c'est un mouvement que l'ame connoît et qu'elle ne rèprime pas : c'est un sentiment délibéré et volontaire, qui nous irrite contre le prochain, et qui nous porte ou à le mépriser, ou à nous éloigner de lui, ou à nous venger, en un mot qui éteint en notre cœur la charité que nous lui devons.

C'est de cette colère que partent les injures que J. C. condamne si rigoureusement au même endroit, lorsqu'il déclare que *celui qui dira à son frère*, vous êtes un fou, *méritera d'être condamné au feu de l'enfer.* Car il ne faut pas entendre par-là qu'on ne puisse appeler quelqu'un *fou*, sans mériter la damnation. L'Apôtre a dit aux Galates : *O insensés que vous êtes* (*) ! et J. C. même a dit aux deux disciples d'Emmaüs : *O gens sans raison et de dure croyance* (†) ! Il y a bien de la différence entre les injures que la charité fait dire, et celles que profère la haine ; comme il y a grande différence entre les coups que porte un ennemi qui ne pense qu'à se venger, et ceux d'un Chirurgien qui ne pense qu'à guérir. La haine ne

(*) *O insensati Galatæ !* Gal. 3. (†) *O Stulti et tardi corde ad credendum.* Luc. 24.

cherche qu'à offenser et à nuire : la charité fait quelquefois des reproches utiles et salutaires ; quelquefois elle maltraite de paroles, elle frappe même, quand il est absolument nécessaire, mais elle n'est jamais ennemie, elle ne hait jamais.

A l'exemple de J. C. et de l'Apôtre, on peut sans doute en user quelquefois de même, lorsqu'on parle à des gens stupides et grossiers, dont tout le sentiment est dans les oreilles ; ou à des enfans, de qui l'imagination volage et dissipée empêche souvent qu'ils ne fassent assez d'attention à ce qu'on leur diroit avec une tranquille douceur. Mais il ne faut jamais, ni pour eux, ni pour personne, en faire une habitude, et y mêler de la dureté ou de l'aigreur. La dureté ne produit aucun bon effet et rebute ordinairement : l'aigreur n'est propre qu'à indisposer, à faire haïr et à nous attirer souvent des réponses désagréables et piquantes. Un Président d'un très-petit génie, appelé *Goussaut*, se trouvant dans une assemblée où l'on jouoit, se mit derrière la chaise d'un des joueurs. Celui-ci ayant fait au jeu une lourde faute ; dit, sans réflexion ou sans savoir que le Président fût si près de lui : *Je suis un franc Goussaut.* Vous êtes un sot, lui dit

le Président piqué. *C'est ce que je voulois dire*, répliqua l'autre.

M. *de Harlay*, premier Président du parlement de Paris, et qui avoit infiniment d'esprit, fit beaucoup mieux sentir sa faute à une Marquise qui lui avoit manqué grossièrement. Cette Dame qui étoit surannée et fort laide, vint solliciter auprès de lui un procès de conséquence. Il la reçut avec un front sourcilleux. Elle crut que cet accueil sévère annonçoit la perte de son procès. Elle sortit fort mécontente; et dans sa colère, qu'elle exprimoit à tout le monde, elle ne désignoit ce Magistrat que par le nom de *vieux singe*. Cela revint aux oreilles de M. *de Harlay*: mais sourd à la voix du ressentiment, il écouta l'équité qui lui parla en faveur de la Dame. Elle gagna sa cause. Également surprise et charmée, elle courut remercier ce Magistrat, en lui montrant un cœur plein de reconnoissance. M. *de Harlay* regardant la Marquise avec un air riant, lui dit: *Il ne faut pas, Madame, que vous soyez étonnée de ce que j'ai fait pour vous; les vieux singes aiment à obliger les guenons.*

Cette manière de reprendre et de faire sentir sa faute à la personne qui nous a manqué, est bien plus sensible et plus effi-

cace, que des expressions hautaines et méprisantes. Les jeunes gens mal élevés ou sans esprit les emploient volontiers, pour se donner un ton et faire croire qu'ils sont quelque chose. Celui qui a de la bonté et de l'éducation, les évite à l'égard même de ceux qui le servent.

On s'imagine quelquefois qu'il faut gronder et reprendre vertement ses domestiques, afin d'être mieux servi; et c'est au contraire le vrai moyen de l'être mal. En grondant, on dégoûte plus qu'on n'encourage : on ne parvient tout au plus qu'à faire des hypocrites, qui savent bien dans l'absence des maîtres se dédommager de la contrainte qu'a coûté leur présence. Un homme sage et modéré sait parler en maître à un domestique, sans l'injurier et sans dire aucun mot dont il puisse être offensé. Il lui reproche ses fautes avec fermeté, sans manquer au respect qu'il doit à la dignité de l'homme. Il blâme ce qu'il a fait par sa volonté, sans rien blâmer de ce que la nature ou la fortune a fait en lui. Il cherche à corriger le coupable, et non à le mortifier. Aussi, loin de lui savoir mauvais gré, on l'estime, on le remercie, et on ne l'en aime que davantage.

Vous savez sans doute ce beau trait de *M. de Turenne*, qui a été souvent cité et

qui mérite toujours de l'être. Un jour d'été qu'il faisoit fort chaud, il étoit en petite veste blanche et en bonnet à la fenêtre de son antichambre. Un de ses gens survient, et trompé par l'habillement, le prend pour l'aide de cuisine. Il s'approche doucement par derrière, et lui applique un grand coup sur les fesses. L'homme frappé se retourne à l'instant. Le valet voit en frémissant le visage de son maître : il se jette à ses genoux tout éperdu : Monseigneur, lui dit-il, j'ai cru que c'étoit *Georges. Et quand c'eût été Georges*, reprit M. de Turenne en se frottant le derrière, *il ne falloit pas frapper si fort.* C'est toute la réprimande qu'il fit à ce domestique, et c'est ainsi qu'il en usoit à l'égard des autres. Aussi étoit-il également adoré de ceux qui le servoient et de tous ceux qui servoient sous lui.

M. *de Montesquieu* étoit aussi fort doux envers ses domestiques. Il lui arriva néanmoins un jour de les gronder vivement : mais se retournant aussitôt en riant vers une personne témoin de cette scène : *Ce sont*, lui dit-il, *des horloges qu'il faut quelquefois remonter avec un peu de bruit.*

Le ton grondeur, les paroles aigres, une dure et inflexible sévérité révoltent, aigrissent et attirent la haine : mais aussi trop de douceur autorise le mal et fait

mépriser. Soyez doux, mais soyez ferme quand il le faut et que vous le devez. C'est être vicieux, que de ne pas réprimer le vice, lorsqu'on est obligé de le faire. C'est se rendre complice du mal, que de ne pas le reprendre fermement et l'arrêter, quand on en a le droit et le pouvoir.

C'est là ce qui rend si criminelle la malheureuse et pitoyable foiblesse de ces parens, qui, dans la folle tendresse qu'ils ont pour leurs enfans, dissimulent, détournent la vue pour ne pas appercevoir les fautes les plus grandes, se retirent même et disparoissent, pour avoir un prétexte de ne rien voir et de ne rien dire. Si quelquefois ils se croient obligés de les reprendre de leurs désordres devenus trop grands ou trop publics, c'est avec une foiblesse qui ne remédie à rien; qui augmente même le mal, et rend les enfans plus effrontément libertins ou vicieux.

Parens mous et aveugles, votre tendresse cruelle est bien plus funeste à vos enfans, que si vous vous armiez, lorsqu'il est nécessaire, d'une juste sévérité. Quand les réprimandes ne produisent rien, quand vous voyez des fautes sérieuses et réitérées, faites parler le devoir, faites-le parler en maître et en vengeur. Si vous corrigez vos enfans, ils ne vous en aimeront pas

moins, mais ils vous respecteront davantage. Leurs larmes essuyées, ils vous rendront justice, vous remercieront peut-être, et sûrement vous loueront un jour.

Ce n'est pas qu'il faille employer sans cesse les réprimandes et les corrections; on ne doit, au contraire, reprendre et punir que le plus rarement qu'il est possible: ce qui est trop fréquent ne frappe plus. C'est de la fermeté qu'il faut, et non de la rigueur. Si l'on savoit mieux conserver son autorité, sans la compromettre mal à propos, ou sans laisser prendre à un enfant sur soi un ascendant qu'on ne pourra plus lui faire perdre; si on l'accoutumoit de bonne heure au respect et à l'obéissance, sans lui permettre d'y manquer jamais; si l'on corrigeoit dans les commencemens les petites fautes, sans leur donner le temps de se changer en habitudes, on n'auroit pas si souvent besoin dans la suite d'employer les réprimandes dures qui coûtent beaucoup à l'amour, ni de prendre la voie quelquefois inutile et toujours fâcheuse des châtimens sévères.

Sans doute les pères et les mères doivent étudier le caractère de leurs enfans. L'Apôtre les avertit de ne pas les irriter en les reprenant avec hauteur et avec dureté, parce qu'une pareille conduite les feroit tomber

dans le découragement et dans le désespoir (*). Lorsqu'ils sont plus âgés, il faut aussi un autre langage que celui qu'on employoit quand ils étoient dans l'enfance. Un père doit leur faire entendre raison, sans compromettre son autorité. Ce n'est qu'après avoir épuisé les moyens de douceur et de persuasion, qu'il doit être ferme, et opposer un front d'airain à la résistance et à la rebellion.

Ce que nous venons de dire pour les parens, convient aussi, à beaucoup d'égards, aux personnes en place. La sévérité qui maintient le bon ordre, est la gardienne des États. Elle est sur-tout absolument nécessaire, quand il faut contenir une multitude qui ne peut être arrêtée que par la crainte, quand il faut réprimer le vice devenu trop hardi par l'impunité, ou qu'on doit humilier l'orgueil et l'insolence. C'est cette louable fermeté qui a rendu si célèbre le nom de M. *de Harlay*. Ce grand Magistrat, dont l'austère intégrité ne déridoit pas même le front pour sourire à la vertu et à l'innocence à qui elle rendoit justice, étoit pour le vice d'une sévérité inflexible qui ne faisoit acception de personne. Il étoit le fléau de la chicane et de l'injustice.

(*) Colos. 3.

Il répondit au Corps des Procureurs qui vinrent le féliciter, lorsqu'il fut fait premier Président, et lui demander sa protection. *Ma protection*, leur dit-il! *les fripons ne l'auront pas, les gens de bien n'en ont pas besoin.* Un de ces Messieurs vouloit se justifier auprès de lui de quelques petits tours de son métier. Mais M. *de Harlay*, sans vouloir l'écouter davantage, lui dit, en présence de plusieurs personnes qui se trouvoient là : *Monsieur un tel, vous êtes un fripon.* Monseigneur a toujours le petit mot pour rire, répondit le procureur sans se déconcerter, et pour éluder le coup, qui auroit assommé tout autre.

Ce qu'il fit envers un riche partisan, ne prouve pas moins sa sévère fermeté. Celui-ci enlevoit des blés dans une année de disette, pour les revendre plus cher. M. *de Harlay* l'envoya chercher. Le Fermier général vint dans un carrosse doré et chargé de laquais. Les coursiers fringans, qui faisoient retentir le pavé, en entrant dans la cour, firent un fracas qui imitoit le bruit du tonnerre. Il avoit un habit superbe, relevé d'une broderie d'un goût exquis. M. *de Harlay* affecta de le laisser se morfondre dans son antichambre. Il le fit enfin entrer. « Quand je vous ai fait attendre, lui dit-il, j'ai consulté ma vanité : votre carrosse

ornoit ma cour, et votre personne mon antichambre. » Son visage serein devint ensuite sombre tout-à-coup. « Monsieur, poursuivit-il d'un ton à glacer le coupable d'effroi, je vous ai mandé pour vous dire que j'ai appris que vous prévalant de la cherté des blés, vous en faisiez de grands amas. Vous prétendez vous enrichir par la misère du peuple et vous engraisser de sa substance. J'arrêterai le cours de vos projets. Si tous ces blés que vous avez amassés ne sont pas vendus dans un mois, je vous ferai pendre. L'or et la faveur ne vous déroberont point à la Justice. Le Fermier-général interdit, se retira. Il osa porter ses plaintes à *Louis XIV*, sur le discours du Magistrat. *Je vous conseille*, lui dit le Roi, *d'exécuter les ordres qu'il vous a prescrits : car s'il vous a menacé de vous faire pendre, il le fera comme il le dit.*

C'est autoriser le crime et nuire aux bons, que d'épargner les méchans ; et il n'y a pas moins d'inhumanité à pardonner à tous sans distinction, qu'à ne pardonner à personne. L'art de gouverner les hommes consiste dans un juste tempérament, dans un mélange heureux de clémence et de douceur. Mais quel esprit assez fin, assez éclairé pourroit assigner avec précision les bornes de l'une et de l'autre. Comme il est difficile

de s'y renfermer et de n'en point sortir ; s'il y a de l'excès, que ce soit plutôt du côté de la douceur et de l'humanité. La sévérité et la rigueur ne paroissent bonnes et nécessaires, que dans les occasions où l'exemple seroit pernicieux et de conséquence : par-tout ailleurs on doit avoir un peu d'égard à la foiblesse humaine. Nous croyons qu'en général on a toujours eu, en aura toujours moins à se repentir de la clémence que de la sévérité.

Lorsque la nécessité de réparer le scandale, ou l'inutilité des réprimandes secrètes ne vous oblige pas à reprendre en public, faites-le toujours en particulier. On est mieux disposé à recevoir des avis humilians, quand la vanité en souffre moins. Observez la loi que la charité exige, et que prescrit l'Évangile. Épargnez au coupable une confusion qu'il ne mérite pas ; elle serviroit plus souvent à l'aigrir qu'à le corriger : c'est ce qui a fait dire à un Poëte :

Reprenez en secret, louez publiquement (*).

Socrate reprenant un jour en public un de ses amis, *Platon* lui dit qu'il auroit dû faire cette réprimande en particulier : *Vous avez*

(*) *Secretò amicos admone, laudo palàm.* Syrus.

raison, lui répondit Socrate, *mais vous aussi vous auriez dû me donner cet avis de même.*

Il n'est guère permis à une personne privée d'en censurer publiquement une autre : c'est s'attribuer une trop grande supériorité de vertus, de talens, de lumières, qui indispose et révolte. Combien plus blâmable est-il de le faire à l'égard d'une personne constituée en dignité, et placée par son rang au-dessus de nous ! c'est témérité, effronterie, insolence. *Guillaume Rose*, Évêque de Senlis, fameux ligueur, connu par ses écarts et ses emportemens, avoit sans respect pour son Prince déclamé en chaire contre les plaisirs que *Henri III* s'étoit permis pendant les deux derniers jours du carnaval, où il avoit été au bal en masque. Le Roi l'envoya chercher, et lui dit, sans émotion et même en riant : *En vérité, Monsieur Rose, vous n'épargnez guère vos amis : vous seroit-on plaisir, si l'on en usoit ainsi avec vous ? Il y a dix ans que je vous laisse courir les rues, sans rien dire ; et pour une fois que cela m'arrive, vous me diffamez dans un lieu saint, où l'on ne doit prêcher que la parole de Dieu. N'y retournez pas, je vous prie : il est encore plus temps pour vous que pour moi de devenir sage.* Il ne le devint pas ; et le Parlement fut moins indulgent envers lui que *Henri III*. Il condamna *Rose* à faire amende

honorable : ce qu'il fit à la grand'chambre avec ses habits pontificaux ; qu'il ne voulut pas quitter.

Les corrections indirectes, et faites adroitement, sans paroître vouloir les donner, sont souvent les plus efficaces, parce qu'elles humilient moins l'amour propre, et semblent même le ménager. Nous en avons un bel exemple dans le philosophe *Xénocrate*. Un de ses triomphes les plus glorieux fut d'arracher ainsi des bras de la volupté et des excès de la débauche le jeune *Polémon*, et d'en faire à l'instant un disciple austère de la sagesse et de la tempérance. *Polémon* sortant d'une partie de débauche à la tête de ses compagnons, passe devant l'école de *Xénocrate*, en trouve la porte ouverte, y entre plein de vin, parfumé d'essence, les cheveux épars, la poitrine et les bras nus, les brodequins mal attachés et sa couronne de fleurs en désordre : ses pieds chancelans le portent avec peine. Il s'assied parmi les auditeurs, moins pour écouter que pour insulter le maître et ses disciples. Toute l'assemblée frémissoit d'indignation. *Xénocrate* seul, calme et serein, sans changer de visage ni interrompre ses leçons, changeant seulement de sujet, se met à exhalter les avantages de la tempérance et de la sobriété, à montrer toute la difformité, toute la honte atta-

chées aux vices contraires. La gravité du sage maître en avoit d'abord imposé à la pétulance du jeune libertin, bientôt elle le rend attentif. *Polémon* commence à faire des réflexions sur lui-même, et à rougir de sa conduite. A mesure que le Philosophe parle, *Polémon* baisse la tête, cherche à raccommoder ses brodequins, ramène ses bras nus sous son manteau, et jette loin de lui sa couronne. Changé et converti à la voix de la sagesse, il en devint le disciple le plus zélé. Jamais conversion ne fut plus prompte, plus sincère ni plus constante. Il s'interdit pour toujours l'usage du vin, rechercha la solitude autant qu'il avoit cherché la dissipation, et répara les désordres de sa jeunesse par une vie sage et réglée qui ne se démentit jamais. Il succéda même à *Xénocrate* dans l'école, et remplit dignement la chaire de son maître. Tant une correction habile et prudente peut quelquefois sur les cœurs les plus corrompus !

Si vous n'êtes point chargé par état de reprendre les autres, ne le faites pas facilement, et n'imitez pas sur-tout l'indiscrète vivacité de quelques-uns, qui troublent le repos de tout le monde, parce qu'ils ne sont jamais en repos. C'est un mauvais métier que celui de censeur : on se fait haïr, et l'on ne corrige personne. Un Philosophe

répondit un jour à un de ces censeurs de profession : *Comment me corrigerois-je de mes défauts, puisque tu ne te corriges pas toi-même de l'envie de corriger ?*

Il est bien de petites choses qu'on doit se passer mutuellement, et sur lesquelles il n'est ni poli ni même à propos de se reprendre. En général, la plupart des hommes aiment mieux être applaudis que repris. Nous avons beau protester qu'on ne sauroit nous faire plus de plaisir que de nous avertir de nos fautes et de nos défauts : le plus grand plaisir qu'on puisse nous faire, est de n'en pas prendre la peine. Relevez les talens, les qualités, le mérite, mettez dans un beau jour les vertus obscures, approuvez les sentimens, excusez les défauts ; ne faites pas semblant d'appercevoir les vices : vous serez le meilleur ami. Touchez aux imperfections, aux penchans favoris, aux fautes qu'on aime à se pardonner ou qu'on craint de reconnoître : vous déplairez.

Le duc *d'Alençon*, quatrième des fils de *Henri II*, avoit pour favori le comte *de Bussi*. Il voulut un jour que son favori et lui se dissent leurs vérités sans déguisement et sans réserve. *Bussi* s'excusa modestement. Le Duc lui ordonna de le faire : mais bientôt choqué des défauts que *Bussi* lui trouvoit,

il en témoigna son mécontentement. Celui-ci eut beau se jeter à ses genoux, s'excuser sur le commandement qu'il avoit reçu, et sur l'extrême violence qu'il s'étoit faite; il ne fut plus comme auparavant dans les bonnes graces de ce Prince.

> Quoiqu'un Grand s'imagine aimer la vérité,
> Il veut toujours être flatté.
>
> RICHER.

Aussi le sait-on bien, et ceux qui ont intérêt de faire leur cour aux Grands, ne manquent jamais de les prendre par ce foible. Tout ce qui les environne encense jusqu'à leurs vices. On s'étonne quelquefois qu'ils soient si corrompus : on devroit bien plus s'étonner de ce qu'ils ne le sont pas davantage. La vérité, avec les assurances même d'être bien accueillie, n'approche d'eux qu'en tremblant, et cède bientôt sa place à la flatterie qui achève de les perdre.

O vous, qui avez l'important et honorable emploi de présider à l'éducation de ceux que leur naissance ou leur fortune destine à être élevé au-dessus des autres, appliquez-vous à les garantir d'un si ordinaire et si dangereux écueil : c'est l'instruction qui leur sera peut-être la plus utile et la plus nécessaire. Prémunissez-les contre la pernicieuse flatterie, qui a cor-

rompu tant de Grands et tant de riches. Remplissez-les de ces nobles sentimens que témoigna un jeune Prince à une personne qui prit la liberté de le reprendre. Bien loin de s'en tenir offensé, il s'écria qu'à cette marque il reconnoissoit qu'elle étoit de ses meilleurs amis. Oui sans doute, vos vrais et sincères amis, seront ceux qui auront le courage de vous dire la vérité, lors même qu'elle pourroit ne pas vous être agréable.

Et en effet, il n'y a qu'un véritable et solide ami qui puisse assez prendre sur soi pour nous découvrir certaines vérités dures, mais qu'il nous importoit de savoir. Ne vous offensez jamais d'une si courageuse liberté. Il en a plus coûté à votre ami pour vous parler avec tant de franchise, qu'il ne vous en coûtera pour l'écouter avec docilité. Donnez donc à un ami sage et éclairé de l'autorité et du pouvoir sur votre esprit, en vous défendant néanmoins de tout empire, car il ne faut jamais l'accorder sur vous qu'à la raison (*). Mais les hommes

(*) L'*empire* est plus absolu que l'*autorité* et le *pouvoir* : il vient d'un ascendant de domination, arraché avec art ou cédé par imbécillité. L'autorité et le pouvoir laissent plus de liberté dans le choix. La supériorité du rang et de la raison donnent de l'auto-

font souvent tout le contraire : ils regardent les avertissemens, que l'honneur et la probité forcent un véritable ami à leur donner, comme une autorité odieuse qu'il affecte, ou comme un pouvoir qu'il s'arroge mal-à-propos, tandis qu'ils se livrent à l'empire d'un flatteur étourdi, quelquefois d'un valet, et souvent d'une maîtresse, qui leur fait embrasser honteusement le parti de l'injustice et suivre opiniâtrément les routes de l'iniquité.

Un des principaux devoirs de l'amitié, un des plus grands services qu'on puisse se rendre, n'est-ce pas d'avertir son ami des fautes qu'il a commises, afin qu'il évite d'y retomber ? N'est-ce pas de l'éclairer sur ses défauts qu'il ignore, ou qu'il prend pour des vertus par une illusion assez ordinaire à l'amour propre ? Mais la sincérité qui doit être l'ame de l'amitié, est souvent ce qui la fait périr. La plupart des amis ne veulent pas être repris ; ou s'ils permettent quelquefois qu'on le fasse, ils exigent tant de ménagement, d'égards, de circonspection, il est si difficile de ne pas leur faire quelque

rité, et c'est ordinairement par la persuasion qu'elle agit. L'attachement pour les personnes contribue beaucoup au pouvoir qu'elles ont sur nous ; son action est pressante, et fait que nous nous rendons. *Girard.*

peine, ils reçoivent si froidement le second ou troisième avis, qu'on prend plutôt le parti de se taire, de dissimuler, de flatter.

Mais peut-on donner le nom d'amitié à cette flatterie basse, à cette fausse complaisance qui applaudit au vice, et qui, bien loin d'être digne d'un ami, ne l'est pas même de quiconque fait profession d'honnête homme? Un Poëte du dernier siècle a donc eu raison de dire :

Que j'aime d'un ami le langage sévère!
Que je hais le discours flatteur
D'un esclave, d'un imposteur,
Qui me trompe en voulant me plaire!
Perfide! loin de m'éclairer,
Tu ne cherches qu'à m'égarer.
Par tes discours foibles et lâches,
Tu me livres la guerre, en m'annonçant la paix.
Les vérités que tu me caches,
Sont des larcins que tu me fais (*).

C'est là néanmoins le malheur presque inévitable de la condition humaine, mais attaché sur-tout à celle des riches et des Grands.

(*) L'Abbé *Testu*, Aumônier et Prédicateur du Roi, Académicien et Poëte François. On a de lui des *Stances Chrétiennes* sur les plus beaux endroits de l'Écriture ou des Pères, et d'autres pièces morales et pieuses : ses vers ont de la douceur et de la facilité, mais point de poésie. Il avoit aussi du talent pour la chaire : il prêcha avec succès à la Cour. Il mourut en 1706.

grands. Ils possèdent tous les autres biens, et manquent souvent du plus précieux, d'un fidelle ami qui leur parle sincèrement, qui les retire de l'erreur quand ils se sont laissé tromper. Personne n'ose ou ne veut leur dire la vérité. Il faut qu'ils se déguisent, s'ils veulent qu'on leur parle sans déguisement; et ce n'est que sous un extérieur étranger qu'ils apprendront véritablement ce qu'ils sont.

Antiochus, Roi de Syrie, poursuivant avec trop d'ardeur une bête à la chasse, fut perdu de vue par ses Officiers; il s'égara, et entra par hasard dans une cabane de pauvres gens qui ne le connoissoient point. En soupant avec eux, il fit tomber à dessein la conversation sur le Roi, et il leur demanda ce qu'on en disoit. Le Prince, répondirent-ils, est bon; mais on dit qu'il a de mauvais favoris qui le gâtent, et qu'il néglige souvent bien des choses importantes et même nécessaires, parce qu'il se livre trop à la chasse. Le Roi ne se fit pas connoître. Le lendemain matin, ses gardes ayant découvert où il étoit, vinrent lui apporter, dans cette chaumière, son habit de pourpre avec son diadême. *Antiochus* adressant la parole à ces ornemens royaux : *Certes*, dit-il, *depuis que je vous porte, je n'ai entendu qu'hier dire la verité sur mon compte.*

Le grand *Condé* fit un aveu à peu près semblable, dans une circonstance qui montre toute la droiture de son ame. Le Cardinal *de Retz*, tantôt l'ami et tantôt l'ennemi du Prince *de Condé*, durant les guerres de la Fronde, avoit publié un écrit intitulé, *le vrai et le faux du Prince de Condé.* Ce livre, où la satire étoit répandue, et qui pouvoit offenser le Prince, lui étant tombé entre les mains, il le lut plusieurs fois. Un de ses Officiers lui voyant lire un ouvrage avec beaucoup d'attention, prit la liberté de lui dire que c'étoit sans doute un excellent livre, puisqu'il y prenoit tant de plaisir. *Il est vrai*, lui répondit-il, *que j'y en prends beaucoup : car il m'instruit de mes fautes, que personne n'ose me faire connoître.*

On lit dans la vie du Dauphin, père de *Louis XVI*, un beau trait, bien digne d'être imité. Ce Prince, encore jeune, avoit lié une étroite amitié avec Mad. *Henriette* sa sœur aînée. Elle avoit su gagner toute sa confiance pour le porter au bien et lui inspirer le goût de la vertu. Dans un de ces momens où ils s'ouvroient leurs cœurs avec un épanchement réciproque : *Mon frère*, dit la jeune Princesse au Dauphin, *nous sommes environnés de flatteurs intéressés à nous déguiser la vérité ; notre intérêt pourtant est*

de la connoître : convenons d'une chose, vous m'avertirez de mes défauts, je vous avertirai des vôtres. La proposition fut acceptée. Il étoit bien rare que le Dauphin trouvât matière à sa censure dans la conduite de cette Princesse ; mais cette régularité même qu'il remarquoit en elle, le disposoit de plus en plus à la confiance, et ajoutoit un nouveau poids aux avis qu'elle lui donnoit.

On l'a dit, et il est vrai, celui qui veut mériter ou conserver l'estime publique, a besoin de vrais amis ou de grands ennemis. Les premiers par leurs avis, les seconds par leurs reproches, nous corrigent ou nous éloignent des vices. *Philippe* ayant appris que les Orateurs d'Athènes le déchiroient dans leurs harangues, *j'ai*, dit-il, *de grandes obligations à ces sortes de gens : car je serai désormais si circonspect dans mes paroles et dans mes actions, que pour dire du mal de moi, ils seront forcés d'avoir recours au mensonge.*

Un ennemi qui nous reprend, même avec aigreur, nous est plus utile qu'un ami flatteur ou trop indulgent, parce que le premier nous dit souvent la vérité, et que l'autre ne nous la dit jamais.

Il part de bons avis quelquefois de la haine.
CORNEILLE.

On doit avertir souvent ses amis, et les reprendre même quelquefois : c'est la plus grande marque d'amitié qu'on puisse leur donner. Il est vrai qu'il faut prendre garde que les avis n'aient rien de dur ni de sec, et les réprimandes rien d'offensant. Mais quand même les uns et les autrés ne seroient pas accompagnés de ces manières douces et agréables, si propres à les faire goûter, ils doivent toujours être bien reçus, lorsque c'est l'amitié et l'attachement qui les donnent. Peu de personnes pensent, sur ce point, aussi bien que le faisoit M. *Helvétius*, si célèbre par son livre *de l'Esprit*, mais plus justement célèbre encore par ses vertus et par sa bienfaisance. Résolu de quitter la riche place de Financier, trop peu compatible avec sa probité et son goût pour l'étude, il se maria et se retira dans une de ses terres. Il y mena deux Secrétaires, qui lui étoient inutiles depuis qu'il n'étoit plus Fermier général, mais il leur étoit nécessaire. L'un d'eux, nommé *Baudot*, étoit d'un caractère chagrin, caustique et inquiet. Sous le prétexte qu'il avoit vu M. *Helvétius* dans son enfance, il se permettoit de le traiter toujours comme un précepteur brutal traite un enfant. Un des plaisirs de ce *Baudot* étoit de discuter avec

son maître la conduite, l'esprit, le caractère de ce maître indulgent. La discussion ne finissoit jamais que par la plus violente satire. M. *Helvétius* l'écoutoit avec patience; et quelquefois en le quittant il disoit à Mad. *Helvétius: Mais est-il possible que j'aie tous les défauts et tous les torts qu'il me trouve? Non, sans doute, mais enfin j'en ai un peu, et qui est-ce qui m'en parleroit si je n'avois pas Baudot?*

Aimez de même à être repris et corrigé. Si vous aviez au visage une tache qui vous rendît ridicule, ne seriez-vous pas bien aise qu'on vous en avertît? Témoignez votre reconnoissance à ceux qui auront eu assez d'amitié et de confiance pour vous faire connoître les taches de votre ame.

« Ayez, mon fils, dit Mad. *de Lambert*, un ami sûr qui fasse couler dans votre ame les paroles de la vérité. Soyez docile aux avis de vos amis, l'aveu des fautes ne coûte guère à ceux qui sentent en eux de quoi les réparer. Croyez donc n'avoir jamais assez fait, dès que vous sentez que vous pouvez mieux faire. Personne ne souffre plus doucement d'être repris, que celui qui mérite le plus d'être loué. »

La honte d'avoir mal fait devient une vertu, quand c'est le repentir qui la cause. Ne rougissez donc pas d'avouer vos torts.

Le mal est oublié, si-tôt qu'on le répare.
Saint Bonnet de Toiras, qui fut dans la suite Maréchal de France, avoit d'abord été Lieutenant de la Vénerie de *Louis XIII.* Un jour, à la chasse du vol, ce Prince qui étoit bègue demanda en bégueyant où étoit l'oiseau. *Toiras* répondit aussi en bégayant, *Sire, le voici.* Le Roi crut qu'il poussoit le manque de respect jusqu'à vouloir le contrefaire, et dans un mouvement d'indignation il le frappa d'un gant qu'il tenoit à la main. Un courtisan, au lieu d'applaudir à la colère du Prince, et d'accabler selon l'usage un malheureux qui n'auroit pu se défendre qu'en commençant par paroître plus coupable encore, eut l'honnêteté de dire au Roi : Votre Majesté ignore-t-elle que M. *de Toiras* a le malheur d'être bègue? *En ce cas*, dit le Roi, *j'ai tort et très-grand tort, je dois le réparer.* Dès ce moment il se piqua toujours de favoriser et d'avancer *Toiras*, qui ayant quitté ses emplois de chasse pour le métier assez analogue de la guerre, servit avec grande distinction, défendit heureusement l'isle de Ré contre les Anglois, eut la gloire de faire lever le siége de Casal au Marquis *Spinola*, le plus grand Général de son temps : ce qui valut à *Toiras* le bâton de Maréchal de France et les applaudissemens de l'Europe.

Mademoiselle *de Beaujolois*, Princesse de France, avoit un cœur excellent ; mais elle étoit si vive, qu'il lui échappoit souvent de dire des choses dures aux personnes qui la servoient. Elle avoit mis un jour sur sa toilette de l'eau d'orange dans une tasse à café. *Tomelle* qui étoit une des filles de sa garde-robe, croyant que c'étoit de l'eau ordinaire, la jeta. Quand la Princesse vint s'habiller, elle demanda son eau de fleur d'orange. *Tomelle* lui ayant avoué qu'elle l'avoit prise pour de l'eau commune, et qu'elle l'avoit jetée, elle lui dit plusieurs paroles mortifiantes.

Mademoiselle *de Beaujolois* avoit une sœur plus jeune qu'elle, et qui épousa depuis le Prince *de Conti*. Celle-ci étoit de la plus grande douceur et d'un caractère plein de bonté. Quand elle fut seule avec sa sœur, elle lui dit : En vérité, ma chère sœur, si j'avois fait une aussi grande faute que celle que vous avez commise ce matin, je ne dormirois pas cette nuit. Mademoiselle *de Beaujolois* qui avoit oublié sa brusquerie, demanda à sa sœur ce que c'étoit que ce gros péché qu'elle lui reprochoit. Celle-ci lui rappela les paroles dures qu'elle avoit dites à *Tomelle*. N'est-ce que cela, lui dit la Princesse en riant ? Ah ! ma sœur, lui dit la cadette, vous m'affligez : appelez-

vous une petite faute, une brusquerie qui a percé le cœur de la pauvre *Tomelle?* Depuis ce matin vous l'avez rendue malheureuse, et je suis sûre qu'elle n'a pas mangé un morceau de bon cœur. Les paroles des Princes portent la joie ou la douleur dans l'ame de ceux qui les approchent, et ils doivent prendre garde à ne jamais se permettre un terme dur ou méprisant : c'est une épée tranchante qui déchire le cœur de celui à qui elle s'adresse, sur-tout si c'est une personne qui ait de l'affection pour nous. Hâtez-vous, ma sœur, de rendre la joie à cette pauvre fille, en réparant votre faute à son égard.

Ma sœur, répondit Mademoiselle *de Beaujolois*, je vous ai une vraie obligation de la réflexion que vous me faites faire, elle est bien juste, et je vous promets de prendre garde à ce que je dirai à l'avenir. Mais comment réparer le passé? Vous ne voudriez pas sans doute que je demandasse excuse à cette fille, qui est moindre que la dernière de mes femmes de chambre. *Et pourquoi craindriez-vous de lui demander excuse, puisque vous l'avez offensée*, lui répondit la Princesse cadette. *Croyez-moi, ma sœur, une personne de notre rang se dégrade et devient méprisable, quand elle fait des fautes : mais elle se remet à sa place et se fait estimer, quand*

elle a le courage de les réparer. Vous avez beau dire que cette fille est bien au-dessous de vous ; cette différence n'est réelle qu'autant que vous avez plus de vertu qu'elle. Voilà ce que la raison m'apprend, ma chère sœur, et voilà ce que votre bon esprit vous découvrira, si vous voulez y faire attention.

Mademoiselle *de Beaujolois* sentit la vérité de ce que sa sœur lui disoit ; elle saisit la première occasion de réparer sa faute à l'égard de *Tomelle*, qui lui baisa la main qu'elle lui présenta, et qui l'arrosa de ses larmes.

C'est foiblesse puérile, c'est vanité ridicule, c'est ignorance grossière, que de pouvoir espérer cacher ses fautes, en voulant les soutenir. Celui qui pense bien et qui a de l'élévation dans l'ame, ne craint point de les reconnoître et de les réparer.

> Du devoir il est beau de ne jamais sortir,
> Mais plus beau d'y rentrer avec le repentir.

La Cour de *Philippe*, Roi de Macédoine, étoit un théâtre de débauches et de dissolutions. Il s'y livroit lui-même d'une manière scandaleuse, et jugeoit souvent ses sujets au milieu de l'ivresse : ce qui lui faisoit commettre bien des injustices. Mais il en rougissoit, lorsqu'on les lui faisoit connoître, et il ne trouvoit pas mauvais qu'on l'en reprît. Un jour, comme il sor-

nistre, qui ne s'attendoit pas à cette réponse, et qui se préparoit à mortifier le Marquis, s'il lui fût échappé quelque brusquerie peu respectueuse, fut surpris si agréablement, qu'il lui accorda le gouvernement qu'il demandoit.

Craignez de mal-faire ou de vous tromper, mais ne craignez jamais de reconnoître que vous êtes en faute. C'est un bien mauvais orgueil de croire qu'on ne peut avoir tort; et celui qui pense bien, ne s'offensera jamais, qui que ce soit qui lui fasse connoître son devoir. Lorsque *Soliman II*, un des plus grands Empereurs qu'aient eus les Turcs (*), marchoit à la

(*) *Soliman II*, le plus grand des Empereurs Turcs après *Mahomet II*, recula les bornes de ses États du côté de l'Occident, prit Belgrade, ville forte et célèbre de la Servie, qui fut souvent le boulevard des Chrétiens contre les Turcs, s'empara de l'isle de Rhodes où il trouva dans ses Chevaliers des ennemis dignes de son courage, conquit toute la basse Hongrie, et mit deux fois le siége devant Vienne. Il mourut en 1566, au siége d'une ville de Hongrie. Cet Empereur eût été trop grand, s'il eût été moins despotique et moins cruel. C'est de lui que *Racine* a dit :

> Rhodes, des Ottomans ce redoutable écueil,
> De tous ses défenseurs devenu le cercueil,
> Du Danube asservi les rives désolées,
> De l'empire Persan les bornes reculées,
> Dans leurs climats brûlans les Africains domptés
> Faisoient taire les lois devant ses volontés.

conquête de Belgrade, une femme du commun s'approcha de lui, et se plaignit amèrement de ce que, pendant qu'elle dormoit, des soldats lui avoient enlevé des bestiaux qui faisoient toute sa richesse. Il falloit que vous fussiez ensévelie dans un sommeil bien profond, lui dit le Sultan, puisque vous n'avez pas entendu venir les voleurs. *Oui, je dormois, Seigneur*, répondit-elle, *mais c'étoit dans la confiance que votre Hautesse veilloit pour la sureté publique. Soliman* assez magnanime pour approuver ce mot, tout hardi qu'il étoit, répara convenablement un dommage qu'il auroit dû empêcher.

Lorsque *Mascaron* (*) prêchoit devant *Louis XIV*, quelques-uns des courtisans voulurent lui faire auprès de ce Prince un

(*) Fils d'un célèbre Avocat au Parlement d'Aix, et né à Marseille en 1634, il entra jeune, comme *Fléchier* et *Massillon* chez les Oratoriens, et devint comme eux un des plus grands Prédicateurs de son siècle. Il prêcha d'abord à Saumur avec une telle réputation, que les hérétiques même accouroient à ses sermons et faisoient son éloge. Il passoit pour le rival de *Fléchier*, et l'on a remarqué que leur chef-d'œuvre à l'un et à l'autre, le seul ouvrage peut-être où ils aient été l'un et l'autre véritablement éloquens, est l'*Oraison funèbre de Turenne* : tant les grands et beaux sujets élèvent le génie à leur hauteur. Dans la comparaison de ces deux chefs-d'œuvre, le public paroît avoir préféré, comme dans tout le reste, *Fléchier* à *Mascaron*, qui mourut en 1703.

crime de la liberté avec laquelle il annonçoit au Roi les vérités sévères de l'Évangile. Mais ce Monarque, à qui une liberté excessive eût sans doute déplu, et qui dit dans une autre occasion, en parlant d'un de ses Prédicateurs qui avoit, dit-on, prêché avec plus de zèle que de prudence, *j'aime à prendre ma part d'un sermon, mais je n'aime pas qu'on me la fasse;* ferma dans celle-ci la bouche aux courtisans, en disant du Prédicateur : *Il a fait son devoir, faisons le nôtre.* Il ne l'en estima que davantage. *Mascaron* prêcha dans la suite à la Cour plusieurs autres Avents et Carêmes, toujours avec de nouveaux applaudissemens. Le Roi le nomma quelques temps après à l'Évêché de Tulle, puis à celui d'Agen.

Comme ce Prince, aimez, respectez la vérité, et témoignez votre reconnoissance à ceux qui vous la font connoître, de quelque manière que ce soit. Ayez sur ce point la même sublimité de sentimens, que le célèbre *Menzikoff*, qui de garçon pâtissier devint par son mérite et par les importans services qu'il rendit à *Pierre le Grand*, Général, Gouverneur, Ministre et Prince. Ayant laissé par sa négligence glisser de grands désordres dans l'armée Russe qu'il commandoit, il en fut sévèrement repris par le Czar, qu'un Officier de

l'armée avoit cru devoir en avertir. Il se donna tant de mouvement, qu'il parvint à découvrir son accusateur. Il le fit venir et lui dit : Il faut que vous soyez un homme bien estimable, pour avoir mieux aimé vous exposer à mon ressentiment, que de laisser ignorer au Czar une chose qui l'intéresse. Soyez mon ami, aidez-moi de vos lumières, et acceptez un présent de deux mille ducats comme une marque de mon estime.

Louez sans flatterie.

Le flatteur admire, s'extasie. *La vérité*, dit Despréaux, *n'a point cet air impétueux.* Elle est plus simple, plus modeste. Un homme qui dit ce qu'il pense, le dit simplement, et avec un air de sincérité qui ôte tout soupçon : mais les admirations et les exclamations des donneurs de louanges doivent paroître suspectes. Appliquez-vous à distinguer le langage de la flatterie de celui de la vérité.

Tel vous semble applaudir, qui vous raille et vous joue;
Aimez qu'on vous conseille, et non pas qu'on vous loue (*).

(*) *Art poétique*, Ouvrage qui est regardé comme son chef-d'œuvre, où il a eu le talent de répandre les fleurs de l'imagination sur l'aridité des préceptes, et d'être en même temps législateur et modèle.

C'est une chose assez rare que de savoir manier la louange et la dispenser à propos. L'intérêt loue tout, pour tout obtenir. L'orgueil grossier ne loue que soi-même, et on le méprise : la vanité fine et délicate ne loue que pour avoir du retour, et l'on s'en apperçoit : le misanthrope ne loue point, parce qu'il n'est content de personne, comme personne n'est content de lui : le louangeur se décrédite, et ne fait honneur ni à lui ni aux autres. L'honnête homme loue ce qui mérite d'être loué : il a plus de plaisir à rendre justice, qu'à augmenter sa réputation en diminuant celle des autres : il loue volontiers, mais il ne prodigue point ses éloges, afin de louer mieux. Il croit devoir au mérite et à la vertu seule le juste tribut de ses louanges, qui sont aussi pures que son cœur. Il rougiroit également de donner et de recevoir des éloges non mérités.

C'est en quelque sorte se donner part aux belles actions, que de les louer de bon cœur. Une louange délicate et placée à propos, fait autant d'honneur à celui qui la donne, qu'à celui qui la reçoit. Le grand *Condé* alla saluer *Louis XIV*, après la campagne où il avoit gagné la sanglante et glorieuse bataille de Senef. Le Roi vint au-devant de lui jusque sur le grand escalier

de Versailles. Le Prince qui avoit de la peine à monter, parce qu'il souffroit de la goutte, dit au milieu des degrés : Sire, je demande pardon à votre Majesté si je la fais attendre. Le Roi lui répondit : *Mon cousin, ne vous pressez pas : on ne sauroit marcher bien vîte, quand on est aussi chargé de lauriers que vous l'êtes.*

Les louanges ne devroient jamais être accordées qu'au mérite et à la vertu ; mais l'intérêt et la flatterie les prostituent, et les prodiguent le plus à ceux qui les méritent le moins. *Waller*, célèbre Poëte Anglois, avoit comblé de louanges l'usurpateur *Cromwel* pendant sa vie, et composé même en vers son oraison funèbre, qui passe pour un chef-d'œuvre. Lorsque *Charles II*, après la mort de l'usurpateur, monta sur le trône, le Poëte courtisan ne manqua pas d'aller lui présenter une pièce de vers, où l'encens étoit prodigué au nouveau Monarque. Ce Prince les ayant lus, reprocha malignement à l'auteur, que les louanges qu'il lui donnoit étoient bien inférieures à celles qu'il avoit données à *Cromwel. Sire*, lui répondit ingénieusement Waller, *c'est que nous autres Poëtes nous réussissons mieux dans les fictions que dans la vérité.*

L'Auteur des *Mélanges de Littérature Orientale* raconte aussi qu'un Poëte Persan, qui vivoit des éloges qu'il prodiguoit aux Grands, fut un jour cité devant le Cadi par un particulier. Arrivé chez le Juge, il entendit former contre lui une demande à laquelle il ne s'attendoit guère. On lui demandoit cent pièces d'or. Où peuvent être vos titres, répondit le Poëte fort embarrassé ? Dans vos ouvrages, répliqua le demandeur. Vous avez fait pour *Ibn Malik*, notre Grand-Visir, les plus beaux vers du monde, et vos vers doivent me valoir nécessairement cent pièces d'or de lui ou de vous. Voici ce que vous y dites : *Ibn Malik surpasse tous les hommes en générosité, et si quelqu'un lui demande un bienfait, je suis caution qu'il ne lui sera pas refusé.* Sur la foi de ces vers, j'ai été demander au Visir cent pièces d'or, dont j'ai un besoin pressant : il n'a pas fait droit à ma demande ; mais je n'en suis point inquiet, puisque vous voulez bien répondre pour lui. Le Poëte, qui vit qu'il alloit être condamné, courut chez le Visir, et lui dit qu'il lui avoit fait un honneur auquel il espéroit qu'il ne voudroit pas renoncer. Il lui raconta le fait. *A la bonne heure*, lui répondit *Ibn Malik*, *mais ma modestie vous enjoint de ne me plus faire à l'avenir tant d'honneur.*

Il n'est permis qu'aux Poëtes plus avides d'argent que de gloire, aux courtisans qui ne brûlent de l'encens que sur l'autel de la fortune, aux domestiques qui cherchent à tromper des maîtres présomptueux, aux faux amis qui veulent suppléer par la flatterie aux bonnes qualités qui leur manquent, d'être de vils adulateurs. Celui qui pense noblement, ne le sera point. Un compliment bien tourné et fait à propos n'a jamais déplu : mais il ne doit pas être fait aux dépens de la vérité. Il y a bien peu de complimens sincères : la plupart ne sont qu'une fausse monnoie dont on paye la vanité, ou des filets agréables qui servent à prendre des dupes. On ne peut guère compter sur la sincérité des complimens, que lorsqu'ils sont faits par des personnes dignes elles-mêmes d'être louées, ou qu'ils sont les interprètes des sentimens publics. Tel fut celui qu'on fit au Duc *de Montausier*, dont le mérite étoit universellement reconnu. Lorsqu'il fut question de nommer un Gouverneur au Grand-Dauphin, quelqu'un lui dit : *Si Monseigneur le Dauphin est né heureux, vous serez son Gouverneur.*

Le grand nombre de drapeaux que le Maréchal *de Luxembourg* avoit remportés sur les ennemis, et qui furent tendus dans

l'Église cathédrale de Notre-Dame à Paris, donna lieu à ce mot flatteur du Prince *de Conti*. Venant assister au *Te-Deum*, qui devoit se chanter pour la victoire de la Marsailles, il tenoit le Duc *de Luxembourg* par la main. *Messieurs*, dit-il en écartant la foule qui embarrassoit la porte, *laissez passer le tapissier de Notre-Dame.*

Les louanges fines et délicates, qui louent d'autant mieux qu'elles ne paroissent pas louer, sont les plus agréables, parce qu'elles flattent l'amour propre, sans blesser la modestie. Le Maréchal *de Villars*, l'un des plus grands généraux qu'ait eus la France depuis M. *de Turenne*, entendit un Officier Gascon qui disoit à un de ses amis: *Je vais dîner chez Villars.* Le Maréchal lui dit avec bonté : A cause de mon rang de général, et non à cause de mon mérite, dites M. *de Villars*. Monseigneur, lui répondit sur-le-champ l'Officier, on ne dit point M. *de César*, j'ai cru qu'on ne devoit pas dire M. *de Villars*.

Ce que dit un soldat à M. *de Turenne*, ne dut pas moins le flatter. Ce soldat se faisoit appeler du nom de son Général, qui l'ayant entendu, lui en témoigna son mécontentement. *Morbleu, mon Général*, lui dit le soldat, *si j'avois su un plus beau nom que le vôtre, je l'aurois pris.*

L'Abbé *de Voisenon*, homme de lettres estimable, mort en 1775, avoit été invité à dîner par le Prince *de Condé*. Cet Abbé, naturellement distrait, oublia le jour et n'y fut pas. Quelque temps après, un de ses amis le rencontrant, lui dit que le Prince étoit fort en colère contre lui. L'Abbé convint de son tort, et ne manqua pas de se trouver à un jour d'audience pour faire ses excuses. Dès que le Prince apperçut l'Abbé, il lui tourna le dos sans le regarder. *Ah! Monseigneur*, s'écria-t-il, *que faites-vous? Un Condé n'a jamais fui devant ses ennemis*. Le Prince se retourna, et lui fit accueil.

Les justes éloges sont le plus noble encouragement du mérite, des talens et de la vertu; et ne peut-on pas même dire qu'ils en sont, dans cette vie, la plus digne et la plus douce récompense après celle de la conscience? On peut et l'on doit même louer les jeunes gens, pour les encourager; mais il faut le faire avec modération, pour ne les pas rendre présomptueux : la louange, comme le vin, augmente les forces, quand elle n'enivre pas.

Après le siége de Philisbourg, où le Grand-Dauphin s'étoit acquis beaucoup de gloire, le Duc *de Montausier* son gouverneur lui écrivit : « Monseigneur, je ne

vous fais point de compliment sur la prise de Philisbourg : vous aviez une bonne armée, des bombes, du canon et *Vaüban* (*). Je ne vous en fais point aussi sur ce que vous êtes brave : c'est une vertu héréditaire dans votre maison. Mais je me réjouis avec vous de ce que vous êtes libéral, généreux, humain, faisant valoir les services d'autrui et oubliant les vôtres. C'est sur quoi je vous fais mon compliment. »

La sagesse qui doit faire la base de notre ouvrage, nous impose le devoir d'ajouter ici une réflexion. C'est que la pureté de la morale chrétienne ne permet point de desirer les louanges pour elles-mêmes et par vanité. On ne peut les aimer et tâcher de les mériter, qu'autant qu'elles peuvent servir à procurer la gloire de Dieu, l'utilité du prochain ou la nôtre. La vertu craint même les louanges les plus méritées, parce que l'orgueil n'a pas de voie plus sûre pour se glisser dans le cœur.

On ne doit donc les recevoir, et surtout dans la jeunesse, qu'avec une grande

(*) Le plus grand Ingénieur que la France ait produit. Il porta la manière de fortifier les places, de les attaquer et de les défendre, à un degré de perfection auquel personne n'étoit parvenu avant lui. Il mourut Maréchal de France en 1707.

modestie et une modestie sincère, comme une indulgence et une bonté de la part des personnes qui s'intéressent et veulent encourager. C'est ainsi que les prenoit un jeune Poëte dont les sentimens, s'ils étoient réels, sont bien louables et bien rares à cet âge et dans ce genre d'écrire. Il répond à quelqu'un qui l'avoit loué :

D'éloges séduisans je dois être confus,
Donnez-moi des conseils, et ne me louez plus.
La louange est perfide, et toujours son langage
Séduit le vieillard et l'enfant :
Mais qui veut agir prudemment,
Ne doit jamais la prendre, et sur-tout à mon âge,
Que comme un encouragement.

Les louanges outrées et excessives font tort à celui qui les donne et à celui qui les reçoit : c'est une espèce d'insulte. Ceux à qui on les adresse la sentent, s'ils ont le sens commun, et la punissent au moins d'un souverain mépris. Un flatteur lisoit devant *Alexandre* ce qu'il avoit composé de son histoire. Étant arrivé à l'endroit où il le faisoit combattre contre une troupe d'éléphans, dont il tuoit un de chaque coup ; *Alexandre* transporté de colère, prit le livre, le jeta dans l'Hydaspe sur lequel il naviguoit alors, et menaça l'Auteur de l'y faire jeter aussi, s'il écrivoit encore de la sorte.

C'est avoir une très-mauvaise opinion d'un homme, que de lui donner des louanges qu'il ne mérite pas : c'est croire qu'il a un grand fond de vanité, ou qu'il est ridiculement crédule. Cependant c'est le moyen ordinaire qu'emploient les courtisans et les ames basses, comme la route qui est la plus sûre et la plus courte, pour s'insinuer et acquérir la faveur.

Les louanges plaisent, lors même qu'on les repousse ; et rejetées souvent, elles sont enfin reçues. La flatterie laisse dans l'esprit une impression douce et agréable, comme il reste dans les oreilles de ceux qui viennent d'entendre une belle simphonie, un son harmonieux qui enchante. Soyez sourd à son langage, vous sur-tout qui jouissez d'une brillante fortune. Tenez-vous en garde contre les flatteurs, et ne vous laissez pas séduire par leurs discours empoisonnés : ils seroient pour vous la source d'une infinité de fautes et d'amers repentirs.

Nous sommes naturellement si prévenus en notre faveur, que nous croyons mériter les louanges qu'on nous donne ; et l'estime seçrète que nous avons de nous-mêmes, est encore au-dessus de celle qu'on nous témoigne. Nous nous persuadons que les éloges les plus flatteurs sont sincères,

et

et si nous ne croyons pas tout, nous en croyons du moins une bonne partie. L'amour propre est comme un bandeau épais, qui nous empêche d'appercevoir l'extravagance des flatteries dont on nous endort. Les personnes du sexe doivent se défier des louanges encore plus que les hommes; parce qu'elles y sont plus sensibles; et que c'est presque toujours par-là qu'on les trompe ou qu'on les séduit. Il est rare qu'elles aient la tête assez forte pour soutenir la vapeur des parfums qu'on brûle auprès d'elles.

Les louanges fausses rendent ridicule celui à qui on les donne. Les louanges triviales et communes ne flattent que les sots. *Henri IV*, fatigué d'une grande traite qu'il avoit été obligé de faire pour aller secourir Cambrai, passa par Amiens. Un Orateur qui vint le haranguer, commença par les titres de *très-grand*, *très-bon*, *très-clément*, *très-magnanime*. Ajoutez aussi, dit le Roi, *et très-las*.

Ce Prince n'aimoit pas les louanges: il disoit qu'elles seroient d'un grand prix, si elles nous donnoient les perfections qui nous manquent, au lieu qu'elles nous ôtent souvent celles que nous avons. Le jeune Monarque qui, en montant sur le même trône, s'étoit proposé ce grand Roi pour

modèle, témoigna également le peu de cas qu'il faisoit de la plupart des louanges que l'on donne aux Princes. Il en fut comblé par tous les Poëtes François, qui à l'envi s'empressèrent de célébrer les heureux auspices de son règne. Un d'eux lui en ayant prodigué, il lui répondit : *Quand on dira du bien de moi, je ne serai pas fâché de l'ignorer ; mais si l'on en disoit du mal, je voudrois le savoir pour me corriger.*

Les louanges directes et toutes nues, pour ainsi dire, font rougir, quelque vraies qu'elles soient : elles équivalent presque à une injure ; et les personnes raisonnables ne peuvent les souffrir. On demandoit à M. *de la Mothe* comment il avoit trouvé un Sermon, où il avoit été loué au commencement et à la fin. *Je le trouve*, répondit ce Prélat, *comme les poissons, très-bon entre la tête et la queue.*

Quelqu'un ayant demandé à l'Empereur *Niger* la permission de réciter devant lui son Panégyrique : *C'est se moquer*, répondit-il, *que de faire l'éloge d'un homme vivant, et sur-tout d'un Empereur. Ce n'est pas le louer, parce qu'il fait bien ; mais c'est le flatter, afin qu'il récompense. Pour moi, je veux être aimé pendant ma vie, et loué après ma mort* (*).

(*) *Niger* fut un Capitaine d'un mérite distingué, et grand zélateur de la discipline militaire. Il parvint

Ayez les mêmes sentimens que lui, et soyez plus curieux de mériter les éloges que de les obtenir. Défiez-vous des donneurs de louanges : la plupart des hommes n'aiment point à louer, et ils ne louent guère que pour eux. Mais quoique la flatterie soit l'ouvrage du mensonge et de l'intérêt, elle est toujours bien reçue, surtout si elle est fine et délicate; et elle ne manque guère de le paroître : il est si facile de prendre pour un homme d'esprit celui qui sait flatter ! Un jour que le jeune *Cambyse*, fils du grand *Cyrus*, donnoit un festin aux Seigneurs de sa Cour, ses Satrapes l'élevoient au-dessus du Roi son père. *Crésus*, Roi de Lydie, voulant enchérir sur la finesse de leurs flatteries, dit, lorsque son tour vint de parler, qu'ils avoient tort d'élever *Cambyse* au-dessus de *Cyrus*, et que pour lui il le trouvoit fort inférieur à son père. Ce discours étonna l'assemblée, et le Roi lui-même en parut

---

à l'Empire dans ces temps malheureux où les armées en disposoient; mais il n'en jouit pas long-temps. *Sévère*, son concurrent, plus actif et plus heureux, l'emporta bientôt; il gagna trois grandes batailles sur *Niger*, et le contraignit de chercher un asile chez les Parthes. Des soldats envoyés à sa poursuite l'atteignirent, le tuèrent et portèrent sa tête au vainqueur, l'an de J. C. 194.

ému. Mais cet adroit flatteur ajouta aussitôt : *Qu'il le trouvoit inférieur, en ce que Cambyse n'avoit pas encore donné comme Cyrus un fils qui le surpassât.* Ce tour surprit agréablement le Prince, et fut applaudi.

Les Grands sur-tout aiment à être flattés; et c'est bien d'eux qu'on peut dire, que la flatterie en fait des amis, et la vérité des ennemis. Ils préfèrent la louange qui les trahit, à la sincérité qui leur seroit utile: ils veulent être trompés, et ils le sont. Celui qui sait flatter le mieux leur amour propre, en obtient tout ce qu'il desire. Un marchand de bijoux avoit acheté trois cent mille livres la fameuse perle appelée *la Pélégrine. Philippe II*, à qui ce marchand fut présenté, lui demanda pourquoi il avoit donné tant d'argent pour une perle: *Je songeois*, lui répondit-il, *qu'il y avoit dans le monde un Roi d'Espagne qui me l'achèteroit.* Le Monarque flatté de cette réponse, fit compter au marchand quatre cent mille livres pour cette perle, qu'on voit encore aujourd'hui sur la couronne des Rois d'Espagne.

Ceux qui ont de quoi payer la flatterie, ne manqueront jamais de vils adulateurs, qui ne connoissant d'autre langage que celui de l'intérêt, ne rougissent que de parler celui de la vérité, et n'ont pas honte

de louer hautement ce qu'ils blâment en secret. Mais quel est l'honnête homme qui voulût leur ressembler ! *Phocion*, aussi homme de bien que grand orateur, reprenoit fortement les Athéniens, au lieu que *Démades* les flattoit par ses harangues. Ce peuple te tuera, s'il entre en fureur, lui dit *Démades*. *Et toi, s'il entre en son bon sens*, répliqua *Phocion*.

Enfin, si vous voulez que vos louanges n'aient aucun des traits de la flatterie, et plaisent même à la malignité, assaisonnez-les du sel de la critique. Jamais celle-ci n'a plus droit d'être regardée comme l'organe de la vérité, que quand elle loue. Si l'encens qui brûle sur son autel, répand une vapeur moins abondante et moins exaltée que celui qui est prodigué par l'enthousiasme aveugle de l'admiration, il est aussi bien plus précieux, plus pur et plus flatteur.

Ne méprisez personne.

Le mépris éloigne les cœurs, et l'estime les concilie. Quoique nous n'aimions pas toujours ceux que nous admirons et que nous estimons, nous aimons toujours ceux qui nous admirent et qui nous estiment. Mais si l'estime ne fait point d'ingrats, le mépris fait des ennemis et souvent des ennemis irréconciliables. Les hommes pardonnent quelquefois la haine et jamais le mépris.

Ménagez, le plus qu'il vous est possible, l'amitié et la bienveillance de tout le monde; mais ne vous attirez la haine de personne. Si peu de gens ont le pouvoir et moins encore la volonté de faire du bien, tous peuvent nuire. Cherchez à vous faire aimer et estimer, sur-tout des personnes estimables, en donnant des marques d'estime et de considération à tous ceux qui en sont dignes; mais évitez avec encore plus de soin de vous faire haïr en témoignant du mépris. Les ennemis nuisent souvent plus que les amis ne servent. Celui qui sème le mépris, recueillera le mépris et la haine : on le rend avec usure à ceux qui le prodiguent; et c'est à juste

titre. Car les gens méprisans sont presque toujours aussi méprisables que méprisés. Ils ne sont au-dessus des autres qu'à leurs propres yeux : ce qui est le partage des sots et des fats. Eh ! combien n'y en a-t-il pas ! Quoi de plus ordinaire dans le monde, que de voir et d'entendre des hommes, et encore plus des femmes, se mépriser réciproquement ! et c'est la seule chose où elles se rendent justice.

Si nous pouvions nous estimer mutuellement, il n'y auroit que de la douceur dans la société. L'inclination malheureuse que nous avons à témoigner le peu de cas que nous faisons des personnes avec qui nous vivons, est la source de presque tous les désordres et des maux qui y régnent. De là naissent les médisances malignes, les satires mordantes, les manquemens injurieux, qui produisent à leur tour les haines mortelles, les longues inimitiés, les vengeances funestes.

Gardons-nous donc de mépriser les autres : car il y a des gens qui n'oublient jamais cet outrage ; et si c'est une personne d'esprit, une réponse piquante et ingénieuse la vengera sur-le-champ. L'Abbé *Desfontaines*, qui n'étoit, comme tant d'autres Abbés de Paris, ecclésiastique que de nom, rencontra *Piron* qui étoit habillé

plus magnifiquement qu'à l'ordinaire. *Quel habit pour un tel homme*, lui dit-il d'un ton méprisant ! *Quel homme pour un tel habit*, lui répliqua *Piron* (*) !

C'est, dit *La Bruyère*, une chose monstrueuse, que le goût et la facilité que nous avons de railler, d'improuver et de mépriser les autres, et tout ensemble la colère que nous ressentons contre ceux qui nous raillent, nous improuvent et nous méprisent. Mettons-nous pour un moment à la place de celui à qui nous voulons faire une offense, et nous ne l'offenserons pas. L'oubli de cette sage maxime, et le desir que nous avons de nous élever au-dessus des autres, sont cause du penchant que nous avons à mépriser. Remplis d'ail-

(*) Ces deux célèbres Écrivains, qui auroient dû par des témoignages mutuels d'estime, se rendre encore plus estimables aux yeux des autres, se sont plu à se déchirer réciproquement. Le sujet de leur haine vint de ce que *Desfontaines*, dans un de ses journaux littéraires, qu'on regardera toujours comme les archives du goût, et qui n'auroient jamais dû être que cela, s'étoit permis un léger trait de satire contre *Piron*. Celui-ci s'en vengea par des épigrammes mordantes, qui contribueront bien moins à l'immortaliser, que *Gustave* et sur-tout la *Métromanie*, la meilleure de ses pièces sans contredit, et peut-être la seule vraiment bonne, mais qui seule suffit pour lui assurer un rang distingué parmi nos Poëtes comiques.

leurs de la bonne opinion de nous-mêmes, nous aimons à nous comparer, et nous ne nous comparons guère que nous ne nous préférions. C'est de là que naît ce mépris, qui se nomme insolence, hauteur, ou fierté, selon qu'il a pour objet nos supérieurs, nos inférieurs, ou nos égaux. Il ne convient à personne d'être fier et méprisant : avec ses semblables, c'est sottise; avec les personnes au-dessus, c'est folie; et avec celles au-dessous, c'est ridicule.

Les jeunes gens qui ont de la naissance et du bien, sont presque tous fiers et méprisans, à moins que ce défaut n'ait été corrigé par une excellente éducation : mais souvent ce sont les gouverneurs même de la plupart des enfans des Grands, qui fomentent leur orgueil, qu'ils devroient réprimer. On ne les entretient que de la noblesse de leur extraction, de la grandeur de leurs alliances, des prétentions de leur famille; au lieu de leur apprendre à être modestes, polis, humains et affables à tout le monde. Un Gentilhomme avoit été dans la familiarité de son Roi. Quelque temps après la mort de ce Prince, son fils trouvant sur ses terres ce Gentilhomme en équipage de chasse, fit semblant de ne pas le reconnoître, et lui dit d'un ton mépri-

sant : *Mon ami, qui t'a permis de chasser ici ?* Le Gentilhomme piqué de ce ton qu'il ne méritoit pas, lui répondit : *J'avois l'honneur d'être l'ami de Monseigneur votre père, j'ignorois que j'eusse l'honneur d'être le vôtre.* Le jeune Prince sentit sa faute, et chercha à la réparer par beaucoup d'honnêtetés.

Il n'est que trop ordinaire de mépriser ceux qui sont pauvres, et d'estimer les gens à proportion de leurs richesses. Quand *Louis XIV* fit son entrée à Strasbourg, les Suisses lui envoyèrent des Députés. Un Courtisan qui étoit auprès du Roi, ayant vu parmi ces Députés l'Évêque de Basle, dans un extérieur qui n'étoit rien moins que brillant, dit à son voisin : *C'est quelque misérable apparemment que cet Évêque.* Comment ! lui répondit-on, il a six cent mille livres de rente. *Oh ! oh ! c'est donc un honnête homme.* Et il lui fit mille caresses.

C'est ainsi qu'on pense et qu'on agit tous les jours. Celui qui est riche ou passe pour l'être, qui est orné de vêtemens somptueux, s'attire le respect et les honneurs. Tandis qu'il daigne à peine saluer les passans, et qu'il croit assez faire de payer d'une légère inclination de tête les inclinations respectueuses et profondes de ceux qui l'abordent, le peuple ébloui se lève sur son passage : on l'estime d'une

naissance distinguée : on pousse la crédulité jusqu'à le croire bon, habile, prudent et digne des honneurs qu'on s'empresse à lui rendre : on se croiroit injuste, si on ne l'aimoit pas. On lui donneroit volontiers toute sa confiance. Un homme pauvre ou mal vêtu vient-il à paroître : on daigne à peine le regarder et y faire la moindre attention. On jette à la dérobée un œil curieux et malin sur son habillement, où le temps et l'usage ont effacé les traces de la nouveauté et de la mode : on en rit, on en plaisante en secret, si l'on n'a pas même la cruauté de le ridiculiser en sa présence : il est méprisé sans autre examen. On ira peut-être jusqu'à lui refuser les égards et la considération que les hommes se doivent les uns aux autres, et qu'on ne peut refuser au plus vil des domestiques, sans insulter à notre commune nature. Faut-il, après cela, s'étonner si les riches sur-tout ont tant de mépris pour ceux qui sont dépourvus des biens de la fortune ? Les personnes qui sont prodigieusement, mais nouvellement enrichies, ne sauroient s'imaginer qu'il puisse y avoir d'autre mérite, et méprisent l'esprit, la science, tous les avantages les plus estimables auxquels les richesses n'ont pas prêté leur éclat. Éblouis comme eux de cet éclat extérieur et séduisant qui en-

vironne les grandes richesses, nous avons de la peine à refuser notre admiration et notre estime à ceux qui les possèdent; tandis que nous ne jetons qu'un œil dédaigneux sur tout ce qui rampe dans l'indigence. C'est souvent néanmoins dans ces états obscurs que nous méprisons, comme s'il y avoit quelqu'autre chose de méprisable que le vice, que brillent les plus sublimes vertus. Mais nous avons, la plupart, des yeux si imbécilles, que nous ne voyons rien de grand que sous la dorure. Les beaux vêtemens nous en imposent, comme s'ils étoient toujours destinés à servir d'ornement à la vertu et au mérite. On ne juge plus un homme par ce qu'il est, mais par ce qui l'entoure. Esclaves aveugles et stupides de nos préjugés, nous élevons bassement des trophées, j'ai presque dit des autels, à l'homme insolent qui, dépouillé de son faste et livré à lui-même, deviendroit l'objet de nos justes dédains, de ces dédains que nous prodiguons si injustement à la pauvreté, à l'indigence, à la vertu même couverte de haillons. Elle nous étonne, quand elle paroît à nos yeux sous cet extérieur abject, comme si elle n'étoit pas de toutes les conditions. *Molière* venoit de donner l'aumône à un pauvre, qui aussitôt courut après lui : Monsieur,

lui dit-il, vous n'aviez peut-être pas dessein de me donner un louis d'or, je viens vous le rendre. *Où la vertu va-t-elle se nicher?* s'écria Molière.

Les conditions basses dans lesquelles le commun des hommes se trouvent placés par la Providence, les fonctions serviles ou laborieuses qu'ils exercent dans la société, ne les dégradent point, et doivent au contraire les rendre précieux et estimables, quand ils s'en acquittent bien. *Louis XII*, lorsqu'il n'étoit encore que Duc d'Orléans, apprit qu'un Gentilhomme de sa maison avoit maltraité un paysan. Il ordonna de retrancher le pain à cet officier, et de ne lui servir que de la viande. Ayant su qu'il en murmuroit, il le fit venir, et lui demanda si les mets qu'on lui servoit ne suffisoient pas. Non, Monseigneur, répondit-il, puisque le pain est la nourriture la plus nécessaire à la vie. *Eh! pourquoi donc*, reprit le Prince avec sévérité, *êtes-vous assez peu raisonnable pour maltraiter ceux qui vous le mettent à la main?*

Un préjugé encore très-ordinaire, surtout parmi les femmes, et qui montre bien de la petitesse d'esprit, c'est de faire moins de cas d'une personne, parce qu'elle n'a pas la taille aussi belle ou la figure aussi avantageuse qu'une autre. Un corps mal

fait ne peut-il pas renfermer une fort belle ame ? et en est-on plus spirituel pour avoir les traits plus fins ? *Marguerite d'Écosse*, épouse de *Louis XI*, n'avoit pas cet absurde préjugé. Voyant un jour *Alain Chartier*, l'un des plus savans et des plus éloquens hommes de son siècle, mais en même temps un des plus difformés, endormi dans un fauteuil, elle s'approcha de lui et le baisa. Comme les Seigneurs de sa suite s'en étonnoient : *Je baise*, dit-elle, *la bouche d'où sont sorties de si belles choses.*

Barbier du Metz, Lieutenant général des armées du Roi, étoit d'une difformité choquante, mais honorable, parce qu'elle étoit en partie l'effet de ses blessures. Les femmes aiment à rendre justice au mérite des hommes, mais elles ne dispensent guère de plaire, même aux yeux. *Du Metz* ayant paru au dîner du Roi, la Dauphine qui étoit fort spirituelle et encore plus vive, dit assez haut : *Voilà un homme bien laid*, sans considérer la cause de cette laideur. *Louis XIV*, l'homme du monde qui avoit le plus de talent pour réparer les impolitesses, dit d'une voix encore plus haute : *Pour moi, je le trouve un des plus beaux hommes de mon royaume, car c'est un des plus braves.*

Le mérite accompagné des qualités natu-

relles, ne prévient sans doute que mieux en sa faveur : mais cesse-t-il d'être estimable, parce qu'il en est dépourvu ? Loin d'y être toujours attaché, n'arrive-t-il pas même qu'il en soit séparé le plus souvent ; comme si la Nature, jalouse de ses dons, aimoit à les partager ? Le célèbre *Pélisson* étoit si défiguré de la petite vérole, qu'il abusoit, disoit mademoiselle *de Scudéri* qui n'étoit pas jolie, de la permission qu'ont les hommes d'être laids : ce qui donna lieu à une aventure assez plaisante. Une belle Dame qui ne le connoissoit point, le prit par la main, un jour qu'il passoit dans la rue, et le conduisit dans une maison voisine. Elle le présenta au maître du logis, en lui disant : *Trait pour trait, comme cela.* Elle le quitta ensuite brusquement, et s'en alla. *Pélisson*, surpris et peut-être flatté de la distinction que la Dame avoit paru faire de lui, en demanda la cause au maître du logis. Celui-ci, après s'en être défendu, lui avoua qu'il étoit Peintre. *J'ai*, dit-il, *entrepris pour cette Dame le tableau de la tentation de Jésus-Christ dans le désert. Nous contestions depuis une heure, sur la forme qu'il falloit donner au diable, elle vient de me dire qu'elle souhaite que je vous prenne pour modèle.* Cependant cet homme, si disgracié de la Na-

ture, étoit un des plus beaux génies du siècle de *Louis XIV* (*).

La beauté de l'esprit et la bonté du cœur sont bien préférables à cette qualité brillante de la figure que tout le monde admire, que chacun voudroit posséder, mais qu'il n'est au pouvoir de personne, ni d'acquérir par ses soins ni de conserver long-temps. Plus les agrémens et les charmes sont fins et délicats, plus ils passeront vîte: dans peu, ces graces fugitives se dissiperont et seront enlevées sur les ailes du temps. C'est une tendre fleur que le printemps voit naître et que l'été fane bientôt. La Nature toute seule la donne et la reprend quand il lui plaît. On l'a dit de tout temps, rien n'est plus court que le règne de la beauté. La moitié de l'espèce humaine, qui la regarde comme son plus grand ornement, en reconnoît elle-même et en éprouve la fragilité. Un chagrin la ternit, une maladie la défigure, un air trop vif, un aliment trop fort, un excès d'indolence ou de travail; que sais-je? mille accidens

(*) Il fut un grand Auteur, un excellent Historien et un Jurisconsulte éclairé. Avant de s'attacher à l'éloquence, dont on peut le regarder comme un des restaurateurs parmi nous, il s'étoit appliqué à l'étude du Droit, et sa paraphrase des *Institutes de Justinien*, qu'il composa à 19 ans, lui fit beaucoup d'honneur.

la flétrissent : il est certain, au moins, qu'après un petit nombre de beaux jours, qu'on appelle son printemps, l'âge impitoyable lui cause, comme aux fleurs, un dépérissement rapide qui l'emporte enfin sans retour. Combien, d'ailleurs, de personnes, parées de ces qualités qui nous séduisent, s'attirent la haine et l'envie, si la modestie et la bonté n'ont soin d'en tempérer en elles l'éclat ! Combien d'autres, quoiqu'elles soient privées de ces dons de la Nature, se font chérir et estimer par les qualités solides de leur esprit et par leur caractère aimable.

Le diamant tombé dans la boue n'en est pas moins précieux. *Ne louez pas un homme pour sa bonne mine*, dit le Sage ; *et ne le méprisez point, parce que son extérieur n'a rien qui le relève. L'abeille est petite entre les insectes volans, et néanmoins son fruit l'emporte sur ce qu'il y a de plus doux* (*).

Le Maréchal *de Luxembourg*, élève et ami du grand *Condé*, avoit dans le caractère plusieurs traits de ce héros : un génie ardent, une exécution prompte, un coup d'œil juste : mais toutes ces grandes qualités étoient cachées sous un extérieur contrefait. Ce qui fit dire au Prince d'Orange ;

(*) Eccl. 11.

sur lequel il remporta plusieurs victoires, sans en perdre aucune : *Ne battrai-je jamais ce bossu-là?* Comment, dit *Luxembourg*, sait-il que je suis bossu? il ne m'a jamais vu par derrière.

Ceux qui ne jugent des hommes que par leurs dehors, méritent d'être comparés aux enfans, en qui la raison, encore peu développée, règle tous leurs jugemens sur le rapport des sens, ou aux Sauvages qui ne raisonnent guère mieux, et ne sont toute leur vie que de grands enfans, mais d'où sortent quelquefois de vives étincelles, qui étonnent d'autant plus qu'on s'y attendoit moins.

Un Officier d'un mérite rare par ses vertus et par ses talens militaires, mais d'une figure petite et mal faite, ayant été nommé Gouverneur du Canada, les Iroquois lui envoyèrent des Députés pour renouveler leur alliance avec les François. Arrivés à Québec, ils furent introduits chez le Gouverneur. Le Chef de l'Ambassade avoit préparé un discours, dans lequel il employoit tout ce que sa langue avoit de plus riche et de plus pompeux pour faire l'éloge de la force du corps, de la hauteur de la taille, et de la bonne mine du Général : qualités que ces Sauvages estiment de préférence. Surpris de voir tout autre

chose que ce qu'il avoit imaginé, il sentit que sa harangue ne quadroit point au personnage. Sans se déconcerter : *Il faut que tu aies une grande ame*, lui dit-il, *puisque le grand Roi des François t'envoie ici avec un si petit corps.*

Le Chancelier *Bacon* n'avoit pas une idée aussi avantageuse de ces hommes qui ne sont au-dessus des autres que par la grandeur de leur taille. Un Ambassadeur de France, auprès du Roi d'Angleterre *Jacques I*, ayant montré dans sa première audience plus de vivacité et de légèreté que de jugement et d'esprit, le Roi demanda après l'audience à *Bacon* ce qu'il pensoit de l'Ambassadeur. Il répondit que c'étoit un homme grand et bien fait. Mais, reprit le Roi, quelle opinion avez-vous de sa tête ? est-ce un homme qui soit capable de bien remplir sa charge ? *Sire*, répondit *Bacon*, *des gens de grande taille ressemblent quelquefois aux maisons de quatre ou cinq étages, dont le plus haut appartement est d'ordinaire le plus mal meublé.*

Les petits vases renferment souvent les choses les plus précieuses et les plus estimables. Le Prince *de Condé* ayant demandé à un Lieutenant général quelqu'un qui pût lui rendre un compte exact de la situation des ennemis, celui-ci lui amena un Soldat

de fort mauvaise mine. Le Prince le rebuta et en demanda un autre. Le Lieutenant général en fit venir successivement deux de meilleure mine, qui furent acceptés et s'acquittèrent fort mal de leur commission. On eut recours au premier, qui rendit un compte si exact, que le Prince satisfait s'engagea de lui accorder la grace qu'il desireroit. Le Soldat lui demanda aussitôt son congé. Le Prince étonné lui offrit de le faire Capitaine. *Monseigneur*, lui répondit le Soldat, *vous m'avez méprisé, je ne sers plus le Roi.* Le grand *Condé*, esclave de sa parole, la remplit, en témoignant à tout le monde le chagrin qu'il en avoit.

Cette injuste prévention, qui fait estimer ou mépriser les personnes sur le témoignage si équivoque de la figure, prononce aussi de même sur celui des habillemens; car c'est souvent l'habit qui décide de l'estime ou du mépris, comme si la sottise ne se trouvoit jamais sous un habillement riche et de grand prix, ou que le mérite fût incompatible avec un habit aussi simple et aussi modeste que lui. Les gens sensés n'accordent de la considération à un extérieur imposant, que jusqu'à ce qu'ils aient connu la personne. C'est ce que les Russes expriment par ce beau proverbe : *On reçoit l'homme selon l'habit qu'il porte, et on le re-*

conduit selon l'esprit qu'il a montré. Mais la plupart se laissent prévenir par l'extérieur, et jugent du fond par la surface. Un Savant parut à la Cour avec un habit qui n'annonçoit pas l'opulence. Un jeune Prince qui le vit, dit avec mépris : Qu'est-ce que ce misérable qu'on laisse entrer ? *Prince*, lui répondit son sage Gouverneur, *c'est un homme.* Il lui rappela dans un autre moment tout ce que le nom d'*homme* renferme d'auguste. Il lui fit voir à combien de titres celui-ci méritoit plus de considération, que beaucoup d'autres qui sont magnifiquement vêtus. Le jeune Prince avoit de l'esprit : il rougit de ce que l'orgueil lui avoit fait dire. Il fit venir l'honnête homme qu'il avoit d'abord refusé de voir, et lui fit un accueil gracieux.

Si l'on réfléchit attentivement sur la réponse de ce Gouverneur, on en sentira bientôt la justesse et la vérité. « Homme superbe et vain, s'écrie un Poëte philosophe (*), mortel hautain, qui méconnois

---

(*) *Young*, dans ses *Nuits*, si élégamment traduites en françois par M. *Le Tourneur*, censeur Royal et Secrétaire-général de la Librairie. Ce traducteur a eu un mérite bien rare en ce genre, celui de surpasser son original. Peu de livres, dit M. *Sabathier*, ont eu autant de succès que celui-ci, et peu en ont été plus

tes frères, qui verses le mépris et les affronts sur tes esclaves, sais-tu que ce mépris se réfléchit sur toi? Qu'oses-tu dire, tes esclaves? ils sont tes égaux. S'ils ne sont que des hommes, et toi, es-tu un Dieu? Crois-moi, si tu veux que ton orgueil soit légitime, place-le dans ce qui te rapproche de ceux qui te servent, dans ce qui t'est commun avec tous tes semblables; un corps également formé par la main du Tout-puissant, une ame qui porte également l'empreinte de la Divinité, et destinée au même bonheur immortel, un Père commun dans notre commun Créateur : voilà ce qui fait ta gloire et ta grandeur véritable. Quest-ce que le titre de Roi devant la majesté de l'homme? »

Puisque nous portons en notre ame l'image de la Divinité, il y a une espèce de sacrilége à nous mépriser les uns les autres. Nous nous devons réciproquement un respect inviolable; et nous ne pouvons sans crime nous refuser le même honneur qu'on porte à tout ce qui représente la Divinité ou les Rois de la terre, puisque nous

---

dignes. M. *Le Tourneur* a eu le talent d'embellir, par une touche aussi vigoureuse que sublime, les moindres pensées du Poëte lugubre et énergique qu'il a traduit.

sommes tous la vive image de Dieu, et après lui les Rois de la Nature.

Si les jugemens d'estime et de mépris, qu'on prononce d'après l'habillement ou la figure, sont presque toujours aussi faux qu'injurieux ; ceux qu'on porte des différens peuples, ne le sont pas moins. Les satires qu'on fait d'une Nation, comme celles qu'on fait d'un sexe, sont toujours injustes, parce qu'elles attaquent un nombre infini de personnes à qui elles ne conviennent point. On sait la belle réponse du Philosophe *Anacharsis*. Un Athénien lui reprochoit qu'il étoit Scythe. *Eh bien !* répondit-il, *je tâcherai d'honorer ma patrie ; craignez de déshonorer la vôtre*. Le Sage ne se livre point à cette prévention nationale : il estime le mérite, sous quelque climat qu'il soit né. Un Ambassadeur de France, trop prévenu en faveur de sa nation, disoit à un Seigneur de la Grande Bretagne : *L'Anglois est bien estimable hors de son isle. Il a du moins sur vous*, répliqua le Lord, *l'avantage de l'être quelque part*. La répartie étoit piquante, mais l'Ambassadeur l'avoit méritée.

On a long-temps attaché en France, avec beaucoup d'injustice, un sens odieux au mot *Allemand*. Le Maréchal *de Schomberg*, qui étoit de cette nation, avoit un maître-

d'hôtel, qui, voulant s'excuser d'avoir mal réussi dans une commission, dit à son maître : *Je crois que ces gens-là m'ont pris pour un Allemand. Ils avoient tort*, répondit le Maréchal avec beaucoup de flegme, *ils devoient vous prendre pour un sot.*

C'est quelquefois, parmi les gens mal élevés, une espèce de bel air, que de paroître mépriser les femmes, et d'en dire beaucoup de mal ; comme si les vertus, les belles qualités de l'esprit et du cœur n'étoient pas des deux sexes. C'est d'ailleurs nous déshonorer nous-mêmes, puisque sans elles nous ne serions point, et que nous leur sommes redevables de tant de soins et d'attentions, qu'on ne peut être qu'ingrat en les méprisant. Une Dame, entendant un jeune étourdi qui méprisoit tout le sexe, dit aux personnes qui étoient avec elle : *Ce jeune homme n'a-t-il point de mère ?*

Que dirons-nous de ceux qui ne parlent qu'avec mépris des personnes spécialement consacrées à Dieu ? Ce n'est pas seulement indécence et irréligion, c'est n'avoir ni équité ni justice. Il y a parmi les Ecclésiastiques et les Religieux des hommes d'un mérite rare, qui les élève bien au-dessus de la plupart de ceux qui les méprisent. L'abbé *Albéroni*, de Curé d'un village d'Italie, étant devenu Aumônier du Duc

de

de *Vendôme*, mangeoit à la table des Gentilshommes de ce Prince. Leur orgueil s'en crut humilié, et ils en murmurèrent. Le Duc, qui en fut instruit, ordonna un soir qu'on lui préparât à souper dans sa chambre, et qu'on mît deux couverts. Comme il ne soupoit jamais, tous les Officiers de l'armée qui venoient lui faire la cour, et tous ceux de sa maison furent surpris de cette nouveauté. Ils le furent bien davantage, lorsque le Maître-d'Hôtel ayant servi, le Duc de *Vendôme* dit à l'Abbé *Albéroni*, qui étoit présent, de se mettre à table. *Quelques personnes*, ajouta-t-il, *font difficulté de manger avec mon Aumônier ; pour moi je m'en fais honneur, à cause de son caractère de Prêtre et de son mérite personnel.*

On traite souvent les Ecclésiastiques et les Religieux, de gens inutiles ; et ceux qui leur font ce reproche, sont quelquefois ceux-là mêmes à qui il conviendroit mieux. Un libertin disoit dans une compagnie : *A quoi servent au monde tant de Prêtres, tant de Religieux et de Religieuses ?* A quoi y servez-vous, lui répondit-on ? Ceux que vous regardez comme les plus inutiles, font sur la terre ce que vous devriez y faire et ce que vous n'y faites pas. Tandis que vous vous livrez au sommeil ou à des parties de débauche, plusieurs corps reli-

gieux se relèvent pour chanter les louanges de Dieu. Ils acquittent pour tous les hommes un devoir, que la plupart des gens du monde négligent, ou ne veulent pas remplir. Ils sont occupés tous les jours à louer, à remercier le souverain Maître de l'univers, le suprême Dispensateur de tous les biens. Ils le prient pour la prospérité des royaumes, des villes et des *familles*. Cette fonction peut-elle donc paroître vile et méprisable? Combien même de maux et de calamités publiques leurs prières ferventes ne préviennent ou n'arrêtent-elles pas! Tandis que par leurs crimes tant de personnes provoquent les vengeances du Ciel; ils appaisent sa colère, et attirent sur la terre sa miséricorde.

En vain, allègueroit-on quelques désordres, quelques inconvéniens; quelle institution humaine n'a pas les siens? Quand la chose est bonne en elle-même, et n'a que des abus en petit nombre ou faciles à corriger; ils peuvent servir de prétexte et non de raison pour mépriser ou abolir une chose utile (*).

(*) On peut voir dans le savant *Catéchisme Philosophique* de M. *Flexier de Réval* ou plutôt de M. l'Abbé *de Feller*, plusieurs avantages réels, que la société civile retire des maisons Religieuses: avantages qui,

Tel est le fond inépuisable d'orgueil que nous avons dans notre cœur, que rien n'est à l'abri de nos dédains injurieux. Les Ordres même de l'État les plus respectables, qui ne devroient s'accorder que de l'estime, se prodiguent le mépris. La grande noblesse méprise la petite : celle-ci méprise les hommes de Robe et d'Église, qui ont soin de lui rendre la pareille. Mais que gagnons-nous à nous mépriser les uns les autres ? S'il est vrai que dans un si étrange commerce, ce qu'on pense gagner d'un côté on le perd de l'autre, ne vaudroit-il pas mieux renoncer à toute hauteur et à toute fierté qui siéent si peu aux foibles hommes ; et convenir ensemble de se traiter tous avec une mutuelle bonté ? ce qui, avec l'avantage de n'être jamais mortifiés, nous en procureroit un bien plus grand encore ; celui de ne mortifier personne. La fierté, le dédain, le *rengorgement*, si l'on peut s'exprimer ainsi, nous attirent tout le contraire de ce que nous cherchons, si c'est à nous

---

pesés dans la balance d'une raison impartiale, ont fait regretter à des Protestans même qu'on les ait entièrement abolies parmi eux. Un Auteur Anglois se plaint de la dépopulation en Angleterre, et il l'attribue avec raison au libertinage, qui dévaste plus les États que le célibat Ecclésiastique et Religieux.

faire estimer. Regardez dans la société, dit *la Bruyère*, qui sont ceux que tout le monde méprise ou déteste : ce sont ceux qui ont le plus de dédain, de hauteur ou de fierté pour les autres.

Si vous voulez vous y faire aimer, que votre commerce soit doux : ne faites point sentir votre supériorité. L'esprit, les talens, le mérite, le rang et la fortune sont pour les autres un poids assez pesant, sans l'augmenter de celui de l'ostentation. Ces avantages, si vous les possédez, vous feront assez d'envieux, sans que vous vous fassiez encore des ennemis ; et le dédain ne manque jamais d'en attirer. On risque toujours beaucoup à mortifier l'amour propre des autres, comme on ne perd jamais rien à l'obliger. L'humiliation marche souvent à la suite de l'orgueil : l'Oracle divin l'a prononcé, et l'on en voit tous les jours l'accomplissement (*). *Pope*, qui fut, sans contredit, comme on l'a vu ailleurs, un des meilleurs Poëtes Anglois, mais qui ne se défendit pas assez de son penchant à la vanité, faisoit quelquefois trop sentir sa supériorité. Cet amour propre mal placé lui attira une repartie assez plaisante. Il étoit petit

(*) *Omnis qui se exaltat, humiliabitur.* Luc. 18. *Superbum sequitur humilitas.* Prov. 29.

et un peu contrefait. Disputant un jour contre quelqu'un, dans la vivacité de la dispute il lui demanda, d'un ton de mépris, s'il savoit seulement ce que c'étoit qu'un point d'interrogation ? *Oui*, lui répondit l'autre, *c'est une petite figure tortue, bossue, qui fait souvent des demandes impertinentes.*

Le monde rabaisse ceux qui s'enflent. Quiconque veut s'élever au-dessus des autres, ne trouvera que ce qu'il fuit. Mais l'orgueil, cette source féconde et malheureuse de nos mépris, est une de ces passions dont on ne guérit que bien difficilement : le déraciner du cœur, c'est le triomphe de la Religion.

Les plus excellens remèdes, que la raison et la Religion nous offrent contre la fierté méprisante, c'est de moins penser à nos bonnes qualités qu'à nos défauts, et plus à ce qui nous manque qu'à ce que nous possédons. Souvent nous n'estimons si peu les autres, que parce que nous nous estimons trop. Au lieu de ramener notre attention sur ce que nous valons, portons-la sur les bonnes qualités des autres. Pourrions-nous encore nous prévaloir de quelque chose, si nous voulions faire réflexion que mille personnes valent mieux que nous.

Si ce sont des qualités naturelles, qui vous inspirent tant de complaisance pour vous-même et tant de mépris pour les autres : songez que ces avantages ne sont pas le prix de votre mérite ni l'ouvrage de vos mains, mais des présens de l'Auteur de votre être. Ce que nous avons ne vient pas de nous ; et si nous l'avons reçu, pourquoi nous en glorifier ? pourquoi mépriser ceux qui ont été moins bien partagés que nous ? Il est souvent plus dangereux d'avoir ces avantages, qu'il n'est honteux de ne pas les avoir, parce qu'il est facile d'en abuser ; et l'on en rendra un compte si sévère à celui de qui on les a reçus, qu'on doit plutôt en concevoir de la crainte que de la vanité.

Est-ce l'étendue de vos connoissances ou les lumières de votre esprit, qui vous rendent si fier et si méprisant à l'égard de ceux qui en ont ou que vous croyez en avoir moins ? Mais être infatué de soi, dit *la Bruyère*, et être fortement persuadé qu'on a beaucoup d'esprit, est un accident qui n'arrive guère qu'à celui qui n'en a point ou qui en a peu.

Cet esprit d'ailleurs qui devroit faire notre plus grande gloire, est souvent pour nous un sujet de confusion par les préjugés, les entêtemens, les opinions fausses

dont il est rempli, par les absurdités et les extravagances, dans lesquelles il se surprend lui-même, et qui lui échappent comme malgré lui. Un rien aussi peut le déranger, et ce qui doit bien humilier notre orgueil, c'est que les plus grands esprits ont souvent eu des atteintes de folie. Le Père *Malebranche*, sur la fin de sa vie, s'imaginoit avoir un gigot pendu au bout du nez. Et pourtant quel métaphysicien! quel grand philosophe! Quiconque est capable de le lire avec attention, y découvre un génie créateur et sublime, un ordre et une netteté admirables dans les matières, une énergie de pensées, un choix d'expressions vives et élégantes, une solidité de raisonnement, qui entretiennent l'admiration et font éclore la lumière dans les esprits. Ses erreurs et ses illusions, (car quel Philosophe en a été exempt?) sont celles du génie. *Nicole*, ce grand et estimable moraliste, osoit à peine passer dans les rues, tant il étoit troublé par la crainte perpétuelle que quelque tuile ne lui tombât sur la tête. Le célèbre *Pascal*, ce génie sublime, ce profond Mathématicien, croyoit toujours voir un abyme à son côté gauche, et y faisoit mettre une chaise pour se rassurer. Ses amis avoient beau lui dire qu'il n'y avoit rien à craindre, que ce

n'étoit que les alarmes d'une imagination épuisée par une étude abstraite et métaphysique ; il convenoit de tout cela avec eux, et un quart-d'heure après il se creusoit de nouveau le précipice qui l'effrayoit. Un accident qui lui étoit arrivé huit ans avant sa mort, pouvoit avoir contribué à cette imagination bizarre. Il se promenoit sur un pont dans un carrosse à quatre chevaux : les deux premiers prirent le mords aux dents dans un endroit du pont où il n'y avoit point de garde-fous, et se jetèrent dans la rivière. Heureusement ils cassèrent leurs traits par la violence de la secousse, et le carrosse resta sur le bord du pont. *Pascal* s'évanouit et eut de la peine à revenir à lui. De là vraisemblablement cette idée d'un abyme, fruit de la commotion terrible que sa frêle machine éprouva dans cette occasion. La même délicatesse d'organes, à laquelle il devoit tant de pénétration, tant d'esprit, des progrès si rapides dans les sciences, fut aussi la cause de la foiblesse de sa santé et de la courte durée de sa vie. Il mourut jeune, et passa par tous les symptômes les plus fâcheux de la vieillesse, l'affoiblissement et l'égarement de l'esprit. Quel sujet d'humiliation et de crainte pour l'homme le plus spirituel !

C'est d'ailleurs moins l'esprit que l'usage louable qu'on en fait, qui mérite nos éloges. C'est louer moins qu'on ne croit, que de dire qu'une personne a beaucoup d'esprit, si l'on ne peut ajouter qu'elle en fait un estimable usage, et qu'il est joint à beaucoup de jugement. Combien de gens qui, pour avoir trop d'esprit, n'ont pas *le sens commun* !

Les talens et le génie, quelque brillant que soit l'éclat qu'ils jettent, ne suffisent pas pour établir entre l'homme et l'homme une distinction vraiment honorable. C'est à l'esprit droit, au cœur bien né, au mérite et à la vertu qu'appartient le tribut de notre estime. Sans la vertu, les talens ne sont entre les mains de celui qui les possède, que des instrumens éclatans, mais coupables, qu'il emploie à commettre des crimes célèbres. Les grands maux sont presque toujours l'ouvrage des grands génies. Les plus beaux talens deviennent plus pernicieux qu'utiles, s'ils ne sont conduits par la sagesse et n'ont la vertu pour objet. Le but est-il vicieux ? les moyens sont sans mérite, et le succès est un crime. Quiconque fait servir au mal les talens qu'il a reçus pour le bien, n'est plus un grand homme : c'est un monstre : ce ne

sont plus nos éloges, c'est notre mépris qu'il mérite.

A l'égard de nos connoissances, dont nous tirons tant de vanité, qu'est-ce que savent la plupart des hommes, et comment le savent-ils? souvent d'une manière si trouble et si confuse, qu'il ne sert qu'à les jeter dans l'erreur. Le nombre de leurs connoissances est bien petit, en comparaison de la masse infinie de ce qui leur resteroit à savoir : encore ces connoissances sont-elles comme ensévelies dans un plus grand amas d'erreurs. Et cependant on s'enfle de l'acquisition de ce ténébreux butin, comme s'il importoit plus de savoir beaucoup que de bien savoir.

Je conviens qu'il y en a qui savent mieux, avec plus de clarté et de justesse : ce qui constitue les vrais savans, puisqu'une foule de connoissances entassées ne fait pas plus un savant, qu'un tas de pierres rassemblées au hasard ne fait un bel édifice. Mais ceux-mêmes qui savent le mieux, ne sont-ils pas les premiers à reconnoître combien les connoissances de l'homme sont bornées? Ils se trouvent en bien des matières environnés d'abymes impénétrables, de ténèbres, d'incertitudes ; ils ne sauroient faire un pas sans trouver des difficultés,

Au lieu d'apprendre ce qu'on ignoroit, on ne parvient quelquefois, à force d'étude, qu'à désapprendre ce qu'on croyoit savoir. Aussi n'y en a-t-il pas de plus humbles que ceux qui savent le plus. Les ignorans sont vains et hardis, parce qu'ils ne connoissent point leur ignorance : le savant ne peut se dissimuler la sienne à bien des égards, et il en est plus modeste. On disoit un jour au savant *Vossius* (*), dont la vaste érudition brille dans tous ses ouvrages, qu'on ne pensoit pas qu'il y eût rien dans les lettres et dans les sciences qu'il ignorât. *Vous vous trompez fort*, répondit-il, *je ne sais pas le quart des choses, que biens des jeunes gens croient savoir.*

Jules Scaliger, moins savant et plus vain, avoit coutume de dire qu'il ignoroit trois choses : D'où provient l'intervalle qui se trouve dans la fièvre entre les accès; comment on peut rappeler à la mémoire ce

(*) *Gérard Jean Vossius*, d'une famille distinguée des Pays-Bas dont le nom est *Vos*, naquit en 1577 dans le Palatinat, d'un père Ministre protestant. Il se rendit très-habile dans les belles-lettres, l'histoire, l'antiquité sacrée et profane. Tous ses écrits, dont la plupart sont fort estimés, composent neuf vol. in-fol. Il mourut en 1649. Son fils *Isaac Vossius* suivit les traces de son père, et fut aussi un savant critique.

qu'on a oublié ; et la cause du flux et du reflux de la mer. Eh ! qu'il y avoit de choses qu'il ignoroit, dont il ne se doutoit pas !

Le célèbre *Socrate* parloit bien plus juste ; lorsqu'il disoit avec autant de raison que de modestie : *La seule chose que je sais, c'est que je ne sais rien.* Et en effet, ce qu'on sait n'est rien, comparé à ce qu'on ne sait pas et qu'on ne peut savoir. D'ailleurs, le peu de connoissances qu'on acquiert avec tant de peine (*), à quoi tient-il ? Je veux, dit un écrivain Philosophe, qu'un homme ait tout approfondi, qu'il sache tout ce qu'on peut savoir, et que sa tête soit un petit monde. Entre les millions de globules imperceptibles qui roulent dans le sang, en voilà deux ou trois qui s'arrêtent ; un des canaux imperceptibles du cerveau s'engorge : le savant est frappé d'un coup de sang comme d'un coup de foudre. Il revient peu à peu à lui : mais la table est

(*) On peut en apporter pour exemple la célèbre question de la nature des esprits, et en particulier de notre ame. Depuis plus de deux mille ans on dispute sur cet objet, sans pouvoir se concilier. C'est une substance spirituelle, on ne peut raisonnablement en douter, et on le démontre, mais qu'est-ce qu'une telle substance ?

devenue rase, le petit monde est anéanti : ce n'est plus un savant, c'est un imbécille. Trois gouttes de sérosité passent comme une éponge, et toutes ses connoissances sont effacées. Quel sujet d'humiliation !

Gardons-nous néanmoins de mépriser les sciences : elles ont leur utilité pour le bien général et pour le nôtre même : ne fût-ce que de nous occuper et de nous amuser. Le desir de connoître et de savoir nous a été donné par la Providence, pour nous exciter à chercher ce qui est utile. Tant que nous restons dans ces bornes, nous pouvons ce que nous desirons. Le mal est que ce desir, nous le détournons pour l'ordinaire de sa destination, et nous le dirigeons vers ce qui n'est que de pure curiosité. Mais comme nos plus grands efforts ne peuvent nous élever qu'à certain point, et que les objets que se propose la curiosité sont presque toujours au-delà, nous restons dans une ignorance humiliante, qui sèche l'esprit et flétrit le cœur.

Quand on jette de même un regard réfléchi sur les autres points qui inspirent de la hauteur et de la fierté au grand nombre des hommes, on ne sauroit n'en être pas étonné. N'est-ce pas, par exemple, quelque chose de plus ridicule que tout ce qui nous fait rire, que la broderie et la

dorure entrent dans les raisons qu'on a de s'estimer davantage, et qu'on soit en effet pour cela seul plus estimé de la plupart? qu'un homme richement vêtu veuille être moins contredit qu'un autre, et réellement le soit moins? qu'on prétende à la considération par des chevaux plus fins, par des équipages plus élégans, par des livrées plus brillantes, par des ameublemens plus précieux, et qu'on l'obtienne? Telle est notre vanité, que nous estimerions peu les richesses, si elles ne nous fournissoient le plaisir d'avoir ce que les autres n'ont pas, et de l'emporter sur eux.

Cette vanité est si grande, que nous la mettons dans les choses même qui, par leur première destination, devoient servir à couvrir notre nudité et notre honte. Ce n'est pas assez pour nous d'être habillés; nous voulons que par nos vêtemens on puisse reconnoître notre opulence. Nous nous habillons plus pour les autres que pour nous. Peu contentes du petit espace dans lequel la Nature les a circonscrites, les femmes sur-tout veulent tenir dans le monde plus de place qu'elle ne leur en a donné. Elles cherchent à agrandir leur figure par des chaussures plus élevées, par de plus hautes coiffures, par des vêtemens plus larges et plus étendus. Mais quelque

amples qu'ils puissent être, la vanité qu'ils couvrent n'est-elle pas encore plus grande? Une personne trop recherchée dans ses habillemens, et qui fait trop d'attention aux siens ou à ceux des autres, donne lieu de soupçonner qu'elle ne connoît pas de plus grand mérite, et qu'elle-même n'en a point d'autre. Si elle en est de là plus fière et plus méprisante, la chose n'est plus douteuse. Les vêtemens magnifiques, en donnant aux petits génies, comme il arrive ordinairement, de la hauteur, de la fierté, du dédain; un certain ton de suffisance et d'amour propre, ôtent au caractère et à l'esprit, ce qu'ils ajoutent au corps et à la figure. Si cela est, ne peut-on pas dire qu'ils font perdre plus qu'ils ne donnent, et qu'ils rendent souvent plus digne de mépris que d'estime?

On doit penser de même des autres choses extérieures, qui ont coutume d'inspirer de la fierté, et qui pourtant n'ajoutent pas le plus petit poids au mérite. Telles sont les richesses. Quoiqu'elles n'aient rien de méprisable, elles n'ont rien aussi de glorieux en elles-mêmes. Souvent, si l'on vouloit remonter à la source ou examiner l'usage qu'on en fait, on trouveroit qu'elles sont plutôt un sujet de honte que

de vanité. Mais le riche, qui n'a garde d'approfondir, reçoit les respects extérieurs dont on encense sa vanité, comme un tribut qu'on doit à son excellence. Si les richesses n'augmentent point son mérite, elles augmentent l'opinion qu'il en a. Il ne manque pas de s'agrandir de ce que les autres lui accordent, tandis qu'ils ne s'enrichissent guère de ce qu'il leur donne. De là naissent cette hauteur, cette fierté, ce ton dédaigneux et méprisant, si ordinaires aux nouveaux riches. Mais ils n'ont pas toujours des flatteurs pour leur applaudir, et ils ont souvent la mortification de voir leur orgueil humilié et confondu. Un ancien Philosophe ayant été invité avec quelques savans par un affranchi devenu riche et orgueilleux, cet homme nouveau, pour se moquer des questions que les Philosophes agitent souvent entr'eux, lui demanda *d'où vient que d'une féve noire et d'une blanche il sort une farine de même couleur.* Le Philosophe indigné, pour lui rappeler sa première condition dont le fouet étoit le châtiment ordinaire, le pria de lui dire auparavant, *d'où vient que deux fouets, l'un de lanières blanches et l'autre de noires, font les mêmes marques sur le dos de celui qu'on châtie.*

Le Chevalier *de Cailli*, dans une de ses épigrammes, dit contre un de ces nouveaux riches fiers et dédaigneux :

> Parce qu'un fort grand bien s'est venu joindre au vôtre,
> A peine à nos discours répondez-vous un mot.
> Quand on est plus riche qu'un autre,
> A-t-on droit d'en être plus sot ?

Si vous êtes riche et heureux : que votre félicité et votre abondance ne vous donnent point de l'orgueil et de la fierté, mais plutôt de la bonté et de la compassion. Les misérables que vous voyez, sont une image affreuse, mais naturelle, de ce que vous seriez, s'il plaisoit à la Providence divine de vous abandonner, si elle cessoit, comme elle pourroit le faire, de répandre sur vous ses bénédictions et de vous combler de biens. Vous seriez ce qu'ils sont, si Dieu n'avoit eu pour vous des soins et des bontés particulières. Qui peut même se flatter de ne pas devenir malheureux ? et qui oseroit se croire inébranlable dans la prospérité ? Celui qui ne craindroit point les revers de la fortune, mériteroit d'en servir d'exemple.

Mais comment peut-on se laisser aller aux éblouissemens de l'orgueil, quand on réfléchit sérieusement sur la fragilité de ces biens fugitifs ? Rien n'est plus voisin de la

pauvreté que les grandes richesses. Il faut mille degrés pour monter au temple de la Fortune, il n'en faut qu'un pour en descendre. Une prospérité qui paroissoit inébranlable, est renversée en moins de temps qu'on n'est à le dire. Les plus obscures nuits succèdent aux plus beaux jours ; et l'orage vient quelquefois dans le moment que le ciel étoit le plus calme. Aussi le Sage nous recommande-t-il de penser à la pauvreté dans le temps de l'abondance, parce que du matin au soir le temps change ; *et tout cela*, dit-il, *arrive en un moment sous les yeux de Dieu* (*).

Paul Émile ayant vaincu le Roi de Macédoine, ce Prince vint se jeter à ses pieds. Ce grand homme le releva, le consola de sa disgrace, et adressant la parole à ceux qui l'environnoient : *Vous voyez*, leur dit-il, *un exemple frappant de l'inconstance des choses humaines. C'est à vous principalement, jeunes Romains, que je donne cette leçon. Convient-il après cela, quand nous jouissons de la prospérité, de traiter personne avec hauteur, avec dureté, et de nous fier à notre fortune présente, puisque nous ignorons le sort qui nous attend à la fin du jour ?*

(*) Eccl. 18.

Giafar le Barmécide, dont nous avons rapporté ailleurs la triste destinée, étant tout d'un coup tombé de la plus haute faveur dans la disgrace du Calife *Aaron Raschild*, eut par son ordre la tête tranchée. Un Poëte Arabe fit à ce sujet ces vers, traduits par M. *de Voltaire*, qui les cite comme un modèle de la véritable poésie, celle d'image et de sentiment, et dont le dernier vers surtout est d'une grande beauté :

> Mortel, foible mortel, à qui le sort prospère
> Fait goûter de ses dons les charmes dangereux,
> Connois quelle est des Rois la faveur passagère :
> Contemple *Barmécide*, et tremble d'être heureux.

Entendez raillerie.

QUELQUE chose qu'on vous dise en badinant, ne vous en offensez pas. Entendre raillerie est la plus sûre marque d'un bon esprit. Il n'y a que les petits génies qui se choquent de tout : il n'y a guère que ceux qui sont méprisables, qui craignent d'être méprisés.

Ne ressemblez pas sur-tout à ces caractères pointilleux, qui s'imaginent toujours que c'est contre eux qu'on dirige tous les traits qu'on lance, ou qui se piquent des plaisanteries les plus innocentes. Il n'est jamais permis de badiner avec eux : tout

les offense, tout est pour eux entouré d'épines, ils se sentent piqués de tout ce qui les touche le plus légèrement. Les politesses même les plus honnêtes, mais un peu libres et familières, choquent ces esprits ombrageux : il y trouvent de certains je ne sais quoi qui les blessent. Vous les voyez soudainement hors d'eux-mêmes entrer en des fougues terribles, parce que vous avez laissé échapper la plus légère raillerie, ou parce que leur imagination blessée a vu dans vos yeux quelqu'un de ces regards équivoques qu'ils n'entendoient pas. Ils se persuadent que vous avez voulu les offenser, et ils s'offensent. Quoique vous n'ayez nullement pensé à les insulter ou à leur faire de la peine, ils se croient attaqués, et *ils* vous attaquent comme des furieux. Tel étoit *Cyrano de Bergerac* (*) : son nez, qui étoit tout défiguré, lui a fait tuer plus de dix personnes : il ne pouvoit souffrir qu'on le regardât fixement, et il faisoit aussitôt mettre l'épée à la main.

(*) Né à Bergerac dans le Périgord en 1620, et mort à Paris en 1655. Ce fut un homme singulier et original dans les Lettres, comme il l'avoit été à la guerre. On reconnoît, dit M. *Sabathier*, dans tout ce qu'il a écrit, une vivacité d'imagination, qui approcheroit du génie, si elle eût été réglée par le jugement.

Si l'on badine de votre figure, riez-en le premier. Le secret d'empêcher la raillerie est de la prévenir, et le moyen le plus efficace de l'arrêter est de la bien prendre. C'est ôter à ceux qui veulent rire de nous le plus délicat du plaisir, que d'en rire nous-mêmes, comme faisoit M. *Heidegger*. Il étoit né dans un village de la Suisse. Il vint à Londres chercher fortune, et il parvint à être Directeur des jeux de la nation. Il avoit beaucoup d'esprit et de vivacité, mais encore plus de laideur. La difformité de son visage étoit affreuse, et la Nature lui avoit donné de plus une rotondité excessive : ce qui le rendoit monstrueux. Mais il étoit le premier à en plaisanter. Il fit même une gageure singulière contre Lord *Chesterfield* : il paria qu'on ne trouveroit point dans tout Londres un visage plus hideux que le sien. Lord *Chesterfield*, après de pénibles recherches, découvrit enfin une vieille d'une laideur horrible. Cette vieille et M. *Heidegger* se présentèrent devant les juges du pari, qui, au premier aspect, décidèrent que la vieille étoit la plus laide, et que Lord *Chesterfield* avoit gagné. M. *Heidegger* appela de ce jugement, alléguant que pour qu'il y eût droit égal, la vieille et lui devoient paroître sous le même ajustement. Il se para de la coiffure,

et sous cette nouvelle forme il parut si épouvantable aux juges, qu'ils furent obligés de lui adjuger le pari.

Ne vous choquez pas de la plaisanterie et du badinage : ayez l'esprit bien fait : prenez tout en bonne part; et ne vous faites point des peines mal-à-propos, en donnant une fausse interprétation aux procédés et aux discours, qui pourroient vous regarder, mais qui peut-être ne vous regardent pas. Les railleries même offensantes, dissimulez-les prudemment, ou repoussez-les avec adresse. Des Chevaliers de Malte parloient un jour sur le danger dont ils sembloient être menacés par les Turcs, qu'on disoit venir fondre sur eux avec cent mille hommes. L'un de ces Chevaliers se nommoit *Samson*, mais il étoit de fort petite taille. Quelqu'un de la compagnie dit en riant : Messieurs, quelle raison y a-t-il de s'alarmer? n'avons-nous pas un *Samson* parmi nous? il suffira seul pour détruire toute l'armée des Turcs. *Vous avez raison, Monsieur*, lui répliqua-t-il aussitôt ; *mais pour faire ce que vous dites, il me faudroit une de vos mâchoires, et alors je ferois des miracles.*

Il ne convient qu'aux gens sans esprit ou sans éducation, de se fâcher contre celui qui les raille, ou de lui répondre par

des injures. Ce n'est pas qu'il faille se laisser moquer comme un sot, ou paroître insensible aux traits les plus piquans. Mais on doit riposter à propos, et tâcher de faire retomber sur ceux qui nous badinent les traits qu'ils décochent sur nous. En voici quelques exemples. M. *du Hamel du Monceau*, qui a si bien mérité du public par ses utiles et excellens ouvrages sur l'agriculture, ayant été nommé inspecteur de la marine, rencontra un jeune Officier qui tâchoit d'expliquer un phénomène, dont M. *du Hamel* avoua ingénument qu'il ignoroit la cause. Le jeune homme lui demanda ironiquement à quoi servoit donc d'être de l'Académie. *On y apprend*, reprit M. du Hamel, *à ne parler que de ce qu'on sait.*

Un Courtisan, grand dissipateur, voulant se moquer de M. *de Lort*, Médecin du Cardinal *de Richelieu*, le pria de lui dire quelle maladie il pouvoit avoir, et pourquoi, ne sentant aucune douleur, buvant bien, mangeant bien, dormant tout de même, ses excrémens étoient toujours verts. *Il ne faut pas s'étonner de cela*, répondit le Médecin, *c'est que vous avez mangé tout votre bien en herbe.*

Aristippe, disciple de *Socrate*, mais qui trouvant trop sévère la doctrine de son maître, s'en étoit fait une plus commode

et plus douce, vécut à la Cour des Rois et s'attacha à leur plaire. *Denys le Tyran*, qui l'accueillit et qui l'aimoit beaucoup à cause de son esprit et sur-tout de son goût exquis pour la bonne chère, disoit un jour devant lui qu'on voyoit plus souvent les Philosophes chez les Grands, que les Grands chez les Philosophes. *C'est par la même raison*, répondit Aristippe, *qu'on voit plus souvent les Médecins chez les malades que les malades chez les Médecins.*

Quoique la répartie ne soit guère permise à l'égard de ceux qui sont au-dessus de nous, le respect dû au rang n'en met pas toujours à couvert. Le badinage qui place en quelque sorte l'aggresseur et l'offensé de niveau, attire quelquefois aux Grands même des réponses d'autant plus mortifiantes, qu'ils s'y attendoient moins. *François premier*, battu à la Bicoque par les Suisses, qu'on appeloit à la Cour les *Bons Hommes*, fut encore, comme on sait, vaincu et fait prisonnier par les Impériaux, à la bataille de Pavie. Quelque temps après être sorti de sa prison de Madrid, il demanda par plaisanterie à une Dame fort laide, depuis quand elle étoit revenue du pays de Beauté. *J'en revins*, Sire, répondit-elle, *le même jour que votre Majesté revint de Pavie, ou des Bons Hommes, car il ne m'en souvient pas bien distinctement.*

XXVI.

XXVI.

Fuyez les libertins, les fats et les pédans.

Les libertins scandalisent, les fats ennuient, les pédans assomment. Mais il pourroit vous arriver encore quelque chose de pire, ce seroit de parvenir à leur ressembler en les fréquentant. Comme ces trois espèces d'hommes font un peuple fort grand, et que leur société est très-contagieuse, il est à propos d'entrer dans quelque détail, pour les faire mieux connoître et pour en inspirer plus d'éloignement. L'emploi du Sage et du Philosophe est d'observer les hommes, non pour rire de leurs folies, ou pour en pleurer, mais pour apprendre à ne pas les imiter (*).

(*) On sait que *Démocrite* rioit continuellement des folies des hommes, et qu'*Héraclite* pleuroit sans cesse sur leurs extravagances.

> Qui des deux eût raison, je n'oserois le dire :
> Mais je sais que de l'homme on doit pleurer et rire.

Si tous deux avoient raison pour le fond, tous deux étoient fous de porter la chose à l'excès. On demande quelquefois lequel étoit le plus fou : Je crois que c'étoit le second, parce que c'étoit le fou le plus malheureux.

L'étude de l'homme, qui est sans doute une des plus belles et des plus utiles, ne doit pas être faite par pure curiosité, et bien moins par malignité. Il faut observer les hommes, pour devenir meilleur et pour aider les autres à l'être. C'est là l'objet important de la morale, et ce qui élève cette science au-dessus de toutes les autres. Jeune homme, qui aimez à vous former et à vous instruire, venez donc continuer à les observer avec moi, et apprenez à connoître ici ceux qu'il vous importe le plus d'éviter et de fuir.

Les libertins. Le danger le plus commun et le plus inévitable, auquel vous serez exposé dans le monde, c'est le mauvais exemple et les liaisons dangereuses. Il n'est rien de plus éloquent que l'exemple. On balance quelques momens; mais bientôt on dit ce qu'on entend dire, on fait ce qu'on voit faire, on marche à grands pas dans les routes larges et battues de l'iniquité, et souvent même on se fait une fausse gloire de surpasser en libertinage ceux dont on avoit d'abord eu horreur.

Saint *Clément* d'Alexandrie et *Eusèbe* de Césarée, rapportent que l'Apôtre saint *Jean*, faisant la visite des Églises d'Asie, y trouva un jeune homme qui lui plut; il l'instruisit, et le recommanda particulière-

ment à l'Évêque de la ville. Cet Évêque lui promit d'en avoir beaucoup de soin, et il le fit au commencement. Mais ayant laissé dans la suite trop de liberté à son élève, il fut corrompu par des jeunes gens de son âge, qui ne pensoient qu'à se divertir, et qui le portèrent insensiblement à se rendre complice avec eux des plus grands crimes. Il fit plus encore : s'étant mis à leur tête, il forma une troupe de voleurs; et comme il étoit d'un naturel vif et ardent, il devint le plus violent et le plus cruel de tous. Quelque temps après, saint *Jean* étant revenu dans la même ville, redemanda à l'Évêque le dépôt qu'il lui avoit confié. Celui-ci lui avoua en rougissant, que le jeune homme étoit devenu un Chef de brigands, et qu'il s'étoit emparé d'une montagne où il se tenoit avec une troupe de gens semblables à lui. Le saint Apôtre, pénétré de douleur, après avoir fait de justes reproches à l'Évêque, monte sur un cheval, et court au lieu qu'on lui avoit indiqué. Les sentinelles des voleurs se saisirent de lui. *C'est pour cela*, leur dit-il, *que je suis venu : qu'on me conduise à votre Capitaine.* Celui-ci ayant apperçu et reconnu son ancien maître, la honte l'obligea de s'enfuir. Saint *Jean* le poursuivit à bride abattue, malgré la foiblesse de son grand

âge, et crioit après lui : *Mon fils, pourquoi me fuyez-vous ? pourquoi fuyez-vous votre père, et un homme vieux et sans armes ? Ne craignez point : il y a encore espérance pour votre salut. S'il est nécessaire, je souffrirai très-volontiers la mort pour vous, comme Jésus-Christ l'a soufferte pour nous tous : demeurez, croyez-moi.* Le jeune homme, touché de ces paroles, s'arrête, tenant les yeux baissés, rompt ses armes ; et voyant le saint Vieillard approcher, il va se jeter à ses pieds, et pleure amèrement. L'Apôtre le releva, l'embrassa, le ramena, et ne le quitta point qu'il ne l'eût entièrement fait rentrer dans le chemin de la vertu, que ses compagnons de débauche lui avoient fait abandonner.

1. Fuyez les liaisons dangereuses, qui pourroient corrompre votre cœur et gâter votre esprit. Plus la compagnie de certaines gens sans mœurs et sans religion paroit agréable, plus il faut la redouter. On s'accoutume à aimer et à prendre les sentimens des personnes qu'on aime ; et le plaisir qu'on trouve avec elles, fait peu à peu estimer ce qu'elles ont même de méprisable. Ne vous laissez pas séduire par le spécieux espoir de les porter à la vertu ; il seroit bien plus à craindre qu'elles ne vous corrompissent : les fruits gâtés communiquent plutôt leur infection aux fruits sains et mêlés avec

eux, que ceux-ci ne la leur font perdre. La vertu la plus solide est toujours en danger où le vice règne. Les liaisons que les gens de bien ont avec les libertins, sont quelquefois utiles à ceux-ci, mais plus souvent pernicieuses aux premiers.

On peut dire des mauvaises sociétés ce que l'Écriture dit des mauvais entretiens (*): *elles* corrompent les bonnes mœurs, et sont, pour les jeunes gens sur-tout, l'écueil le plus funeste et le plus ordinaire de leur vertu. Une jeune Demoiselle de Besançon en fit la triste expérience. Elle fut sage et vertueuse, tandis qu'elle fréquenta des compagnes qui l'étoient. Une fille qui demeuroit dans une maison voisine, l'attira par son enjouement et ses artifices : elle changea bientôt. Elle ne pensoit plus qu'aux plaisirs et aux amusemens dangereux. La lecture des Romans et la parure faisoient sa principale occupation. Pour avoir de quoi satisfaire à sa vanité et à ses intrigues, elle déroboit à ses parens. On crut devoir avertir la mère de la conduite de sa fille, qui commençoit à causer du scandale; mais cette mère aveugle et idolâtre prit fort mal cet avis. Elle en fut punie comme elle le

(*) *Corrumpunt bonos mores colloquia prava.* I. Cor. 15.

méritoit. Sa fille devint si arrogante et si fière, qu'elle ouvrit enfin les yeux, et pleura amèrement les complaisances qu'elle avoit eues pour cette fille ingrate. Elle voulut la corriger, mais il étoit trop tard. Sa fille continua de fréquenter la même personne. Un jour de fête, elle sortit malgré sa mère, pour aller à la promenade avec cette fille et un jeune homme qu'elle aimoit. Elle sent tout-à-coup une vive douleur au visage, causée, à ce qu'on crut, par la piqûre d'une mouche venimeuse. Quelques momens après, elle eut mal au cœur et tomba en foiblesse. On la reporta chez elle. Son visage enfla d'une manière si horrible, que le Chirurgien fut obligé de lui donner plusieurs coups de lancette, qui la défigurèrent entièrement. Tous les remèdes furent inutiles. Elle mourut à l'âge de seize ou dix-sept ans, avec de grands témoignages de repentir.

Le remède le plus sûr contre la peste, est de fuir bien loin des lieux où elle est : le moyen le plus propre pour conserver l'innocence des mœurs, est d'éviter les mauvaises compagnies, qui sont la peste de l'ame. Quels discours et quelles actions ne s'y permet-on pas ! Tout ce qui peut flatter les passions les plus criminelles, tout ce qu'on a vu ou entendu, tout ce qu'on

a fait de plus scandaleux, y est raconté avec complaisance. La pudeur y est tournée en ridicule : la piété, la vertu y deviennent un objet de mépris et de dérision ; si quelqu'un propose de commettre le mal, il n'y a personne qui n'y acquiesce, et qui, comme le dit *St. Augustin*, d'après sa propre expérience, n'ait honte de n'avoir pas perdu toute honte. A quel danger n'est donc pas alors exposé le jeune homme même le plus vertueux ! Il craint de déplaire ou d'être moqué : peu à peu il se familiarise avec ce qui lui faisoit horreur auparavant ; et il finit par être aussi vicieux que les autres.

Quelle est donc l'imprudence de ces pères ou de ces mères, qui savent ou soupçonnent que leurs enfans fréquentent de mauvais sujets, des libertins, et s'endorment nonchalamment sur les suites ! Parens mous, ne vous plaignez plus de leur insolence, de leur indocilité, de leurs désordres : ce sont les effets ordinaires de la corruption de leurs mœurs, et des sociétés vicieuses que vous leur avez laissé voir. On vous en avoit averti ; mais le respect humain, une funeste complaisance vous aveugloient : il est juste que vous portiez la peine de votre criminelle complaisance. Vous voulez arrêter le mal ;

mais il n'est plus temps. Vos enfans ont fréquenté les méchans, ils sont actuellement aussi méchans que ceux qui les ont perdus.

Combien de fois n'a-t-on pas vu les fruits précieux d'une longue et sage éducation, détruits en peu de temps par le souffle empoisonné des compagnies dangereuses ! C'est ce qui arriva à ce jeune homme de qualité, dont parle le célèbre Chancelier *Gerson* (*). Doué d'inclinations vertueuses, docile à ses parens et à ses maîtres, appliqué à tous ses devoirs, il fut long-temps un modèle d'innocence et de piété : mais s'étant malheureusement lié avec un libertin, les discours et les exemples de cet ami corrompu l'infectèrent bientôt, et le pervertirent entièrement. Il se livra comme lui aux plus grands désordres. Atteint d'une maladie mortelle, le souvenir de ses crimes le jeta dans le désespoir. *Malheur à celui qui*

(*) *Jean Charlier*, surnommé *Gerson*, d'un village du Diocèse de Reims, où il naquit en 1363, devint par son mérite Chancelier de l'Université de Paris, et fut l'un des plus grands hommes de son siècle. On a recueilli tous ses Ouvrages en 5 vol. in-folio. Il joignoit à une profonde connoissance de la théologie beaucoup de piété et de dévotion ; il acquit une grande autorité dans l'Église Gallicane par ses lumières, ses vertus et la pureté de sa doctrine.

m'a séduit, dit-il au Prêtre qui l'exhortoit ! *mes crimes sont trop grands, pour que je puisse en espérer le pardon. Je vois l'enfer s'ouvrir pour me recevoir.* En prononçant ces dernières et terribles paroles, il expira (*).

Si cet infortuné jeune homme fut coupable, pour s'être laissé entraîner au mal, et pour n'avoir pas eu le courage de résister ou de fuir ; s'il mérita par ses criminelles complaisances d'être la victime des vengeances divines, à quels châtimens ne devoit pas s'attendre son infame corrupteur ? Quel sort terrible n'est-il pas réservé à tous ceux qui se font un jeu et un plaisir détestables d'apprendre à la jeunesse innocente le mal qu'elle ignore, qui corrompent ses mœurs par leurs exemples ou par leurs discours, et la détournent des exercices de piété par des railleries toujours si puissantes et si efficaces sur cet âge ! Quel compte redoutable n'auront pas à rendre ceux qui lui communiquent des livres pernicieux contre la Religion ou contre les mœurs, qui montrent ou font remarquer des peintures indécentes, ap-

(*) On peut voir ce fait plus détaillé dans l'*Ami des Enfans* : cet ouvrage, écrit avec une élégante simplicité, est rempli d'excellentes leçons données à la première jeunesse par un véritable ami.

prennent des chansons déshonnêtes, conduisent dans des spectacles et des lieux dangereux, où la plus courageuse et la plus solide vertu auroit peine à ne pas succomber! Ami scandaleux, vous auriez horreur de tremper vos mains dans le sang de votre jeune ami. Cependant, le mal que vous lui faites est infiniment plus horrible et plus funeste: vous seriez moins cruel à son égard, si vous lui enfonciez un poignard dans le sein. Cette ame que vous avez pervertie criera éternellement vengeanse contre vous, et ses cris seront entendus du souverain Juge.

Pour vous, parens, qui avez de la vertu, et qui voulez conserver à vos enfans celle que vous avez tâché de leur inspirer, vous ne sauriez trop les prémunir contre les funestes effets que produisent les mauvais exemples. Le jeune homme, agité tout à la fois par la fièvre qui le dévore, et tenté par les exemples corrupteurs que le monde offre à ses yeux, aura bien de la peine à se soutenir, si vous ne l'affermissez. Fortifiez-le donc; armez-le de bonne heure des plus sages conseils; revenez à la charge, à mesure que le péril augmente; ne vous lassez pas de travailler, jusqu'à ce que le caractère soit tout-à-fait formé. Faites-lui sur-tout bien connoître ceux dont il doit

le plus éviter la compagnie, et dites-lui avec ce zèle que doit vous donner votre tendresse, et ce ton persuasif qui est celui de l'amour : O mon fils, j'ai travaillé sans relâche jusqu'à présent à jeter dans votre ame les précieuses semences de toutes les vertus, et à les faire éclore. Je sens mon amour croître avec vos heureuses inclinations. Mais plus je vous aime, plus je tremble pour vous que vous ne veniez à former des liaisons suspectes et dangereuses. Vous desirez savoir quelles sont celles dont vous devez principalement vous défendre. Ce souhait, qui est pour moi d'un si heureux augure, je me hâte de le satisfaire.

Évitez sur-tout ces affronteurs de profession, qui vivent aux dépens du public, qui ne sont jamais si contens d'eux-mêmes, que lorsqu'ils ont trouvé quelque nouveau moyen de tromper l'ouvrier et le marchand, de bien manger, de bien boire, et de ne rien payer; d'emprunter et de ne point rendre, de duper la bonne foi des simples, et d'escroquer l'argent des enfans de famille.

Évitez encore tous ces jeunes gens gâtés, sans mérite et sans talens, dont les débauches les plus infames sont les plaisirs les plus délicats, qui se disputent la gloire des

excès, et qui se font un jeu de déshonorer les familles, de séduire les femmes, et de les décrier.

Évitez avec une égale horreur tous ces vieux libertins, qui se plaisent à insinuer à la jeunesse leurs sentimens pervers, comme pour perpétuer après eux leur libertinage, le soustraire au tombeau où ils vont être engloutis, et lui donner une affreuse immortalité. Hélas! verroit-on, mon fils, dans les jeunes gens tant de corruption, s'il ne se trouvoit de ces détestables corrupteurs, qui leur ouvrent malheureusement les yeux sur ce qu'ils devroient toujours ignorer, et les arrachent d'entre les bras de l'innocence, pour les jeter dans ceux de la volupté? Si par malheur vous faites société avec eux, vous êtes perdu, et peut-être pour toujours, comme ce jeune homme, dont je ne puis jamais me rappeler l'histoire sans frémir. Il menoit la vie la plus régulière et la plus innocente. Un misérable libertin l'entraîna dans un lieu de débauche, et le précipita dans le crime. Au sortir de là les remords l'assiègent, la fièvre le saisit, les transports lui montent au cerveau, et il meurt le même jour, sans avoir le temps de se repentir et de pleurer son crime. Son corrupteur crut le voir une nuit au milieu des flammes,

et l'entendre lui reprocher sa perte éternelle.

O mon fils, si les libertins vous invitent à venir avec eux, souvenez-vous de ce terrible exemple, refusez fermement, et résistez avec courage à leurs indignes sollicitations. Si un malheureux moment vous livre en leur compagnie, ou vous jette au milieu d'eux sans le savoir, appelez promptement à votre secours toutes les leçons de vertu que vous avez reçues, et fortifiez-vous contre leurs assauts, par le souvenir de toute l'horreur que mérite le vice, et du mépris profond que s'attire un débauché. Fuyez le plutôt qu'il vous sera possible, et fuyez loin. L'hôpital à trente ans, et à la mort l'impénitence : c'est tout ce qui reste du commerce des libertins. Quand on est souvent dans leur compagnie, et dans celle des étourdis, on est exposé à se voir impliqué dans quelque fâcheuse aventure, qui a des suites graves dont il n'est pas toujours facile de se tirer, sans qu'il en coûte l'honneur, les biens et quelquefois la vie.

Rien n'est plus dangereux pour vous, mon fils, que la société des libertins : si vous les fréquentez, ils deviendront infailliblement le triste écueil de votre vertu. Fuyez-les donc, je ne cesserai de vous le

répéter ; fuyez la compagnie des méchans ; leur commerce infailliblement vous rendroit semblable à eux. Voudriez-vous vivre avec des pestiférés ? Non, sans doute, vous appréhenderiez d'être bientôt atteint de leur maladie. Conduisez-vous de la même manière avec ceux dont les discours et les exemples ne tarderoient pas à infecter votre ame, et à lui donner la mort. Défiez-vous de leurs artifices. Ils vous attireront par les apparences trompeuses de la douceur et de l'amitié. Mais cette douceur n'est qu'un piége qu'ils vous tendent, pour vous entraîner avec eux dans l'abyme du vice. Ne comptez ni sur votre vertu ni sur vos résolutions. Il ne faut souvent qu'un mauvais entretien, pour renverser la vertu qui paroissoit la plus affermie, pour détruire les plus heureuses inclinations.

Enfin, mon fils, ajoutera ce père vertueux et chrétien, vous avez des mœurs et de la religion : craignez la société de ceux qui peuvent vous les faire perdre. Le libertinage de l'esprit marche à la suite du libertinage du cœur, et il est encore plus contagieux et plus funeste. Écoutez-en la preuve dans le trait que je vais vous raconter. *Grégorio Léti* (*), auteur de plu-

(*) Né en Italie, il mourut à Amsterdam en 1701, âgé de 71 ans. Il passa sa vie dans les pays protestans

sieurs histoires connues, avoit fait dans sa première jeunesse ses études à Cosence chez les Jésuites. Il fut appelé à Rome par un oncle qui vouloit le faire Ecclésiastique: mais il refusa d'entrer dans ses vues. Il revint à Milan sa patrie, et y demeura deux ans. Ce fut là, qu'abandonné à lui-même, il perdit, bientôt, par la compagnie des impies qu'il fréquenta, les principes de religion qu'il avoit reçus. Quelque temps après, il se mit à voyager, et passant par Aquapendente, dont son oncle étoit devenu Évêque, il alla le voir. Comme il tenoit des propos fort libres sur la Religion, ce Prélat lui dit: *Dieu veuille, mon*

à Lausanne, à Genève, en Angleterre, en Hollande, se faisant chasser presque par-tout. Il a fait un grand nombre d'Ouvrages, la plupart d'histoire ou de politique. On le regarde comme le *Varillas* de l'Italie. En effet, il n'eut pas plus de respect que *Varillas* pour la vérité, et il déshonora comme lui l'Histoire par des fictions. La Dauphine, épouse du fils de *Louis XIV*, lui ayant demandé si tout ce qu'il disoit dans la Vie du Pape *Sixte-Quint* étoit vrai, il répondit: *Une fiction agréable vaut mieux qu'une vérité*: maxime qui paroit aussi avoir été celle de M. *de Voltaire*, qui disoit que *le plus grand défaut d'un Écrivain étoit d'ennuyer*. Mais ce n'étoit pas toujours seulement pour orner son récit, que *Grégorio Leti* inventoit; c'étoit par des motifs plus condamnables encore, par un esprit d'adulation ou de satire.

neveu, que vous ne deveniez pas quelque jour un grand hérétique; mais pour moi, je ne veux plus vous avoir dans ma maison. Ce que craignoit ce sage Prélat, ne manqua pas d'arriver. *Léti* alla à Genève, y fit connoissance avec un Calviniste libertin, et acheva de se perdre par ses conversations. Il fit profession publique de la religion Protestante, resta Calviniste toute sa vie, se déshonora par des libelles contre les Princes, vécut, quoiqu'avec des talens, destitué de biens et de protections, et mourut presque subitement à Amsterdam.

Mais qu'ai-je besoin, mon fils, de vous rapporter des exemples anciens, tandis que vous en avez de si tristes sous vos yeux, dans ce siècle malheureux d'impiété? *L'irréligion* marche aujourd'hui la tête levée, et conspire ouvertement contre Dieu. Décorant sa fausse sagesse du nom de philosophie, elle a formé l'horrible complot de renverser les autels, de déraciner la foi, de corrompre l'innocence et d'étouffer dans les ames tout sentiment de vertu. Résolue de porter à la Religion les coups les plus funestes, elle exhorte, par mille discours téméraires et par une multitude d'écrits scandaleux, à briser ses liens, à secouer son joug. Nos prétendus Sages voient avec complaisance la jeunesse courir en foule

à leurs leçons, et boire avec avidité le poison de l'erreur dans les coupes perfides qu'ils lui présentent. Ils ne comprennent pas qu'ils ne sont que les exécuteurs de la vengeance divine, qui se sert d'eux dans la profondeur de ses desseins, pour perdre ceux qui méritent de périr par l'abus qu'ils font des graces de Dieu. Leurs succès rapides les enhardissent à produire tous les jours de nouveaux blasphèmes. Mais attendons les momens du Seigneur : il viendra dans sa colère souffler contre cet amas pompeux d'iniquités, et il le réduira en poudre. Craignez, mon fils, d'être enveloppé dans leur ruine. Fuyez-les avec la même horreur qu'on fuit la vue du serpent prêt à lancer son venin. Puisqu'ils veulent se corrompre et vous corrompre avec eux, fendez la presse, retirez-vous à l'écart, ou allez respirer un air plus pur dans la compagnie des gens de bien.

Car ne vous y trompez pas, mon fils ; presque tous les impies sont des libertins publics ou cachés. Une expérience journalière, bien honteuse pour le parti de l'impiété, ne nous apprend-elle pas que les doutes, par rapport à la Religion, ne surviennent dans l'esprit, que quand les passions sont devenues les maîtresses du cœur ?

On n'entre dans les voies de l'irréligion qu'après avoir abandonné celles de l'innocence. Pour un homme peut-être irréprochable dans ses mœurs, que l'incrédule produira de son côté, on lui en opposera mille, livrés aux excès de la plus honteuse licence, et qui sont comptés parmi ses héros. Aussi une personne qui en avoit vu beaucoup et qui les connoissoit bien, assuroit-elle qu'elle n'avoit point vu d'homme plus scandaleux dans sa façon de vivre et de penser qu'un impie de profession. En faut-il davantage, mon fils, pour les avoir en horreur, les fuir et les détester ?

Ainsi parlera un père sage et vertueux ; et ne doutons pas que de telles leçons, soutenues de toute la force de son exemple, ne fassent de profondes impressions sur un fils bien né et docile.

Les Fats. Le fat ou le petit-maître est l'espèce d'homme la plus vaine et la plus méprisable qui végète sur la surface de la terre. Sa principale attention est d'avoir toujours au besoin les essences et les eaux de senteur les plus parfaites; de faire également provision de toutes les historiettes courantes, et des prétendus secrets répandus sous le manteau; de s'ingérer à tort et à travers dans tous les propos de la conversation, pour les ramener de gré ou de force à la plaisanterie; de trouver à ce qu'ont dit les autres une finesse et des intentions auxquelles ils n'ont point pensé, moins pour faire juger favorablement de leur esprit, que du sien; et de diversifier, selon les circonstances, les doucereuses formules de complimens qui ont cours.

Le petit-maître, dit un de nos plus élégans Écrivains (*), triomphe sur-tout à table par la multitude et par l'importance de ses services: il possède au suprême degré l'art merveilleux de disséquer un poulet sur les pointes de sa fourchette sans le démembrer.

(*) *Spectacle de la Nature*, tome VI.

A l'œil, à l'odorat, il décide sans appel du degré de bonté, du point de cuisson, et des raisons de préférence. Il lève les incertitudes, prévient tous les besoins, devine les intentions. Il a l'œil par-tout : sans lui on oublieroit pourquoi on s'est mis à table. C'est sur lui que tout roule.

A le voir danser, pirouetter sur son talon, chanter, siffler, se présenter au miroir, s'enfoncer dans un fauteuil, ouvrir un livre et le jeter à la troisième ligne, on s'imagineroit que cet homme ne pense point ; que c'est une marionnette qui obéit à la première impression : mais c'est prendre de lui une idée fausse. Il n'est pas croyable combien il met de dessein et de réflexion dans tout ce que vous lui voyez faire le plus brusquement. Il sait le profit qu'il tirera d'un geste. Il voit à quoi peut servir une attitude, un souris, une parole, une négligence. Vous le voyez marcher. Il ne se propose d'arriver nulle part, mais son dessein est de montrer qu'il a la jambe bien faite, ou les épaules bien effacées. S'il rit, ce n'est pas qu'on ait rien dit de spirituel ; souvent on n'a rien dit : mais il apprend aux nouveaux venus qu'il a les dents fort blanches. Il est bien aise de leur donner promptement une idée avantageuse de sa personne.

Tous ces charmans artifices qu'il sait si bien employer au besoin, tous ces menus avantages qu'il se procure de momens en momens, par mille petits riens adroitement rapprochés, montrent la vaste étendue et l'étonnante capacité du galant homme. Son grand secret est de donner toujours un air de hasard, d'étourderie ou d'indolence à ce qu'il fait avec le plus de réflexion.

C'est sur-tout qu'il sait donner le change. Vous le voyez partir subitement : on croiroit qu'une affaire de conséquence le demande ailleurs. On le rappelle : il faut fermer toutes les portes : on a bien de la peine à le retenir. C'est pour lors qu'il est le plus désœuvré, et qu'il avoit le plus d'envie de rester avec vous : il ne savoit que devenir en vous quittant. Mais il est bien aise de se faire remercier de sa complaisance.

Un homme qui sait manier tant de différens intérêts, qui se perfectionne tous les jours dans l'art d'en imposer, et qui sait évaluer jusqu'au profit qu'il peut tirer de la position de son poignet ou de l'alongement de son petit doigt, peut devenir un excellent comédien : il n'est même que cela. Joignez-y des manières aisées, nombre de gesticulations opérées par la légèreté du corps et plus souvent par celle de l'esprit;

beaucoup de mots recherchés, mais vides de sens; et sur le tour, un petit vernis de la philosophie à la moderne, un ris moqueur de tous les préjugés qu'il fronde en pirouettant sur un pied ou se regardant avec complaisance dans toutes les glaces. Ne sont-ce pas là trait pour trait tous nos petits-maîtres et nos jeunes gens de bon ton? Ces êtres frivoles corrompent, par leurs mauvais principes, quantité de femmes d'un certain monde; et ces femmes à leur tour gâtent l'esprit des jeunes gens sans expérience, qui les approchent, et dont elles sont néanmoins presque toujours les dupes. Car les petits-maîtres ayant pour règle de courir après tous les objets nouveaux, sans en aimer aucun, ils méprisent, pour l'ordinaire ces mêmes femmes à qui ils prodiguent tant de louanges.

On voit, par le portrait que nous venons d'en esquisser, que le fat est une espèce d'homme, dont la vanité seule forme le caractère, qui n'agit que par ostentation, et qui, voulant s'élever au-dessus des autres, fait tout ce qu'il faut pour être méprisé de tous. Familier avec ses supérieurs, important avec ses égaux, impertinent avec ses inférieurs, il tutoie, il protége, il méprise. Vous le saluez, il ne vous voit pas; vous lui parlez, il ne vous

écoute pas ; vous parlez à un autre, et il vous interrompt. Il lorgne, il persiffle au milieu de la compagnie la plus respectable et de la conversation la plus sérieuse. Soit qu'on le souffre ou qu'on le chasse, il en tire également avantage. Il offre une place dans sa voiture, et il laisse prendre la moins commode. Il n'a aucune connoissance, cependant il donne des avis aux savans et aux artistes. Il parle à l'oreille de ses gens. Il part : vous croyez qu'il vole à un rendez-vous, il va souper seul chez lui. Il se fait rendre mystérieusement en public des billets vrais ou supposés. Il fait un long calcul de ses revenus, il n'a que soixante mille livres de rente, il ne peut pas vivre. Il consulte la mode pour ses travers comme pour ses habits, pour ses indispositions comme pour ses voitures, pour son médecin comme pour son tailleur. Il n'ose avouer un parent pauvre ou peu connu : il se glorifie de l'amitié d'un Grand, à qui il n'a jamais parlé ou qui ne lui a jamais répondu. Pour peu qu'il fût fripon, il seroit en tout le contraste de l'homme de mérite. En un mot, c'est un homme d'esprit pour les sots qui l'admirent, c'est un sot pour les gens sensés qui le méprisent.

La passion favorite du petit-maître est de se distinguer par la bizarrerie de ses goûts, par la vanité de ses habillemens : il lui faut des folies changeantes, des idées toutes neuves, des plaisirs tout frais. C'est un courtisan des Dames, un agréable. Le fat est enchanté de lui-même ; aussi aime-t-il à se montrer. Il croit plaire à tout le monde, et être admiré de ceux même qui se moquent de lui. Quoiqu'on n'apperçoive en lui rien de grand que l'opinion qu'il a de lui-même, il est tout rempli de son prétendu mérite, et croit que personne ne le vaut. Il a la plus haute idée de ses talens, et il est le plus content du monde de sa personne. Un fat qui ressembloit à celui dont nous venons de parler, mena un jour chez une Dame de considération le jeune Marquis *de Tiercevilles*, dont la physionomie peu spirituelle n'annonçoit pas autant d'esprit qu'il en avoit. Il dit en entrant : Madame, je vous présente M. le Marquis *de Tierceville*, qui n'est pas si sot qu'il le paroît. *C'est, Madame*, reprit aussitôt le jeune Marquis, *la différence qu'il y a entre Monsieur et moi.*

Le fat est entre l'impertinent et le sot : il n'a ni l'insolence du premier ni la bêtise du second ; mais, comme tous les deux, il choque ;

choque, il rebute, il dégoûte. Le sot n'a pas assez d'esprit pour être fat, le fat n'a pas assez de jugement pour être homme d'esprit. Le fat qui a quelque esprit en abuse, et ne sait pas s'en servir à propos. Il est affecté dans ses expressions comme dans ses manières. Un jeune fat disoit devant M. *de Montal*, que M. *de Turenne* étoit un joli homme. *Et moi*, dit-il, *je vous trouve un joli sot, de parler ainsi d'un si grand homme* (*).

Le fat qui a peu d'esprit, s'en console, en méprisant ceux qui en ont : c'est un dédommagement qu'on ne doit pas lui envier. Un fat de cette espèce se plaignoit, dans une compagnie, de la grande dépense qu'il étoit obligé de faire pour nourrir dix chevaux. Au lieu d'avoir tant de chevaux dans votre écurie, lui disoit-on, que ne réservez-vous une partie de votre revenu pour vous procurer la compagnie des gens d'esprit. Le fat, qui ne sentoit pas le bon conseil qu'on lui donnoit, répondit : *Mes chevaux me traînent, mais les gens*

(*) *Joli* signifie moins que *grand* : aussi *Boileau* fait-il dire à son campagnard, pour le rendre ridicule :

A mon gré le *Corneille* est joli quelquefois.

Le *beau* est grand, noble et régulier : le *joli* est fin, délicat et mignon.

d'esprit..... *Les gens d'esprit*, lui repartit aussitôt quelqu'un, *vous porteront sur leurs épaules.*

Un Philosophe Anglois rapporte un trait qui montre bien ce que les gens de la plus basse condition pensent eux-mêmes de l'espèce d'hommes dont nous parlons. Il dit que rêvant un jour dans une des promenades publiques de Londres, un laquais vint le distraire de ses réflexions profondes. Il portoit dans ses bras un petit chien, qu'il posa doucement sur l'herbe, précisément devant notre Philosophe. Il l'invitoit à marcher; mais l'animal capricieux, trop gras d'ailleurs, trop indolent, étoit sourd aux prières, et demeuroit nonchalamment étendu sur le gazon. *Donnez-lui un coup de pied*, lui dit le Philosophe, *il vous suivra, je vous le garantis.* Je le crois, Monsieur, répondit le laquais; mais si j'avois l'audace de frapper César, je serois infailliblement chassé : il est le favori de ma maîtresse. *Votre maîtresse n'est pas mariée, je suppose.* Elle l'est depuis dix ans. *A-t-elle des enfans?* Elle n'en a que sept. *Et ce vil animal est son favori! je ne lui suppose pas même une ame supérieure à celle de son chien. Une telle condition peut-elle vous plaire?* Monsieur, la Providence m'a mis dans la nécessité de servir; je remplis ma destinée,

et je suis toujours content de l'emploi que me donnent mes maîtres. J'avoue qu'il n'est pas agréable d'être le conducteur d'un chien : ma précédente condition étoit cependant pire encore, je servois un fat : il n'y avoit pas de tourmens que ses caprices et ses hauteurs ridicules ne me fissent endurer : j'étois dans la dure nécessité de me soumettre à tout. Viens, viens ici, mon pauvre César ; vas, je dois l'avouer, il vaut encore mieux te garder que de servir mon premier maître. Il se baissa, prit l'animal, et bourdonnant un air, il continua de promener César.

La philosophie de cet homme, ajoute l'Auteur, valoit mieux que la mienne. Il est quelquefois nécessaire de comparer son état avec un état plus malheureux ; c'est le moyen d'être toujours content. Mais savoir s'accommoder à une condition aussi humiliante que celle de conduire un chien ou d'obéir à un fat : en vérité c'est l'effort de la sagesse.

Qu'il nous soit permis d'ajouter aussi une réflexion, que nous fait naître l'histoire que nous venons de rapporter. S'occuper uniquement des animaux, comme font aujourd'hui tant de personnes, les caresser tout le jour, avoir pour eux des soins, des attentions qu'on n'auroit peut-

être pas pour des hommes : est-ce là être homme soi-même ? Leur prodiguer des friandises, des douceurs qui seroient bien plus nécessaires à de pauvres malades : est-ce avoir de l'humanité et de la religion ?

Les femmes sur-tout ont un foible extrême pour les petits animaux qu'elles ont pris en amitié. C'est une vraie petitesse, qui ne leur fait pas beaucoup d'honneur dans l'esprit des gens sensés : mais combien sont-elles encore plus inexcusables, lorsqu'elles se portent à de ridicules excès d'affliction ou à de violens transports de colère, si elles viennent à les perdre ! L'envie de les guérir, s'il est possible, de cette double folie, qui n'est pas moins déshonorante pour leur sexe que la fatuité de nos petites-maîtresses, et qui souvent est aussi fâcheuse pour les autres que pour elles-mêmes, nous engage à leur rapporter ici un beau trait, bien digne de leur imitation en pareil cas.

La Princesse d'*Orange*, qui vivoit sur la fin du 17.ᵉ siècle, avoit un petit perroquet tout blanc, avec une huppe et une queue couleur de feu : il ne faisoit pas moins de plaisir à l'entendre qu'à le voir. Aussi la Princesse avoit-elle pour lui un attachement inexprimable. Un jour que

rentrant chez elle, au retour d'une partie de chasse, elle couroit pour le revoir, elle trouva ses filles baignées de pleurs, et qui se jetèrent à ses pieds. *Où est mon perroquet*, dit la Princesse ? Ah ! répondirent-elles, sa cage s'est ouverte, et il s'est envolé ; nous n'avons jamais pu le retrouver, quelque recherche que nous ayons faite. Les pleurs redoubloient pendant ce récit. Elles avoient sujet de tout craindre du caractère plein de feu de la Princesse et de son attachement pour l'oiseau. Quel fut leur étonnement, lorsqu'elles entendirent cette Princesse leur dire avec bonté : *Vous êtes bien folles de pleurer pour cet animal : il n'y en a point, quelque beau qu'il soit, qui mérite nos larmes. Il faut se consoler de ce petit malheur. Je vous ordonne de ne pas vous en chagriner plus que moi. Je ne vous en veux aucun mal ; car, sans doute, ce n'est pas votre faute.* Non assurément, Madame, s'écrièrent ces filles. *Eh bien !* repartit la Princesse, *ne pleurez donc pas.* Elle passa ensuite dans son appartement, d'où elle renvoya encore ordonner à ses filles de ne point s'affliger de la perte du perroquet.

Et les pédans. Nous entendons par *pédant* un savant grossier, opiniâtre, qui a plus l'usage des livres que du monde, et plus de lecture que de jugement. Le pédant aime à faire parade de sa science, il l'étale aux yeux des ignorans, et saisit toutes les occasions de la montrer. Il débite gravement ses pensées ou plutôt celles des autres; car il ne pense guère, il se contente de savoir ce que les autres ont pensé; c'est un mulet chargé du bagage d'autrui. Il cite sans cesse quelque Auteur ancien ou moderne. Il parle latin devant les femmes, et grec devant ceux qui ne savent que le latin: il a raison, car il est souvent de son intérêt qu'on ne l'entende pas. Pétri d'orgueil et de vanité, le pédant n'ouvre la bouche que pour contredire; il ne respire que la dispute et la chicane; il dit son sentiment d'un ton décisif et magistral. Il raisonne peu, quoique grand raisonneur. Il est, en un mot, tel que *Boileau* le dépeint,

Un pédant enivré de sa vaine science,
Tout hérissé de grec, tout bouffi d'arrogance,
Et qui de mille Auteurs retenus mot pour mot,
Dans sa tête entassés, n'a souvent fait qu'un sot.

Un pédant de cette espèce disoit un jour au Poëte *Théophile :* Vous avez beaucoup d'esprit, c'est dommage que vous ne soyez pas savant. *Vous êtes fort savant*, repartit Théophile, *c'est dommage que vous n'ayez point d'esprit.*

Il ne faut pas s'étonner si la science produit d'ordinaire beaucoup de vanité : un érudit doit naturellement être plus vain qu'un homme d'esprit, de génie même. Il est doux, il est agréable de faire de nouvelles combinaisons, de trouver des rapports justes, des allusions fines, des tours ingénieux, d'offrir des chocs étincelans d'idées, qui plaisent et obtiennent toujours le doux sourire ou les éclats flatteurs de l'approbation. Ce sont d'heureux hasards et de bonnes fortunes, qui n'arrivent qu'aux gens d'esprit ; mais enfin c'en sont, et par-là même elles ne dépendent point de nous. C'est un éclair qui ne fait que passer, une lumière vive qui naît si subitement qu'elle semble venir d'ailleurs. C'est un magasin superbe, où brillent l'or, l'argent, les pierres précieuses ; mais où tout n'est pas de bon aloi, et où se trouvent plus d'une happelourde, qu'on est honteux d'avoir prises pour des perles et des diamans. Le génie qui crée et qui invente, étonne par ses conceptions pro-

fondes, par ses idées neuves, par la singularité de ses pensées, par la sublimité de son vol hardi qui enlève l'admiration et la mérite. Mais la sphère de l'invention est d'assez peu d'étendue, et d'ailleurs il n'est pas rare de voir celui qui avoit surpris par la hauteur de son élévation, tomber un moment après par une chûte qui surprend encore plus. Il n'en est pas ainsi de la science : elle marche à pas plus sûrs et plus égaux : elle est d'un usage plus fréquent, et a de quoi flatter par la supériorité des connoissances qu'elle donne, et par le plaisir qu'on éprouve à savoir plus ou mieux que tant d'autres. L'érudition encore est inépuisable, c'est un pays immense; on y voit tous les jours augmenter ses richesses; et l'on met sa gloire à jouir d'une science, louable sans doute à quelques égards, mais qui ne vaut pas toujours le temps qu'on emploie à l'acquérir, et qui rend quelquefois ridicule par l'importance qu'on y attache.

Le Comte de *Gondomar*, Ambassadeur d'Espagne auprès de *Jacques I*, Roi d'Angleterre, s'entretenoit en latin avec ce Prince, pour lui faire sa cour. Le Monarque Anglois, qui parloit fort correctement cette langue, se mit à rire de quelques fautes que le Comte faisoit. L'Am-

bassadeur piqué lui dit : *Le latin que je parle est le latin d'un Roi, et celui de votre Majesté est le latin d'un pédant. Henri IV* ne l'appeloit jamais que *maître Jacques* (*).

C'est dans les Colléges et parmi les précepteurs, qu'il est plus ordinaire de trouver les pédans dont nous parlons. Ils en portent quelquefois le nom, et il faut convenir qu'il y en a qui le méritent. Accoutumés à parler d'un ton décisif et absolu, ils prennent insensiblement et sans qu'ils s'en apperçoivent, un certain air de pé-

---

(*) Fils de *Marie Stuart*, il étoit Roi d'Écosse, lorsqu'il fut nommé par la Reine *Élizabeth* pour lui succéder au trône d'Angleterre. Persécuteur des Catholiques dont il se fit haïr, Théologien jusqu'au pédantisme, il préféra le plaisir de la controverse et des vaines discussions aux plus importantes affaires; enflé de son érudition, il étoit soupçonneux et jaloux du mérite qu'il n'avoit pas; livré à ses favoris et à tous ceux qui flattoient ses fantaisies et ses passions, il acheva de s'aliéner le cœur de ses sujets par ses profusions inconsidérées, par son indolence coupable, par ses inconséquences, sa foiblesse et son orgueil. Plus indolent que pacifique, plus foible que bon; fier et lâche, politique mal-habile, *Jacques premier* sembla n'être monté sur le trône de la Grande-Bretagne, que pour laisser à son malheureux fils, *Jacques second*, une succession funeste, la haine de ses peuples, l'indignation du Parlement, et un Royaume en proie aux flammes d'une guerre civile. *Dict. Encycl.*

dantisme. Mais on doit avouer aussi que la pédanterie y est beaucoup plus rare aujourd'hui qu'autrefois. Parmi ceux qui sont chargés de l'emploi d'instruire la jeunesse, on en voit souvent qui réunissent les lumières de l'esprit et le goût des bienséances, les connoissances littéraires et l'usage du monde, la politesse et les talens; et leur exemple fait voir que ce n'est pas *la* science qui gâte l'esprit, mais l'esprit faux ou tourné à la pédanterie qui gâte la science.

La pédanterie étant, selon la remarque de *la Rochefoucauld*, un vice de l'esprit, encore plus que de la profession, il n'est pas rare de trouver, même dans les personnes du monde, des pédans d'une autre espèce, et qui ne se doutent peut-être pas qu'ils le soient. Ce sont ceux qui aiment à faire voir qu'ils savent et qu'ils ont lu, qui relèvent avec soin une erreur d'histoire ou de géographie échappée dans la conversation, un mot mal prononcé, un terme peu exact, une expression impropre ou inusitée. Ils semblent être à l'affut des pensées, pour surprendre celles des autres, et s'applaudissent de les trouver en défaut. Remplis pour eux-mêmes d'une haute estime, que souvent ils ne partagent avec personne, ils veulent faire pa-

rade d'une supériorité d'esprit et de connoissance, et ils ne montrent que plus de pédanterie et de fatuité. Si c'est avec des personnes au-dessus par l'âge ou le rang, c'est défaut de jugement ou d'éducation. C'est une impolitesse grossière et qui choque, à moins qu'on ne le fasse avec beaucoup de ménagement et d'adresse, et avec les égards convenables. *Henri IV* ayant dit *un cuiller d'argent*, tous ses Courtisans se regardèrent. Il consulta *Malherbe* qui se trouvoit là, et il lui demanda si *cuiller* étoit masculin. *Ce mot*, répondit Malherbe, *sera toujours féminin, jusqu'à ce que votre Majesté ait fait un édit, qui ordonne sous peine de la vie qu'il devienne masculin. Henri IV* sourit, et sut bon gré au Poëte de ne lui avoir pas déguisé la vérité.

Malherbe n'étoit pas toujours si réservé, et personne ne porta même peut-être plus loin la pédanterie dont il est ici question. Comme il s'étoit particulièrement attaché à la pureté de la langue Françoise, il ne pouvoit souffrir qu'on la violât impunément devant lui. Il reprenoit librement jusqu'aux Princes et aux Seigneurs de la Cour, lorsqu'il leur échappoit quelques termes impropres ou quelque prononciation vicieuse.

Celui qui montre sa science mal-à-propos, ne fait voir que sa vanité. On doit aimer la science, et travailler à en acquérir, mais il ne faut pas chercher à en faire parade. Ce défaut n'est peut-être pas maintenant beaucoup à craindre, sur-tout par rapport à l'érudition profonde. On donne au contraire dans un autre excès. C'est une espèce de mérite aujourd'hui que de faire peu de cas de l'érudition, et c'est même un mérite que bien des gens se contentent d'avoir. Depuis que de beaux esprits se sont plu à jeter un ridicule sur les savans et sur la science qu'ils traitent de pédanterie, on a craint une qualification si injurieuse; et l'on se garde bien de se donner la peine d'acquérir de l'érudition, qui mettroit en butte aux traits des mauvais plaisans. Les hommes pourvus de quelque esprit, mais paresseux, ont saisi avec empressement ce prétexte; et pour excuser ou justifier leur ignorance; ils n'ont pas manqué de dire qu'il valoit mieux travailler à polir l'esprit et à former le jugement, qu'à entasser dans sa mémoire ce que les autres ont dit et pensé; comme si la meilleure terre pouvoit produire long-temps sans engrais, ou le feu le plus vif subsister sans aliment. Trop prévenus pour aimer à s'instruire, ou trop inappliqués

pour le faire, ils ont blâmé ou méprisé les savans qu'ils ne pouvoient imiter; car le moyen le plus ordinaire de se consoler de son ignorance, est de mépriser ce qu'on ne sait pas.

Mais, malgré la critique amère de ces censeurs ignorans, les gens sensés feront toujours cas du savoir. Celui qui ne sait rien, peut-il être estimé ? Il naît tous les jours des occasions, où l'amour propre souffre vivement de l'ignorance; on est honteux et confus de ses méprises. La science orne l'esprit, étend les lumières, fournit à la conversation. Quelqu'un a fort bien dit que l'homme sage doit employer la première partie de sa vie à s'entretenir avec les morts, la seconde avec les vivans, et la troisième avec soi-même. Quiconque néglige le commerce des morts, ne sera jamais agréable aux vivans.

Ce n'est pas qu'il faille s'enterrer dans son cabinet, ni ambitionner une vaste et profonde érudition. Trop d'étude rend sombre et abstrait, trop de retraite rouille et engourdit. Il faut savoir : mais préférablement à tout il faut savoir vivre. Choisissez un milieu judicieux entre l'ignorance et le profond savoir. Ayez l'esprit plus orné que chargé. Cultivez votre mémoire, sans l'accabler. Étendez vos connoissances,

mais sur-tout ne les prodiguez point, et n'en faites jamais ostentation ; ménagez l'amour propre des autres, et que votre science se montre comme malgré vous. Ne donnez pas dans le pédantisme d'un savantasse, qui cherche encore plus à montrer sa science qu'à en avoir, et à passer pour savant qu'à l'être.

Imitez plutôt la louable modestie de *Platon*, qui retournant de Sicile en Grèce, et passant par la ville d'Olympie pour voir les jeux, s'y trouva logé avec des étrangers de distinction. Il conversa et demeura plusieurs jours avec eux, d'une manière très-simple et fort unie, sans rien faire connoître de lui autre chose, sinon qu'il s'appeloit *Platon*. Ces étrangers étoient charmés d'avoir trouvé un homme si doux, si affable et d'une si bonne société. Mais comme il ne parloit que de choses fort ordinaires, ils ne crurent jamais que ce fût ce grand Philosophe, dont la réputation faisoit tant de bruit. Les jeux finis, ils allèrent avec lui à Athènes, où il les logea. Le lendemain, ils le prièrent de les mener voir ce fameux Philosophe, disciple de *Socrate*, et qui portoit le même nom que lui. Il leur dit en souriant : *Le voici*. Les étrangers ne pouvoient revenir de leur étonnement. Surpris et charmés, ils se firent

de secrets reproches de n'avoir pas discerné tout le mérite de ce grand homme, à travers les voiles de la simplicité et de la modestie dont il se couvroit, et l'en admirèrent davantage.

On rapporte de *Gassendi* (*) un trait à peu près semblable : car en fait de modestie, les grands hommes souvent se ressemblent sans se copier. Il s'étoit acquis l'estime générale par la beauté et la délicatesse de son esprit, par la profondeur et la variété de ses connoissances, par le nombre et l'excellence de ses ouvrages. Mais il étoit aussi modeste que savant. Lorsqu'on le prioit de dire son avis sur une question, il s'excusoit, exagéroit son ignorance ; et quand il étoit obligé d'expliquer son sentiment, c'étoit toujours

(*) Prévôt de la Cathédrale de Digne en Provence, Professeur-Royal de Mathématiques à Paris, Philosophe célèbre, qui semble tenir le milieu entre *Descartes* et *Newton*, les deux grands hommes qui aient illustré la philosophie. Il écrivit contre le premier, et sembla préparer les voies au second en prenant d'*Épicure* et de *Démocrite* le système du vide. Il embrassa la physique d'*Épicure*, qu'il réforma et qu'il fit valoir. Il joignoit à la science de la philosophie et des mathématiques, la connoissance des langues et une profonde érudition. Il composa un grand nombre d'ouvrages qui sont très-estimés, et mourut en 1655.

avec la sage retenue d'un homme, qui paroît plutôt desirer de recevoir des lumières que d'en donner. Il étoit parti de Paris pour la Provence, avec un Conseiller, qui ne le connoissoit que de réputation. Arrivés à Grenoble, le Conseiller rencontra dans la rue un de ses amis, qui, après les civilités ordinaires, lui dit qu'il alloit rendre visite à un grand et célèbre Philosophe, dont il venoit d'apprendre l'arrivée, et qui s'appeloit *Gassendi*. A ce nom le Conseiller pria son ami de souffrir qu'il l'accompagnât. *J'en ai entendu parler avec tant d'éloges*, ajouta-t-il, *et il y a si long-temps que je desire de le voir, que je ne laisserai pas échapper cette occasion.* Mais quelle fut sa surprise, lorsque dans *Gassendi* il reconnut le compagnon de son voyage ! Il ne se lassoit point d'admirer la modestie de cet homme illustre, qui pendant tout le voyage n'avoit pas dit un mot qui pût le déceler.

Choisissez vos amis.

SOYEZ, s'il se peut, aimé de tout le monde ; mais n'ayez qu'un certain nombre d'amis, et choisissez-les bien. Prudent et judicieux dans son choix, l'homme sage cherche moins à en avoir beaucoup, qu'à en avoir de bons : il regarde l'amitié comme un sentiment trop respectable et trop précieux, pour être prodiguée, et il croit avec raison qu'on a très-peu d'amitié, quand on a beaucoup d'amis. Il n'en veut point qui ne soient vraiment dignes d'être aimés. Il ne leur donne son amitié et sa confiance qu'après les avoir long-temps éprouvés, parce que c'est pour long-temps : difficile à prendre des amis, plus difficile encore à les quitter. Comme lui, pesez, examinez avec soin, faites votre choix avec lenteur. Est-il fait ? que ce soit pour toujours. C'est folie de donner son cœur et de le reprendre. Attachez-vous à votre ami jusqu'à la mort : cette constance vous honorera encore plus que lui. Si vous courez quelque risque, songez que c'est pour acquérir le plus grand des biens, celui que vous ne pouvez jamais acheter trop cher.

Que de biens précieux on possède dans un véritable ami ! On y puise la sagesse ;

les lumières et le bonheur. Les ames ont besoin de converser ensemble pour s'éclairer. Le choc même des opinions contraires fait jaillir l'étincelle cachée de la vérité : elle s'offre plus vîte, elle se montre plus brillante à deux amis qui la cherchent ensemble.

O divine amitié, nœuds sacrés et puissans,
Doux rapport des esprits, des goûts, des *sentimens*,
Plaisirs purs et profonds, délices de la vie,
Vous charmez les langueurs de mon ame affoiblie.
J'ai des amis constans, éclairés, vertueux ;
Avec eux je puis tout, et ne puis rien sans eux.
Ils arment ma raison de leurs conseils utiles :
Leur main vers la vertu conduit mes pas débiles ;
Et mon esprit, semblable aux foibles arbrisseaux,
S'élève en embrassant ces superbes ormeaux.

Quelle source pure, quelle source abondante de joie et de vrais plaisirs ne coule pas du sein d'un ami sincère ! Qu'on doit plaindre l'homme qui est privé de la plus grande douceur de la vie, d'un véritable ami, dans le sein duquel il puisse déposer sûrement ses chagrins, ses inquiétudes, ses secrets, qui partage avec lui ses peines et sa joie !

Mais pour le trouver, cet ami, il faut l'être soi-même. La vraie amitié est un échange de sentimens, ou, si l'on veut, un doux mariage de deux cœurs, qui s'unissent ensemble et se confondent. C'est une er-

reur aveugle et trop commune aux Grands, dit *Young*, de s'imaginer qu'ils peuvent avoir le cœur d'autrui, sans jamais donner le leur. Ils croient que l'éclat de l'or est un appât où l'amitié se prend, et que dans leur sourire il est un charme auquel jamais elle ne peut résister. Ils se trompent dans le calcul de leurs biens, s'ils y comptent notre attachement pour leur personne, quand il n'est pas fondé sur le retour.

Ce qui est encore pour eux et pour la plupart des hommes un grand obstacle à ſa véritable amitié, c'est qu'elle ne sauroit exister ni subsiter long-temps, si elle n'a la vertu pour base. Les passions attachent un moment et divisent bientôt. La vertu seule peut ûnir deux cœurs pour toute la vie, faire leur bonheur et leur gloire. Elle s'accroît elle-même et se fortifie par cette douce union. Qu'il est beau de faire ensemble le bien et de courir en s'aimant dans la carrière du devoir et de l'honneur!

Que votre amitié soit donc toujours fondée sur la vertu. Fuyez, rompez tout attachement qu'elle n'auroit pas avoué. Toute liaison avec le vice nuit autant qu'elle déshonore. L'impie, le jureur, le libertin : amis pernicieux. Le joueur de profession, l'intrigant : amis dangereux. L'homme vain, celui qui veut faire for-

tune à quelque prix que ce soit : amis faux. Le mauvais plaisant, celui qui veut seul avoir de l'esprit, le diseur de riens : amis ennuyeux. Le médisant, le satirique : amis à craindre. Le flatteur, le donneur de mauvais conseils : amis funestes. Le caractère fantasque et bizarre, celui qui se fâche aisément et qui s'offense sans sujet : amis difficiles. L'humeur capricieuse, l'esprit dur, celui qui vous fait trop acheter ses services : amis tyranniques, dont la haine seroit moins insupportable que l'amitié.

Ne comptez pas non plus beaucoup sur l'amitié des gens flegmatiques : ils ont si peu de sentiment, qu'ils n'en ont guère que pour eux-mêmes. En fait d'amis, les gens vifs sont ceux qui valent mieux, parce qu'ils ont ordinairement le cœur bon et généreux.

Ne mettez pas au nombre de vos amis ces gens de bonne chère, que vous croyez avoir un grand cœur parce qu'ils ont un grand appétit, et une vraie amitié parce qu'ils ont un vaste estomac. Ils vous feront les plus grandes protestations d'amitié, quand ils seront à table ; ils vous promettront tout, quand ils se divertiront avec vous et à vos dépens ; mais après cela ils ne se souviendront plus de rien. Les festins, pour l'ordinaire, ne servent à nourrir

que des flatteurs et des ingrats. Un parasite de cette espèce disoit beaucoup de mal de la personne même chez laquelle il venoit de bien dîner. *Attendez du moins*, lui dit quelqu'un, *que vous ayez fait la digestion.*

Tel est ami, dit l'Écrivain sacré, *qui ne l'est que pour son avantage, et il cessera de l'être au jour de l'affliction. Tel est ami, qui ne l'est que pour la table, et qui ne le sera plus, lorsque vous serez dans le besoin* (*). Tombez-vous dans l'indigence : ils disparoissent et vous oublient. Ils deviennent quelquefois même vos plus grands ennemis : ils révèlent vos fautes et vos défauts, pour justifier leur infidélité et leur inconstance.

Admettez encore moins dans votre amitié ceux qui croient qu'aimer, consiste à aider à rire effrontément dans les débauches, et à faire le mal avec plus de hardiesse et d'insolence. Ce sont des meurtriers qui se servent de votre propre main pour vous porter la mort dans le cœur. De tels amis sont plus dangereux que des ennemis déclarés. Ils excusent tout, applaudissent à tout, donnent des conseils pernicieux, portent à d'indignes excès. Que pourroit

(*) Eccl. 6.

faire davantage un ennemi qui voudroit nuire ?

L'amitié, cette douce union des cœurs, ne peut être véritable et solide, que quand elle a pour fondemens la probité, la droiture, les sentimens honnêtes et vertueux.

> Pour les cœurs corrompus l'amitié n'est point faite.
>
> VOLTAIRE.

Les traités faits entre les scélérats s'enfreignent aisément : le commerce des insensés n'est pas de longue durée : l'envie cruelle de nuire, apanage ordinaire des méchans, l'orgueil, l'intérêt et toutes les autres passions, compagnes assidues des pervers, ne tardent pas à allumer entre eux le flambeau de la discorde. Mais quand la vertu fait la base de l'amitié, elle est durable et en quelque sorte immortelle comme la vertu elle-même. Il n'est que les esprits droits et les cœurs vertueux, qui soient susceptibles d'une union inséparable. Chez eux, elle a plus de pouvoir et de force, que les liens du sang et de l'affinité. La vertu qui attache, est une chaîne que rien ne peut rompre.

Faites-vous donc une maxime inviolable de ne choisir pour amis que des gens de bien ; car il n'y a point d'autres vrais amis, et ces amis précieux ne sont que pour ceux qui leur ressemblent. Attachez-

vous à l'homme droit et vrai, qui n'aime ni les déguisemens, ni les détours de la finesse, incompatibles avec la sincérité et l'ouverture que demande l'amitié. Cherchez une humeur douce et facile, qui fait le plus grand agrément des liaisons, un caractère complaisant et qui sympathise avec le vôtre, car il n'y a que la conformité de caractère qui puisse rendre les unions durables; c'est la sympathie qui rapproche les cœurs et qui resserre les liens de l'amitié (*). Si celui dont vous voulez faire votre ami, joint à ces qualités un bon cœur; quand il auroit quelques petits défauts, ne balancez pas, le marché ne sauroit manquer d'être excellent pour vous.

Sully fut l'ami de *Henri IV*, et cette vive amitié entre le Monarque et le sujet, est sans doute un des plus beaux spectacles que présente l'Histoire. Quelques-uns se plaignent, disoit ce bon Roi, et quelquefois moi-même, qu'il est d'une humeur

---

(*) La conformité de sentimens et d'inclination est le premier fondement de l'amitié. Sans le vouloir et sans y penser, on cherche dans ses amis des copies de soi-même, et les plus ressemblantes sont toujours celles qui plaisent davantage. Aussi a-t-on coutume de juger les hommes par leurs liaisons.

rude, impatiente et contredisante. On l'accuse d'avoir l'esprit entreprenant, de présumer tout de ses opinions et de ses actions, et de rabaïsser celles d'autrui. Or, quoique je lui connoisse bien une partie de ces défauts, je ne laisse pas pour cela de l'aimer, de lui en passer beaucoup, de l'estimer, et de m'en bien et utilement servir, parce que je reconnois que véritablement il aime ma personne, et qu'il desire avec passion la gloire, l'honneur et la grandeur de moi et de mon royaume. Enfin, il faut que j'avoue que, malgré ses bizarreries et ses promptitudes, je ne trouve personne qui me console si puissamment que lui dans tous mes différens chagrins.

Il lui écrivit un jour à lui-même, de Fontainebleau : « Il m'est arrivé un déplaisir domestique, qui me cause le plus grand chagrin que j'aie jamais eu. J'achèterois pour beaucoup votre présence : car vous êtes le seul à qui j'ouvre mon cœur, et par les conseils duquel je reçoive du soulagement. »

Comme les parfums et la variété des odeurs sont la joie du cœur, les bons conseils d'un ami sont les délices de l'ame. L'ami fidelle est une forte protection : celui qui l'a trouvé a

trouvé un trésor (*). Et en effet, un bon ami ne se contente pas de s'attacher à son ami : il le porte à la vertu, il l'anime par son exemple, il le soutient dans son découragement, il le fortifie dans sa foiblesse ; et s'il a le malheur de s'égarer, il le fait rentrer dans la voie droite.

De quelle utilité n'est pas un bon ami ! La fortune peut nous élever assez, pour nous affranchir d'une infinité de besoins ; mais quelque pouvoir qu'elle ait, elle ne fera jamais qu'on puisse se passer d'un fidelle ami. Plus nous serons heureux, plus il nous sera nécessaire, quand ce ne seroit que pour nous donner de bons conseils, pour nous dire la vérité, pour nous avertir de nos défauts. La fortune qui est aveugle, rend aveugles ses favoris ; et comment nous corrigeroit-elle de nos vices, puisqu'elle commence par nous ôter nos vertus ?

Dans un rang supérieur où l'on se croit tout permis, que ne se permettra-t-on point ? dans quelles fautes impardonnables, dans quels vices déshonorans ne tombera-t-on pas, si l'on n'a un ami fidelle, qui, nous présentant le miroir de la vérité, nous la fasse connoître, nous éclaire,

(*) Prov. 27. Eccl. 6.

nous soutienne par ses conseils, nous arrête sur le bord du précipice où nous allions nous jeter? *Auguste* assis sur son tribunal, alloit prononcer plusieurs arrêts de mort, aussi injustes que précipités. *Mécène*, son intime favori, et qui le méritoit, fit tous ses efforts pour approcher de l'Empereur à travers la foule des assistans. N'ayant pu y parvenir, il écrivit sur des tablettes ces mots : *Lève-toi, bourreau*; et les fit passer au Prince. *Auguste* les ayant lus, leva la séance sur-le-champ, et personne ne fut mis à mort.

Quel trésor qu'un tel ami! Mais on n'en connoît jamais mieux le prix, que lorsqu'on l'a perdu. *Auguste* le sentit et l'avoua. Il avoit ignoré long-temps les désordres de *Julie* sa fille. Il les apprit enfin. Dans le premier transport de sa fureur, il éclata. Quelque temps après, il se repentit de n'avoir pas caché des débauches dont la honte retomboit sur lui. *Ah!* s'écria-t-il dans l'amertume de sa douleur, *ce malheur ne me seroit pas arrivé, si Agrippa ou Mécène eût vécu.*

Ayez donc des amis, cherchez-en : ils sont une source d'agrémens et de bons conseils. Mais n'aspirez pas à une amitié universelle : ce seroit une prétention également vaine qu'impossible. Il en est de

l'amitié comme de la force : plus elle est partagée, plus elle devient foible. C'est donc avec raison qu'on a dit : *Faites-vous un petit nombre d'amis.* Il n'est pas possible de pouvoir vivre intimement avec tout le monde ; la foi mutuelle et la réciprocité ne peuvent demeurer que dans un petit cercle.

Il est cependant une espèce d'amitié générale et civile, qu'on doit avoir pour tous, qui nous fait vivre avec les gens de bien et souffrir les méchans : elle consiste en des dehors de civilité et de politesse. Mais évitez les liaisons nombreuses, si vous aimez votre tranquillité et la paix : il y a dans le monde plus de méchans que de bons. On ne peut manquer de se blesser, quand on marche à travers les ronces et les épines. L'amitié des méchans ne mérite pas qu'on se donne le soin de l'acquérir. Il suffit de n'en être pas haï, et l'on encourt rarement leur haine, quand on n'a nul commerce avec eux. Le serpent ne blesse que celui qui est sur son chemin.

N'ambitionnez donc pas d'avoir un grand nombre d'amis. Quoiqu'on ait dit qu'une femme, quelques enfans, moins de serviteurs, beaucoup d'amis, faisoient la félicité d'une maison, ne croyez pas la multitude d'amis nécessaire au bonheur de la

vôtre. Celui qui appelle toutes sortes de personnes ses amis, n'en a point. Contentez-vous d'en avoir deux ou trois d'un commerce sûr, aisé et agréable, avec qui vous puissiez retirer tous les avantages et goûter toutes les douceurs de l'amitié. Bornez-vous même à un seul, si vous n'en trouvez qu'un sur lequel vous puissiez compter. Un seul bon ami vaut mieux que beaucoup d'amis équivoques. Il y en a tant de ceux-ci, et les vrais amis sont si rares! Un jeune homme, à qui son père demandoit d'où il venoit, ayant répondu qu'il venoit de voir un de ses amis : *Vous en avez donc plusieurs*, dit le père ? *Ah ! que vous êtes infiniment plus heureux que moi; puisqu'en soixante et dix années qu'il y a que je suis au monde, à peine ai-je pu en trouver un !* Il est aussi difficile de trouver de véritables amis, qu'il l'est de trouver des personnes qui aiment nos intérêts autant et plus que les leurs, qui nous préviennent et nous secourent dans nos besoins.

Le rare, mais le précieux bien, qu'un ami sincère, prudent et vertueux ! L'ami fidelle, selon la pensée du Sage, est un remède qui conserve et prolonge la vie (*). Si vous êtes assez heureux, après bien des

(*) Eccl. 6.

recherches, pour découvrir un tel homme; et qui veuille bien autant s'affectionner à vous que vous devez vous attacher à lui; abandonnez-vous à sa conduite, vous ne risquez rien en vous y livrant tout entier. Votre intérêt, votre honneur, vos plaisirs raisonnables lui deviendront aussi chers qu'à vous-même. Son amitié vous procurera tous les biens ou vous en tiendra lieu. Sa réputation sera l'appui et le garant de la vôtre. Il adoucira vos peines et doublera vos plaisirs. Mais pour mériter un ami, il faut savoir se le procurer. Tout le monde se plaint qu'il n'y a point d'amis, et personne ne se met en peine d'apporter les dispositions nécessaires pour en avoir et pour les conserver. Mettez du vôtre le plus que vous pourrez, et appliquez-vous sur-tout à discerner le vrai ami de celui qui ne l'est point. Tous ceux qui en ont le visage, n'en ont pas le cœur à vous donner.

On ne parle que d'amitié dans les sociétés, dans les compagnies, chez les Grands et parmi le peuple. On ne voit qu'elle sur les visages et sur les lèvres. Elle est par-tout, excepté dans les cœurs. Ce que l'Auteur du *Portrait de l'Amitié* lui fait dire, est très-vrai :

Mon abord est civil, j'ai la bouche riante ;
Et mes yeux ont mille douceurs :
Mais quoique je sois belle, agréable et charmante ;
Je règne sur bien peu de cœurs.
Il est vrai qu'on m'exalte ; et presque tous les hommes
Se vantent de suivre mes lois :
Mais que j'en connois peu dans le siècle où nous sommes,
Dont le cœur réponde à la voix !

PERRAULT.

Quels sont en effet la plupart des amis, tels que nous les voyons aujourd'hui et qu'on les a vus dans presque tous les temps? Des amis passagers, qui ne le sont qu'en la riante saison, et qui disparoissent avec les beaux jours de la fortune : semblables aux hirondelles, qui viennent en foule avec le printemps, et s'envolent quand l'hiver approche. Des amis intéressés, qui recherchent et cultivent votre amitié, tandis qu'elle leur est utile ou nécessaire, et qui la négligent lorsqu'ils n'en ont plus besoin, ou qu'elle ne peut leur procurer aucun avantage : semblables à ces animaux domestiques, qui accourent pour recevoir leur nourriture, et se retirent aussitôt qu'ils l'ont prise. Des amis fanfarons, qui vous font mille offres de services dans tous les cas où vous aurez besoin d'eux, et qui ne peuvent ou ne veulent rien faire

lorsque le temps est arrivé : comme ces arbres qu'on voit chargés de fleurs, et qui ne donnent point de fruits. Que dirai-je enfin ? Des amis orgueilleux, qui se glorifient de votre amitié tandis qu'elle leur est honorable, et qui en rougissent, si vous venez à déchoir, ou que la fortune les élève au-dessus de vous : semblables à ces chevaux fiers et superbes, qui s'enorgueillissent sous le cavalier qui les monte, et s'enfuient lorsqu'il tombe.

Un galant homme de la Cour alla rendre visite à un de ses amis, pour le féliciter d'une dignité qu'il avoit obtenue depuis peu. Celui-ci, tout fier de son élévation et aveuglé par sa nouvelle fortune, lui demande qui il étoit. L'autre, indigné, change de langage et lui dit : *Je viens vous témoigner la douleur que j'ai du malheur qui vous est arrivé, d'être devenu aveugle ;* et il se retira.

« Je connois, dit M. *de C'aville*, un maraud qui a fait fortune : il me demandoit, il y a quarante ans, l'honneur de ma protection ; et ma protection étoit assurément la plus petite chose du monde : dix ans après, il m'appela son ami : aujourd'hui, il ne me salue pas. J'ai connu un autre homme pire que le premier, parce qu'il devoit avoir l'ame plus belle ; il avoit été mon intime ami, tout-à-coup il devint plus

grand seigneur qu'il ne l'avoit espéré. Ma première entrevue il ne se souvint plus que de notre connoissance, à la seconde il en rougit et l'oublia. »

Nous pourrions rapporter beaucoup de traits pareils. Mais à ces exemples trop communs et toujours déshonorans, opposons-en un autre; et par l'amour de l'équité autant que pour la consolation des ames sensibles aux charmes de l'amitié, faisons voir que dans ce siècle même où l'on ne sacrifie guère que sur l'autel de la Fortune, il s'est trouvé des cœurs nobles et généreux, qui se sont fait gloire de sacrifier à l'Amitié pure et constante. *Clément XIV*, n'étant encore que simple Religieux, voyoit souvent un Peintre Italien fort médiocre. Il aimoit son caractère, ses mœurs, et vivoit avec lui dans la plus grande intimité. Élevé au Cardinalat, il devint pour le pauvre artiste un grand Seigneur dont, suivant l'usage ordinaire, l'abord devoit être fort difficile. Aussi le Peintre n'osa-t-il pas aller chez le nouveau Cardinal, ni lui demander sa protection. Son ami pensoit bien différemment. Étonné de ne le pas voir paroître à ses audiences, le Cardinal se rendit chez lui dans toute la pompe de sa dignité. L'artiste surpris de cette visite inattendue, le fut bien

plus encore, lorsqu'il vit son Éminence se jeter à son cou, le presser dans ses bras, et l'assurer qu'elle n'avoit pas oublié leur ancienne amitié. *Venez donc me voir*, lui dit affectueusement le Cardinal, *mon palais vous sera toujours ouvert, je serai toujours visible pour vous, et je ne cesserai jamais de vous aimer.* Lorsqu'il fut élevé à la Chaire pontificale, on présenta, selon la coutume, au nouveau Souverain l'état de sa maison, sur lequel le Cardinal-Major avoit placé l'un des plus fameux Peintres d'Italie. J'approuve l'état, dit le Saint Père, à l'exception de l'article du Peintre. Celui que vous me proposez est sans doute excellent; mais ma figure n'est point assez distinguée, pour que les portraits qu'il en feroit, pussent ajouter à sa réputation : il est riche, d'ailleurs, et peut bien se passer de moi. Je connois un Peintre moins célèbre, beaucoup moins opulent, qui m'a toujours été ami, et que j'aime également : je le prends pour mon premier Peintre.

Imitez un si bel exemple; et si jamais la fortune vous élève, fidelle au conseil du Sage, *conservez dans votre cœur le souvenir de votre ami, et ne l'oubliez pas lorsque vous serez devenu riche* (*). Sacrifiez toujours

(*) Eccl. 31.

volontiers l'orgueil ou l'intérêt à la tendre amitié ; et ne ressemblez jamais à aucun de ces faux amis dont nous venons de parler. Que ce soit le cœur seul qui vous attache à vos amis, sans aucun égard à leur bonne ou à leur mauvaise fortune. Quelque chose qui leur arrive, souvenez-vous que se déclarer l'ami de quelqu'un, c'est s'engager à l'être dans tous les temps, dans toutes les occasions, dans toutes les situations de la vie. Aussi supérieure aux revers qu'inaccessible à l'envie, la vraie amitié partage l'infortune comme la félicité : c'est même dans le malheur qu'elle se montre avec plus d'éclat. La prospérité donne des amis, l'adversité les éprouve et les distingue, comme le dit encore l'Auteur du *Portrait*, que nous avons déjà cité :

> On m'accuse souvent d'aimer trop à paroître
> Où l'on voit la prospérité :
> Cependant il est vrai qu'on ne me peut connoître
> Qu'au milieu de l'adversité.
>
> *PERRAULT.*

C'est ce que ce Poëte éprouva lui-même. Il avoit été fait Contrôleur général des bâtimens par M. *Colbert*, qui l'honoroit de sa confiance et de son estime. Trop content de faire valoir les talens et le mérite des autres, de solliciter et d'obtenir des

graces pour eux, il bornoit au seul établissement de leur fortune tout l'avantage de sa grande faveur. Elle finit avec la vie du Ministre, et en perdant son protecteur, il perdit aussi son emploi. Il connut dans cette occasion, ce qui n'est que trop ordinaire, l'ingratitude de plusieurs faux amis. Sa maison, si fréquentée auparavant, devint solitaire.

Quoique la fidélité constante dans les malheurs soit bien rare, il s'en trouve néanmoins quelquefois des exemples; et les fastes de l'amitié nous en ont conservés, qui méritent de servir de modèles. Le Philosophe *Callisthène*, disciple et parent d'*Aristote*, avoit suivi *Alexandre* dans ses conquêtes, dont il étoit chargé d'écrire l'histoire. C'étoit un Philosophe, dont la vertu austère déplut aisément à un conquérant aveuglé par la fortune, et qui ambitionnoit les honneurs de la Divinité. *Callisthène* les lui refusa: ce fut là son plus grand crime. Il fut accusé de trahison. *Alexandre* le fit mutiler, et le condamna à être enfermé avec un chien dans une cage de fer à la suite de l'armée. *Lysimaque*, l'un des Capitaines d'*Alexandre*, et l'ami fidelle de *Callisthène*; ne discontinua cependant point de venir le voir. Ce Philosophe, après l'avoir remercié de cette attention courageuse, le

pria au nom des Dieux, que ce fût pour la dernière fois. Laissez-moi, lui dit-il, supporter mes malheurs, et n'ayez pas la cruauté d'y joindre les vôtres. *Je vous verrai tous les jours*, répondit Lysimaque; *si le Roi vous savoit abandonné des gens vertueux, il n'auroit plus de remords, et seroit fondé à vous croire coupable. Oh! j'espère qu'il n'aura pas le plaisir de voir que la crainte d'encourir sa disgrace, m'a fait abandonner un ami malheureux.* Touché de la barbarie et de la longueur de ses tourmens, il lui donna du poison. *Alexandre*, pour le punir de ce zèle officieux, ordonna de le livrer à la fureur d'un lion affamé, dont il demeura vainqueur. Son adresse et son courage lui rendirent la faveur de son maître, qui l'éleva aux premiers grades de la guerre. Après la mort de ce conquérant, il partagea ses vastes États avec les Généraux ses collègues: la Thrace et les régions voisines lui échurent.

Henri IV témoignoit un jour son mécontentement à *d'Aubigné*, de ce qu'il avoit continué à se montrer l'ami du Seigneur *de la Trimouille*, disgracié et exilé de la Cour. *Sire*, lui répondit le généreux Gentilhomme, *j'ai été nourri aux pieds de votre Majesté, et j'y ai appris de bonne heure à ne pas abandonner les personnes affligées, et accablées par une puissance supérieure.* Belle réponse, sans

doute, mais qui suppose aussi beaucoup de bonté dans le maître qui l'entend sans colère, et qui finit cet entretien par embrasser son sujet.

Le trait suivant ne fait pas moins d'honneur à l'amitié. *Freind*, premier Médecin de la Reine d'Angleterre, s'étoit élevé avec force dans le Parlement contre le ministère. Cette conduite ayant indisposé la Cour, on lui suscita un crime de haute trahison, il fut enfermé dans la tour de Londres. Environ six mois après, le Ministre tomba malade. Il envoya chercher le célèbre Médecin *Méad*. Celui-ci, après s'être mis au fait de la maladie, dit au Ministre qu'il lui répondoit de sa guérison, mais qu'il ne lui donneroit pas seulement un verre d'eau, que *Freind*, son ami, ne fût sorti de la tour. Le Ministre, quelques jours après, voyant sa maladie augmenter, fit supplier le Roi d'accorder la liberté à *Freind*. L'ordre expédié, *Méal* traita le Ministre, et lui procura en peu de temps une guérison parfaite. Le soir même, il porta à *Freind* environ cinq mille guinées, qu'il avoit reçues pour ses honoraires, en traitant les malades de son ami pendant sa détention, et l'obligea de recevoir cette somme (*).

(*) La *guinée* angloise vaut un peu plus que le louis d'or de France. On l'appelle ainsi, parce que l'or dont

Heureux ceux qui trouvent de tels amis! Vous mériterez d'en avoir, si vous êtes vous-même ami fidelle et constant. Avez-vous fait un choix, que ce soit, comme je l'ai déjà dit, pour toute la vie; vous vous en trouverez mieux. *Ne quittez pas un ancien ami, car le nouveau ne lui sera pas semblable* (*). Ce n'est pas que s'il s'offre une nouvelle amitié à faire, on doive toujours la rejeter; il y en a qui peuvent être aussi utiles qu'agréables : mais n'abandonnez point pour cela l'ancienne amitié, et préférez même toujours les vieux amis aux nouveaux. Plus la passion de l'amour vieillit, plus elle est foible; mais l'amitié devient plus forte en vieillissant. Elle est aussi plus douce et plus agréable, comme ces vins vieux qui flattent plus délicieusement le goût.

Ne changez donc point. Un ami nouveau ne vaudra jamais pour vous un ancien ami. Si la personne que vous aimez depuis long-

---

elle fut d'abord fabriquée, venoit de la partie d'Afrique qui porte ce nom, et où il se fait un grand commerce en poudre d'or qui s'y trouve mêlée avec le sable de ce pays.

Freind est regardé comme l'Hippocrate de l'Angleterre : on a de lui des Ouvrages en médecine très-utiles et très-célèbres; ainsi que de son ami *Méad*, mort en 1754.

(*) Eccl. 9.

temps est moins parfaite et moins honorable, elle vous est plus propre, et mieux faite à votre humeur. Ce n'est pas la noblesse, l'esprit ou la science qui fait les douceurs de l'amitié, c'est la conformité du cœur et la sympathie des inclinations. D'ailleurs, tout habit neuf incommode quelque temps, et toute nouvelle connoissance gêne : les réserves et les cérémonies sont longues : il faut s'étudier et se bien connoître, avant de se livrer avec confiance ; et ce sont toujours de grandes affaires pour un homme sage et prudent, que des commencemens d'amitié. En un mot, souvenez-vous de ce qu'on a dit, que quiconque peut cesser d'aimer un premier ami, est indigne d'en avoir un second.

Ne rompez pas aisément avec vos amis. Il n'y a point d'ami qui ne puisse manquer à notre égard, mais il n'y a guère de manquemens qu'on ne doive excuser. Il faut se passer l'un à l'autre bien des choses, si l'on veut que l'amitié subsiste. Lorsqu'on a donné la sienne à quelqu'un, on s'est obligé non-seulement à sentir ses peines, mais à souffrir ses fautes ; et ce seroit vouloir bien peu souffrir pour lui, que de ne vouloir rien souffrir de lui. Un jour *Henri IV*, ce grand Prince que nous aimons à citer, fut surpris d'une remontrance vive

et hardie que lui fit M. *de Villeroi*, un de ses Secrétaires d'État. *Ventre-saint-gris*, lui dit-il, *parle-t-on ainsi à son maître?* M. *de Villeroi* le voyant en colère, se retira avec respect. Le Roi le suivit, et l'ayant atteint à la porte de son antichambre, il lui dit : *M.* de Villeroi, *il ne faut pas que deux vieux amis se quittent pour si peu de chose.*

Il n'y a que les manquemens trop injurieux ou absolument opposés à l'amitié, qui permettent légitimement de la rompre. L'homme qui reproche à son ami quelque déshonneur de sa famille ou quelque service qu'il lui a rendu, qui lui témoigne du mépris et de la fierté, mérite de le perdre. On peut revoir encore son visage, mais on ne retrouvera jamais son cœur ni sa confiance. Quand il vous seroit échappé à l'égard de votre ami quelques paroles fâcheuses, ne craignez pas ; car vous pouvez encore vous remettre bien ensemble. S'il est sage, il considèrera qu'il est homme comme vous ; et que nos passions nous surprennent quelquefois. Mais si vous lui dites des injures, si vous lui faites des reproches, si vous le traitez avec insolence, si vous découvrez les secrets qu'il vous avoit confiés, si, lui donnant au dehors toutes les marques d'une amitié sincère,

vous le blessez en trahison ; *dans tous ces cas, votre ami s'enfuira loin de vous* (*).

Un jeune homme que *Locke* (**) avoit beaucoup aimé et qu'il avoit comblé de bienfaits, finit par le trahir et le voler. Ce perfide ami étant ensuite tombé dans la misère, eut recours au bienfaiteur dont il connoissoit la bonté. *Locke* n'étoit nullement implacable, mais il n'étoit pas foible et il étoit juste. Il n'eut pas la dureté, comme eussent fait tant d'autres, d'abandonner ce malheureux dans son besoin, mais il n'eut pas l'imprudence de le rapprocher de lui. Il lui donna un billet de cent pistoles, et lui dit : *Je vous pardonne vos procédés, mais je ne dois pas vous mettre à portée de me trahir une seconde fois. Ce léger présent n'est point un hommage rendu à notre ancienne amitié ; c'est un acte d'humanité, et rien de plus. L'amitié une fois outragée est pour*

(*) Eccl. 22.

(**) Célèbre Philosophe, l'un des esprits les plus sages et les plus éclairés qu'ait produits l'Angleterre. On a de lui un grand nombre d'Ouvrages, qui rendront sa mémoire immortelle. Un des principaux et des plus estimés est son *Essai sur l'entendement humain*, où l'on trouve la métaphysique la plus profonde, quelques principes qui prouvent seulement que les plus grands Philosophes peuvent se tromper. Il mourut en 1704 à 72 ans.

jamais détruite ; l'estime une fois perdue ne se recouvre plus.

Ce qui doit sur-tout nous faire rompre nos liaisons, c'est lorsqu'elles peuvent nous devenir funestes ou dangereuses, lorsque la Religion et la conscience ne permettent point de les continuer. On doit être bon ami, mais on doit être encore plus ami de la vertu. Ainsi pensoit le Romain *Rutilius*, célèbre Consul, et l'un des plus vertueux citoyens de Rome corrompue (*). Un de ses amis lui ayant demandé quelque chose d'injuste, il ne voulut jamais, malgré toutes ses instances, y consentir. Celui-ci, semblable à la plupart des hommes qui, n'ayant en vue que leurs propres intérêts, croient que leurs amis y doivent entrer sans examen et déferer à toutes leurs demandes, lui dit d'un ton piqué : « Et à quoi m'est bonne votre amitié, si vous refusez de faire la chose dont je vous prie ? » *Et à quoi la vôtre m'est-elle bonne*, repartit Rutilius, *si elle m'oblige de faire une chose contre mon honneur ?*

Il est également criminel de faire quelque mal à la prière de son ami, ou de l'exiger de lui. La première loi de l'amitié doit être de ne jamais rien demander ni accorder à

(*) Il vivoit du temps de *Marius* et de *Sylla*.

ses amis de contraire au devoir. On sait le beau mot de *Périclès*. Un de ses amis le pressoit de faire pour lui un faux serment. *Je me fais un devoir*, lui répondit-il, *de servir mes amis, mais non pas jusqu'à offenser les Dieux* (*).

Il peut arriver encore qu'un ami tombe dans des fautes ou fasse éclater des vices, dont la honte et l'infamie rejailliroient sur ceux qui continueroient à se déclarer ses amis. Alors il est de la prudence et de la sagesse de rompre ou plutôt de laisser mourir l'amitié, en cessant peu à peu de se voir. Car, autant qu'il est possible, il faut éviter les éclats, et comme disoit Caton, *il vaut mieux découdre que déchirer*. On doit du respect à l'ancienne amitié ; et s'il est permis à un honnête homme qui s'est trompé dans le choix de ses amis de les abandonner, ce doit toujours être de telle sorte qu'ils se ressentent en toute occasion d'avoir été les amis d'un honnête homme.

Ne condamnez pas vos amis sans les entendre ou sans vous être bien assuré qu'ils sont coupables. Quand il s'agit de se brouiller avec une personne qui nous est chère, on ne sauroit trop s'éclaircir ni être trop sûr. Il faut n'être ni facile à écouter,

(*) *Me amicis opitulari oportet, sed usque ad Deos.* Aulu-Gelle.

ni prompt à croire. Combien de faux rapports ont brouillé de vrais amis !

Henri IV et *Sully*, ces deux amis si attachés, si intimes, manquèrent de l'éprouver. Plusieurs Seigneurs de la Cour, jaloux de la faveur du Ministre, conspirèrent pour le perdre : libelles, lettres anonymes, avis secrets et artificieux, tout fut mis en usage. *Henri* conçut pour la première fois des soupçons contre *Sully*. Mais voyant que rien ne se vérifioit, il lui envoya plusieurs personnes pour tâcher de découvrir la vérité. *Sully* ne s'ouvrit point. Le Roi enfin ne pouvant plus soutenir cet état d'incertitude et de froideur, chercha un éclaircissement. Il lui dit : *Venez çà, n'avez-vous rien à me dire ?* Non, répondit *Sully* ? *Oh ! si ai bien moi à vous*, reprit le Roi. Aussitôt s'éloignant avec lui dans une des allées du parc, il commença par embrasser *Sully* deux fois, et lui dit : « Mon ami, je ne saurois plus souffrir, après vingt-trois ans d'expérience et de connoissance de l'affection et sincérité de l'un et de l'autre, les froideurs, retenues et dissimulations dont nous avons usé depuis un mois ; et pour cette cause, j'ai pris la résolution de vous dire tous les beaux contes qu'on m'a faits de vous, les artifices dont on a usé pour vous brouiller avec moi, et ce qui m'en

est resté sur le cœur, vous priant de faire le semblable, sans craindre que je ne trouve rien de mauvais de toutes les libertés dont vous pourrez user. »

Après un entretien où *Sully* se justifia pleinement, le Roi parut sincèrement affligé d'avoir pu douter de l'attachement de son plus fidelle serviteur. *Sully*, pénétré du noble repentir de son maître, alloit se jeter à ses pieds. *Ah! ne le faites pas*, lui dit ce bon Prince, *on nous observe, on croiroit que je vous pardonne.* Il sortit aussitôt de l'allée, en tenant *Sully* par la main, et dit aux Courtisans qui l'attendoient avec impatience : *Je veux bien vous dire à tous que j'aime* Rosni *plus que jamais; et vous, mon ami*, poursuivit-il, *continuez à m'aimer et à me servir comme vous avez toujours fait.*

A l'exemple de ce grand Prince, si l'on vous a rapporté de votre ami quelque chose qui vous choque et vous offense, expliquez-vous avec lui le plutôt qu'il vous sera possible, et déchargez les peines de votre cœur dans le sien; ou du moins employez tous les moyens de vous instruire de la vérité, et ne renoncez à son amitié qu'après vous être bien assuré qu'il s'est rendu indigne de la vôtre.

Vous vous trouverez rarement dans le cas de rompre, si vous prenez pour règle ;

comme nous l'avons dit, de ne choisir que des amis vertueux et gens de bien, et si vous avez soin de les éprouver avant de vous lier avec eux. Ne donnez jamais votre amitié, qu'après vous être assuré qu'on en est digne, et ne vous empressez pas à mettre au nombre de vos amis ceux dont vous n'aurez pas connu auparavant, à des marques certaines, l'attachement sincère *et la* fidélité. Il faut éprouver dans les commencemens du commerce : c'est le faire trop tard, que d'attendre qu'on soit ami. Il faut mettre à l'épreuve ceux qu'on veut aimer, et ménager ceux qu'on aime.

Faites pour l'amitié ce qu'on doit faire pour le mariage. Ayez beaucoup de prudence avant la liaison, et de ménagement après. C'est parce qu'on y manque, qu'on voit aussi peu de bonnes amitiés que de bons mariages. Prenez les yeux d'*Argus*, pour connoître les défauts de la personne avec laquelle vous voulez lier une étroite amitié. Mais la liaison faite, devenez aveugle, ou si vous ne pouvez vous dissimuler les défauts de votre ami, ne les remarquez que pour l'en avertir avec bonté et pour les supporter. On ne peut aller loin dans l'amitié, si l'on n'est pas disposé à souffrir quelquefois l'un de l'autre. En liant amitié avec des hommes, il faut s'attendre

aux défauts de l'humanité, que le plus vertueux doit le plus excuser et pardonner.

Vous ferez aussi très-sagement, si vous voulez garder long-temps vos amis, d'être toujours poli avec eux. La familiarité que permet l'amitié, ne dispense jamais de la politesse ; et la liberté permise entre amis, doit toujours être accompagnée d'égards, sur-tout en présence des autres. On a vu bien des amitiés rompues, ou du moins considérablement altérées, parce que, sous prétexte d'agir librement et sans façon, on en étoit venu insensiblement à être impoli, grossier et malhonnête. Rien n'est plus capable de refroidir l'amitié ; et si cela va jusqu'au mépris, quand il ne seroit qu'apparent, elle s'enfuit bien loin, et disparoît quelquefois pour toujours, laissant à sa place la haine ou du moins la froideur et l'indifférence.

Malherbe ayant été invité par l'Abbé *Desportes*, son ami, à dîner chez lui, arriva lorsqu'on étoit à table. *Desportes* se leva pour le recevoir, et lui dit qu'il alloit lui chercher un exemplaire de la nouvelle édition de ses Poésies. *Cela n'est pas nécessaire*, lui répondit Malherbe, *j'aime mieux votre potage*. *Desportes* choqué de ce compliment, ne lui parla point durant tout le repas ; ils se

quittèrent froidement, et ne se revirent plus.

Enfin, si vous avez un bon ami que vous vouliez conserver, observez de ne jouer avec lui que quand vous êtes assuré qu'il est très-beau joueur ; et plus avec lui qu'avec tout autre, soyez fidelle à la maxime de ne jouer jamais que petit jeu. Le gros jeu donne lieu aux injures, *qui* produisent les querelles et les divisions. L'amitié nous plaît, mais l'intérêt nous domine ; et la perte de notre argent nous touche plus que celle d'un bon ami.

A l'égard de l'amitié entre personnes de différent sexe, si elle est quelquefois plus agréable, elle est aussi plus dangereuse, sur-tout pour les femmes. Plusieurs d'elles, d'un excellent caractère et de beaucoup de mérite, ont été perdues par des hommes, sous le prétexte de l'amitié. En supposant dans un homme la probité et l'honneur au plus haut degré, son amitié pour une femme tient de si près à l'amour, que, si elle a quelques charmes dans sa personne, elle aura bientôt pour amant celui qu'elle ne voudroit avoir que pour ami. Ce qui fait dire à un de nos plus aimables Poëtes moralistes, dans ses *Conseils à Iris* :

N'acccoutumez

N'accoutumez point votre cœur,
Séduit par la vertu de l'objet qui le tente,
A s'attendrir par la douceur
Même d'une amitié qui peut être innocente :
L'honneur dans ce commerce est fort mal assuré.
Ne vous y laissez pas surprendre.
Un ami si sage et si tendre,
Est bien plus dangereux qu'un amant déclaré.

Il en est à peu près de même des hommes l'égard des femmes ; et *Charleval* a eu également raison de dire dans les jolis Couplets qu'il adressa à Mad. *Scarron*, depuis Mad. *de Maintenon :*

Bien souvent l'amitié s'enflamme ;
Et je sens qu'il est mal-aisé
Que l'ami d'une belle dame
Ne soit un amant déguisé.

Est-il besoin d'ajouter, en finissant, qu'on ne doit pas moins aimer ses amis lorsqu'ils ne sont plus, que lorsqu'ils faisoient les douceurs et les charmes de notre vie ? La reconnoissance, de concert avec l'amitié, impose ce devoir aux ames bien nées, et le leur fait remplir avec une satisfaction délicieuse. C'est sur-tout, quand leur mémoire est attaquée ou compromise, que le zèle de l'amitié se montre avec plus d'éclat et moins de ménagement. Nous en avons un exemple touchant dans le savant M. *de Burigny*, à l'égard de M. *de Saint-*

Hyacinthe son ami (*). Une personne d'un rang élevé parloit un jour très-mal de ce dernier, dans un cercle nombreux. M. *de Burigny* qui étoit présent, fit tous ses efforts pour défendre son ami : mais pressé de plus en plus, et pénétré de douleur de ne pouvoir détruire les imputations dont on le chargeoit, *Monsieur*, s'écria-t-il les larmes aux yeux, *je vous demande grace, vous me déchirez l'ame ; M.* de Saint-Hyacinte *est un des hommes que j'aie le plus aimés ; vous le peignez d'après la calomnie ; et je proteste sur mon honneur, qu'il n'a jamais ressemblé au portrait que vous en faites.* M. *de Burigny* avoit alors quatre-vingts ans, et il y en

(*) M. *Lévesque de Burigny*, né à Rheims d'une famille honorable, Membre de l'Académie des Inscriptions et Belles-Lettres, fut un savant utile, et sans faste, un Écrivain sans prétention, simple dans son style comme dans ses mœurs. Il n'a cessé de travailler pendant une vie de 94 ans. Tous ses Ouvrages, qui ne sont guère que des compilations, ont un grand mérite d'érudition et de recherches. Ses Vies de *Grotius*, d'*Érasme*, du Cardinal *du Perron*, de *Bossuet*, et d'autres productions plus considérables, contiennent presque toujours tout ce qu'il est possible de savoir sur la matière traitée dans chacun de ces Ouvrages ; et quand on voudroit ne les regarder que comme des Mémoires pour servir à l'Histoire, on n'en pourroit pas trouver de plus sûrs, de mieux rédigés, ni de plus fidellement tirés des sources les plus pures.

voit plus de trente que *Saint-Hyacinte* ne
ivoit plus.

Un homme si digne d'avoir des amis,
rouva dans ses amis et ses parens les con-
olations les plus touchantes dans sa vieil-
esse et dans sa dernière maladie, qui fut
eut-être la seule, ayant joui jusqu'alors
'une santé robuste, de l'usage de tous ses
ens, de tous les plaisirs de l'esprit que
rocure une vie entièrement consacrée à
étude et à la vertu. « Sollicité ancienne-
nent, dit l'Auteur de son Éloge histori-
que, prononcé après sa mort à l'Académie
es Inscriptions, d'occuper un apparte-
nent chez Mad. *Geoffrin*, il avoit cédé aux
nstances de l'amitié. Recueilli ensuite par
Mad. la Marquise *de la Ferté-Imbault*, comme
me portion précieuse de l'héritage de sa
nère, il avoit retrouvé en elle les mêmes
sentimens et les mêmes procédés. Elle avoit
pour lui cette amitié prévenante, si douce,
sur-tout à la vieillesse, ces attentions nobles
et délicates qui partent d'un cœur excellent,
poli par l'usage du grand monde, ces considé-
rations et ces égards qu'une ame bonne et
vertueuse se plaît à témoigner au mérite et
à la vertu, rendus encore plus respectables
par l'âge; et personne n'a plus contribué
qu'elle au bonheur de ses derniers jours,

Voyez d'honnêtes gens.

On acquiert du mérite, quand on fréquente ceux qui en ont. Voulez-vous devenir vertueux et homme de mérite ? attachez-vous à ceux qui le sont, ne les quittez point, entretenez-vous avec eux le *plus* souvent qu'il vous sera possible ; fixez continuellement sur eux vos regards. C'est à l'aspéct des chefs-d'œuvre des *Raphaël* et des *Michel-Ange*, que les jeunes Peintres s'enflamment et redoublent leurs efforts. De même, un jeune homme, en contemplant les modèles qu'une société choisie offrira sans cesse à ses yeux, sentira son cœur s'échauffer d'une douce émulation, et brûler du desir de les imiter.

Le célèbre *de Vic*, Viçe-amiral et ami de *Henri IV*, lorsqu'il arrivoit dans une ville, s'informoit toujours quels étoient les hommes les plus recommandables par leur mérite, et alloit aussitôt les voir. De quelque condition qu'ils fussent, il les amenoit dîner ou souper avec lui, L'Histoire rapporte de ce grand homme deux autres traits bien touchans, et qui ne lui sont pas moins glorieux. Ayant eu le gras de la jambe emporté d'un coup de fauconneau, et ne pou-

vant plus monter à cheval, quoique sa blessure fût bien guérie, sans ressentir les douleurs les plus vives, il s'étoit retiré dans ses terres. Il y vivoit tranquille lorsqu'il apprit la mort de *Henri III*, les embarras où se trouvoit *Henri IV*, et le besoin qu'il avoit de tous ses bons serviteurs. Il se fit couper la jambe qu'il remplaça par une de bois, vendit une partie de son bien, alla trouver ce Prince, et lui rendit des services signalés. Deux jours après l'assassinat de ce bon Roi, passant dans la rue de la Ferronerie, et regardant l'endroit où cet horrible attentat avoit été commis, il fut si saisi de douleur, qu'il tomba presque mort, et mourut en effet le lendemain.

On prend des manières polies et gracieuses avec les gens aimables et bien élevés : on étend son esprit et ses connoissances avec les hommes spirituels et savans. Les gens d'esprit instruisent en amusant, ils apprennent milles choses curieuses et utiles, sans qu'il en coûte aucune peine. Nous recueillons avec plaisir, et nous nous approprions légitimement les fruits de leurs travaux. *François premier*, qui fut, en France, le père et le restaurateur des Lettres, peut servir d'exemple pour ce dernier point. Il savoit beaucoup, sans avoir presque jamais étudié. Mais durant ses repas, à son lever,

à son coucher, et tout le temps qu'il ne donnoit pas aux affaires, ou à la chasse, il entretenoit des hommes savans qui l'instruisoient.

Les ignorans ne nous apprennent rien, les gens de mauvais goût gâtent celui des autres, les diseurs d'équivoques et d'obscénités salissent l'imagination, les hommes grossiers abrutissent. Un père qui avoit de la naissance et du bien, mais qui ne connoissoit pas assez le prix d'une honnête et noble éducation, avoit toujours tenu son fils à la campagne, où il n'avoit vu que des paysans. Après la mort du père, le fils épousa une de ses servantes, et continua le honteux genre de vie qu'il avoit mené jusqu'alors. Quand on lui en parloit : *Que voulez-vous*, répondoit-il ? *c'est la faute de mon père, qui ne m'a pas donné une meilleure éducation. Il ne m'a jamais fait voir aucune bonne compagnie. Les honnêtes gens ne pourroient me souffrir. Il faut bien que je voie ceux à qui je ressemble.*

Jeune homme, qui avez des sentimens et qui rougiriez de suivre un pareil exemple, liez-vous de bonne heure avec les personnes polies, instruites, d'un esprit juste et d'un goût sûr.

On vous juge d'abord par ceux que vous voyez.

GRESSET.

introduisez-vous et aimez à aller dans ces maisons respectables, où tout ce qu'on voit, tout ce qu'on entend, ne respire que les bonnes mœurs, la politesse et la décence. Mais souvenez-vous que pour y être admis, il faut avoir de la conduite et de la sagesse, un maintien réservé et modeste qui prévienne, un esprit doux et orné qui serve de recommandation. Voyez les honnêtes gens, estimez-les, et travaillez à vous en faire estimer. Liez étroitement avec eux : le profit est sûr, et ces nœuds durent toujours. Bientôt vous sentirez les heureuses et fécondes influences qu'ils verseront sur vous. Leur commerce polira vos manières, augmentera vos connoissances, perfectionnera votre esprit et formera votre goût. Tout ce qui ne sera ni grand, ni beau, ni délicat, ni poli, ni honnête, vous paroîtra insipide, méprisable, odieux. Quelle différence entre le commerce de ces hommes choisis, avec qui, pendant la plus longue vie, on trouve toujours à profiter, et celui des libertins, des grossiers, des gens sans mœurs, sans religion, sans politesse, avec qui il y a toujours beaucoup à perdre ! La société des premiers perfectionne et fait honneur, celle des autres corrompt et déshonore. *Celui qui fréquente les sages, de-*

viendra sage lui-même ; et l'ami des insensés sera semblable à eux (*).

« Mon fils, disoit un Maréchal illustre,
Vous achevez votre troisième lustre ;
Mais, pour pouvoir noblement figurer
Dans la carrière où vous allez entrer,
Souvenez-vous, quoi que le cœur vous dise,
De ne jamais former aucune hantise
Qu'avec des gens dans le monde approuvés,
Chez des amis sages et cultivés.
Appliquez-vous sur-tout, c'est le grand livre,
A vous former dans l'art de savoir vivre.
Dans ce qu'enseigne un commerce épuré,
L'esprit toujours trouve un fonds assuré.
Quant au surplus, suivez votre génie ;
Mais ne marchez qu'en bonne compagnie.
Souvenez-vous que de toute action
L'autorité fait l'estimation.
J'aime mieux voir en compagnie exquise
Mon fils au bal, qu'en mauvaise à l'église....
Fuyez sur-tout ces esprits téméraires,
Ces écumeurs de dogmes arbitraires ;
Qu'on voit tout fiers de leur corruption,
Alambiquer toute religion ;
Du Pyrrhonisme aplanissant les routes,
En argumens habiller tous leurs doutes,
Et convertir, subtils sophistiqueurs,
Leur ignorance en principes vainqueurs.
Il ne vous faut que des sages dociles,
Aimés du Ciel, et sur la terre utiles,
Qui de l'honneur louablement jaloux,
Puissent répondre, et pour eux, et pour vous.
Quand vous aurez pour vous la voix des sages,

(*) Prov. 13.

Les fous bientôt y joindront leurs suffrages. »
De ces leçons que le bon sens dicta,
Qu'arriva-t-il? le fils en profita :
De ses talens la beauté, soutenue
D'un choix d'amis de vertu reconnue,
Lui fit braver, dès ses jours les plus verts,
Tous les dangers à la jeunesse offerts.

Rousseau.

Faut-il toujours voir des personnes au-dessus de soi, comme on le dit ordinairement ? Les gens d'une condition obscure suivent volontiers ce conseil qui flatte leur vanité : ils s'imaginent, en fréquentant les Grands, acquérir plus de considération et de grandeur, comme si un nain qui s'approche d'un géant en paroissoit plus grand. Mais pour suivre cette règle et la mettre en pratique avec succès, il faut un esprit bien fertile en ressources, un caractère complaisant, une humeur facile, des talens rares ; et l'on doit certainement y mettre des restrictions. Si ce sont des personnes d'un mérite reconnu et d'un commerce aisé, il y a beaucoup d'honneur et de profit à s'en faire estimer assez pour mériter de les voir souvent. Si ce sont des nobles ou des riches qui n'ont rien de grand que leur nom ou leurs richesses, il y a souvent plus à perdre qu'à gagner dans leur commerce. Celui qui n'est pas la dupe de la vaine gloire et qui pense

sagement, préférera toujours la douceur et l'agrément de vivre familièrement avec les plus honnêtes gens d'entre ses égaux, au pénible honneur de vivre avec des Grands, dont il faut essuyer les humeurs, partager les ennuis, souffrir les railleries, dévorer les dédains, et quelquefois servir les passions. Qu'en revient-il souvent? des remords, des regrets, des plaintes. Quand on les fréquente, on s'expose à être enveloppé dans leurs crimes ou dans leurs mauvaises affaires; et il est dangereux de s'y trouver impliqué, même innocemment: ils sacrifient à leurs intérêts, ceux qui leur étoient le plus attachés.

Heureux celui qui, libre d'ambition, et n'ayant besoin ni de protection ni de graces, peut dire comme le Poëte!

Je ne vais point, des Grands esclave fastueux,
Les fatiguer de moi, ni me fatiguer d'eux.

RACINE le fils.

Si vous êtes obligé de les voir, n'en approchez ni trop rarement ni trop souvent. Trop voir un grand Seigneur, on le fatigue, on l'importune: le voir rarement, il oublie, il ne remarque plus. *Traite les Grands comme le feu*, disoit Diogène, *et n'en sois jamais ni trop éloigné ni trop près.*

L'Auteur de l'*Ecclésiastique*, en nous donnant le même conseil, nous avertit aussi de ne pas trop nous lier avec eux,

de peur que nous n'en soyons les dupes et les victimes. *Tant que vous rendrez service au riche, au Grand, il vous admettra avec lui ; et lorsqu'il n'aura plus rien à attendre de vous, il vous laissera là. Si vous lui êtes nécessaire, il vous trompera par ses caresses, il vous donnera de bonnes espérances en souriant, et vous fera des offres de service. Si vous avez du bien, il vous donnera de grands repas pour vous engager à faire de même, jusqu'à ce qu'il vous ait épuisé ; et à la fin il se moquera de vous, il vous abandonnera, sans se mettre en peine de ce que vous deviendrez* (*).

Un de nos plus recents et de nos meilleurs Fabulistes (**), a fait du danger que l'on court dans le commerce des Grands, même le plus familier, le sujet d'une de ses plus jolies fables, où l'on retrouve avec plaisir cette simplicité et cette naïveté ingénieuses qu'on admire dans *La Fontaine*. C'est ce qui nous engage à la rapporter.

(*) Eccl. 13.

(**) M. *de Florian*, de l'Académie Françoise. Son petit Recueil imprimé en 1793, ne contient qu'environ une centaine de Fables : mais à l'exception de quelques-unes qu'il eût pu retrancher, la plupart sont charmantes. C'est de tous nos Fabulistes, après *La Fontaine*, celui qui paroît avoir le mieux saisi le vrai ton de la fable.

Les Singes et le Léopard.

Des Singes dans un bois jouoient à la main chaude :
Certaine guenon moricaude (*),
Assise gravement, tenoit sur ses genoux
La tête de celui qui, courbant son échine,
Sur sa main reçoit le coup.
On frappoit fort, et puis devine :
Il ne devinoit point : c'étoient alors des ris,
Des sauts, des gambades, des cris.
Attiré, par le bruit, du fond de sa tanière,
Un jeune Léopard, prince assez débonnaire,
Se présente au milieu de nos Singes joyeux.
Tout tremble à son aspect. Continuez vos jeux,
Leur dit le Léopard, je n'en veux à personne :
Rassurez-vous, j'ai l'ame bonne ;
Et je viens même ici, comme particulier,
A vos plaisirs m'associer.
Jouons, je suis de la partie.
Ah ! Monseigneur, quelle bonté !
Quoi ! votre altesse veut, quittant sa dignité,
Descendre jusqu'à nous ! oui, c'est ma fantaisie,
Mon altesse eut toujours de la philosophie,
Et sait que tous les animaux
Sont égaux.
Jouons donc, mes amis, jouons, je vous en prie ;
Les Singes enchantés crurent à ce discours,
Comme l'on y croira toujours.
Toute la troupe joviale
Se remet à jouer : l'un d'entre eux tend la main,
Le Léopard frappe, et soudain
On voit couler du sang sous la griffe royale.

(*) *Moricaud*, qui a le teint de couleur brune, comme un More.

Le Singe cette fois devina qui frappoit :
Mais il s'en alla sans le dire.
Ses compagnons faisoient semblant de rire,
Et le Léopard seul rioit.
Bientôt chacun s'excuse et s'échappe à la hâte ;
En se disant entre leurs dents :
Ne jouons point avec les Grands,
Le plus doux a toujours des griffes à la patte.

De plus, le commerce avec les Grands n'est pas toujours aussi honorable qu'on se l'imagine, et il est souvent pernicieux pour les mœurs. Il est plus aisé de ne point vivre avec la plupart des Grands, que d'y être à sa place, sans se dégrader ou se corrompre. Si vous voulez réussir auprès d'un Grand, il faut prendre ses défauts ou les singer. S'il est libertin, il faut l'être avec lui ; s'il joue, il faut jouer ; s'il boit, il faut boire : sans quoi on n'est point liant, sociable. Les plaisirs qu'on partage avec lui, ne sont-ils pas payés trop cher par la perte de sa vertu, ou du moins de sa liberté, le plus précieux de tous les biens, le plus doux et le plus innocent de tous les plaisirs ? On vantoit beaucoup le bonheur de *Callisthène*, de manger à la table d'*Alexandre*. Diogène répondit : *C'est en quoi je l'estime malheureux, puisqu'il est obligé de manger à l'heure et au goût d'un autre.*

N'est-ce pas en effet un vrai malheur que de dépendre de quelqu'un et de vivre à ses ordres ? Est-il quelque bien qui puisse dédommager du joug de la servitude, et consoler de la peine qu'il y a d'attendre, pour manger, l'appétit d'un maître ? Quel supplice d'avoir à supporter les caprices ou la domination d'un maître tyrannique, souvent plus vicieux, plus insensé ou plus ignorant que ceux qui lui font la cour ! Quelle honte que pouvant vivre de peu, on cherche dans la servitude le moyen de vivre plus grassement, de vendre pour cela sa liberté et de se soumettre à l'esclavage d'un maître orgueilleux ! Il n'y a que des ames viles et ignobles, qui puissent se résoudre à aller dans les maisons des Grands, se déshonorer en leur faisant honneur. Les parasites des riches ressemblent à ces animaux, qui ont besoin d'un berger qui les mène en pâture. L'homme qui a été bien élevé et qui a des sentimens, a reçu assez du Ciel et sera content de son sort. Celui qui aime à rester dans son état, sera estimé des Grands mêmes : s'il veut en sortir pour s'égaler à eux, ils le mépriseront. *Louis XI* faisoit souvent asseoir à sa table un Marchand nommé maître *Jean*. Séduit par les bontés du Roi, il s'avisa de lui demander des lettres de noblesse. Ce Prince

les lui accorda. Mais lorsque ce nouveau noble parut devant lui, il affecta de ne pas le regarder. Maître *Jean* surpris de ne pas trouver le même accueil, s'en plaignit. *Allez, monsieur le Noble*, lui dit le Roi, *quand je vous faisois asseoir à ma table, je vous regardois comme le premier de votre condition : mais aujourd'hui je ferois injure aux autres Nobles, si je vous accordois la même faveur.*

A l'égard des jeunes gens, que leur goût, leur naissance ou le desir de s'avancer, portent à fréquenter les Grands ; qu'ils suivent les sages conseils que donne sur ce sujet à son fils, une Dame de beaucoup de mérite (*) :

(*) Madame la Marquise *de Lambert* morte en 1733 à 86 ans, étoit une des femmes qui ont fait le plus d'honneur à leur sexe, par leur esprit et par leurs connoissances. Tous ses Ouvrages réunis en deux petits volumes, respirent une morale sage, sensible et embellie par les graces du style. La manière dont elle parle de la vertu, est très-propre à la faire aimer. La science qui brille par intervalles dans ses écrits, s'y montre toujours sans affectation et sans pédanterie. Les jeunes personnes qui voudront se former le cœur et l'esprit, ne sauroient trop se nourrir de la lecture de ses Ouvrages. On ne peut guère lui reprocher que des négligences dans le style, et un ton qu'il falloit un peu plus rapprocher de la nature. Les *Avis d'une mère à son fils* et ceux d'*une mère à sa fille*, ont mérité à

« Il y a plusieurs sortes de grandeurs ; et qui demandent plusieurs sortes d'hommages. On doit du respect aux personnes élevées en dignité ; mais cè n'est qu'un respect extérieur : on doit de l'estime et un respect de sentiment au mérite. Quand, de concert, la fortune et la vertu ont mis un homme en place, c'est un double empire, et qui exige une double soumission : mais ils ne faut pas que le brillant de la grandeur vous éblouisse et vous jette dans l'illusion. Il y a des ames basses, qui sont toujours prosternées devant la grandeur. Il faut séparer l'homme de la dignité, et voir ce qu'il est quand il en est dépouillé.

Dans les places subalternes, on est dépendant. Il faut faire sa cour aux Ministres, mais il faut la faire avec dignité. Je ne vous donnerai jamais des leçons de bassesse. Ce sont vos services qui doivent parler pour vous, et non pas des soumissions déplacées. Les personnes de mérite qui s'attachent aux Grands, les honorent :

Mad. *Lambert* l'estime du public, par les instructions tendres et remplies d'aménité qu'elles renferment, par la beauté et la solidité des sentimens, par la manière vive, précise, élégante, dont ils sont écrits, et par les réflexions fines, délicates, ingénieuses, qui les ornent et les distinguent.

les esclaves les avilissent. Rien n'est plus agréable que d'être ami des personnes élevées ; mais vous n'y parvenez que par l'envie de plaire.

Que vos liaisons soient avec des personnes au-dessus de vous : par-là vons vous accoutumez au respect et à la politesse. Avec ses égaux, on se néglige.

Il est bon d'approcher les Grands, les personnes éminentes en dignité, de les voir à découvert et avec leur mérite de tous les jours. De loin, les favoris de la fortune vous en imposent : l'éloignement les met dans le point de vue qui leur est favorable, et couvre bien des défauts. La renommée exagère leur mérite, et la flatterie les déifie. Approchez-les : vous ne trouverez que des hommes.

Que les défauts des Grands ne vous gâtent pas, mais qu'ils vous redressent. Que le mauvais usage qu'ils font de leurs biens, vous apprenne à mépriser les richesses et à vous régler. La sagesse ne conduit point leur dépense. »

XXVII.

Jamais ne parlez mal des personnes absentes.

DIRE du mal des absens, c'est une lâcheté : celui qui parle mal de ceux qui ne peuvent se défendre, ressemble à celui qui, les armes à la main, attaqueroit un homme désarmé. Mais la médisance n'est pas seulement une lâcheté, c'est une indignité et une bassesse. Si l'on y ajoute la calomnie, c'est un crime noir, et de la médisance à la calomnie il n'y a qu'un pas. Celui qui se permet l'une y joindra bientôt l'autre. On ajoute, on change presque sans le vouloir. Un fait raconté par dix bouches médisantes, n'est plus le même. Tout médisant est donc presque toujours un calomniateur, et tout calomniateur est un fripon et un mal-honnête homme.

Celui qui ôte l'honneur ou qui contribue à le faire perdre, est un meurtrier d'autant plus criminel, qu'il ôte injustement ce qui est à un honnête homme plus cher que la vie. Il est plus injuste et plus cruel que l'homicide. Celui-ci ne nous fait

perdre qu'une vie qui doit nous être enlevée tôt ou tard : celui-là nous prive d'un bien, qui doit nous survivre, et sans lequel la vie même nous devient odieuse. L'Empereur *Caracalla*, un de ces monstres couronnés qui déshonorèrent le trône des *Césars*, et qui par leurs cruautés se rendirent l'opprobre et l'exécration du genre humain, voyant dans son frère *Géta*, Prince doux et chéri des Romains, la censure de ses mœurs, conçut contre lui une haine mortelle. Sa fureur étouffant la nature, il le massacra dans les bras de sa mère, qui reçut une blessure en voulant le défendre. Il voulut obliger *Papinien*, le plus célèbre jurisconsulte de son temps, à composer un discours pour excuser ce meurtre devant le Sénat. Mais ce grand homme lui répondit : *Prince, il est plus facile de commettre un fratricide que de l'excuser, et c'en est un second que d'ôter l'honneur à un innocent après lui avoir ôté la vie.* L'Empereur, irrité de sa réponse, lui fit trancher la tête.

C'est un grand malheur pour les gens de bien, même les plus irréprochables, d'être exposés aux traits envenimés de la calomnie. Quand elle répand son fiel et son poison, il n'y a rien qu'elle ne ternisse. Si elle ne peut détruire entièrement l'estime

et la réputation, elle l'affoiblit et en diminue l'éclat. Elle est comme le feu, qui noircit ce qu'il ne peut consumer.

Messieurs, disoit un fameux délateur
Aux courtisans de *Philippe* son maître,
Quelque grossier qu'un mensonge puisse être,
Ne craignez rien, calomniez toujours.
Quand l'accusé confondroit vos discours,
La plaie est faite ; et quoiqu'il en guérisse,
On en verra du moins la cicatrice.

ROUSSEAU.

Les maux que cause la langue médisante, ou sont irréparables, ou ne sont presque jamais réparés. Si l'on a calomnié quelqu'un, on doit aller trouver les personnes à qui l'on a parlé, pour leur dire qu'on a fait un mensonge, et que celle dont on a dit du mal injustement, est innocente. Il faut de plus prier ceux à qui on auroit fait cette calomnie, de ne jamais la répéter ; les prier de se dédire s'ils l'avoient dite à d'autres ; et s'ils ne le vouloient pas, les prier de vous les nommer, afin d'aller vous accuser vous-même, et justifier la personne calomniée. Combien peu qui se résoudront à faire une démarche si dure, et pourtant juste et nécessaire. La réparation de la médisance est encore plus difficile. Si l'on a fait une calomnie, on peut absolument la réparer en s'accusant soi-même d'avoir

dit une fausseté : mais on n'a pas la même ressource, si l'on a fait une médisance. Il faut cependant faire pour cela tout ce qu'on peut, excuser dans l'occasion la personne qui en a été l'objet, en dire tout le bien qu'on en sait, et effacer le plus qu'il est possible les impressions et les idées désavantageuses qu'on en a données : ce qui est aussi rare que difficile.

Un coup de langue est bien prompt, mais souvent les blessures en sont mortelles. J'ai connu, dit Mad. *Le Prince de Beaumont*, une jeune fille qui fit une faute. Comme elle avoit été très-sage auparavant, personne ne la soupçonna. Cependant elle étoit fort affligée, et pleuroit jour et nuit. Une servante fidelle qui la voyoit en cet état et qui en fut touchée, vint à bout de lui arracher son secret, et lui donna les moyens de se délivrer sans que personne en sût rien, excepté le curé et une autre femme. Quelque temps après, celle-ci ayant pris querelle avec la mère, lui reprocha la faute de sa fille ; et cette sotte mère en fit tant de bruit que toute la ville en fut bientôt instruite. Cette femme étoit très-violente : elle vouloit tuer sa fille, qui fut obligée de se sauver de la maison. Elle alla dans une ville, où elle voulut entrer en condition : mais comme elle n'avoit ni té-

moignage ni répondant, et qu'elle n'y étoit point connue, elle resta sur le pavé; et se trouvant sans ressource, elle s'abandonna à la débauche et devint une fille perdue.

Il n'est point de trait qui parte avec plus de facilité et de vitesse, ni qui fasse des plaies plus grandes et plus sensibles. Comme une étincelle portée par le vent en divers lieux, la médisance vole de bouche en bouche et embrase tout. Quoi de plus funeste, et en même temps de plus condamnable ! Qu'est-ce en effet, à en bien juger, qu'un médisant ? C'est un homme injuste : il fait tort à la personne de qui il parle, puisqu'il lui ôte sa réputation : quoiqu'elle ait fait une faute, et qu'elle ait plusieurs défauts, elle ne laisse pas d'avoir droit à sa réputation ; et lorsque par la médisance il lui ôte cette réputation, il lui fait plus de tort que s'il lui enlevoit une partie de son bien, puisque la réputation est un bien plus précieux que les richesses. Il n'est pas moins déraisonnable qu'injuste, parce qu'il fait aux autres ce qu'il ne voudroit pas raisonnablement qu'on lui fit. Qu'il en juge par lui-même. Il s'offense, il est piqué jusqu'au vif, lorsqu'il apprend qu'on a mal parlé de lui. Pourquoi donc parle-t-il mal des autres ? doi-

vent-ils être moins sensibles que lui à leur réputation ? Une parole qu'on aura dite contre lui l'afflige et l'irrite ; et il compte pour rien mille qu'il dit sur le compte des autres ! où est la raison ? où est l'équité ? C'est encore un imprudent et un indiscret, qui ne peut modérer sa langue, qui parle de tout sans discernement et qui ne ménage personne. Ses paroles sont comme autant de flèches qu'il lance au hasard, sans prévoir les coups qu'il porte ni s'en inquiéter. C'est un homme vain et orgueilleux, qui ne parle ordinairement des autres que pour les mépriser et pour se faire valoir. O médisant ! ouvrez les yeux sur vous-même, et voyez ce que vous êtes. Êtes-vous donc innocent et sans tache, vous qui parlez des autres avec si peu de ménagement, et qui êtes si prompt à les flétrir ? Ne remarque-t-on pas tous les jours qu'il n'y a personne qui ait plus de défauts que ceux qui aiment à critiquer ceux d'autrui ? Souvenez-vous qu'on ne sauroit être trop circonspect dans une matière aussi délicate que celle de la réputation et de l'honneur. Les personnes qui en ont, craignent de les faire perdre à ceux-mêmes qui en sont le moins dignes, comme on le voit par le beau trait que nous allons rapporter. *Alphonse*, Roi d'Aragon, le

même dont nous avons déjà loué ailleurs l'humanité sensible et généreuse, alla voir avec plusieurs de ses courtisans les bijoux d'un joaillier. Ce Prince fut à peine sorti de la boutique, que le Marchand courut après lui, pour se plaindre qu'on lui avoit volé un diamant de grand prix. *Alphonse* rentra chez le Marchand avec toute sa suite, et se fit apporter un vase plein de son. Il ordonna que chacun de ses Courtisans y mît la main fermée, et l'en retirât toute ouverte. Il commença le premier. La cérémonie faite, il fit vider le vase sur la table, et le diamant fut retrouvé. Le soin qu'eût ce Prince de sauver l'honneur de celui qui avoit commis le vol, et le moyen ingénieux qu'il employa, font également l'éloge de sa délicatesse de *sentimens* et de son esprit.

L'exemple de ce Prince si attentif à ne pas ôter l'honneur et la réputation, doit confondre bien des personnes qui sont si peu scrupuleuses sur ce point. On les voit d'un air satisfait déchirer la réputation des autres, se plaire à nommer les personnes ou à les désigner de manière à ne pas s'y méprendre, se moquer des absens, les tourner en ridicule, grossir leurs fautes, et publier par-tout les secrets vrais ou faux des familles : personne ne peut échapper

aux

ux coups de leur langue. On accuse surout les femmes d'avoir ce défaut, et d'être presque toutes médisantes. Ce n'est pourant point par horreur du vice ; celles qui nédisent le plus, ne sont pas moins vicieuses que les autres ; et si elles n'avoient pas de grands défauts, elles ne prendroient pas tant de plaisir à en remarquer dans les autres. Mais la curiosité les porte à savoir tout ce qui se passe ; et l'on n'aime guère à savoir que pour avoir le plaisir de l'apprendre à d'autres. La légèreté naturelle les empêche de faire réflexion à leurs paroles ; et elles ont médit presque avant de s'en appercevoir. L'oisiveté et l'envie de parler font chercher dans la médisance des sujets d'entretien : sans la médisance, combien de personnes n'auroient rien à dire !

Il y en a aussi qui ne parlent si volontiers des défauts des autres, que pour faire croire qu'ils ne les ont point, ou qu'ils n'en ont pas de si grands. Mais l'amour propre est souvent ici sa dupe ; car on ne manque guère de venger sur leurs défauts ceux qu'ils ont censurés dans les autres. N'invitons pas la malignité à chercher dans nous de quoi nous humilier et nous confondre. Il est bien difficile de ne pas lui donner prise par quelque endroit ; et il n'y

a guère d'occasions où l'on fît un mauvais marché de renoncer au bien qu'on dit de nous, à condition de n'en point dire de mal.

C'étoit donc une fanfaronnade, ou une défaite de l'amour propre, toujours ingénieux à se tromper, que la réponse de *Boileau-Despréaux*. Lorsqu'on lui représenta que s'il s'attachoit à la satire, il se feroit des ennemis qui auroient toujours les yeux sur lui, et ne chercheroient qu'à le décrier : *Hé bien!* répondit-il, *je serai honnête homme, et je ne les craindrai pas.* Mais ignoroit-il donc qu'il est bien difficile d'être toujours honnête homme dans le métier qu'il faisoit? Le meilleur Poëte satirique ne manque-t-il pas essentiellement à la probité, lorsqu'il outre les choses, et que sans égard il immole ses contemporains à la risée de son siècle et de la postérité; comme on a reproché, avec assez de justice, à *Despréaux* de l'avoir fait? Aussi ce Poëte, qui s'est immortalisé par son *Lutrin*, son *Art poëtique* et ses *Épîtres*, auroit-il une gloire plus pure, s'il n'eût pas composé ses *Satires*, comme le dit le sage Auteur de l'*Épître à ma Muse* (*).

(*) *Gresset*, plus estimable encore par l'usage qu'il a fait de ses talens, que par ses talens mêmes : ce

En vain guidé par un fougueux délire,
Le Juvénal du siècle de Louis
Fit un talent du crime de médire :
Mes yeux jamais n'en furent éblouis.
Ce n'est point là que ma raison l'admire ;
Et *Despréaux*, ce chantre harmonieux,
Sur les autels du poétique empire
Ne seroit point au nombre de mes dieux,
Si de l'opprobre organe impitoyable,
Toujours couvert d'une gloire coupable,
Il n'eût chanté que les malheureux noms
Des Colletets, des Cotins, des Pradons :
Mânes plaintifs, qui sur le noir rivage
Vont regrettant que ce censeur sauvage,
Les enchaînant dans d'immortels accords,
Les ait privés du commun avantage
D'être cachés dans la foule des morts.

Ce n'est pas qu'il ne soit quelquefois permis, qu'il ne soit utile même, de cri-

---

qui lui a mérité de la part de *Louis XV* des lettres de Noblesse ; parce que sa muse avoit toujours respecté les mœurs et la religion : honneur unique, et dont trop peu de nos Poëtes se sont rendus dignes. *Gresset* a débuté dans la carrière poétique par son chef-d'œuvre. *Vert-vert*, dit M. *Sabathier*, sera toujours un poëme charmant et inimitable, aussi piquant dans les détails qu'il est riche et ingénieux dans la fiction. Ses autres poésies légères le mettent également au-dessus de la plupart des Poëtes de nos jours, qui ont travaillé dans ce genre. Si l'on pardonne quelques négligences, qui donnent quelquefois de l'agrément au style, et certaines longueurs qui lui en ôtent, nous n'avons rien de mieux pour le naturel, les graces et une simplicité ingénieuse.

tiquer les mauvais Auteurs, et de prendre en main la défense du bon goût contre ses ennemis; comme on peut démasquer l'erreur, l'hypocrisie pernicieuse, et faire connoître les gens dangereux, afin qu'ils ne nuisent à personne. Mais si la critique est utile et incontestablement nécessaire pour la perfection des lettres ainsi que des arts; il faut qu'elle présente un feu *qui* éclaire, et non pas une flamme qui dévore. Il faut qu'elle soit exempte de toute personnalité; et que sa malignité, quand elle peut et doit en avoir, s'attache aux ouvrages, et jamais à la conduite privée des Auteurs. Il faut qu'elle soit juste et équitable, et qu'en censurant les défauts, elle rende justice au mérite et aux talens; et c'est ce que *Boileau* lui-même n'a pas toujours observé. Le fiel qu'il a répandu sur les célèbres *Quinault* et *Perrault*, en ternissant leur gloire pour un temps, ne l'a pas entièrement obscurcie, et la postérité, seul juge impartial et incorruptible, la leur a enfin rendue.

Il falloit que le temps vengeât l'auteur d'Armide:
Ce Juge des talens en sa faveur décide:
Chaque jour à sa gloire il paroît ajouter.
Aux dépens du Poëte on n'entend plus vanter
Ces accords languissans, cette foible harmonie,
Que réchauffa *Quinault* du feu de son génie.

LA HARPE.

Quinault est en effet pour le genre lyrique, ce que *Boileau* est pour la satire, ce que *La Fontaine* est pour la fable ; c'est-à-dire le grand modèle de son genre (*).

Le nom des deux *Perrault*, tant décrié par la satire, n'est pas non plus resté sans gloire, dit un Écrivain récent ; et il en a moins obtenu encore qu'il n'en a mérité. *Claude Perrault* se partagea entre *Galien* et *Vitruve* : quoi qu'en dise une épigramme satirique de *Boileau*, il ne fut pas ignorant médecin et il fut habile architecte. L'observatoire et l'arc de triomphe du faubourg Saint-Antoine furent élevés sur ses dessins ; mais sur-tout il donna le dessin de cette belle façade du Louvre, qui n'a rien de supérieur, dit M. *d'Alembert*, dans les chefs-d'œuvre de l'Italie ancienne et moderne, et que l'envie a tâché d'enlever à son auteur, mais qui lui est resté malgré l'envie. Il eut beaucoup de part à l'établissement de l'Académie des Sciences ; et il fut un des premiers et des plus dignes

(*) Ces deux derniers vers retournent bien heureusement les deux vers où *Quinault* est cruellement satirisé par son ennemi :

Et tous ces lieux communs de morale lubrique
Que *Lulli* réchauffa des sons de sa musique.

membres de cette société naissante, qui est devenue si célèbre et si utile par ses excellens Mémoires, et par les lumières qu'elle a répandues sur les objets de son institution. C'est pourtant ce *Charles Perrault* que notre dangereux et quelquefois injuste satirique a cherché à ridiculiser au commencement de son quatrième livre de l'Art poétique :

> Dans Florence jadis vivoit un Médecin,
> Savant hâbleur, dit-on, et célèbre assassin, etc.

Nous en sommes fâchés pour *Boileau*, avec l'Écrivain que nous avons cité ; mais aucun de ces traits caustiques ne rappelle ni de près ni de loin l'homme qu'il a voulu peindre ; et toute cette allégorie n'est fondée que sur ce que *Perrault*, Médecin de profession, se livroit par goût à l'architecture où il a excellé, comme notre satirique est forcé d'en convenir. Sa haine contre *Perrault*, venoit de ce que celui-ci n'aimoit pas les satires : juste et louable motif de décrier un homme estimable à bien des égards !

Charles Perrault, qui eut encore plus de part que son frère à la haine de *Boileau* et à ses satires, ne le mérita pas davantage. Ce Poëte étoit, dit-on, secrètement piqué de ce que dans le Poëme de *Perrault*, in-

titulé *le Siècle de Louis XIV*, il n'y étoit pas dit un seul mot de lui, parce que la satire ne plaisoit pas plus à *Charles Perrault* qu'à son frère. C'est contre *Charles* que sont lancés une multitude de traits épars dans les réflexions sur *Longin*, dans une foule d'épigrammes. Mais ce n'est point par-là qu'il faut juger de lui : c'est par tous les avantages qu'il a procurés aux Lettres. Tout ce que *Louis XIV* et *Colbert* ont fait pour les encourager, les illustrer et les récompenser, ils l'ont fait à l'instigation de *Perrault*. Celui-ci inspiroit *Colbert*, dont il avoit acquis et mérité l'estime et l'amitié, par sa probité et par son zèle pour le bien public ; *Colbert* inspiroit *Louis XIV*; et l'on doit rendre cette justice à *Perrault*, qu'il ne se servit du grand crédit qu'il avoit sur ce digne Ministre du plus grand de nos Rois, que pour faire fleurir les Sciences et les Arts, et faire accorder des pensions et des récompenses aux hommes célèbres dans les lettres, soit en France, soit dans les pays étrangers. *Perrault* ne songeoit qu'à la gloire du Roi et qu'au bien des Lettres : il aimoit la France et son siècle, et vouloit les honorer. Son zèle le porta peut-être un peu trop loin, en donnant dans son Poëme la préférence aux Modernes sur les Anciens. Ce qui l'engagea dans une dispute

littéraire, qui fit plus de bruit qu'elle ne méritoit; et *Perrault* ne concevoit pas la ridicule querelle qu'on lui faisoit à ce sujet, puisqu'on devoit naturellement prendre moins d'intérêt à l'antiquité qu'à son siècle. Il eut le malheur d'avoir en tête des adversaires redoutables et plus forts que lui, qui le terrassèrent dans cette lutte, et firent dans l'esprit du public beaucoup de tort à son goût et à sa gloire littéraire. Cependant, on estime encore son *Éloge historique* des grands hommes qui ont paru dans le dix-septième siècle, son *Dialogue de l'amour et de l'amitié*, et son *Épître à M. de la Quintinie* (*). Il n'en est pas de même de ses autres Ouvrages, qui sont en grand nombre, en vers et en prose, et

(*) Le public croit, sur la foi de *Boileau* et sur celle du titre, que le conte de *Peau d'Ane* ne mérite pas d'être lu, et il ne le lit point : le public est trompé; il seroit fort étonné d'y trouver beaucoup de traits dignes de *La Fontaine*. Nous en dirons presque autant de *Grisélidis*. M. *d'Alembert* a tiré de quelques autres de ses Ouvrages, des vers qui méritent les éloges qu'il leur donne. C'est le fils de *Charles Perrault*, nommé *Perrault d'Armancourt*, qui est Auteur de ces contes de Fées, qui sont entre les mains de tous les enfans, et dont quelques-uns, tels que la *Barbe-bleue* et le *Petit Poucet*, sont d'un si grand intérêt. *Dict. Encycl.*

dont on auroit peine à soutenir aujourd'hui la lecture.

Si le trop terrible ennemi de *Perrault* n'avoit aiguisé ses traits acérés que contre ces derniers ouvrages, il seroit sans doute moins blâmable. Mais un satirique ne reste presque jamais dans les justes bornes. La satire, d'abord modérée et légitime, devient bientôt outrée, piquante, personnelle et partiale. Sous prétexte de venger le bon goût, on se venge soi-même, on satisfait son ressentiment et sa haine. Pour réjouir le lecteur, on aiguise les traits de la satire, on mord, on déchire sans ménagement. On n'épargne plus, lorsqu'une fois on se voit applaudi de ses premiers essais; et malheureusement la satire ingénieuse l'est presque toujours. Elle plaît à notre malignité, qui aime sur-tout à voir tourner en ridicule, parce qu'il n'y a guère d'abaissement plus grand, ni qui soit plus sans retour; car on a honte d'estimer dans la suite ceux dont on s'est moqué. C'est pour cela que la réputation de *Quinault* a encore aujourd'hui tant de peine à se rétablir, et que celle de *Cotin* n'a pu se relever. Qu'on lise néanmoins l'Histoire de l'Académie Françoise (*), et l'on verra

(*) Par M. l'Abbé *d'Olivet*, inférieur dans sa continuation à son prédécesseur le célèbre *Pélisson*. Le

que les *Cassagnes*, les *Cotin*, dont les noms remplissent si souvent les mordans hémistiches de ce cruel et trop ingénieux satirique, méritoient, à plusieurs égards, l'estime publique qu'il leur a fait perdre.

Cassagnes étoit assez bon Poëte, et Prédicateur estimé. L'Ode qu'il fit à la louange de l'Académie Françoise, lui en ouvrit les portes à l'âge de vingt-sept ans, et le Poëme qu'il publia l'année suivante, où il introduit *Henri IV*, donnant des instructions à *Louis XIV*, lui acquit l'estime de M. *Colbert*, qui ne sachant point estimer sans récompenser, lui procura une pension de la Cour, le fit garde de la bibliothèque du Roi, et le nomma ensuite un des quatre premiers Académiciens, dont l'Académie des Inscriptions fut d'abord composée. Il étoit sur le point de prêcher à la Cour, lorsque *Boileau* ayant mis son nom avec celui de *Cotin* dans sa troisième satire, ce trait piquant le fit renoncer à la Chaire;

---

meilleur de ses Ouvrages est sa *Prosodie Françoise*. Ses traductions, dit M. *Sabathier*, quoique purement écrites, manquent souvent d'élégance, de force et de chaleur, par trop de scrupule à rendre fidellement le texte de l'original. Il a donné une magnifique édition de *Cicéron*, qui est estimée. Il mourut en 1768, âgé de 87 ans.

et l'interrompit au milieu de sa course. Après avoir fait les derniers efforts pour regagner l'estime du public par ses Ouvrages, il succomba sous le poids de l'étude et du chagrin. Ses parens avertis que sa tête se dérangeoit, accoururent du Languedoc, et le voyant hors d'état de pouvoir être transporté à Nîmes sa patrie, ils furent contraints de le mettre à Saint-Lazare, où il mourut à l'âge de quarante-six ans. Triste effet de la satire, et qui devoit bien rendre amer, pour l'Auteur lui-même, le plaisir qu'elle pouvoit d'ailleurs lui donner !

Quant à l'Abbé *Cotin*, peut-être il auroit eu le tranquille sort de tant d'autres Écrivains, qui ne valoient pas mieux que lui, ou qui peut-être valoient moins. Pendant leur vie, on les laisse jouir de la bonne opinion qu'ils ont d'eux-mêmes, et après leur mort leur mémoire est ensévelie avec leurs cendres, dans un même tombeau. Au fond, *Cotin* n'étoit pas si méprisable que la satire l'a voulu faire croire. Il savoit les langues, étoit chéri dans les plus illustres compagnies où l'on ne faisoit guère accueil qu'au mérite, et prêcha seize Carêmes dans les meilleures Chaires de Paris. Qu'on lise ce qu'il a écrit, on conviendra non-seulement qu'il étoit versé

dans la Philosophie et dans la Théologie, mais que sa prose a quelque chose d'aisé, de naïf et de noble, et que ses poésies même ont de quoi plaire en bien des endroits aux personnes les plus délicates. On a de lui des madrigaux et d'autres petites pièces très-ingénieuses (*). Mais il eut le malheur de déplaire à deux hommes, dont un trait de plume donnoit une immortalité de gloire ou d'ignominie. Il avoit offensé *Molière*, en publiant à l'Hôtel de Rambouillet, que le Duc de *Montausier* étoit joué dans le *Misanthrope*; et ce Seigneur qui le crut ainsi, en fit arrêter la représentation; à laquelle, mieux instruit, il eut l'équité de ne pas s'opposer, disant : *Je voudrois ressembler à son Alceste. Cotin* avoit blâmé *Boileau* de son goût pour la satire,

(*) On citera toujours de lui cette jolie chanson, qui, à la morale près, est d'une délicatesse et d'un naturel admirables :

Iris s'est rendue à ma foi.
Qu'eût-elle fait pour sa défense ?
Nous n'étions que nous trois, elle, l'amour et moi,
Et l'amour fut d'intelligence.

Et cet autre quatrain à une femme qui lui écrivoit :

Vous n'écrivez que pour écrire,
C'est pour vous un amusement.
Moi qui vous aime tendrement,
Je n'écris que pour vous le dire.

et il étoit intime ami de *Gilles Boileau*, brouillé alors avec le Poëte son cadet. Selon l'Auteur des *Anecdotes littéraires*, ce fut la fatale nécessité de la rime, qui attira sur l'Abbé *Cotin* les traits du Poëte satirique. Celui-ci récitoit à *Furetière* la satire du *Repas*, et se trouvoit arrêté par un hémistiche qui lui manquoit :

Si l'on n'est plus à l'aise assis en un festin,
Qu'aux sermons de Cassagne. . . . .

Vous voilà bien embarrassé, lui dit *Furetière*, que n'y mettez-vous l'Abbé *Cotin*? Il ne fallut pas le dire deux fois. Quoi qu'il en soit, *Molière* et *Boileau* attaquèrent le malheureux *Cotin* de la manière que tout le monde sait ; et *Cotin*, accablé des traits perçans du Satirique et de la scène de *Trissotin*, ne put s'en relever. Il baissa tellement, que ses parens agirent pour qu'il fût mis en curatelle.

Boileau avoit donc plus de raison qu'il ne pensoit, de dire lui-même au commencement d'une de ses satires :

Muse, changeons de style, et quittons la satire;
C'est un méchant métier que celui de médire.

Ce qu'il ajoute n'est pas moins vrai :

A l'Auteur qui l'embrasse il est toujours fatal.
Le mal qu'on dit d'autrui, ne produit que du mal.

C'est ce qui est arrivé à une infinité de Satiriques, et en particulier à *Sotade*, ancien Poëte Grec. Ses poésies étoient pleines de médisances et de satires mordantes contre les personnes les plus respectables. Il avoit composé une pièce violente contre *Ptolémée Philadelphe*, roi d'Égypte, au sujet de son mariage avec sa propre sœur. Pour éviter la colère de ce Prince, il s'étoit sauvé d'Alexandrie : mais un des Généraux de *Ptolémée* l'ayant pris, lui fit mettre du plomb autour du corps, et le fit jeter dans la mer (*).

Le *Salomon* du Nord fit subir un châtiment moins cruel, mais encore plus déshonorant, à un célèbre Poëte de ce siècle. Celui-ci s'étoit permis de composer quelques vers satiriques contre ce Prince, en quittant sa Cour. On découvrit le lieu de sa retraite. Deux Officiers s'y rendirent. Ils prirent leurs mesures pour qu'on ne pût ni entendre ni empêcher l'exécution. Ayant trouvé le coupable seul, un d'eux lui déclara qu'il étoit chargé de la part du Roi de Prusse, de corriger avec le bâton les vers

(*) M. *Rollin* qui appelle cela une juste punition, ne considère pas assez que le crime de la satire, quelque odieux et injuste qu'il soit, l'est bien moins que celui de la cruauté.

insolens qu'il avoit eu l'audace de composer contre ce Prince. L'Auteur essaya en tremblant de s'excuser : mais on fut sourd. Il fallut ou tendre patiemment le dos, ou perdre la vie. Le Poëte, convaincu intimement de la vérité de cette maxime, qu'il a consignée lui-même dans un de ses ouvrages,

Un chien vivant vaut mieux qu'un lion mort (*).

crut devoir, par prudence, choisir le premier parti. Le ministre de la Justice royale s'acquitta aussi lestement que rigoureusement de sa commission. L'expédition faite, *ce n'est pas tout*, ajouta-t-il, *j'ai ordre de rapporter un reçu en bonne forme, signé de votre main.* Le supplicié eut beau se défendre encore. Voyant qu'on se préparoit à recommencer de plus belle ; il consentit à tout ce qu'on voulut. Le reçu donné, nos Officiers se retirèrent, et allèrent rendre compte à leur maître de l'exécution de ses ordres.

« Gardez-vous sur-tout, dit le Sage, de parler mal des Princes et des Grands, dans les lieux que vous croiriez aussi sûrs et aussi secrets que votre pensée ; et ne médisez point du riche dans l'intérieur même de votre

---

(*) *Melior est canis vivus leone mortuo.* Eccl. 9.

maison : car les oiseaux du Ciel rapporteront vos paroles, et la flatterie se hâtera de faire sa cour en vous trahissant (*). Pour vos propres intérêts, ne dites du mal de personne. Au défaut d'autres moyens de se venger, l'organe ordinaire de la médisance est toujours prêt, et facile à se diriger contre vous. On vous déchirera ou l'on vous tournera de même en ridicule, et *les rieurs* ne seront pas toujours de votre côté. » *Bautru* (**), l'un des Seigneurs les plus spirituels de la Cour, mais d'un esprit mordant et caustique, avoit reçu quelque mécontentement du Duc d'*Épernon*. Il fit relier un livre qui avoit pour titre, *Les hauts faits du Duc d'Épernon* : tous les feuillets étoient en blanc. Cette plaisanterie et d'autres aussi piqquantes lui attirèrent quelques coups de bâton, que le Duc lui fit donner. A peu près dans le même temps, il se fit peindre avec une canne à la main. Quelqu'un demanda si c'étoit un bâton de com-

---

(*) *In cogitatione tua regi ne detrahas, et in secreto cubiculi tui ne maledixeris diviti; quia et aves cæli portabunt vocem tuam.* Eccl. 10.

(**) Né à Paris en 1588 et mort en 1665, avec une grande réputation d'homme aimable et de diseur de bons-mots, qui l'ont rendu célèbre sous les règnes de *Louis XIII* et de *Louis XIV*.

mandement. *Ne voyez-vous pas*, répondit le Duc d'Épernon, *qu'il est représenté comme un martyr, tenant à la main l'instrument de son supplice?*

On dit rarement du mal de celui qui n'en dit de personne. Tout le monde se plaît, au contraire, à en dire du bien, et à faire de sa retenue le sujet de son éloge.

Si vous êtes jaloux de votre propre honneur et de l'estime des hommes, ne médisez point. Il y en a qui croient plaire ou briller par-là; mais on les déteste et on les méprise. Et qui le mérite mieux? Car, si c'est l'envie ou la haine qui fait parler le médisant, comme il arrive presque toujours, quelle bassesse! Si c'est de sang froid et sans intérêt qu'il déchire des personnes de qui il n'a reçu aucun mal, quel caractère noir! De quelque côté donc qu'on envisage le médisant, on ne peut que le mépriser et le haïr. Une langue médisante, dit un ancien Poëte, est ordinairement l'indice d'un ame méchante (*).

Le médisant ne plaît qu'à ceux qui ont beaucoup de malignité, ou des raisons particulières: encore aiment-ils toujours plus la médisance que le médisant. Il leur ap-

(*) *Lingua est maliloquax mentis indicium malæ.* P. Syrus.

prend ce qu'il peut faire contre eux par ce qu'il fait contre les autres : et qui est-ce qui n'a pas à craindre les traits d'une mauvaise langue ? On la hait donc, au fond, de quelque caractère qu'on soit. Les gens malins, ennemis ou jaloux, ne l'écoutent que pour en nourrir leur malignité, leur haine ou leur envie; et ils la percent à son tour des mêmes traits dont elle a percé les autres. Les gens de bien qui réfléchissent sur l'indignité de ces sortes de discours, se bouchent les oreilles pour ne pas les entendre : ils s'indignent contre celui qui leur apprend ce qu'ils ne voudroient pas savoir.

La médisance a l'art funeste de prendre différentes formes, et de se rendre quelquefois presque insensible, pour faire des blessures plus profondes. Tantôt elle impose de faux crimes, découvre ceux qui sont secrets, augmente ceux qui sont connus. Tantôt elle tourne en ridicule la conduite, les manières d'une personne, donne un mauvais sens à ce qu'elle dit ou à ce qu'elle fait; et ce qui est plus criminel encore, elle interprête mal ses bonnes intentions, nie ses qualités, ses talens, ou se plaît à les diminuer malignement. Quelquefois un geste, un souris, un coup d'œil ou de tête, un petit air de mépris ou de dédain, sont

autant de médisances coupables. Le silence même, dans certaines occasions, ou une foible louange, sont des traits délicats et perçans d'une médisance adroite ou timide, qui n'en est pas moins criminelle. Celle qui prépare ses coups par des préliminaires honorables ou affectueux, est la plus malicieuse ; mais celle qui les trempe dans la fine raillerie, est la plus cruelle : ils font d'autant plus d'impression, qu'on sait leur donner un tour subtil et plaisant ; semblables à la piqûre de l'aspic, qui est presque imperceptible, et qui n'excite d'abord qu'une démangeaison agréable, mais qui fait glisser le venin si avant, qu'on ne peut plus y apporter de remède.

La médisance faite par indiscrétion, par légèreté d'esprit et par une envie de dire tout ce qu'on sait, quoique moins criminelle et moins odieuse que celle qui se fait par malice, par haine, par vengeance, par envie et avec dessein de nuire, n'est pas néanmoins sans péché ni sans injustice, puisqu'elle flétrit également la réputation et ravit l'honneur injustement.

Je dis *injustement* : car on ne doit appeler médisance que celle qui apprend et fait connoître le mal sans raison suffisante et légitime. Ce n'est donc pas médire, que de découvrir un vice ou un défaut d'autrui,

lorsque c'est pour le bien de l'État, pour l'honneur de la Religion, pour l'édification des autres, pour l'avantage de celui dont on parle, ou pour empêcher qu'il ne nuise. Mais il faut n'en parler alors qu'à des personnes prudentes, qui puissent y apporter du remède. C'est même charité que d'en parler de la sorte, et quelquefois il y a obligation. Vous mettez un domestique à la porte, parce qu'il a des défauts essentiels. Une personne qui veut le prendre, vient vous demander si elle peut compter sur lui : vous pouvez, vous devez même dire ce qui en est ; mais il faut le faire avec tous les ménagemens que la charité demande. Si vous dissimuliez les défauts de ce serviteur, vous seriez cause de tout le mal qu'il feroit dans la maison où on le prendroit sur votre parole. Ce seroit aussi une charité scrupuleuse et mal réglée, que de ménager mal-à-propos la réputation d'un homme de mauvaise foi ou d'un scélérat, lorsqu'elle est préjudiciable au public.

Quoiqu'il faille être fort délicat à ne point médire, on ne doit pas moins éviter encore une autre extrémité où tombent quelques-uns, qui, pour fuir la médisance, louent le vice même ou l'excusent, et le transforment en vertu. « Il ne faut pas, dit

S. François de Sales, pour se garantir de la médisance, favoriser les autres vices ni les flatter : mais on doit dire sans déguisement et sans détour, qu'un vice est un vice, et blâmer ce qui est blâmable, lorsque l'exige l'utilité de celui qui parle ou de ceux à qui on parle. On raconte devant de jeunes personnes des familiarités indiscrètes et dangereuses que d'autres se permettent : si vous ne les blâmez pas, et que vous entrepreniez de les excuser en les qualifiant de simplicité innocente qui ne songe à aucun mal, ou de gaieté sans conséquence, ces ames tendres qui vous écoutent prendront occasion de s'en permettre autant. Il est donc de leur utilité que vous disiez sur-le-champ ce que vous en pensez ; à moins que vous ne croyez devoir remettre cette instruction à un temps plus convenable. Vous êtes encore obligé de parler, si vous êtes des premiers de la compagnie, et que votre silence dût passer pour une approbation. Mais tenez la balance bien juste, et n'y mettez rien qui diminue ou augmente la chose. »

Enfin, en blâmant le vice, il faut épargner la personne le plus qu'il est possible, reconnoître volontiers le bien qui se trouve en elle, et qui compense en quelque sorte ce qu'on est forcé d'y censurer. « Il est

vrai, dit le respectable Moraliste qui nous sert ici de guide, qu'on peut parler librement des pécheurs reconnus publiquement pour tels, et diffamés. Mais ce doit être avec un esprit de charité et de compassion, et non pas avec orgueil ou par aucune joie maligne : car la joie du mal est criminelle. A l'égard des ennemis de Dieu et de l'Église, il faut les décrier autant *qu'on* peut, tels que les chefs des hérétiques et des schismes, et tous leurs partisans. *C'est charité de crier au loup, quand il est entre les brébis.*

Chacun, ajoute-t-il, se donne la liberté de censurer les Princes et de médire des Nations entières, selon la diversité des inclinations dont on est prévenu à leur égard. Ne faites pas cette faute : outre qu'elle offense Dieu, elle pourroit vous susciter des peines et des querelles.

Toutes les fois que vous entendez mal parler de quelqu'un, tâchez de rendre douteux ce qu'on en dit, si vous pouvez le faire à juste titre ; du moins excusez son intention. Si cela ne se peut pas encore, témoignez que vous en avez pitié. Pensez en vous-même et faites penser aux autres qu'il n'est personne sans péché et sans défaut, et que ceux qui ne tombent pas dans de grandes fautes, doivent craindre d'y tomber. Écar-

ez le discours en changeant la conversation, ou de quelque autre manière que votre prudence vous suggérera (*). »

Tel est le caractère de l'homme vertueux. Il se fait un devoir de garder le silence sur les défauts d'autrui, il tâche même de les justifier. C'est pour lui un vrai plaisir d'avoir occasion de parler sans flatterie des bonnes qualités de ceux qu'il connoît. Les méchans, au contraire, les cœurs noirs, goûtent une affreuse satisfaction à dire tout le mal qu'ils savent, lorsqu'ils croient pouvoir le faire sans danger. Ils n'oseroient parler mal de ceux qui sont présens, ou devant ceux qui s'y intéressent. C'est contre les absens, c'est devant des personnes ennemies ou indifférentes qu'ils ont la basse lâcheté de se déchaîner. Leur langue est comme une épée à deux tranchans, qui n'épargne personne. Les amis et les ennemis, les parens et les étrangers, le sacré et le profane, tout est la victime de leur malignité.

Celui qui est jaloux de l'estime des hommes et de sa propre réputation, ne dira jamais rien qui puisse nuire à celle des autres. On dit rarement du mal de celui qui n'en dit de personne. On se plaît, au contraire, à le

---

(*) *Introduction à la vie dévote.*

louer et à lui rendre cette justice. Il dit avec joie tout le bien qu'il sait, et tait le mal lorsqu'il n'a pas de justes raisons de le faire connoître. Croit-il pouvoir parler des vices ou des défauts d'autrui, il s'abstient de nommer les personnes, à moins qu'elles n'aient renoncé publiquement à leur honneur ou perdu tout droit à leur réputation. Il aime à dire du bien de ses ennemis mêmes; et ce qui est peut-être plus encore, il aime à en entendre. Non-seulement il ne dit jamais aucun mal de personne, mais il ne souffre point, autant que les circonstances le permettent, qu'on le fasse en sa présence.

Car ce n'est pas assez de ne point médire, on doit encore fermer l'oreille à la médisance. Celui qui l'écoute est presque aussi coupable que celui qui l'a dit : il en est le criminel complice. Applaudir au mal, c'est s'en rendre coupable, et souvent même plus que celui qui le fait. Aussi le Sage nous recommande-t-il de ne point prêter l'oreille aux langues médisantes : *Faites*, dit-il, *comme une haie d'épines à l'entrée de vos oreilles, et n'écoutez pas la méchante langue.* Le plus sûr moyen de la faire taire est de ne pas l'écouter. *Le vent d'aquilon dissipe la pluie, et le visage triste fait taire*

La

la langue médisante (*). Témoignez que la médisance vous déplaît, et engagez celui qui parle à épargner la réputation d'autrui. Une personne voulant dire à une autre quelque chose au désavantage du prochain, celle-ci lui fit ce compliment qui la surprit et qui ne lui plut guère : *Il y a déjà long-temps que je me suis mis en possession de n'entendre jamais parler mal de personne. Si vous avez quelque chose de bon à me dire de la personne en question, je l'écouterai avec plaisir ; sinon je vous prie de me dispenser d'une audience qui me feroit peine.*

M. *de Chanfeuil de Grandpré* se trouva un jour dans une maison respectable, où un Lieutenant de Roi d'une ville de province, homme caustique et fort médisant, parloit très-désavantageusement de son Gouverneur, avec qui il étoit brouillé. *Monsieur*, lui dit M. de Grandpré, *vous déchirez à tort une personne que j'estime et à qui j'ai mille obligations : vous me faites l'honneur d'avoir quelque bonté pour moi : si vous avez bien résolu de briller à ses dépens, vous m'obligerez beaucoup de ne pas m'en rendre témoin.* Le Lieutenant de Roi, confus et charmé de la manière honnête de M. *de Grandpré*, lui dit que puisque le Gouverneur étoit de ses

(*) Eccl. 28. Prov. 25.

amis, il changeroit de ton et d'entretien, et qu'il y avoit tant de plaisir à être dans son amitié, qu'il le prioit de lui accorder cette grace. *Je vous l'offre*, lui répondit M. de Grandpré, *mais à condition que les absens pour qui je m'intéresse, ne seront jamais impunément déchirés en ma présence.*

Ceux qui ont autorité, sont obligés de fermer la bouche au médisant. « Ne permettez pas, disoit *St. Louis* à son fils, que personne ait la hardiesse de prononcer devant vous aucune parole qui puisse porter qui que ce soit au péché, ni d'attaquer, par la médisance, la réputation des autres. » *Louis XIV*, qui avoit toutes les qualités d'un grand Roi, ne s'étoit pas seulement interdit la médisance, toujours indécente dans la bouche d'un Prince ; mais il la désarmoit lorsqu'elle osoit paroître devant lui. Un petit-maître voulant jeter un ridicule sur l'incapacité d'un jeune Seigneur, dit à ce Prince qu'on feroit un gros livre de ce que ce Seigneur ne savoit pas. Le Roi prenant un air sévère, dit à ce railleur : *Et l'on en feroit un fort petit de ce que vous savez.*

L'illustre *Jeanne d'Arc*, après avoir sauvé la France par des exploits qui paroîtroient incroyables, s'ils n'étoient aussi attestés qu'ils le sont, fut prise enfin, comme on

sait, par les Anglois. Ils résolurent de faire mourir, par un jugement solennel, une fille irréprochable, vertueuse, comblée de gloire; et dont tout le crime étoit de les avoir trop souvent battus. Avant le jugement, un Docteur prononça, en sa présence, sous le titre de *Prédication charitable*, un discours rempli d'invectives contre elle et contre le Roi de France. *Jeanne* ne répondit rien sur ce qui ne concernoit qu'elle : mais quand elle entendit insulter le Roi, elle interrompit le prédicateur. *Par ma foi, Sire*, lui dit-elle, *révérence gardée, je vous ose bien dire et jurer, sur peine de ma vie, que mon Roi est le plus noble Chrétien de tous les Chrétiens; et n'est point tel que vous dites.* Qui ne seroit touché de ce témoignage d'amour et de zèle pour un Roi qu'elle avoit si bien servi, et qui, avec une indigne indifférence, la laissoit périr si misérablement, tandis qu'il eût pu, ce semble, la sauver et la racheter!

Si vous avez entendu quelque parole contre la réputation du prochain, gardez-vous de la répéter, et comme dit l'Esprit-Saint, faites-la mourir dans vous-même (*). Le mal que nous apprenons des autres

(*) *Audisti verbum adversùs proximum tuum? commoriatur in te.* Eccl. 19.

doit être enséveli chez nous ; quand il n'y a pas de pressante nécessité de le redire. Lorsqu'on racontoit à la vertueuse Reine de France, épouse de *Louis XV*, quelque fait qui blessoit l'honneur du prochain, elle refusoit d'abord de le croire. La chose devenoit-elle publique : elle excusoit ou plaignoit la personne, et n'en parloit plus.

On ne doit pas moins respecter la mémoire des morts que la réputation des vivans. On parloit en présence de Milord *Bolyngbrocke*, de l'avarice dont le Duc *de Marlborough* avoit été accusé, et l'on citoit des traits sur lesquels on appeloit au témoignage de *Bolyngbrocke*, qui avoit été l'ennemi déclaré du Duc. *C'étoit un si grand homme*, répondit-il, *que j'ai oublié ses vices.*

Badinez prudemment les personnes présentes.

TROP noble dans ses sentimens pour avoir la bassesse et la lâcheté de déchirer la réputation des absens, l'honnête homme n'a pas non plus la cruauté et ne se fait pas un plaisir malin de railler ceux qui sont présens. Il badine quelquefois pour égayer la conversation, mais sans blesser : on rit avec lui ; mais personne ne pleure. Il ne ressemble pas à ces hommes caustiques et amoureux de leurs pensées, qui ne peuvent retenir un bon mot ; et il croit que c'est souvent avoir beaucoup d'esprit, que de ne pas faire usage de tout son esprit. Ceux qui se plaisent à rire des autres, devroient penser qu'il n'y a point de vie assez pure pour avoir droit de censurer celle d'autrui.

La raillerie, qui fait partie des amusemens de la conversation, est difficile à manier. De la plus douce raillerie à l'offense il n'y a souvent qu'un pas. Il est si rare et si difficile de rire des autres sans les choquer, qu'il vaudroit mieux s'en abstenir entièrement. L'amour propre est si délicat, qu'il est presque impossible de le toucher sans le blesser, à moins qu'on ne le fasse avec beaucoup de légèreté et de prudence. Il faut

que le badinage soit mêlé de tant d'égards et d'estime, que la persone qui en est le sujet, en soit moins offensée que flattée.

> Aux bons mots que l'on dit, joignez aussi les vôtres:
> Mais faites, quand vous en direz,
> Que ceux dont vous vous raillerez,
> Puissent rire comme les autres.
>
> *PAVILLON.*

L'objet de la raillerie doit tomber sur des défauts si légers, que la personne intéressée en plaisante elle-même ; la raillerie délicate est un composé de blâme et de louange ; elle ne touche légèrement sur de petits défauts que pour mieux appuyer sur de grandes qualités.

Sans ces sages égards que demandent l'honnêteté et la politesse, le badinage le plus agréable, peut dégénérer et choquer. Plus même il amusera la compagnie, plus il déplaira et fera de peine à la personne qui en est l'objet, sur-tout s'il jette sur elle une espèce de ridicule : car le ridicule offense plus que le déshonorant. En ne croyant que plaisanter, on blesse, et quelquefois d'une manière très-sensible et très-piquante. La personne que vous attaquez a seule droit de juger si vous plaisantez : dès qu'on la blesse, elle n'est plus raillée, elle est offensée. *Racine* aimoit à

railler; et il étoit alors amer et piquant. Ses meilleurs amis ne trouvoient pas grace auprès de lui, quand il leur échappoit quelque chose qui lui donnoit prise. *Despréaux*, accablé un jour de ses railleries, lui dit, après la dispute : *Avez-vous eu envie de me fâcher ?* Dieu m'en garde, répondit *Racine*. *Hé bien !* reprit Despréaux, *vous avez donc tort ; car vous m'avez fâché.* Une autre fois celui-ci ayant avancé à l'Académie quelque chose qui n'étoit pas juste, *Racine* ne s'en tint pas à une simple plaisanterie qui part souvent du premier feu de la dispute, mais il la poussa si loin que *Despréaux* fut obligé de lui dire : *Je conviens que j'ai tort, mais j'aime mieux avoir tort que d'avoir raison comme vous l'avez.*

Il ne faut donc pas se permettre facilement de railler ses amis même, et sur-tout de le faire souvent, parce qu'il est difficile de ne pas laisser échapper enfin quelques traits qui les choquent et les aliènent.

On doit aussi bien examiner ceux avec qui on badine. Les grossiers, les ignorans et les sots sont toujours prêts à se fâcher, et à croire qu'on se moque d'eux ou qu'on les méprise. « Il ne faut jamais, dit *la Bruyère*, hasarder la plaisanterie même la plus douce et la plus permise, qu'avec des gens polis ou qui ont de l'esprit. »

En général, il faut rarement badiner. Il est vrai que le badinage, quand il est juste, léger et finement renvoyé, est le sel de la conversation, qui devient insipide et ennuyeuse quand on n'y rit pas. Mais trop de ce sel est bien pis que point du tout, et en ce genre le trop n'est pas loin du peu. Il faut bien de la prudence, pour se tenir dans la modération et pour ne point passer jusqu'à l'excès; il faut bien du jugement pour ne rien dire de déplacé, et beaucoup d'attention sur les paroles pour ne pas laisser échapper le moindre mot qui puisse blesser.

Ne vous mêlez donc pas de rire ni de jouer avec les autres, si vous n'êtes extrêmement sage, et si vous n'avez l'art de le faire discrètement et avec grace. Usez d'une grande circonspection. Observez soigneusement l'humeur, le temps, le lieu, les occasions: ce qui est bien reçu aujourd'hui ne le sera pas demain. Assaisonnez le badinage avec une louange: en mettant de son parti l'amour propre des autres, on est sûr de ne jamais déplaire. Mais c'est là précisément ce qu'on ne fait pas. Les badinages les plus doux, les plus modérés, les plus innocens, dégénèrent presque toujours. Parmi les traits que fait partir une humeur enjouée, il y en a toujours quel-

qu'un de plus perçant qui pénètre jusqu'au cœur. Il en est de ces jeux d'esprit comme des jeux de main.

On gagne souvent beaucoup à supprimer un bon mot, et l'on s'expose toujours à en risquer un piquant. Ne faites jamais aucun badinage qui puisse déplaire; et quel qu'il soit, n'en faites pas souvent, de peur d'en contracter l'habitude. On dit quelquefois bien des sottises, quand on veut faire le rieur et le plaisant.

> On cherche les rieurs, et moi je les évite:
> Cet art veut sur tout autre un suprême mérite.
> Dieu ne créa que pour les sots
> Les méchans diseurs de bons mots.
>
> *La Fontaine.*

Celui qui aime à plaisanter ne sera pas long-temps estimé; et s'il y joint la raillerie, comme il arrive ordinairement, il se rendra méprisable et odieux. Le plus mauvais de tous les caractères est celui de railleur. Il se fait beaucoup d'ennemis, et n'a aucun ami. Souvent même il change les meilleurs amis en ennemis irréconciliables. Un Anglois de beaucoup d'esprit, nommé *Thomas Fuller*, et de ces hommes qui auroient mieux aimé perdre vingt amis qu'un bon mot, avoit fait quelques vers sur une femme grondeuse. Le Docteur *Cosinius*, son bienfaiteur, les ayant oui réci-

ter ; il lui en demanda une copie. *Rien de plus juste*, lui dit Fuller, *puisque vous avez l'original*. Le Docteur fut d'autant plus piqué de l'épigramme, que sa femme ne passoit pas pour être douce. Il cessa de protéger *Fuller*, et devint son ennemi.

On pardonne, on rend quelquefois son amitié à ceux qui ont fait quelque injustice ou quelque affront : mais la raillerie est de toutes les injures celle qui se pardonne le moins, parce qu'elle est l'indice le plus certain du mépris. Elle porte à l'amour propre le coup le plus sensible, parce qu'elle nous ôte la bonne opinion que nous avons de nous-mêmes, et qu'elle veut nous rendre ridicules aux yeux des autres et à nos propres yeux. C'est une injure déguisée ; et ce qui la rend encore plus humiliante, c'est qu'en même temps qu'elle nous abaisse, elle semble élever celui qui nous raille au-dessus de nous ; elle le rend pour ce moment, en quelque sorte, notre supérieur et notre maître.

C'est pour cela qu'il est si dangereux de railler les Grands. La raillerie qui les attaque devient souvent funeste, et bien de bons mots ont coûté cher à leurs auteurs. Un certain *Théocrite* ayant offensé le Roi *Antigonus* qui étoit borgne, ce Prince promit de lui pardonner, s'il venoit lui

demander sa grace. Ses amis, pour l'y engager, lui disoient : Ne craignez rien, votre grace est assurée, dès que vous aurez paru aux yeux du Roi. *Ah !* dit-il, *si je ne puis obtenir ma grace sans paroître à ses yeux, je suis perdu.* Cette raillerie fut rapportée au Prince, qui le fit mourir.

Un plaisant, sous l'Empereur *Tibère*, eut le même sort. Ce Prince ne se pressant pas d'acquitter le legs qu'*Auguste* avoit fait aux Citoyens Romains, de trois cens sesterces par tête (*), un rieur, qui pourroit bien avoir donné à *La Fontaine* l'idée assez insipide d'une de ses fables, mais dont la moralité est excellente et d'un grand usage (**), s'approcha d'un mort qu'il voyoit porter au travers la place, et parut lui parler à l'oreille. On voulut savoir ce qu'il avoit dit. Il répondit qu'il l'avoit chargé d'avertir *Auguste* que le peuple n'avoit pas encore reçu la gratification portée dans son

(*) Le petit sesterce, *sestertius*, pour *sesquitertius*, valoit deux as et demi ; c'étoit le quart du denier romain qui faisoit dix as, comme le mot de denier le fait entendre. Selon *Budé*, savant Antiquaire, l'as ou le sou romain valoit quatre de nos deniers. Le grand sesterce, *sestertium* valoit mille petits sesterces : il s'agit ici de petits sesterces.

(**) C'est la fable du *Rieur et des Poissons* de la *Fontaine*.

testament. A la place de *Tibère*, un honnête homme se seroit contenté de dire: *Voilà un mauvais plaisant; mais il m'avertit de mon devoir que je négligeois*. Une grande ame eût été jusqu'à donner au plaisant une gratification particulière pour l'avoir averti de ses torts. Mais celle de *Tibère* étoit, comme l'avoit définie un de ses instituteurs, *de la boue pétrie avec du sang*. Il fit venir ce rieur, lui compta ses trois cents sesterces, et l'envoya au supplice, en lui disant d'aller s'acquitter lui-même de son message auprès d'*Auguste*.

Le desir de la vengeance est toujours le premier fruit que produit la raillerie, dans le cœur de celui qu'elle offense. *Guillaume* le conquérant, Duc de Normandie et Roi d'Angleterre, étoit excessivement gros et replet. *Quand donc accouchera-t-il*, dit *Philippe I*, en plaisantant? Il n'en fallut pas davantage pour allumer la guerre. *Guillaume* fit répondre au Roi de France, que *quand il seroit accouché, il iroit faire ses relevailles à Sainte-Geneviève avec dix mille lances, en guise de cierges* (*). L'effet suivit de près la menace. Il entra

(*) *Lance* se disoit autrefois d'un gentilhomme ou cavalier, armé de la lance et de l'écu: il étoit accompagné de six hommes de guerre.

dans le Vexin François, y commit d'horribles ravages, assiégea et prit la ville de Mantes, qu'il réduisit en cendres, et dont il fit passer au fil de l'épée tous les habitans. Sa mort, causée par une chûte de cheval, sauva la France.

Philippe, Roi de Macédoine, faisant le siége de Méthonte, un homme extrêmement adroit à tirer de l'arc, vint s'offrir à lui. Ce Prince lui répondit qu'il le prendroit à son service, lorsqu'il feroit la guerre aux hirondelles. L'archer piqué de cette raillerie, se jeta dans la ville assiégée; il tira une flèche où étoit écrit: *A l'œil droit de Philippe*; elle l'atteignit en effet, et le lui creva.

La raillerie qui peut offenser, est indigne de tout honnête homme; mais elle convient encore moins à un Prince, parce qu'elle pique plus vivement. *Henri IV* voyant un Gentilhomme Provincial, qui considéroit la magnifique galerie de Fontainebleau avec des yeux stupides, s'approcha de lui, et lui demanda à qui il appartenoit. *A moi-même*, répondit le Provincial. *Vous avez un sot maître*, lui dit le Roi. Une Dame fort maigre étant venue avec un habit vert à un bal que donnoit ce Prince: *Je vous suis obligé*, lui dit-il, *d'avoir employé le vert et le sec pour faire*

honneur de la compagnie. Louis XIV n'auroit pas dit de bon mot, quand il se seroit offert à lui : il ne se permettoit pas la moindre raillerie désobligeante. Il savoit mettre dans ses paroles et dans ses actions plus de dignité et de décence que *Henri IV*, qui avoit le cœur bon, mais l'esprit trop vif.

Plus on est élevé au-dessus des autres par son sang, moins on doit se permettre la raillerie, parce qu'elle est plus cruelle. Il y a d'ailleurs peu de gloire à espérer de ces badinages piquans, et beaucoup de honte à craindre, en s'exposant à une repartie d'autant plus humiliante qu'on devoit moins se mettre dans le cas de la mériter. Un Courtisan avoit été plusieurs fois envoyé en ambassade. Son Prince lui dit un jour en le raillant, qu'il ressembloit à un bœuf. *Je ne sais à qui je ressemble*, répondit-il, *mais je sais bien que j'ai eu l'honneur de vous représenter en plusieurs occasions*.

La raillerie est toujours mal reçue de celui à qui elle s'adresse, et ne fait guère d'honneur à celui qui raille. Avec des inférieurs ou des petits génies, c'est une honte ; avec un grand ou un supérieur, il y a du risque ; à l'égard des égaux, ils la rendront avec usure, et couvriront souvent le rieur de confusion. Car lorsque

celui contre lequel on lance le trait sait le renvoyer adroitement à celui qui l'a fait partir, il l'expose à la risée, et le charge lui-même du ridicule qu'il vouloit jeter sur un autre. *Louis XIII*, supportant avec beaucoup de patience une harangue ennuyeuse à la porte d'une petite ville ; un de ses Courtisans qui s'imaginoit de faire plaisir au Roi en interrompant l'Orateur, lui demanda de quel prix étoient les ânes de son pays. L'Orateur lui dit, après l'avoir regardé depuis la tête jusqu'aux pieds. *Quand ils sont de votre poil et de votre taille, ils valent dix écus.*

Le ton moqueur et méprisant est dangereux : on s'expose à entendre des paroles fort offensantes. On admiroit dans une compagnie l'esprit vif et formé du jeune *Pic de la Mirandole* (*). Un Cardinal dit

(*) Prince Italien, ainsi nommé de la forte ville de la Mirandole, capitale du Duché de même nom, et dont il étoit souverain. Il s'appliqua dès son enfance à l'étude des sciences et des belles-lettres, et devint un des plus savans hommes de son temps. A 18 ans, il savoit un grand nombre de langues, et à 24 ans il soutint à Rome avec un applaudissement extraordinaire, cette fameuse thèse sur toutes les sciences, *de omni scibili*, et qui contenoit neuf cents questions. On a de lui plusieurs Ouvrages, fort bien écrits en latin. Ce prodige de l'Italie, ce phénix d'érudition précoce, mourut en 1494, à 32 ans.

que plus les enfans avoient d'esprit dans leur première jeunesse, moins ils en avoient dans un âge plus avancé. *Si ce que vous dites est vrai*, repartit aussitôt l'enfant, *il faut que votre Éminence en ait eu beaucoup étant jeune.*

On ne se défend jamais mieux contre des paroles piquantes, que par des reparties fines et honnêtes, qui émoussent seulement les traits qu'on nous lance; et s'il est quelquefois permis d'en faire qui soient un peu fortes et humiliantes, c'est surtout à l'égard de ceux qui veulent se divertir à nos dépens, et qui cherchent à nous tourner en ridicule, ou aux personnes qui n'ont dans la conversation aucun ménagement pour nous. De mauvais plaisans, qui ne connoissoient et n'avoient guère d'autre mérite que celui de la figure, se divertissoient de celle d'un Chevalier de Malte, et l'appeloient un Ésope. *Vous avez raison, Messieurs*, répliqua-t-il, *de me comparer à Ésope: car, comme lui, j'ai le talent de faire parler les bêtes.*

Il y a des gens qui ne peuvent parler sans railler, ni railler sans offenser. Leurs mots âcres et mordans, leurs railleries mêlées de fiel et d'absinthe les rendent odieux. Car si l'on rit quelquefois d'un trait

satirique et piquant, on déteste presque toujours ceux qui le disent.

Il y a de petits défauts qu'on abandonne volontiers à la censure, et dont nous souffrons facilement qu'on nous raille. Ce sont de pareils défauts que nous devons choisir pour railler les autres. Encore faut-il bien de l'esprit et de la finesse pour badiner joliment, et beaucoup de supériorité sur la personne qu'on badine, afin qu'elle n'ait pas droit de s'en offenser, au lieu de croire qu'on manque au respect qui lui est dû. Voici quelques railleries qui ont les conditions que nous venons d'exiger.

Un Historien Romain (*) rapporte qu'un vieillard demanda une grace à l'Empereur *Adrien*, qui ne voulut pas la lui accorder. Ce bon homme croyant que c'étoit à cause de sa vieillesse, s'avisa de se faire peindre les cheveux en noir, et retourna ainsi déguisé à la Cour. L'Empereur reconnut l'artifice, et lui dit en plaisantant : *Ce que vous demandez, je l'ai déjà refusé à votre père.*

(*) *Spartien*, qui avoit écrit les Vies de tous les Empereurs Romains depuis *Jules César* jusqu'à *Dioclétien*, sous le règne duquel il vivoit. Il ne nous reste que les Vies d'*Adrien*, de *Caracalla* et de quatre autres.

Un Courtisan qui vouloit tirer d'*Alphonse*, Roi d'Aragon, quelque libéralité, lui dit : J'ai songé cette nuit que votre Majesté me faisoit un riche présent. Le Roi lui répondit : *Ne savez-vous pas que les Chrétiens ne doivent point ajouter foi aux songes ?*

On rapporte que M. *de Moncrif*, ce Poëte aimable, quelquefois un peu maniéré dans ses chansons et ses madrigaux, mais où l'on trouve toujours de la finesse, de la délicatesse et de la grace, témoignant devant M. le Comte d'*Argenson*, Ministre de la guerre, et fils du célèbre Lieutenant-général de police, le desir d'être historiographe de France, quoique ses titres ne fussent pas dans le genre historique ; M. d'*Argenson*, qui avoit acquis par beaucoup d'autres bienfaits le droit de lui parler avec franchise, s'écria : *Historiographe ! à quel titre ? Bon pour historiogriffe, vous y auriez des droits incontestables.* Cette plaisanterie étoit fondée sur ce que M. *de Moncrif* avoit fait une *Histoire des chats*, badinage que le public, dit un Écrivain, avoit eu la pédanterie de juger avec autant de sévérité que si ç'avoit été un ouvrage sérieux.

On a dit que la fine raillerie étoit la fleur du bel esprit. S'il y a des occasions où elle puisse être permise, c'est princi-

palement lorsqu'elle renferme une satire ingénieuse et délicate d'un ridicule ou d'un vice. *Maurice de Nassau*, Gouverneur des Pays-Bas Hollandois, voulant se défaire du grand pensionnaire *Barneveldt*, qui s'opposoit à ses desseins ambitieux, fit accuser ce vertueux et inflexible Magistrat, d'avoir voulu livrer le pays aux Espagnols; et il eut la tête tranchée à l'âge de soixante-douze ans. Les Juges qui le condamnèrent à mort, eurent chacun pour leurs vacations deux mille quatre cents florins. Quelque temps après cette injuste exécution, un célèbre Avocat dit à l'un des Juges: On dit de vous deux choses que je ne saurois croire; la première, que vous n'avez guère d'esprit; la deuxième, que vous êtes avare. La première ne sauroit être vraie, car vous avez su trouver le Pensionnaire coupable d'un crime digne de mort: ce que les plus habiles Jurisconsultes n'ont pu faire. La deuxième n'est pas moins fausse, car vous avez aidé, pour deux mille quatre cents florins, à rendre une sentence que je n'aurois pas voulu rendre pour tous les biens du monde.

Le Maréchal *de Toiras* railla ingénieusement un Officier peu brave. Il faisoit ses dispositions pour une bataille, lorsque cet Officier, plus attaché à la vie qu'à

l'honneur, vint lui demander la permission de se rendre chez son père qui étoit, disoit-il, à l'extrémité. *Allez*, lui répondit le Général; *père et mère honoreras, afin que tu vives longuement.*

On demandoit à un Ambassadeur nouvellement arrivé, ce qu'il pensoit de la beauté de plusieurs Dames, qui étoient toutes extrêmement fardées. *Dispensez-moi d'en juger*, répondit-il, *je ne me connois pas en peinture.*

Philippe, Prince sans foi dans les traités comme sans frein dans son ambition, se soumit la Grèce par ses artifices encore plus que par ses armes. S'étant rendu ainsi maître d'Olinthe, les traîtres qui lui livrèrent la ville, ne reçurent pour salaire de leur trahison que les railleries des Macédoniens à ce sujet. Ils s'en plaignirent à *Philippe*. Ce Prince, railleur lui-même, leur répondit : *Les Macédoniens sont si grossiers, qu'ils appellent tout par leur nom.*

Un bon mot, quand même il seroit un peu piquant, n'est jamais mieux employé, que lorsqu'on s'en sert pour humilier la vanité et l'orgueil. Un fanfaron ayant eu avec un Officier une querelle qui ne s'étoit pas terminée à sa gloire, alla chercher son adversaire dans un café où il savoit sans doute qu'il n'étoit pas. Il dit

tout haut que, s'il l'avoit trouvé, il lui auroit donné des coups de canne. Quelqu'un qui savoit son histoire, lui répondit: *C'étoit apparemment une restitution que vous vouliez lui faire.*

On peut rire d'un homme vain et orgueilleux, qui va, pour ainsi dire, au-devant de la raillerie. Mais il y a de la honte à se moquer d'un sot, comme il y a de la puérilité et de la sottise à se railler des difformités du corps. Celui qui insulte à la nature, mérite qu'on lui fasse un reproche plus grand et plus sensible, celui de n'avoir ni esprit ni savoir vivre. Un Seigneur à cordon bleu, dont le génie passoit pour être fort petit, voyoit briller un gros diamant au doigt d'une Dame qui n'étoit pas belle, et qui avoit la main assez maigre et décharnée. Il dit en riant à un de ceux qui étoient avec lui: J'aimerois mieux la bague que la main. *Et moi*, repartit la Dame qui l'avoit entendu, *j'aimerois mieux le licou que la bête.*

Le vrai usage de la raillerie, lorsqu'on peut l'employer, ne doit être que de montrer le ridicule d'un vice ou d'un défaut dont on peut se corriger. Quel sujet de railler n'est-ce pas néanmoins pour certaines gens, qu'une personne dont le corps a quelque difformité, quelque imperfection!

quelle matière à la plaisanterie ! quel champ pour faire briller leur esprit, ou plutôt pour montrer qu'ils n'en ont point ! Un sot railloit un homme d'esprit sur la longueur de ses oreilles : *Il est vrai*, lui répondit la personne raillée, *j'ai des oreilles trop grandes pour un homme ; mais convenez aussi que vous en avez de trop petites pour un âne.*

XXVIII.

Consultez volontiers.

CETTE maxime renferme un des conseils les plus prudens que puisse donner la sagesse : en le suivant, on évitera de faire bien des sottises.

La vraie sagesse est de se défier de sa sagesse. Ce qui suffit pour conduire les autres, ne suffit pas toujours pour se conduire soi-même. Quelque consommé que vous ayez sujet de vous croire dans le maniement des plus grandes affaires, vous devez vous devenir suspect, dès qu'il s'agit de vous, et compter bien plus sur les lumières étrangères que sur les vôtres. L'amour propre, qui nous rend d'ordinaire si clair-voyans à l'égard d'autrui, nous aveugle toujours sur nous-mêmes. Quand vous aurez à prononcer sur ce qui vous regarde, ne rougissez donc point de demander conseil.

Quelque expérience qu'on puisse avoir, il est impossible d'avoir tout éprouvé, et de posséder toutes les lumières dont a besoin.

Aussi l'Esprit-Saint fait-il sur-tout consister la prudence dans la défiance de soi-même (*). *Si vous prêtez l'oreille*, dit-il ailleurs, *et si vous aimez à écouter, vous deviendrez sage* (**). C'est donc un défaut de sagesse et la marque d'une extrême imprudence, dans les personnes même âgées, qui, sous prétexte de leurs connoissances, ne sont ni assez humbles pour croire qu'ils aient besoin de conseils, ni assez dociles pour écouter et recevoir ceux qu'on leur donne. Aussi remarque-t-on que les hommes consommés dans leur profession, sont les plus portés à consulter ou à conférer entre eux.

A tout âge, en tout état, sur toute matière, on peut tirer un grand fruit des conseils des autres. Quelque instruit qu'on soit, on est souvent pour ses propres affaires, comme un médecin malade qui a besoin d'en consulter d'autres. On voit des gens très-habiles prendre l'avis des personnes d'un esprit inférieur, mais capables de réflexions judicieuses, qui peuvent échapper aux plus éclairés. Le moins habile peut quelquefois donner de bonnes idées à celui qui l'est le plus. L'homme

(*) *Ne innitaris prudentiæ tuæ.* Prov. 3.

(**) Eccl. 6.

d'esprit

d'esprit écoute tous ceux qui lui parlent, et en profite. Il sait tirer de chacun quelque étincelle ou quelque rayon de lumière ; et de ces petites lumières réunies, il fait naître autant de jour qu'il lui en faut pour se conduire dans ses entreprises.

Écoutez tout le monde, assidu consultant :
Un fat quelquefois ouvre un avis important.

DESPRÉAUX.

Charles V mérita ses succès et le glorieux surnom de *Sage*, parce que jamais personne ne se plut tant à consulter. Jamais il ne prit de parti avant d'en avoir conféré avec ceux qui pouvoient l'éclairer. Quoiqu'il fût lui-même la meilleure tête de son conseil, il écoutoit tous les avis, et ne rougissoit pas de réformer le sien. *Charles V*, dit un de nos meilleurs Historiographes (*), entre bien des éloges, en a mérité un qui doit

(*) Le Président *Hénault*, de l'Académie Françoise, Président honoraire des enquêtes, Surintendant de la maison de la Reine, mort en 1770 à 85 ans. Il est avantageusement connu par son *Abrégé chronologique de l'Histoire de France*, qui en contient toute la substance, et où une méthode heureuse et des portraits vrais, des anecdotes piquantes, des rapprochemens pleins d'intelligence, des vues fines, des réflexions profondes, font souvent disparoître la sécheresse chronologique. Cet Ouvrage est devenu un modèle dans ce genre. *Dict. Encycl.*

servir d'instruction à tous les Rois, on peut ajouter et à tous les hommes en place; c'est que jamais Prince ne se plut tant à demander conseil, et ne se laissa moins gouverner que lui. Aussi l'État, défiguré par le malheureux règne de *Jean* son père, reprit-il une nouvelle face sous le gouvernement de ce grand Prince, et la Nation recouvra son ancien lustre.

Bien différent de l'insensé, ou du petit génie, qui ne veut ni demander des conseils ni souffrir qu'on lui en donne, l'homme prudent, quelque élevé ou quelque éclairé qu'il soit, consulte volontiers et reçoit avec reconnoissance les conseils qu'on lui donne. Il est trop convaincu par sa propre expérience, qu'en bien des choses la foible humanité marche comme à tâtons entre la lumière et les ténèbres, pour entreprendre jamais rien d'important, sans s'être entretenu de son affaire avec des personnes discrètes et judicieuses. Il prend conseil de ses amis, pour n'être pas la dupe de sa propre prudence.

Le plus grand ennemi de la prudence est la précipitation, qui fait agir, sans avoir assez délibéré auparavant. On l'a comparée à une personne qui se précipiteroit par la fenêtre, sans prendre le temps de descendre par l'escalier. Car la délibération, la cir-

conspection, les avis des sages, sont comme autant de degrés par lesquels un homme prudent arrive heureusement à ses fins. Il faut délibérer lentement, et exécuter promptement ce qu'on a mûrement délibéré.

Aimez donc à demander conseil ; et prenez pour maxime de ne jamais rien faire de conséquence, sans avoir consulté. Plus les intérêts sont grands et les suites importantes, plus le conseil est nécessaire. Un conseil sage empêche souvent de faire de grandes fautes. Tandis que la passion tient nos yeux attachés à regarder notre but, nous ne voyons pas ce qui est autour de nous et ce qui nous suit : un ami fidelle et éclairé nous le fait voir. *Henri IV*, n'étant encore que Roi de Navarre, vouloit épouser la Comtesse de *Guiche* qu'il aimoit. Il demanda à d'*Aubigné* son sentiment sur ce mariage ; et contre la sage maxime de ne faire jamais connoître à ceux que l'on consulte, de quel côté on penche, il lui témoigna la grande envie qu'il avoit de prendre ce parti. Il lui allégua l'exemple de plusieurs Princes, qui avoient trouvé leur bonheur en épousant des femmes qu'ils aimoient, quoiqu'elles fussent au-dessous d'eux par leur condition. Ce Prince en disoit assez pour déterminer d'*Aubigné* à lui donner un conseil conforme à son inclination. Mais incapable de le flatter

et de trahir son devoir, d'*Aubigné* lui répondit avec une noble hardiesse :

« Sire, ces excuses ne peuvent vous convenir. Ces Princes jouissoient tranquillement de leurs États, ils n'avoient point d'ennemis qui les inquiétassent : ils n'étoient point, Sire, errans comme vous, qui ne conservez votre vie et ne soutenez votre fortune que par votre vertu *et par* votre renommée. Vous devez aux François de grandes actions et de beaux exemples. Les mauvais exemples que vous avez cités, je ne vous les impute point ; je sais que vous n'aimez pas la lecture : ils vous ont été fournis par des Conseillers infidelles, qui ont voulu flatter votre passion. Il faut que vous soyez *ou César ou rien ;* que vous vous rendiez assidu dans votre Conseil que vous abhorrez ; que vous consacriez plus de temps aux affaires nécessaires ; que celles qui sont essentielles aient la préférence sur les autres et particulièrement sur le plaisir ; que vous surmontiez les foiblesses que vous avez dans votre domestique, et qui sont indignes d'un grand Roi. Le Duc d'*Alençon* est mort (*). Vous n'avez plus qu'un pas à

(*) Il étoit fils de *Henri II*, ainsi que *François II*, *Charles IX* et *Henri III*, qui régnèrent successivement. Ces quatre Princes moururent sans postérité,

faite pour monter sur le trône. Si dans le temps que vous êtes sur le point d'y arriver, vous faites une action qui vous déshonore, elle vous éloignera pour toujours du trône où vous deviez être placé. Si vous devenez l'époux de votre maîtresse, le mépris que vous ferez rejaillir sur votre personne, vous fermera sans ressource le chemin du trône. Quand vous aurez subjugué le cœur des François par vos grandes actions, et que vous aurez mis votre fortune à l'abri; vous pourrez imiter alors, si vous le voulez, les exemples que vous avez allégués. »

Henri IV ne s'offensa point de la liberté avec laquelle d'*Aubigné* lui avoit parlé. Il le remercia même de son conseil généreux; et, ce qui est encore plus grand, il le suivit. Quel trésor pour un Roi qu'un conseiller de ce caractère !

Lorsque vous demandez conseil, faites-le sincèrement : car bien des gens ne consultent que pour avoir des approbateurs. Ils ne demandent un avis, que quand ils se promettent de l'avoir tel qu'ils le sou-

---

et laissèrent la couronne à *Henri IV*. Le Duc d'*Alençon*, qui étoit le plus jeune, mourut en 1584, cinq ans avant *Henri III*, d'une maladie violente causée par ses débauches, à l'âge de 30 ans.

haitent. Pour vous, soyez vraiment disposé à bien recevoir les conseils qu'on vous donnera, quelque contraires qu'ils soient à vos vues, quelque peu flatteurs, quelque durs même que vous les trouviez. Laissez une entière liberté de vous dire ce qu'on pense : autrement, il est inutile de consulter. Déguisez-vous même quelquefois, s'il en est besoin, cachez-vous, pour ainsi dire, sous le rideau, afin qu'on ne se cache point à votre égard, et qu'on vous découvre plus librement la vérité.

« *Louis XIV*, dit Mad. *de Sévigné*, s'amusoit depuis quelques jours à faire des vers. Il venoit de composer un petit madrigal. Un matin, il dit au Maréchal *de Grammont* : Monsieur le Maréchal, lisez, je vous prie, ce petit madrigal, et voyez si vous en avez jamais lu un si impertinent. Parce qu'on sait que depuis peu j'aime les vers, on m'en apporte de toutes les façons. Ce Maréchal, après avoir lu, dit au Roi, *Sire, votre Majesté juge divinement bien de toutes choses : il est vrai que voilà le plus sot et le plus ridicule madrigal que j'aie jamais lu.* Le Roi se mit à rire, et lui dit : N'est-il pas vrai que celui qui l'a fait est bien fat ? *Sire, il n'y a pas moyen de lui donner un autre nom.* Oh bien ! dit le Roi, je suis ravi que vous m'en ayez parlé si bonnement : c'est

moi qui l'ai fait. *Ah ! Sire, quelle trahison ! Que votre Majesté me le rende : je l'ai lu brusquement.* Non, monsieur le Maréchal, les premiers sentimens sont toujours les plus naturels. Le Roi, ajoute Mad. *de Sévigné*, a fort ri de cette folie. »

Dans le temps que l'Histoire Ecclésiastique de M. *Godeau*, Évêque de Vence, commençoit à paroître, le Père *le Cointe*, de l'Oratoire, se trouva chez un Libraire avec quelques Savans. M. *Godeau* y étoit aussi : il avoit eu soin de cacher toutes les marques de sa dignité, qui auroient pu le faire connoître. La conversation ne roula que sur cette nouvelle Histoire ; et, suivant la coutume assez ordinaire aux gens de lettres, on en parla avec beaucoup de liberté. Le Père *le Cointe* convint qu'il y avoit des choses excellentes dans cet Ouvrage, et qu'on ne pouvoit rien lire de plus judicieux que les réflexions du nouvel Historien ; mais il ajouta qu'il auroit souhaité plus d'exactitude dans les faits, et un peu plus de critique. Il fit ensuite remarquer quelques endroits qui l'avoient le plus frappé. M. *Godeau* l'écoutoit attentivement, sans dire mot. Après le départ de ce Père, il eut grand soin de savoir son nom et sa demeure. Le même jour, il se rendit à l'Oratoire et se fit annoncer. On peut s'i-

maginer quelle fut la surprise du Père *le Cointe*, lorsqu'il le vit. Il lui fit des excuses de son indiscrétion. Le Prélat le remercia, au contraire, de sa sincérité, le pria de continuer ce qu'il avoit commencé le matin, et lui fit cette prière avec tant d'instance, que le Père ne put lui refuser sa demande. Ils lurent ensemble cette Histoire, sur laquelle le Père *le Cointe* fit d'amples remarques. Le Prélat, après l'en avoir remercié, en profita dans une nouvelle édition. Depuis ce temps-là, il honora le Père *le Cointe* de son amitié (*).

Il seroit à souhaiter que tous les Auteurs fussent aussi dociles : ils y gagneroient, et

(*) M. *Godeau*, mort en 1672, passoit dans son temps pour un des meilleurs Écrivains en vers et en prose. Aujourd'hui, on sait seulement qu'il a écrit. La prolixité de son style a fait tomber ses Ouvrages, quoique l'élocution en soit facile et nombreuse. Son *Histoire de l'Église* a de la noblesse et de la simplicité, avec le même défaut. Sa poésie qui a du nombre et de l'harmonie, offre quelques morceaux assez heureux, mais noyés dans un grand nombre de vers vides et boursoufflés. Comme Poëte, il est principalement connu par sa traduction des Pseaumes en vers françois, et par divers poëmes sur des sujets la plupart Chrétiens. Il l'est comme prosateur, par une Histoire de l'Église depuis le commencement du monde jusqu'à la fin du neuvième siècle, par diverses Vies de Pères de l'Église, et d'autres Saints et illustres personnages. *Dict. des Trois Siècles. Dict. Encycl.*

le public encore plus. Mais la plupart sont idolâtres de leurs productions : ils n'en voient pas ou n'en veulent pas voir les défauts, et sont fâchés quand on les leur montre. L'Abbé *de Saint-Pierre*, avant de prononcer son discours de réception à l'Académie Françoise, voulut le lire à M. *de Fontenelle*. Celui-ci lui avoua franchement qu'il trouvoit un certain endroit fort plat. *J'en suis bien aise*, dit l'Abbé, *il me ressemblera mieux*; et il ne changea rien. Cette saillie plaisante fut dans cet homme singulier, encore moins l'effet peut-être de son indocilité pour la censure, que du mépris qu'il avoit pour la poésie et l'éloquence. Voué tout entier au service de l'humanité, à la plus grande utilité du genre humain, qui respire par-tout dans ses ouvrages, il ne faisoit en général aucun cas des talens agréables, qui n'avoient pas une utilité immédiate et directe. Il étoit persuadé qu'un jour on penseroit ainsi : ce qui seroit ne pas connoître tous les besoins des hommes, dont le plaisir est un des plus grands, et les ramener à la barbarie par l'envie de les servir. Quoi qu'il en soit, l'Abbé *de Saint-Pierre*, fortement prévenu en faveur de son opinion, ainsi que de la plupart de ses idées, fit son discours de réception à l'Académie, comme une chose

qu'il jugeoit inutile, c'est-à-dire, avec négligence et dégoût. Il n'avoit consacré à cet ouvrage que quatre heures de travail. *Ces sortes de discours*, dit-il, *ne méritent pas, pour l'utilité qu'ils sont à l'État, qu'on y mette plus de deux heures de temps; j'y en ai mis quatre, et cela est fort honnête.*

Ce ne sont pas seulement les Auteurs, qui doivent demander volontiers des conseils et les recevoir avec docilité, ce sont encore, comme nous l'avons déjà dit, tous ceux qui veulent se conduire sagement. Mais beaucoup de gens se font une mauvaise honte de se soumettre aux avis des autres, et un faux honneur de ne se gouverner que par eux-mêmes. Un Prince disoit *qu'il aimoit mieux faire une sottise de son cru, qu'une belle action par l'avis d'un autre.* En parlant ainsi, il faisoit moins son portrait que celui de bien des hommes, et surtout des jeunes gens, qui n'aiment ni à demander des conseils ni à en recevoir, parce qu'ils croient toujours penser mieux que les plus sages et les plus éclairés. Mais on fait bien des fautes, lorsqu'on est jeune et qu'on ne prend conseil que de soi-même. *Mon fils*, dit le Sage, *ne faites rien sans conseil, et vous ne vous repentirez point de ce que vous aurez fait* (*).

(*) Eccl. 32.

Il n'y a que l'insensé, qui se fie à lui-même. Moins on a d'esprit et de capacité, plus on est d'ordinaire orgueilleux et suffisant. On se persuade qu'on en sait plus que les autres. On croiroit s'abaisser et faire l'aveu de son infériorité, si l'on consentoit à suivre les conseils qu'un autre auroit donnés.

Ce défaut paroît peu de chose dans son principe : cependant les effets en sont terribles. De là naissent la présomption, la bonne opinion de soi-même, l'attachement opiniâtre à son sens : vices qui annoncent la petitesse d'esprit, la fatuité, la sottise. De là les faux jugemens, les mesures mal prises, les démarches inconsidérées, qui souvent sont suivies de la honte et du ridicule. Les plus mauvais sujets ne sont devenus tels, que pour avoir refusé d'entendre et de suivre les conseils des personnes qui les portoient au bien. Tandis que *Néron* suivit les sages conseils de *Burrhus* et de *Sénèque*, tout l'Empire retentit de ses louanges. Mais dès que la flatterie l'eut corrompu, il devint l'exécration de l'univers.

Écouter avec joie les conseils et les remontrances des personnes plus âgées, est la marque d'un esprit bien fait qui aspire à la perfection. Faites-vous donc

toujours un honneur et un devoir de prendre et de suivre les bons conseils de ceux qui ont plus de sagesse et d'expérience que vous. L'expérience qu'on n'acquiert que par ses fautes, est un maître qui coûte trop cher. N'imitez pas ces jeunes gens, qui ne deviennent sages qu'après s'être épuisés à faire des folies, qui, dans tout ce qu'ils ont à faire, ne *consultent* jamais qu'eux-mêmes, ou ne consultent que des jeunes gens comme eux, et ne trouvent de personnes de bons sens que celles qui sont de leur avis.

Défiez-vous de vous-même et de votre jugement : mais ne vous fiez pas à toutes sortes de personnes ni à toutes sortes de conseils. Tous ceux que l'on consulte vantent leurs avis, mais tous les avis ne sont pas également bons : les démêler et les bien connoître, est le chef-d'œuvre de la prudence ; et il n'y a peut-être pas moins d'habileté à savoir discerner un bon conseil, qu'à se bien conseiller soi-même.

L'homme sage ne rougit point de consulter les autres, mais il ne se rend pas esclave de leurs opinions : il les pèse, les apprécie, et se détermine d'après ses propres réflexions. Il y a de l'imbécillité à se laisser mener dans toutes ses actions par la volonté d'un autre : les personnes sensées se

contentent de consulter dans le doute, et prennent leur résolution par elles-mêmes.

Ne vous croyez donc pas toujours obligé de suivre les conseils qu'on vous donne. Écoutez-les comme ami, examinez-les comme juge, exécutez-les comme maître. Rejetez les mauvais, profitez des bons, et entre les bons préférez les meilleurs. Si celui qui vous a donné un conseil, se choque de vous en voir suivre un autre; il vaut mieux qu'un seul homme s'offense injustement, que de donner à plusieurs de justes raisons de se plaindre. Il y a des gens qu'il est fâcheux d'avoir consultés, quand on ne suit pas leur avis : ils s'en choquent et en font des reproches. Cela doit vous rendre attentif à bien connoître les personnes, avant que d'ouvrir votre cœur.

La première qualité que doivent avoir ceux dont on recherche le conseil, c'est d'être instruits et d'avoir des connoissances. C'est la lumière dont on a besoin, quand on se trouve dans les ténèbres. Adressez-vous donc à des personnes sages, prudentes, habiles dans la matière qui doit faire le sujet du conseil, et par préférence consultez les vieillards; le conseil leur appartient, et l'exécution à la jeunesse.

Une seconde qualité qui n'est pas moins essentielle dans les conseils, c'est le désintéressement : il est assez rare, et l'on doit sur ce point se défier quelquefois de ses enfans, de ses domestiques, de ses amis même. Dans la bataille que *Louis XII* livra aux Vénitiens, il se porta toujours aux endroits où le péril étoit le plus grand. Quelques Courtisans, obligés de le suivre, et voulant cacher leur poltronnerie sous le motif louable de veiller à la conservation du Prince, lui firent appercevoir le danger auquel il s'exposoit. Le Roi qui démêla le principe de ce zèle, leur répondit : *Que ceux qui ont peur se mettent à couvert derrière moi.*

Quelque fidelles que vous paroissent ceux dont vous prenez les avis, en écoutant leurs sentimens, ayez soin d'éclairer leur cœur et de pénétrer leurs intentions. Sachez quels sont leurs besoins, leurs inclinations, leurs intérêts. Tel paroît vous conseiller uniquement pour votre bien, qui ne vous conseille que pour le sien. Combien d'affaires entreprises par des conseils de cette sorte, ont ruiné l'entrepreneur et enrichi le conseiller !

Pour ne pas tomber dans les piéges si communs de ces conseillers infidelles, suivez l'avis du Sage, et choisissez un conseiller

entre mille (*). Prenez pour votre guide ordinaire un homme vertueux, rempli de la crainte de Dieu, qui vous aime, et qui, lorsque vous aurez fait un faux pas dans les ténèbres, prendra part à votre accident. Affermissez-vous aussi vous-même dans une conscience droite et qui vous porte au bien : car vous n'aurez point de meilleur conseiller qu'elle. C'est un moniteur fidelle et impartial, qu'on doit toujours écouter volontiers, lors même qu'il décide contre nous ; avec lequel on ne dispute jamais sans avoir tort, et qu'on ne peut refuser de suivre sans se rendre coupable. Mais *sur toutes choses, priez le Très-Haut de vous conduire dans le droit chemin de la vérité* (**).

Celui qui consulte Dieu sincèrement, ne sera pas long-temps dans les ténèbres ni dans la perplexité : il en recevra des lumières capables d'éclaircir en un moment les choses les plus obscures, et de ramener sur-le-champ dans son ame la sérénité et le calme. Ayez donc soin, dans les affaires épineuses, d'appeler le Seigneur à tous vos conseils, recourez à lui avec confiance ; écoutez-le avec docilité : les difficultés dont

(*) *Consiliarius sit tibi unus de mille.* Eccl. 6.

(**) Eccl. 37.

vous étiez d'abord effrayés, seront bientôt aplanies, et vous prendrez en tout le parti le plus sage et le plus utile pour vous.

C'est aussi ce que le pieux *Tobie* recommandoit particulièrement à son fils, dans une de ces belles instructions qu'il lui donna pour la conduite de sa vie. Vous êtes jeune, mon fils, lui dit-il, et vous auriez encore long-temps besoin de conseil, quand il seroit un âge où l'on pourroit s'en passer. Choisissez bien ceux de qui vous le prendrez. Consultez un homme sage, et ne faites rien d'important sans son avis. Mais cette précaution, toute nécessaire qu'elle est, ne suffiroit pas sans le secours du Seigneur et sans les lumières de sa sagesse. Conjurez-le donc d'être lui-même votre guide dans toutes vos voies, et ne comptez que sur lui pour le succès de vos entreprises (*).

Lorsque l'Empereur *Charles VI* confia, en 1717, au Prince *Eugène* la conduite de la guerre qu'il avoit avec les Turcs, il lui dit : *Quelque confiance que j'aie en vos talens, je veux établir au-dessus de vous un Chef que vous devez consulter, et au nom duquel vous agirez.* Le Prince, un peu étonné, demande quel est ce Supérieur. *Charles* lui

(*) Tob. 4.

présente à l'instant un Crucifix enrichi de diamans, avec cette inscription : *Jésus-Christ Généralissime. N'oubliez jamais, Prince,* ajouta-t-il, *que vous allez combattre pour la cause de celui qui a répandu sur la croix son sang pour le salut des hommes. C'est sous ses auspices que vous allez attaquer et vaincre ses ennemis et ceux du nom chrétien.* Cette confiance ne fut pas vaine. Le Prince *Eugène* remporta près de Belgrade, cette fameuse victoire, où plus de vingt mille des Infidelles restèrent sur le champ de bataille, et qui fut bientôt suivie de la paix que les Turcs furent contraints de demander.

Vous trouvez-vous dans quelques conjonctures délicates et embarrassantes, dans une entreprise qui dépend de la volonté des hommes, et dont vous craignez le succès : commencez par intéresser le Ciel en votre faveur. Faites monter vos vœux, par une prière vive et fervente, jusqu'au trône du souverain Maître des cœurs. Pourrez-vous ne pas espérer, avec une juste confiance, que vous obtiendrez des hommes ce qu'il voudra bien seconder? *Néhémie*, touché du triste état où il apprend qu'est Jérusalem, desire ardemment d'aller lui porter des secours. Avant d'en demander la permission au Roi des Perses dont il

étoit l'échanson, il prie le Seigneur de lui faire trouver grace aux yeux de son maître. Il demande et il obtient.

L'illustre *Bossuet*, comme il nous l'apprend lui-même, tint deux fois la même conduite, dans la fameuse conférence qu'il eut avec le Ministre *Claude*. Mademoiselle *de Duras*, qui étoit protestante, et qui pensoit à embrasser la religion Catholique, avoit demandé cette conférence pour éclaircir quelques points sur lesquels elle doutoit encore. Le Ministre ayant fait à M. *de Meaux* une objection, dont quelques-uns de la compagnie paroissoient frappés comme d'une objection insoluble : *Je fus touché*, dit ce Prélat, dans la relation qu'il nous en a laissée, *qu'un raisonnement si visiblement mauvais, fît une telle impression ; et je priai Dieu de me faire la grace de le détruire par quelque chose de net.* Ce qui lui réussit à la satisfaction de l'assemblée.

Son adversaire lui ayant, dans la suite de la conférence, proposé encore une difficulté plus forte et plus spécieuse : *Quoique la solution de ce doute*, dit-il, *me parût claire ; j'étois en peine comment je pourrois la rendre telle à ceux qui m'écoutoient. Je ne parlois qu'en tremblant, voyant qu'il s'agissoit du salut d'une ame, et je priois Dieu qui me faisoit voir si clairement la vérité, qu'il me donnât*

des paroles pour la mettre dans son jour. Car j'avois affaire à un homme qui écoutoit patiemment, qui parloit avec netteté et avec force, et qui poussoit les difficultés aux dernières précisions. Qu'il est beau de voir ce génie si éclairé et si sublime, implorer la lumière et le secours du Ciel, pour faire entrer dans l'esprit des autres les vérités dont il avoit à les convaincre ! Il eut la joie et la consolation de retirer de l'erreur mademoiselle *de Duras.*

Si l'on suivoit ces exemples dans les affaires difficiles à traiter avec les hommes, dans les graces à obtenir, dans les réponses à faire, dans les conseils à donner, combien ne lèveroit-on pas d'obstacles qui paroissoient insurmontables ! Que de rayons de lumière ne se répandroient-ils pas tout-à-coup dans notre esprit et dans celui des autres ! Et combien de fois notre confiance ne seroit-elle pas suivie du succès le plus heureux et le plus inespéré !

Mais, après avoir mis, si l'on peut parler de la sorte, le Seigneur dans votre parti ; comme il est défendu de le tenter, et qu'il veut qu'on suive aussi les routes ordinaires de la prudence ; pour vous diriger sûrement dans vos affaires importantes, adressez-vous ensuite aux personnes les plus capables de vous donner d'utiles con-

seils. Ne consultez pas pour l'ordinaire beaucoup de gens. La multitude des conseils, ainsi que le grand nombre de recettes dans les maladies, remplit d'incertitudes et d'irrésolutions : on ne sait plus ce qu'on doit faire, parce qu'on a voulu trop le savoir. Bornez-vous donc pour l'ordinaire à prendre conseil de quelques personnes éclairées et d'une probité reconnue, qui vous soient sincèrement attachées, qui connoissent vos vrais intérêts et qui les aiment.

Craignez les mauvais conseils, et ne vous laissez point conduire par des hommes intéressés à vous flatter et à vous tromper. Leurs conseils entrent facilement dans l'esprit, mais on a souvent lieu de se repentir de s'y être livré. Vous savez ce qu'il en coûta à *Roboam*, pour avoir suivi les conseils de ses jeunes flatteurs, et avoir, par leurs avis, menacé le peuple de le traiter encore plus durement que n'avoit fait *Salomon* son père. Dix Tribus se révoltèrent, et il perdit pour toujours la plus belle et la plus considérable partie de son royaume.

Consultez volontiers, et conseillez difficilement. S'il est aisé de donner des conseils, il ne l'est pas également d'en donner de bons. Combien de fois aussi n'arrive-

t-il pas que ceux qui paroissent les meilleurs ont des suites funestes qu'on n'auroit pu naturellement prévoir ! et quoiqu'on ne doive pas toujours juger des conseils par l'événement, qui peut tromper les vues les plus prudentes de la sagesse humaine, il est toujours désagréable d'avoir été la cause même innocente du malheur de son ami. *Pradon* (*) ayant fait une nouvelle pièce de théâtre, se mit avec un ami dans un coin du parterre, le visage enveloppé de son manteau, afin de se dérober à la flatterie et d'apprendre par lui-même ce que le public pensoit de son ouvrage. Dès le premier acte, la pièce fut sifflée. *Pradon* surpris et désolé, perd contenance : il rougit, il pâlit, il se mord les doigts et frappe

(*) Poëte tragique, qui n'est plus connu que par ce vers de *Boileau* :

Et la scène françoise est en proie à Pradon.

Et par les autres traits que *Boileau* et *Rousseau* ont lancés contre lui, mais qui, dans son temps balança *Racine*, et le surpassa même au jugement de ceux qui disposoient alors des succès et des réputations. Mais ce Poëte qui avoit surpris l'estime des *Sévigné*, des *Deshoulières*, des *Saint-Evremond*, et d'autres personnes distinguées, ne gagna par-là qu'à tomber de plus haut, et perdit même le droit qu'il pouvoit avoir à l'estime pour quelques-unes de ses bonnes productions, au nombre desquelles on peut mettre ses tragédies de *Tamerlan* et de *Régulus*.

du pied. Son ami le tire par le bras et lui dit : *Vous n'y pensez pas, mettez-vous au-dessus de ce revers : croyez-moi, sifflez hardiment comme les autres, afin de ne pas vous faire connoître. Pradon*, revenu à lui, et trouvant ce conseil bon, prend son sifflet et siffle des mieux. Un Mousquetaire qui se trouvoit près de lui, le pousse rudement, et lui dit tout en colère : *Pourquoi sifflez-vous? la Pièce est belle, l'Auteur a de l'esprit. Pradon* repousse le Mousquetaire, et jure qu'il sifflera jusqu'au bout. Le Mousquetaire prend le chapeau et la perruque de *Pradon*, et les jette dans le parterre. *Pradon* donne un soufflet au Mousquetaire, qui met l'épée à la main, tire deux lignes en croix sur le visage du Poëte, et veut le tuer. *Pradon* porte à son ennemi, qui l'avoit terrassé, quelques coups de poings et de pieds à la dérobée. Mais enfin, retiré d'entre ses mains par de charitables spectateurs, *Pradon*, sifflé et battu pour l'amour de lui-même, gagne la porte et va se faire panser, accompagné de son ami qui n'étoit pas moins triste que lui du mauvais succès de son conseil.

Ne donnez les vôtres qu'avec beaucoup de discrétion et de prudence. La charité engage, la justice oblige en certaines rencontres à prévenir, lorsque nous le pou-

vons, les folies ou les malheurs du prochain, l'Écriture nous avertit de ne pas retenir la parole qui peut lui être salutaire, et de ne point cacher notre sagesse (*). Mais cette sagesse elle-même doit nous conduire, et présider aux conseils utiles que nous donnons, afin de ne les donner qu'à propos, et quand on est disposé à les bien recevoir. N'ayez donc pas, comme quelques-uns, la vanité ou la fureur de donner des conseils à tout le monde et en toute occasion. Les conseils, ainsi que les louanges, sont peu estimés quand on les prodigue.

Il faut, pour l'ordinaire, attendre qu'on nous les demande, et quelquefois même s'en dispenser malgré les sollicitations; parce qu'un salutaire conseil peut déplaire, et être rejeté avec de certaines façons qui exposent à la tentation de souhaiter que la personne ait lieu de s'en repentir. Le sage *Locke*, qui demandoit volontiers des conseils à tout le monde, en étoit un peu avare à l'égard des autres, *ayant remarqué*, disoit-il, *que la plupart des hommes, au lieu de tendre les bras aux conseils, y tendoient les griffes*. Il faut aussi que le conseil soit donné

(*) *Nec retineas verbum in tempore salutis*, etc. Eccl. 4.

avec art et modestie, sans air de supériorité d'état ou de lumière : car la vanité, toujours choquée du ton de maître, empêche de faire la juste distinction entre la sagesse du conseil et le révoltant de la manière ; en sorte que tout n'aboutit qu'à faire mépriser le conseil et rendre le conseiller odieux.

En général, et à moins que vous n'y soyez obligé, si l'on ne vous demande pas votre avis, ne le donnez point, et ne soyez pas fâché que l'on consulte d'autres que vous. Les plus sages conseils ne réussissent pas toujours, et le blâme, quoique mal-à-propos, en retombera sur vous seul. Vous aurez quelquefois donné trop légèrement des conseils décisifs sur la fortune, sur le choix d'un état de vie, sur un engagement où la liberté ne se recouvre point ; et toute la vie vous serez tourmenté par vos propres regrets, ou par les reproches des personnes que vous aurez rendues malheureuses.

Ce n'est pas néanmoins, lorsqu'on vous demande conseil et que vous êtes en état de le donner, que vous ne puissiez et ne deviez le faire en bien des occasions. On doit se prêter à conseiller et à diriger ceux qui ont besoin de lumières et de secours, comme on doit faire l'aumône à

ceux

ceux qui se trouvent dans la nécessité. Mais quelle que soit la personne qui vous consulte, ne craignez pas de lui faire connoître son devoir. Que nulle considération humaine ne vous porte à déguiser vos sentimens. Ayez le courage de dire, même aux Grands, non ce qui leur plairoit, mais ce qu'ils doivent faire; et ne soyez pas assez lâche pour trahir jamais la vérité.

Jacques I, Roi d'Angleterre, étant un jour à table avec plusieurs Seigneurs, parmi lesquels se trouvoient deux Évêques, il leur demanda s'il ne pouvoit pas prendre l'argent de ses sujets, quand il en avoit besoin. L'un des deux Évêques ne balança pas à répondre qu'il le pouvoit, puisqu'il étoit Roi. L'autre, interrogé et pressé de dire son sentiment, répondit : *Je crois en effet que votre Majesté peut prendre légitimement l'argent de mon confrère, car il l'offre.*

Évitez les procès.

On ne sauroit avoir trop d'horreur des procès : ils sont la ruine des familles, la source de bien d'inquiétudes, de peines et de péchés. Sous prétexte de défendre son droit, on se permet des reproches déshonorans, des paroles offensantes, qui ne font pas la cause meilleure, mais rendent les plaideurs plus envenimés. On emploie la supercherie et la chicane : si l'artifice réussit, ce succès engage à s'en servir encore dans de nouveaux procès, qu'on entreprend ensuite plus facilement et peut-être sans assez consulter le bon droit et la justice. Perd-on quelqu'un de ses procès, car il est bien difficile de les gagner tous : on en conçoit un dépit, un ressentiment qui dure quelquefois toute la vie, et sème pour toujours entre des proches une haine scandaleuse, qui se perpétue dans les familles. *Bautru*, l'un des beaux esprits du dernier siècle, considérant au-dessus d'une cheminée, dans une salle destinée aux jugemens des procès, la Justice et la Paix en sculpture, qui se baisoient : *Voyez-vous*, dit-il à un de ses amis, *elles s'embrassent, elles se baisent, elles se disent adieu pour ne se revoir jamais.*

On s'expose donc, en plaidant, à perdre la charité et l'union, l'honneur et la probité. Le gain d'un procès peut-il balancer tant de pertes ? et l'espérance de le gagner, espérance si incertaine, si trompeuse, si souvent démentie par l'événement, peut-elle rassurer assez contre la crainte de perdre avec son bien ce qui vaut mille fois plus que toutes les richesses ?

Poursuivre un parent, dit l'Auteur des *Conseils de la Sagesse*, enrichir des juges et des inconnus, ruiner votre famille, nourrir vos inquiétudes, multiplier vos fautes et perdre le Ciel, c'est d'ordinaire ce que vous gagnez en plaidant. Il n'y a presque point de querelle, qui ne puisse se terminer par les voies de la douceur et de l'honnêteté; et il n'y a point de paix, qui ne vaille mieux que toutes les victoires du barreau, et que tous les triomphes que l'orgueil nous fait remporter sur nos ennemis.

Nous avons droit, il est vrai, de demander ce qui nous appartient. Les Princes ont établi pour cela des tribunaux dans la société, qui ne seroit qu'un amas de brigands et une succession de meurtres et de crimes, sans l'exercice de la justice. Mais la raison et la sagesse permettent-elles de poursuivre ses droits avec tant d'animo-

sité et de rigueur, lorsqu'on risque par-là de faire tort aux intérêts de son ame? Les biens du monde, ces biens si fragiles, si périssables, dont on doit jouir si peu de temps, sont-ils dignes d'être mis en parallèle avec ceux qui sont promis au détachement et à la modération?

Aimez donc la paix. Il n'est pas si honorable de vaincre ses ennemis, que de n'en point avoir; et il est moins glorieux de renverser la fortune de ses adversaires, que de gagner leur cœur. Prêtez-vous volontiers à toutes les voies honnêtes d'accommodement. Imitez la sage conduite des deux fils de *Darius Hystaspe*. Après la mort de ce Prince, *Artabane*, et *Xerxès* qui depuis devint si fameux par la guerre malheureuse qu'il fit aux Grecs, crurent avoir un droit égal à sa couronne; le premier, parce qu'il étoit l'aîné de tous ses frères; le second, parce qu'il étoit le fils aîné du Roi depuis qu'il étoit monté sur le trône. *Artabane* étoit absent, lorsque *Darius* mourut. *Xerxès* prit aussitôt toutes les marques de la royauté, et en exerça les fonctions. Dès que son frère fut arrivé, il quitta le diadême, alla au-devant de lui et le combla d'honnêtetés. Ils convinrent de prendre pour arbitre de leur différend *Artabane* leur oncle, et de s'en rapporter à

son jugement. Pendant qu'il examina leur droit, les deux frères se donnèrent réciproquement toutes les marques d'une amitié vraiment fraternelle. Ils se faisoient des présents, et se donnoient des repas même, où de part et d'autre régnoient une joie pure et une parfaite sécurité. Spectacle bien digne d'admiration, s'écrie l'Historien qui rapporte ce beau trait, de voir que, tandis que la plupart des frères se disputent presque à main armée un médiocre patrimoine, ceux-ci attendoient avec une modération si tranquille un jugement, qui devoit décider du plus grand empire de l'univers. Quand *Artabane* eut prononcé en faveur de *Xerxès*, celui qui eut tout l'avantage n'en parut pas plus fier, ni l'autre plus chagrin, quoique frustré de ses espérances (*). Dans le moment même, il se prosterna devant son frère, le reconnoissant pour son maître, et il le plaça de sa propre main sur le trône, montrant par-là une grandeur d'ame supérieure à toutes les grandeurs humaines, un généreux mépris de son propre intérêt, ce mobile si actif et si puissant sur l'esprit des hommes, et qui anime tant de proches les uns contre les autres. Il leur importe sur-tout de bien

(*) *Adeò fraterna contentio fuit, ut nec victor insultaverit, nec victus doluerit.* Justin. lib. 2.

prendre garde au jour où se partagera la succession paternelle, jour qui pour l'ordinaire, ou est le commencement d'un amour et d'une paix éternelle, ou l'époque d'une haine et d'une dissention scandaleuses. Au lieu de s'accommoder à l'amiable, et de faire mutuellement quelques sacrifices, qui du moins resteroient dans la famille et tourneroient à son avantage; on fait retentir de ses démêlés et de ses reproches les Tribunaux de la Justice, et on enrichit de l'héritage de ses pères des étrangers, entre les mains desquels il passe quelquefois tout entier.

Sacrifiez donc plutôt volontiers quelque chose de vos intérêts à la paix, à l'union, et vous n'aurez jamais lieu de vous en repentir. C'est souvent gagner un procès que de ne pas le poursuivre. On doit trembler d'en entreprendre, même avec le meilleur droit, et quelqu'un a eu raison de dire :

> Ne plaide point, suis l'avis qu'on te donne,
> Laisse-là le procès, crois-moi.
> Ton Procureur t'a dit que ton affaire est bonne :
> Oui, pour lui, mais non pas pour toi.

On sait aussi la belle fable de l'*Huître et des Plaideurs*, mise en vers par *la Fontaine* et par *Despréaux*. Celle que *la Mothe* a faite sur le même sujet, étant moins connue, et aussi ingénieuse, nous croyons qu'on

la verra ici avec plaisir. Elle renferme, ainsi que les deux autres, une instruction qu'on ne sauroit trop méditer (*).

Deux Chats avoient pris un fromage,
Et tous deux à l'aubaine avoient un droit égal.
Dispute entre eux pour le partage.
Qui le fera ? nul n'est assez loyal ;
Beaucoup de gourmandise, et peu de conscience :
Témoin leur propre fait, le fromage volé.
Ils veulent donc qu'à l'audience
Dame Justice entre eux vide le démêlé.
Un Singe, maître clerc du Bailli du village,
Et que pour lui-même on prenoit,
Quand il mettoit parfois sa robe et son bonnet,
Parut à nos deux Chats tout un aréopage (**),
Pardevant dom *Bertrand* le fromage est porté.
Bertrand s'assied, prend la balance,
Tousse, crache, impose silence,
Fait deux parts avec gravité,
En charge les bassins ; puis cherchant l'équilibre,
Pesons, dit-il, *d'un esprit libre*,
D'une main circonspecte ; et vive l'équité.
Çà, celle-ci déjà me paroît trop pesante.

(*) Si les fables de *la Mothe* sont bien éloignées de la simplicité d'*Ésope*, de l'élégance de *Phèdre*, et de la naïveté de *la Fontaine* ; on doit du moins lui tenir compte de la richesse de l'invention, de la variété des sujets et de la solidité de la morale, genre de mérite qui manque à plusieurs Fabulistes de nos jours.

(**) Tribunal de la ville d'Athènes, célèbre par l'équité de ses jugemens : ce trait de science paroîtra peut-être ici un peu déplacé.

Il en mange un morceau. L'autre pèse à son tour.
Nouveau morceau mangé par raison du plus lourd.
Un des bassins n'a plus qu'une légère pente :
Bon ! nous voilà contens, donnez, disent les Chats.
Si vous êtes contens, justice ne l'est pas,
Leur dit Bertrand : *race ignorante,*
Croyez-vous donc qu'on se contente
De passer comme vous les choses au gros sas ?
Et ce disant, Monseigneur se tourmente
A manger toujours l'excédent ;
Par équité toujours donne son coup de dent ;
De scrupule en scrupule avançoit le fromage.
Nos plaideurs enfin, las des frais,
Veulent le reste sans partage.
Tout beau, leur dit Bertrand, *soyez hors de procès :*
Mais le reste, Messieurs, m'appartient comme épice :
A nous autres aussi nous nous devons justice.
Allez en paix, et rendez grace aux Dieux :
Le Bailli n'eût pas jugé mieux.

Un Procureur venoit d'acheter pour son fils une charge de Sénéchal (*). Comme il lui conseilloit de travailler toujours utilement, et de faire bien contribuer ceux qui auroient besoin de lui : Quoi ! mon père, lui dit le fils surpris d'un tel conseil, vous voudriez que je vendisse la justice ? *Sans doute*, répondit le père, *une chose si rare ne doit pas se donner pour rien.*

(*) Le *Sénéchal* dans les provinces qui suivoient le Droit écrit, et le *Bailli* dans celles où l'on jugeoit suivant la coutume, étoient les premiers Magistrats de la Justice.

Quelque réforme qu'on ait déjà mise ou qu'on se propose de mettre dans l'administration de la Justice, on ne viendra jamais à bout de fermer tous les discours obliques de la chicane, ni de détruire toutes les ruses adroites que suggérera aux Ministres subalternes de *Thémis* la rapacité, toujours ingénieuse à trouver des moyens de s'engraisser de la substance des malheureux plaideurs. En parlant ainsi, nous sommes bien éloignés de vouloir ternir la gloire de la Magistrature : les corps les plus respectables ont des membres indignes d'eux. C'est à nous d'ailleurs que nous devons bien plutôt nous en prendre, à nos haines obstinées, à nos aveugles passions, à notre cupidité insatiable, qui font si souvent retentir les Tribunaux de nos querelles et de nos différends. Si nous étions plus sages, nous imiterions les gens de Justice ; il est bien rare qu'ils aient des procès : nous accommoderions nous-mêmes nos démêlés, et nous ferions volontiers d'utiles sacrifices à la paix et à la concorde.

Quoique la justice ne se vende pas, il en coûte souvent beaucoup pour l'obtenir ; et après l'avoir obtenue, on est presque toujours moins riche qu'auparavant. On reprochoit à *Racan*, célèbre Poëte du dernier siècle, qu'il laissoit détériorer toutes

ses affaires, parce qu'il se livroit entièrement à la poésie (*). Ces reproches souvent réitérés de la part de ses amis, le portèrent enfin à prendre une exacte connoissance de ses biens. Il s'y appliqua, et réussit tellement qu'il gagna trente procès. Mais, loin d'améliorer par-là sa fortune, il se vit plus pauvre après tant de victoires. Ce qui donna lieu à ce vers :

Trente procès gagnés l'ont réduit à l'aumône.

Despréaux a donc eu raison de dire dans l'Épître qu'il adresse sur ce sujet à un Abbé de ses amis :

Crois-moi, dût *Auzanet* (**) t'assurer du succès :
Abbé, n'entreprends point même un juste procès.
N'imite point ces fous, dont la sotte avarice
Va de ses revenus engraisser la justice ;
Qui toujours assignans et toujours assignés,
Souvent demeurent gueux de vingt procès gagnés.

(*) *Honorat de Beuil*, Marquis de *Racan*, né à la Roche-Racan en Touraine, et mort en 1670, à 81 ans, est le premier qui ait su faire rendre aux chalumeaux françois ces sons doux et naïfs, qui firent autrefois les délices et la gloire de la Grèce et de l'Italie. Ses *Bergeries* ont un naturel, une délicatesse, une harmonie, qui en font retenir avec plaisir la plupart des vers. Les *Odes* que nous avons de lui, le mettroient même au-dessus de *Malherbe*, si elles avoient autant de pureté et de correction, qu'elles ont d'élévation et d'enthousiasme. *Dict. des Trois Siècles*.

(**) Célèbre Avocat au Parlement de Paris.

Craignez les procès, mais ne paroissez pas trop les craindre : ce seroit le vrai moyen d'en avoir. Faites bonne contenance ; mais du reste ne négligez rien de tout ce qui dépendra de vous pour n'en avoir jamais. C'est être fou que de les aimer. C'est une sottise, quand on peut les éviter, d'en avoir avec ses ennemis même ; mais c'est une extravagance d'en avoir avec ses proches, de les ruiner ou de se ruiner soi-même pour enrichir des étrangers. Nous nous rappelons à ce sujet un beau mot de M. *de Vintimille*, Archevêque de Paris. Des Évêques de province lui disoient un jour qu'ils s'étonnoient de ce qu'il n'avoit jamais eu le moindre procès avec son Chapitre. Il leur répondit : *J'ai toujours été persuadé qu'il n'y avoit que les maris de village qui battoient leurs femmes.*

Évitez encore d'intenter des procès pour des sujets légers, mais qui ne deviennent que trop considérables par l'entêtement qui les accompagne, et par les frais qui les suivent. Ne rendez pas public votre honte ou votre déshonneur qu'on ignoroit, en portant aux tribunaux des insultes, qu'il falloit dissimuler ou mépriser. On exhortoit *Socrate* à demander réparation d'un outrage, que lui avoit fait un brutal. *Hé quoi !* répondit ce Philosophe, *si un cheval ou un*

âne m'avoit donné un coup de pied, voudriez-vous que je l'appelasse en justice?

Combien se sont rendus la risée du public et des juges mêmes, pour avoir trop écouté un amour propre offensé, qui les sollicitoit à la vengeance! Ils ont éprouvé que ce n'est pas réparer son honneur, que de plaider pour un affront reçu. L'Abbé *Malotru*, qui joignoit à une figure laide et risible une perruque toujours de travers et mal peignée, disoit un jour la Messe aux Cordeliers de Caen, à un autel où il y avoit un tableau de la Cène, dont il avoit fait présent. Il s'étoit fait peindre pour un des douze Apôtres dans ce tableau. Au premier *Dominus vobiscum*, il s'apperçut qu'un particulier de sa connoissance rioit avec un de ses amis. L'Abbé qui se douta que c'étoit de lui, ayant achevé sa Messe, envoya chercher un Huissier, pour assigner le rieur en réparation d'insulte. Celui-ci qui dessinoit parfaitement bien, fit le portrait de l'Abbé tel qu'il étoit à l'autel. L'affaire fut portée au Bailliage: tout Caen s'y trouva pour entendre les deux Parties. Après que l'Abbé eut fini son plaidoyer qui prêta beaucoup à rire, l'autre déploya son portrait. *Messieurs*, dit-il, *il est vrai que je n'ai pu m'empêcher de rire, en voyant la figure du célébrant, et je l'apporte ici, par-*

suadé que, tout Catons que vous êtes, vous ne pourrez vous dispenser de faire de même. Je demande que cette figure soit mise au greffe et paraphée, ne varietur, *comme la meilleure pièce de mon sac.* Les Juges ne pouvant se défendre d'éclater de rire, en voyant une si burlesque figure, se levèrent de leur siége, et renvoyèrent les parties hors de cour et de procès, dépens compensés.

Où la discorde règne, apportez-y la paix.

RÉCONCILIER des parens ou des amis brouillés ensemble, réunir des époux divisés, rétablir la concorde dans les familles, accommoder des procès; c'est une chose aussi belle devant les hommes qu'elle est agréable à Dieu. Un Curé trouva dans sa paroisse plus de cent procès lorsqu'il y entra: à sa mort, il n'y en restoit plus qu'un. Il avoit terminé et pacifié tous les autres. Aussi ses funérailles furent-elles honorées des regrets et des larmes de tous ses Paroissiens, qui le regardoient comme un saint et comme leur père.

Faites-vous toujours un plaisir de rétablir la paix, la concorde, la bonne union; et si vous avez réussi, croyez que c'est une des plus belles et des plus glorieuses actions de votre vie. Plus vous y aurez trouvé de difficulté et de peine, plus vous aurez de mérite et de gloire. Car, il faut l'avouer, cela n'est pas toujours facile. Il y a des cœurs si aigris, si envenimés les uns contre les autres, qu'il est quelquefois bien difficile de les réunir. Il y a des esprits si entêtés, si opiniâtres, qu'on ne peut les rendre dociles à la voix de la raison. Il y

a des caractères si opposés, si discordans, qu'il est comme impossible de mettre entr'eux quelque harmonie. *Louis XIV* se plaignoit que les brouilleries fréquentes de Mad. *de Montespan* et de Mad. *de Maintenon* lui donnoient beaucoup d'embarras. *J'ai plus de peine*, disoit-il, *à donner la paix à deux femmes qu'à toute l'Europe.*

Loin de ramener la paix dans les cœurs dont elle est bannie, il y a des gens, au contraire, qui se plaisent à la chasser des lieux où elle règne, par de sourdes intrigues, par de mauvais conseils, par de noires calomnies, par des rapports indiscrets. Voilà ce qui si souvent trouble la paix de la société, aigrit les citoyens, désunit les amis, sème la discorde entre les frères, et divise les époux. Que de chagrins, de larmes, de malheurs et de crimes n'ont pas causé dans tous les temps ces ennemis cruels de la paix ! Aussi, les coupables auteurs de ces funestes divisions sont-ils souvent punis par l'horreur qu'ils inspirent pour eux, lorsqu'ils viennent à être connus. Une grande ame rougira toujours de faire un si odieux et si méprisable personnage. Le Cardinal *Mazarin* proposa un jour à *Fabert*, qui servoit en qualité d'Officier, d'être son espion dans l'armée. Comme, suivant l'usage de la Cour, il cou-

vroit d'expressions nobles la bassesse de cette proposition ; *Fabert*, dont les idées étoient si éloignées de celles-là, ne l'entendit pas d'abord. Le Cardinal s'expliqua plus clairement. Alors *Fabert* lui dit : *Je vous entends à présent, Monseigneur, et vous allez m'entendre. Je conçois qu'un grand Ministre, tel que vous, a besoin de toutes sortes de gens et de toutes sortes de services : les uns le servent par leurs bras, les autres par les rapports qu'ils lui font : trouvez bon que je sois du nombre des premiers.* Ce n'étoit pas choisir la voie la plus courte à la faveur, mais ce n'étoit pas de la faveur qu'il ambitionnoit, c'étoit de la gloire, et il en obtint. Sa vie est un tissu d'exploits brillans, de services utiles, d'actions généreuses, de traits nobles, qui ne furent jamais le partage des délateurs.

« *Évitez*, dit le Sage, *de passer pour un semeur de rapports, et prenez garde que votre langue ne devienne pour vous un piége et un sujet de confusion. Car la langue double sera punie par de rigoureux châtimens, et le semeur de rapports s'attirera la haine, l'inimitié et l'infamie* (*). Qu'arrive-t-il, en effet ? On s'explique, on se justifie, les amis re-

(*) Eccl. 5.

viennent, les frères se réconcilient, tout se pardonne entre les époux, on répare ce qu'on avoit dit dans un moment de chagrin; et ceux que le semeur de discordes avoit mis en mauvaise intelligence, s'accordent à le haïr. La personne qui a fait naître ou qui a entretenu la division, est la première victime que la partie la plus offensée demande. On sacrifie avec plaisir celui qui a rendu un si mauvais office. On se trouve heureux d'en être débarrassé. On lui interdit l'entrée des maisons qu'il a troublées; il y paroît plus dangereux qu'il n'y paroissoit utile, et il devient l'exécration de tous les honnêtes gens. Juste punition de ces sortes de scélérats! Car peut-on appeler autrement des hommes qui ne connoissent ni justice ni droiture, qui se nourrissent de venin, qui empoisonnent les choses innocentes, grossissent les petites, inventent le mal ou le supposent, et se jouent, pour un intérêt secret ou par un cruel plaisir, de la trop crédule confiance, de la bonne foi, de la vérité?

Et en effet, à bien examiner les rapports, en est-il de fidelles? ne sont-ils pas tous faux ou exagérés? n'est-ce pas presque toujours la haine ou l'envie qui porte à les faire? Rien n'est donc plus méprisable, plus haïssable que ces sortes de gens. Tel

fut *Charles*, Roi de Navarre, surnommé *le Mauvais*, et dont le caractère atroce n'est pas encore assez peint par le surnom odieux qu'on lui donna. Ce fut un de ces hommes décidés pour le mal, qui commettent le crime pour l'intérêt le plus léger, et souvent même sans intérêt. Doué d'un esprit pénétrant, fécond, possèdant le don de la parole, il n'employa jamais ses talens qu'à nuire. Cet artisan de fraudes et de crimes s'avisa, par jeu et par méchanceté, de rendre le Duc de *Bretagne* et *Olivier Clisson* ennemis irréconciliables. Il étoit allé voir *Clisson* dans ses terres et il y avoit été bien accueilli. Ils vont ensemble à la Cour du Duc de *Bretagne*. *Charles* s'apperçoit que la Duchesse a pour *Clisson* l'estime et les égards dûs à la réputation de ce guerrier. Il ne lui en fallut pas davantage pour jeter dans l'esprit du Duc des soupçons, que la jalousie d'un côté, l'artifice de l'autre, tournèrent bientôt en certitude. Le Duc se croit outragé, et par la perfide adresse du Roi de Navarre, il croit même avoir vu. En conséquence, la mort de *Clisson* est résolue. Trente Anglois, qui composoient la garde du Duc, sont chargés d'assassiner *Clisson*. Il en reçoit l'avis assez tôt pour leur échapper : mais de là naquit une inimitié mortelle entre le

Duc de *Bretagne* et *Clisson*. Enfin, le Duc de *Bretagne* se souvint que *Clisson* avoit été son ami. Il lui écrivit pour le prier de venir traiter avec lui, car ils étoient en guerre, et lui envoya son fils aîné pour ôtage. *Clisson* lui ramena son fils, ne voulant d'autre sureté que la parole du Duc. Avec de telles dispositions et des procédés si généreux, la paix fut bientôt faite et dura. Pour le Roi de Navarre, il vécut et mourut abhorré de ses propres sujets.

« Il y a, dit *Salomon*, six choses que le Seigneur hait, et son ame déteste la septième : les yeux altiers, la langue sujette à mentir, les mains qui répandent le sang innocent, le cœur qui médite de noirs desseins, les pieds légers pour courir au mal, le témoin trompeur qui profère des mensonges, *et celui qui sème des divisions entre les frères. Quand il n'y aura plus de bois, le feu s'éteindra; et quand il n'y aura plus de semeurs de rapports, les querelles s'appaiseront* (*). »

Ce sont des insectes rampans, dont le cœur et la bouche remplis de fiel et de malice, ne cherchent qu'à infecter la terre. Ce sont des ennemis de la société civile, et des perturbateurs du repos public. Ce

(*) Prov. 6 et 26.

sont de faux amis, qui viennent vous enfoncer le poignard dans le sein et troubler la sérénité de vos jours. Ils vous apprennent ce qu'il vous seroit presque toujours plus avantageux d'ignorer. Il y a mille choses qu'il est bon de ne pas savoir, et sur-tout le mal qu'on pense ou qu'on nous dit de nous. Ne soyons point curieux d'apprendre ce qui nous déplairoit. C'est folie de courir après ce qui peut chagriner. Ce que nous ignorons, est pour nous comme s'il n'étoit point.

Une personne sage se gardera donc également et de faire de mauvais rapports et de les écouter. Celui qui en fait, trouble le repos des autres; et celui qui les écoute, nuit à sa propre tranquillité. Une personne mal intentionnée, voulant brouiller *Platon* avec un de ses disciples, lui dit qu'il avoit tenu des discours désavantageux de son maître. *Je n'en crois rien*, répondit Platon, *et l'on auroit bien de la peine à me persuader qu'un homme que j'aime de si bonne foi, eût l'ame assez lâche et assez ingrate pour me décrier comme vous me le dites.* Mais voyant que l'autre appuyoit par de grands sermens ce qu'il avoit avancé: *Jamais*, répliqua Platon, *il n'auroit dit cela de moi, s'il n'eût jugé devoir le dire pour mon bien.*

En fermant l'oreille aux faiseurs de rapports, on leur ferme bientôt la bouche. L'attention avec laquelle on les écoute les encourage. Mais les écoute-t-on avec indifférence, marque-t-on du mépris pour ce qu'ils disent : on les déconcerte, et on leur ôte l'envie de faire de nouveaux rapports. C'est la conduite que tiennent à leur égard les hommes prudens. On vint dire à un célèbre Philosophe, qu'on ne l'avoit pas épargné dans une compagnie, et qu'on avoit dit de lui mille choses qui lui auroient fait de la peine s'il les avoit entendues. Il reçut ce rapport d'une manière qui dut bien surprendre celui qui le lui faisoit : « Si l'on me connoissoit bien, lui répondit-il, on pourroit en dire beaucoup plus, sans que je fusse en droit de me fâcher. Je suis extrêmement obligé à ceux qui parlent ainsi de moi en mon absence : s'ils en parloient devant moi comme ils le pourroient, je rougirois de honte et de confusion. Je vous prie de leur en témoigner ma reconnoissance. »

Gustave III, Roi de Suède, a signalé les commencemens de son règne par plusieurs beaux traits, entre lesquels on peut placer celui-ci. Une personne ayant demandé à lui parler, dit qu'elle venoit l'avertir qu'un homme en place formoit des projets contre

n'y aura qu'à gagner pour eux dans cet examen, et vous n'aurez rien à y perdre.

Mais ce qui n'est pas moins nécessaire, c'est de cacher sa défiance. Il en est ici comme du secret : la vraie prudence est de ne pas faire même soupçonner qu'on se défie. En laissant trop voir la crainte qu'on ne nous trompe, nous découvrons souvent la manière dont on peut nous tromper. Des soupçons trop marqués outragent les honnêtes gens sur lesquels ils tombent, et engagent ceux qui ne le sont pas, à se faire un plaisir malin de nous attraper. Il n'y en a pas qui soient plus souvent trompés, que ceux qui paroissent trop craindre de l'être.

Quiconque est soupçonneux, invite à le trahir.
Voltaire.

Un riche bourgeois de Sédan, qui étoit de ce caractère, eut envie de se faire faire un habit d'un très-beau drap, et fit venir le tailleur avec lui dans la boutique du marchand pour le couper en sa présence. L'ouvrier qui pénétra facilement son motif, et qui en fut offensé, coupa le drap sous ses yeux, fit l'habit chez lui, et le rapporta ensuite avec quelques morceaux de reste. Le bourgeois fut content et paya la façon. Le tailleur lui dit en tirant un grand coupon : *Monsieur, vous vous êtes défié de moi ; voyez*

de

de combien j'aurois pu vous tromper sous vos propres yeux, si j'avois été aussi mal-honnête homme que vous le craigniez. Les ouvriers fripons trouvent toujours le secret d'attraper les plus fins.

La précaution est une vertu convenable à tous les états; mais il faut prendre garde de la porter au-delà de ses bornes: trop de précautions dégénèrent aisément en défiance; et un homme défiant, soupçonneux, fait beaucoup souffrir, et souffre aussi beaucoup lui-même. Quelque bonnes qualités qu'on ait d'ailleurs, si l'on a ce défaut, on se rendra bientôt odieux et méprisable.

Une défiance excessive ne vaut guère mieux qu'une confiance aveugle. Celui qui se défieroit de tout le monde, seroit aussi injuste que malheureux. On ne doit se méfier qu'où les hommes sages et prudens le font, et quand il y a un motif raisonnable de le faire, fondé sur quelques traits de mauvaise foi et sur le caractère connu de la personne. La qualité d'inconnu est aussi une raison juste et suffisante de se défier. Trop de confiance aux personnes que l'on ne connoît pas assez, expose souvent à être dupe. C'est ce qui arrive sur-tout à ceux qui ont un grand fond de probité. Plus on est honnête homme, plus on soup-

çonne difficilement les autres de ne pas l'être. Un bon cœur, une belle ame a de la peine à croire les autres capables de ce qu'elle ne voudroit pas faire; et ce n'est qu'après plusieurs expériences, qu'elle se convainc enfin, à ses dépens, qu'elle a fait trop d'honneur à ceux qu'elle a cru qui lui ressembloient.

Mais comment concilier deux maximes également sages, qui paroissent si opposées: se défier des hommes, et ne juger mal de personne? C'est de ne se permettre, comme nous l'avons dit, que des jugemens fondés et des défiances légitimes. Nous ferions de la prudence un vice affreux, si elle nous portoit à nous défier tellement de tous les hommes, que nous craignissions toujours de trouver dans chacun d'eux un méchant homme, un traître, un fripon: nous ne saurions nous former une telle idée, sans détruire les principes de la justice et de notre propre bonheur. Mais néanmoins attendons-nous à trouver dans le monde peu de bonne foi, peu de probité, peu de désintéressement, peu de vérité, peu de justice. Nous prendrons ainsi, dans les occasions importantes, toutes les précautions que la prudence peut suggérer, pour n'être la dupe de personne.

Je dis dans les occasions importantes : car prendre ces précautions dans les petites choses, c'est petit génie ; et si c'est en matière d'intérêt, c'est en même temps petit génie et avarice. Une Dame fort riche et encore plus avare, alloit elle-même à la boucherie à pied ; elle ne se fioit à personne. Elle avoit sur de beaux habits un tablier de grosse toile, où elle portoit la viande qu'elle avoit achetée. Un jour qu'elle revenoit et qu'elle marchoit fort vîte, il s'échappa de son tablier une épaule de mouton. Le Comte de *Méchatin*, qui vit cet accident, ramassa la pièce de viande, et appela la Dame à qui il la présenta, en lui disant : *Madame, vous avez laissé tomber votre éventail.*

Nous sommes cependant bien éloignés de vouloir condamner ici ces Dames respectables, qui, conduites par les vues sages d'une louable économie, vont de temps en temps elles-mêmes au marché, pour y connoître le prix de ce qui s'y vend ; ou qui y conduisent leurs jeunes Demoiselles, pour leur apprendre à ne pas se laisser tromper un jour par leurs domestiques. Les motifs différens ennoblissent ou avilissent les mêmes actions. Certains soins qui déshonoreroient un homme, honorent une femme et lui donnent de l'autorité dans sa maison.

Mais il n'est pas moins vrai qu'il vaudroit encore mieux être trompé quelquefois, que de vivre dans une défiance continuelle. Si la méfiance est la mère de la sureté, elle est aussi, quand elle est portée à l'excès, celle des soupçons cruels, des noires inquiétudes, des peines dévorantes, des chagrins mal fondés, avec lesquels le bonheur n'habita jamais. Les amis de *Jules-César*, inquiets des conspirations qui se tramoient contre ses jours, ne cessoient de lui recommander de veiller sur sa personne. *Il vaut mieux*, leur répondit-il, *mourir une fois, que de craindre la mort à chaque instant.* Si l'on ne sauroit montrer moins d'esprit qu'en se fiant à tout le monde, on ne sauroit aussi montrer plus de petitesse d'ame qu'en se défiant de tous les hommes. Je mépriserois le premier; mais je me défierois du second : il est au moins d'une probité fort équivoque; et il est presque à parier que celui qui se défie de tout le monde, est lui-même traître et faux. On ne juge souvent les autres que d'après soi-même.

Prenez donc le milieu entre les deux excès : penchez même, si vous le voulez, un peu plus du côté de la défiance. Tant d'autres se sont repentis de ne s'être pas assez défiés, que cela doit vous tenir sur

vos gardes, au moins jusqu'à ce que vous connoissiez. Combien de gens ne cherchent que des dupes ! Méfiez-vous surtout, comme le disent les Italiens, de celui qui vous fait plus de caresses qu'à l'ordinaire : ou il vous a trompé, ou il veut vous tromper.

L'amiral *de Coligny*, qui ne connut pas ou négligea cette sage maxime, devint la victime des caresses perfides de *Charles IX*. Ce Prince, instruit dans l'art de la dissimulation à l'école de *Catherine de Médicis* sa mère, attira l'Amiral à la Cour par les offres les plus éblouissantes. A son arrivée, le Roi lui prodigua tous les témoignages d'amitié. Il s'y laissa prendre, et méprisa les avis qu'on lui donnoit de toute part. Les plus habiles ne sont pas toujours assez en garde contre ce qui les flatte. De si belles apparences furent le funeste prélude du massacre de la Saint-Barthélemi, où l'Amiral fut assassiné. Quelques jours avant cette scène sanglante, un de ses Capitaines vint prendre congé de lui : surpris de sa retraite, il lui en demanda la cause. *C'est*, répondit-il, *parce qu'on nous fait ici trop de caresses : j'aime mieux me sauver avec les fous, que de périr avec ceux qui se croient sages*. . . . .

Le jeu est une des occasions où les jeunes gens doivent apporter le plus de défiance, quand ils se trouvent avec des personnes qu'ils ne connoissent point, parce qu'il est plus facile et plus ordinaire d'y être trompé, et que les plus habiles le sont quelquefois. En voici un exemple, qui pourra servir d'instruction aux personnes trop crédules. Un joueur de profession voulant attraper un riche Médecin, fit le malade, et envoya le matin chercher l'Esculape. Celui-ci le trouve au lit, lui tâte le pouls, et ordonne une purgation ; mais c'étoit lui-même qu'on vouloit purger. Il promet de revenir le soir. Lorsqu'il arriva, un pharaon étoit établi : on n'y jouoit qu'avec de l'or, et la banque étoit de deux cents louis. Le prétendu malade, après avoir entretenu de son état le Médecin, qui jetoit toujours des yeux avides sur la table, lui dit : *Vous avez la physionomie heureuse, voudriez-vous me faire le plaisir de ponter dix louis pour moi ?* Très-volontiers, répondit le Médecin. Le joueur lui donna les dix louis, et aussitôt il se mit à jouer. Il étoit si heureux, qu'il ne mettoit sur aucune carte sans gagner. Toute la partie étoit surprise de son bonheur. En moins d'un quart-d'heure il gagna

cinquante louis. Il les compta au malade, en lui témoignant qu'il avoit eu plusieurs fois envie de lui proposer d'être de moitié. *Ah, mon Dieu! monsieur le Médecin*, dit le malade, *j'en suis au désespoir. Que n'avez-vous parlé? J'aurois été charmé de partager avec vous ce petit profit. Mais ce qui est différé n'est pas perdu. Vous n'avez qu'à revenir demain à la même heure : ces Messieurs seront ici pour prendre leur revanche, et nous jouerons ensemble ce que vous voudrez.* Le Docteur n'y manqua pas. Il s'associa avec son malade. On laissa d'abord gagner quelques louis au Médecin, mais dans peu la chance tourna. Il perdit, ce jour-là et les suivans, vingt mille livres qu'il avoit gagnées à force de courses et d'ordonnances.

N'ouvrez pas devant des inconnus votre bourse ni votre cœur. L'un et l'autre ont eu souvent de funestes suites. On se défie assez du premier écueil, mais on n'est pas toujours en garde contre le second. Dans la liberté des entretiens, on découvre à des étrangers ce qu'on pense sur le compte de certaines personnes qui font le sujet de la conversation. Combien cette imprudence n'a-t-elle pas produit d'inimitiés ou de fâcheux désagrémens. Souvent celui qui écoute, prend au discours plus d'intérêt qu'on ne pense, et il ne tarde pas à le

faire connoître. On est confus et au repentir de ce qui est échappé, et l'on a quelquefois bien de la peine à se tirer du mauvais pas où l'on s'est engagé. Le Calife *Hégiage*, l'horreur et l'effroi des peuples par ses cruautés, parcouroit les vastes campagnes de son empire, sans suite et sans marque de distinction. Il rencontre un Arabe du désert, et lui dit : Ami, *je* voudrois savoir de vous quel homme est cet *Hégiage* dont on parle tant. *Hégiage*, répond l'Arabe, *n'est point un homme, c'est un tigre, c'est un monstre.* Que lui reproche-t-on ? *Une foule de crimes : il s'est abreuvé du sang de plus d'un millier de ses sujets.* Ne l'avez-vous jamais vu ? *Non.* Hé bien ! lève les yeux, c'est à lui que tu parles. L'Arabe sans témoigner la moindre surprise, le regarde d'un œil fixe, et lui dit fièrement : *Mais vous, savez-vous qui je suis ? Non.* *Je suis de la famille des Zebaïr, dont chacun des descendans devient fou un jour de l'année ; mon jour est aujourd'hui.* *Hégiage* sourit à une excuse si ingénieuse, et pardonna.

Avec vos amis même ayez de la prudence.

Si tous les amis étoient tels qu'ils devroient être, la prudence avec eux ne seroit pas une vertu si nécessaire. Mais les vrais amis sont aussi rares, que les faux amis sont communs. Aussi le Sage nous recommande-t-il de ne prendre un ami qu'après l'avoir éprouvé, et de ne pas nous fier si-tôt à lui. *Car*, ajoute-t-il, *tel est ami qui se change en ennemi : tel est ami, qui prendra querelle avec vous, et qui par haine découvrira des choses qui ne vous feront point d'honneur* (*).

Combien n'en a-t-on pas vus, qui étant devenus ennemis, d'amis qu'ils étoient auparavant, ont abusé de la confiance qu'on avoit eue en eux ! Le mécontentement, le dépit, la vengeance leur a fait indignement publier les secrets et la honte de leur ancien ami. C'est donc un bon conseil que celui que donnoit le philosophe *Thalès*, *de vivre avec nos amis, comme s'ils devoient un jour cesser de l'être.* Il faut pourtant convenir que cette maxime étant plus selon les règles de la politique que de la vraie

(*) Eccl. 6.

amitié, elle doit plutôt avoir lieu a nos amis qu'avec notre ami. Une union intime s'accommode mieux de toute l'ouverture du cœur que d'un excès de prudence.

Ayez, s'il est possible, beaucoup de bons amis; il n'y a pas d'honnête homme qui ne desire et qui ne mérite d'en avoir plus qu'il n'en a : mais n'ayez qu'un confident. On a dit qu'il doit en être du confident de l'homme comme d'un habit magnifique et bien fait, qui peut prendre pour devise : *Agréable à tous, propre à un seul.* Tâchez par vos manières polies et par votre inclination bienfaisante, d'être aimé et estimé de tout le monde : ouvrez vos mains et vos trésors à quantité de personnes; mais n'ouvrez votre cœur et ne donnez votre confiance qu'à un seul. Encore ne faut-il le faire qu'après vous être assuré qu'il en est digne (*). Faites pour cela choix d'un ami sûr et d'une si exacte probité, que

(*) Si j'avois à opter entre un ami fort zélé, mais indiscret, et un ami discret mais moins zélé, je choisirois le dernier, dit l'Abbé *Girard*, dans les exemples qu'il apporte pour confirmer la distinction que le bon usage veut qu'on mette entre *opter* et *choisir*. On *opte* en se déterminant à une chose, parce qu'on ne peut les avoir toutes : on *choisit* en comparant les choses, parce qu'on veut avoir la meilleure. On est quelquefois contraint d'opter, on ne l'est jamais de choisir.

nt à cesser de l'être, il ne soit pas le cas de vous trahir. Si vous avez le bonheur d'en trouver un semblable, ne craignez pas de lui donner toute votre confiance. Jouissez avec lui sans mesure de toutes les douceurs de la plus sincère amitié, et croyez qu'il vous seroit plus honteux de vous défier d'un tel ami que d'en être trompé.

Ne confiez néanmoins jamais, si vous êtes prudent, certaines affaires, même à vos plus intimes amis, sur-tout lorsqu'ils peuvent trouver quelque avantage à profiter de votre confiance. L'intérêt est plus puissant que l'amitié. Il y a des momens critiques pour l'amitié, comme pour l'innocence. En voici un exemple frappant.

Un Marchand fort riche, sur le point de partir de Rouen pour Paris, alla prendre congé d'un de ses amis. Il lui dit le sujet de son voyage, et lui parla des lettres de change et de l'argent qu'il vouloit porter avec soi. Celui-ci forma sur-le-champ le dessein de profiter d'une si belle occasion. Il le pria de différer son voyage de quelques jours, en lui disant qu'il partiroit avec lui, et qu'ils s'amuseroient sur la route. Le Marchand n'ayant pu se rendre à sa prière, il le chargea d'une lettre, et le pria de la remettre d'abord en arrivant,

avant même, lui dit-il, que vous soyez descendu à aucun logis, parce que rien n'est plus pressé. Le Marchand prit la lettre, et promit à son ami de faire exactement sa commission. Il partit dans un coche. Dès qu'il fut à Saint-Denis, à deux lieues de Paris, un Exempt, escorté de quelques Archers, fit arrêter le coche, et obligea le Marchand d'entrer dans un fiacre, où l'on mit aussi sa valise. Le Marchand fut conduit à Paris chez M. *d'Argenson*, Lieutenant-général de police. Quoique sa conscience ne lui reprochât rien, il ne laissoit pas d'être fort inquiet. Vous avez sur vous, lui dit ce Magistrat, des papiers dangereux qu'il faut que vous me donniez : il y va de votre vie, si vous me cachez quelque chose. Alors le Marchand lui fit le détail de toutes ses lettres de change. Vous avez d'autres papiers, lui dit M. *d'Argenson*, je vous répète qu'il est pour vous de la dernière conséquence que vous me disiez la vérité. Le Marchand se souvint alors de la lettre de son ami. Il la montra. M. *d'Argenson* lui dit de l'ouvrir. Il s'en défendit, en disant qu'il aimoit mieux qu'on le conduisît en prison que de faire cette infidélité à son ami. Il fut enfin obligé d'obéir, parce qu'on lui ordonna d'ouvrir la lettre sous peine de la

vie. Il lut une lettre fort courte, en ces termes : *Saisissez-vous du porteur, et expédiez-le sans perdre de temps : j'arrive incessamment, et nous partagerons sa dépouille.* Le Marchand s'évanouit. A peine fut-il revenu à lui par les secours qu'on lui donna, qu'il s'écria : *Ciel ! à qui désormais me fier ?* M. *d'Argenson* lui dit qu'il n'avoit rien à craindre, que celui à qui on l'avoit recommandé étoit arrêté, et que celui qui avoit écrit la lettre étoit pareillement en lieu de sureté. Il avoit été informé de tout par une personne, à qui le faux ami avoit confié son dessein. Qui peut ne pas reconnoître ici une de ces permissions assez ordinaires de la Providence divine, qui déconcerte les mesures des scélérats, et les fait tomber entre les mains de la Justice, lorsqu'ils s'y attendent le moins ?

Comme les exemples instruisent autant et peut-être mieux que les leçons de morale, nous allons encore en rapporter un, qui fait beaucoup d'honneur à la sagesse ingénieuse de M. *de Sartine* ; ce n'est pas le seul où il ait montré, ainsi que M. *d'Argenson*, des talens supérieurs dans l'exercice du même emploi, qui en exige de si grands.

Un homme de Province étant venu à Paris pour y acheter une charge, déposa

cinquante mille livres entre les mains d[...]
ami ; lorsqu'il eut arrangé et terminé s[...]
affaire, il alla redemander le dépôt q[...]
avoit confié. L'indigne ami fit l'éton[...]
et dit qu'il n'avoit rien reçu. L'autre [...]
désespoir vint trouver le Lieutenant-gén[...]
de police, et lui exposa sa malheure[...]
situation. M. *de Sartine* lui demande s'il [...]
pris un billet, ou s'il y a des témoins. [...]
répond que n'ayant pas cru devoir se d[...]
fier de son ami, il n'avoit tiré auc[...]
billet, et qu'il n'y avoit eu d'autre témo[...]
que la femme de son faux ami. Le Magi[...]
trat, après un moment de réflexion, l[...]
dit d'entrer dans un cabinet voisin, et [...]
l'y attendre. Il envoie aussitôt cherch[...]
l'infidelle dépositaire, et lui dit : Il vien[...]
de me revenir par la police, que vou[...]
avez reçu un dépôt de cinquante mill[...]
francs, et que vous refusez de le rendre.
L'autre nia qu'il eût jamais reçu un te[...]
dépôt de personne. Je le veux pour un
moment, reprit M. *de Sartine ;* mais pour
mieux m'en assurer, écrivez à votre femme,
qu'on dit en avoir été témoin, ce que je
vais vous dicter. *Je vous prie, ma très-chère épouse, de remettre au porteur de cette lettre la somme de cinquante mille livres, que j'ai reçue devant vous en dépôt de Monsieur un tel.*
Il fallut obéir, et écrire le billet. M. *de*

tine l'envoya par une personne sûre, rapporta la somme. Le traître ami convaincu de sa fourberie, se jeta aux genoux du Magistrat, qui lui fit une sévère réprimande. Pour achever de le couvrir de confusion, M. *de Sartine* fit paroître l'autre, à qui il remit ses cinquante mille livres, en lui recommandant de prendre dans la suite plus de précautions et de mieux placer sa confiance.

XXX.

Point de folles amours.

Les premiers soupirs d'un fol amour sont les derniers soupirs de la sagesse. Dès qu'on a commencé une fois à donner entrée dans son cœur à cette passion, que les progrès en sont rapides ! C'est là surtout qu'il faut s'opposer aux commencemens, et que le remède vient trop tard, lorsqu'on a laissé au mal le temps de se fortifier. Jeune homme, si vous êtes sage, résistez aux impressions naissantes, étouffez les premières étincelles. Il en est de l'amour comme du feu : il ne faut pas jouer avec lui, et il est plus aisé de le prévenir que de l'arrêter.

Un père avoit un fils qu'il aimoit beaucoup, parce qu'il étoit sage et appliqué à son devoir. Il ne prenoit ses délassemens que dans sa famille ou avec des compagnons vertueux. Telle fut sa conduite jusqu'à l'âge de dix-huit ans. Le père croyant alors pouvoir lui procurer des divertissemens plus agréables, lui proposa d'aller à un bal chez un voisin, et l'y mena lui-

me. Il le conduisit encore deux autres
is dans ces sortes de compagnies. Le
ıne homme y prit goût, et y conçut de
ttachement pour une fille qui ne lui con-
noit pas. Le père s'en apperçut, et lui
fendit absolument d'y retourner. Mais
passion l'emporta sur le respect et l'o-
éissance. Cependant l'intrigue éclata et fit
u bruit. Le père sentit sa faute et voulut
remédier par de plus sévères défenses,
l étoit trop tard : on les méprisa. Il em-
ploya la correction et la rigueur. Le fils
rrité sortit de la maison, et alla s'engager
dans la cavalerie. Quelques mois après, il
fut écrasé sous les pieds de son cheval.

La jeunesse est le plus dangereux de
tous les âges. Le temps où l'on a le plus
besoin de réflexions, est celui où l'on en
fait le moins. C'est, pour ainsi dire, une
ivresse continuelle, et la fièvre de la rai-
son. L'amour semble y être au guet, pour
épier les premiers momens. A peine la na-
ture se développe, qu'il commence à dé-
cocher ses traits. Qu'ils sont redoutables,
quand ils tombent sur un cœur facile à
s'enflammer!

Le jeune homme se trouve entre deux
écueils bien dangereux pour lui, la cor-
ruption du siècle, et ses propres passions.
Pour les éviter, il ne lui faut pas moins

que la prudence d'Ulysse, qui ferm[illegible] oreilles aux voix perfides et enchante[illegible] des Sirènes ; ou les conseils du sage Me[illegible] et la docilité de son jeune élève. En[illegible] faudra-t-il peut-être l'arracher malgré lu[illegible] la séduction, et le précipiter dans la me[illegible] pour empêcher sa fragile vertu de fai[illegible] naufrage. Tant il est difficile de triomph[illegible] d'une passion, qui n'a que trop de for[illegible] et d'attraits !

Tel est même le malheur de la condi[illegible] tion humaine, que la sagesse la plus co[illegible] sommée, et la prudence la plus estimab[illegible] dans tout le reste, échappe quelquefois av[illegible] peine à l'amour. Les plus grands homme[illegible] ont eu sur ce point les plus grandes foi[illegible] blesses. Ceux qui par l'âge, par l'expé[illegible] rience et par d'excellens conseils, seroien[illegible] en état de conduire les autres, sont quel[illegible] quefois assez malheureux pour se laisse[illegible] conduire eux-mêmes par cette aveugl[illegible] passion.

Elle est dans un Magistrat, dans un homme public, encore plus honteuse et plus déshonorante, parce qu'il doit avoir plus de sagesse. Elle obscurcit l'éclat des grandes qualités qu'on possède. On est éclairé, incorruptible (si pourtant on peut l'être long-temps avec une telle passion), ami de l'ordre et de la discipline, attaché

devoirs, zélé pour le bien public. plus on est respectable par son rang, ses grandes qualités; plus il y a de [illegible]e à devenir le vil esclave d'un pen[illegible]nt malheureux, et plus le scandale est [illegible]nd. Souvent même il se transmet à la [pos]térité la plus reculée par les récits de [l'hi]stoire, qui ne le conserve que trop [fid]èlement dans ses fastes. Combien de [gra]nds Princes ont terni une partie de leur [glo]ire par cette foiblesse, et auroient dé[siré] de pouvoir en effacer le souvenir de [la] mémoire des hommes! *Racine*, chargé [pa]r *Louis XIV* de faire l'histoire de son [rè]gne, lui demanda une audience parti[cu]lière. Sire, lui dit-il, un Historien ne [do]it point flatter, il doit représenter son [H]éros tel qu'il est, il ne doit même rien [o]ublier: comment votre Majesté veut-elle [q]ue je parle de ses amours? Le Roi lui [r]épondit: *Passez là-dessus.* Mais, Sire, re[pr]it *Racine*, ce que j'omettrai, le lecteur [n]e l'omettra pas, et me fera un reproche de l'avoir supprimé. *Louis XIV* ne se rendit point, il lui dit encore: *Passez là-dessus*. Alors *Racine* lui répliqua: Comme il y a dans la vie de votre Majesté des choses incroyables, la sincérité avec laquelle j'avouerois à mon lecteur les foiblesses de mon Héros, lui persuaderoit que je res-

pecte toujours la vérité, et serviroit garant à mon histoire. Le Roi, après moment de réflexion, lui dit : *Je suis indéterminé ; tout ce que je puis vous dire présent, c'est de passer là-dessus.*

L'Auteur de l'excellent *Traité de l'usage des passions* (*), dit que quand les hommes seront devenus des Anges, il leur sera permis de contracter amitié avec les femmes. Quoique la sainteté de leur état, l'obligation plus étroite d'une conduite irréprochable interdisent particulièrement aux Ecclésiastiques tout commerce intime et fréquent avec les personnes du sexe, les autres ne doivent pas plus se le permettre, puisque le péril est égal pour tous du côté de la nature ; et que du côté de la loi il y a la même défense de s'exposer au péril si l'on ne veut périr. Le commerce des femmes aimables, comme l'avoue lui-même M. *de Claville* (*), est le plus propre à

(*) Le Père *Sénault*, de l'Oratoire, l'un des plus grands Prédicateurs de son temps. Il mourut Général des Oratoriens en 1672. Outre ses Sermons qu'on ne lit plus, nous avons de lui d'autres Ouvrages de piété, de morale et de politique, également tombés dans un oubli qu'ils ne méritent pas.

(*) La morale de cet Auteur sur le commerce des femmes, ainsi que sur les plaisirs, sur les spectacles, etc. n'est pas assez exacte ni bonne à suivre.

'e à l'épreuve la raison d'un homme
at et sensible. N'en pas connoître le
er, c'est aveuglement; ne pas craindre
èpravation de son cœur, c'est pré-
ption. Malheur à celui qui compteroit
ses forces et sur sa sagesse! il n'en
it que plus près de sa chûte. Eût-on,
l'innocence la plus constante, et par
plus vertueuse éducation, lieu de se
ire invincible: on ne sauroit trop mul-
ier les précautions contre un ennemi,
est si redoutable et dont les moindres
ups sont mortels. Le vice grossier fait
rreur, l'impudence effrontée donne de
idignation, mais la beauté modeste est
en plus dangereuse: en l'aimant on croit
aimer que la vertu, et insensiblement
ı se laisse aller aux appas trompeurs d'une
ission, qu'on n'apperçoit que lorsqu'il
est presque plus temps de s'en défendre.
our éviter ce piége et tant d'autres pré-
arés contre l'innocence, il faut vivre avec
es femmes, les plus honnêtes même et les
lus sages, d'une manière toujours décente
et respectueuse, étayer sa vertu par la cir-

Il a voulu, ce semble, en plusieurs endroits de son Ouvrage, allier les deux ennemis les plus opposés et les plus irréconciliables, l'Évangile et le monde, mais sans succès et par-tout aussi mal.

conspection et par là vigilance, et la fortifier par une grande délicatesse de sentimens. Loin d'aller chez les femmes pour les corrompre, prenons auprès d'elles leçon de modestie et de pudeur. Si les hommes avoient plus de retenue, ils leur trouveroient moins de foiblesse.

Si vous êtes donc en quelque sorte obligé de voir de temps en temps les femmes, respectez-les, et soyez sur vos gardes. Il n'arrive que trop souvent que des commencemens purs et honnêtes ont des suites honteuses et criminelles. L'homme est bien foible : connoissez-vous et craignez. Les plus forts ont été vaincus. L'exemple de *David*, ce Prince selon le cœur de Dieu, celui de *Salomon*, qui étoit le plus sage des hommes, et tant d'autres, doivent faire trembler les plus intrépides.

O vous qui voulez conserver vos mœurs et votre vertu, évitez soigneusement toute familiarité, sur-tout avec ces femmes qui ne connoissent point les lois de la pudeur, et qui, par le peu de respect qu'elles ont pour elles-mêmes, apprennent aux hommes à ne pas les respecter, et les invitent à les séduire.

Redoutez et fuyez avec encore plus de soin ces femmes élégantes et méprisables, qui, ne rougissant pas de prostituer les

grémens que la Nature leur a donnés, se
›nt un métier d'attirer et de faire tomber
ıns leurs piéges une trop imprudente jeu-
esse. Craignez leurs manières douces et
ıgageantes ; craignez ces yeux animés et
loquens, ces tons de voix tendres et in-
nuans, qui savent si bien la route du
œur. Elles n'ont rien de doux et d'aimable,
ui ne soit mortel. Il ne faut à une de ces
emmes artificieuses qu'un clin d'œil, pour
enverser à ses pieds votre vertu chance-
ante : il ne lui faudroit qu'un soupir,
ju'une de ces larmes fausses et perfides
omme elle, pour vous rengager dans ses
ers, eussiez-vous enfin formé la résolution
le les rompre. Il est plus facile de s'en
›réserver que d'en sortir. Ne vous laissez
lonc pas prendre à ses trompeuses flatteries,
ı ses redoutables et funestes attraits, qui
en ont perdu tant d'autres. Si vous êtes
libre, ne vous jetez pas dans ses chaînes.
Elle ne vous attire que pour vous perdre.
Lorsque vous lui aurez tout donné, elle
vous insultera et se rira de vous. Une
courtisane reprochoit à un jeune Seigneur
qu'il aimoit le changement. *Vous avez raison*, lui répondit-il, *car tout ce qui étoit chez moi est passé chez vous.*

Mon fils, nous dit la Sagesse, par la
bouche du plus sage des Rois, gardez mes

paroles, et faites-vous dans votre cœur un trésor de mes préceptes : observez mes commandemens, et vous vivrez : gardez ma loi comme la prunelle de votre œil, et écrivez-la sur les tables de votre cœur. Dites à la Sagesse : vous êtes ma sœur, et appelez la Prudence votre amie ; afin qu'elle vous défende de la femme étrangère, de celle qui s'attache à rendre son langage doux et flatteur. Car, étant à la fenêtre de ma maison et regardant par les barreaux, j'apperçois un jeune insensé qui passe dans une rue au coin de la maison de cette femme, sur le soir, lorsque la nuit devenoit noire et obscure. Voilà que je vois venir au-devant de lui cette femme, parée de tous les attraits d'une courtisane, et préparée à surprendre les ames. Elle prend ce jeune homme, et le caressant avec un visage effronté, elle l'invite à venir chez elle s'enivrer de délices. Elle le prend ainsi au filet de ses discours, et l'entraîne par les caresses de ses lèvres. Il la suit aussitôt comme un bœuf qu'on mène pour servir de victime ; comme un agneau qui va à la mort en bondissant, et qui, stupide, ignore qu'on l'entraîne pour le lier ; comme un oiseau qui se hâte de se jeter dans le filet qu'on lui tend, et qui ne sait pas qu'il court à sa perte. . . . .

Écoutez-moi

Ecoutez-moi donc, mon fils, rendez-vous attentif aux paroles de ma bouche. Que votre esprit ne se laisse point entraîner dans les voies de cette femme, et ne vous égarez pas dans ses sentiers. Car elle en a blessé et renversé plusieurs, et elle a fait perdre la vie aux plus forts. Sa maison est le chemin de l'abyme : il descend, ce chemin, jusqu'à la profondeur de la mort, et aboutit à la fin la plus funeste. Mon fils, éloignez donc d'elle votre voie, et ne vous approchez point de la porte de sa maison. Ne prostituez pas votre honneur à des étrangères, ni vos années à une cruelle ; de peur que ces etrangères ne s'enrichissent de vos biens, et que vos travaux ne passent en la maison d'un autre ; et que vous ne soupiriez enfin quand vous aurez consumé votre vigueur et votre corps, en disant : Pourquoi ai-je détesté les sages instructions, et pourquoi mon cœur ne s'est-il point rendu aux remontrances qu'on m'a faites (*) ?

Ce seroit bien pis encore, si déjà vous aviez contracté des engagemens sacrés et inviolables. C'est un parjure et un sacrilége que d'engager à d'autres un cœur qui n'est plus à soi. Les maximes corrompues du monde,

(*) Prov. 5 et 7.

toujours démenties par la voix de la conscience; les prétextes les plus spécieux, suggérés par le libertinage, par le dépit, ou par le desir de la vengeance; les exemples les plus imposans, donnés par les personnes même qui doivent servir aux autres de modèle, ne sauroient prescrire contre la loi divine, ni servir d'excuse au tribunal de celui qui a été pris à témoin des sermens jurés à la face de ses autels. Si un honnête homme ne doit jamais, même selon le monde, manquer à sa parole ni à ses sermens; celui qui y manque en un point aussi essentiel, mérite-t-il d'en porter le nom? *Veillez sur vous, mon fils*, disoit Tobie, *et défiez-vous de votre cœur : évitez l'écueil des femmes ; et content de celle que Dieu vous donnera pour épouse, craignez jusqu'aux naissances même d'une inclination qui conduit au crime* (*).

La femme d'un autre ne doit inspirer que du respect, ou, si elle n'en mérite pas, du mépris. Une femme doit se faire gloire de penser de même à l'égard des hommes; et quelles que soient ses raisons, elle a toujours tort de s'attacher à d'autre

(*) *Attende tibi, fili mi, ab omni fornicatione, et præter uxorem tuam nunquàm patiaris crimen scire.* Tob. 4.

qu'à son époux. Une Dame vertueuse sollicitée par un Gentilhomme, lui répondit; *Lorsque j'étois fille, je dépendois de mon père; à présent que je suis mariée, j'appartiens à mon mari.*

L'action de *Lucrèce*, quoique blâmable, ne prouve que mieux combien cette chaste Romaine avoit horreur de l'adultère. Elle venoit d'être déshonorée par le fils de *Tarquin le Superbe*. Son mari qui l'ignoroit, lui demanda, en rentrant chez lui, si elle se portoit bien. *Une femme*, répondit-elle, *qui a perdu son honneur, peut-elle être en bon état? Votre lit porte encore les marques de l'insolence de Tarquin. Mon corps a été souillé, mais mon ame est demeurée pure; et la mort vous rendra témoignage de mon innocence.* En achevant ces mots, elle tira un poignard qu'elle tenoit caché, et se l'enfonça dans le sein.

La chasteté conjugale, quoique moins pure et plus imparfaite que l'autre, est quelquefois plus difficile à garder. C'est qu'il est plus aisé à plusieurs personnes de renoncer entièrement aux plaisirs des sens, que de leur prescrire des bornes et de n'en user que selon la loi ou avec modération. La virginité triomphe presque sans combat et sans peine, parce qu'elle s'éloigne des occasions et qu'elle fuit le danger. Mais

dans le mariage ; il n'y a qu'un pas de la chasteté au désordre, et l'occasion est aussi prochaine que fréquente. Le lit nuptial est vraiment redoutable. L'esprit d'incontinence tourne sans cesse autour, pour dévorer les époux sans pudeur, qui se permettent des excès que la raison condamne et que la Religion réprouve. C'est là qu'un grand nombre d'époux trouvent la mort de l'ame, et quelquefois du corps même.

Le mariage a ses lois établies de Dieu, et qu'il n'est pas permis de transgresser. Le Sacrement n'excuse pas les désordres qui s'y commettent : au contraire, il les rend plus énormes, puisque sa sainteté en est violée, et qu'on le profane en outrageant les lois sacrées de la Nature. Nous nous garderons bien d'entrer ici dans le détail des crimes qu'on se permet. Ce sont des œuvres de ténèbres, qu'il faut laisser sous les voiles qui les couvrent.

Il n'y a pas moins de malheur que de honte à se laisser vaincre par l'amour criminel. Celui qui sait se garantir de ses traits, est aussi heureux que sage. Les peines commencent où finit la sagesse. L'amour traîne après lui les craintes, les chagrins, les regrets. Si l'on interrogeoit toutes les personnes qui s'y sont le plus livrées, et qu'on auroit cru devoir être

les plus heureuses, elles conviendroient que leurs chagrins ont passé de beaucoup leurs plaisirs.

Une passion naissante étale, il est vrai, tous ses charmes, et promet les plus constantes douceurs : les commencemens en sont doux comme le miel, mais *la fin en est amère comme l'absinthe* (*). C'est ce qu'éprouva la fameuse *Anne de Boulen*. Éblouie de l'éclat du trône, comme *Henri VIII* le fut de ses charmes, elle eut la foiblesse de sacrifier sa vertu à son ambition. Ce Prince répudia sa légitime épouse, et fit *Anne de Boulen* Reine d'Angleterre. Mais le comble de sa fortune fut le commencement de ses malheurs. *Henri*, dont l'inconstance en amour faisoit le caractère, ayant conçu une nouvelle inclination pour *Jeanne Seymour*, *Anne de Boulen* s'en apperçut, et résolut de perdre sa rivale. Elle s'attacha quelques Seigneurs de la Cour, et fut soupçonnée d'avoir avec eux un mauvais commerce. Le Roi lui fit faire son procès; et sans être convaincue, elle eut la tête tranchée sur un échafaud. Triste exemple des funestes suites de l'amour criminel! et

(*) *Ne attendas fallaciæ mulieris : favus enim distillans labia meretricis, novissima autem illius amara quasi absinthium.* Prov. 5.

combien d'autres aussi frappans ne pourrions-nous pas citer ?

Un ancien Poëte, qui pouvoit bien le savoir par sa propre expérience, avoue que les routes les plus fleuries de l'amour sont semées d'amertume, et que des venins cruels y sont souvent cachés sous la douceur du miel :

Impia sub dulci melle venena latent.

OVID.

Madame *des Houlières* (*), pour rendre cette vérité plus sensible, emploie une fiction ingénieuse et agréable. Elle feint que dans un songe elle crut voir, sur des myrtes fleuris, un oiseau plus beau que tous les autres, dont la voix l'emportoit sur les

---

(*) Née à Paris vers 1634, et morte en 1694. Si elle eût su se borner à son vrai genre, elle jouiroit avec plus de gloire d'une place distinguée parmi les femmes qui ont illustré le Parnasse françois. Ses poésies légères sont pleines de douceur et d'agrémens. La plupart de ses *Idylles* surpassent tout ce que nous avons en ce genre. Mais ses Tragédies au-dessous du médiocre, prouvent que le cothurne n'est pas fait pour les femmes, même qui ont la ceinture de *Vénus*. Le recueil de ses vers, auxquels on a joint ceux de sa fille, bien inférieure à la mère, contient un grand nombre de pièces qui ne méritoient pas d'être imprimées, et qui n'obtiendront jamais l'approbation des personnes de goût.

plus doux rossignols. Elle courut long-temps après, sans pouvoir l'attraper :

Enfin n'en pouvant plus, il se rend, je l'attrape,
Comme j'en avois eu dessein ;
Et, folle que je suis, j'ai si peur qu'il n'échappe,
Que je l'enferme dans mon sein.
O déplorable aventure !
Ce malicieux Oiseau,
Qui m'avoit paru si beau,
Change aussitôt de figure,
Devient un affreux serpent,
Et du venin qu'il répand
Mon cœur fait sa nourriture.
Ainsi, loin de goûter les plaisirs innocens,
Dont sa trompeuse voix avoit flatté mes sens,
Je souffrois de cruels supplices.
Le traître n'avoit plus sa première douceur ;
Et selon ses divers caprices
Il troubloit ma raison et déchiroit mon cœur.
Par des commencemens si rudes,
Voyant que les plaisirs que je devois avoir,
Se changeoient en inquiétudes ;
Renonçant tout d'un coup au chimérique espoir,
Dont il vouloit me faire une nouvelle amorce,
D'un dépit plein de fureur
J'empruntai toute la force,
Et j'étouffai l'imposteur.

Un autre Poëte François, plus libertin peut-être dans ses pensées que dans sa conduite, quoiqu'il soit rare et difficile que le libertinage de l'esprit ne produise pas celui des mœurs, fait aussi un aveu qui est l'expression du cœur, dans une de ses

Fables ; où, après avoir fait l'éloge de l'amitié, il ajoute :

> Cet autre sentiment que l'on appelle amour,
> Mérite moins d'honneur : cependant chaque jour
> Je le célèbre et je le chante.
> Hélas ! il n'en rend pas mon ame plus contente (*).

Quels troubles en effet, quelles peines, quels chagrins, quels tourmens secrets sont presque toujours les fruits amers des criminelles amours ! Les premières peines

(*) *La Fontaine.* Il eut le bonheur de reconnoître ses égaremens, et d'expier par un repentir sincère les scandaleux écarts de sa muse licencieuse.

> Vrai dans tous ses écrits, vrai dans tous ses discours,
> Vrai dans sa pénitence à la fin de ses jours,
> Du maître qui s'approche il prévient la justice,
> Et l'auteur de *Joconde* est armé d'un cilice.
>
> RACINE *le fils.*

Il est fâcheux pour les mœurs, que les *Contes de La Fontaine*, désignés ici par celui de *Joconde*, et qui sont autant de modèles de narration, soient en même temps un recueil de tableaux plus propres à corrompre la jeunesse qu'à la prémunir, comme le pensoit bonnement l'Auteur : ce qui lui faisoit dire avec une confiance, que la candeur seule de son caractère peut sauver du soupçon de fausseté :

> J'ouvre l'esprit, et rends le sexe habile
> A se garder des piéges divers.
> Sotte ignorance en fait trébucher mille,
> Contre une seule à qui nuiront mes vers.

qu'on y éprouve, à la place des plaisirs qu'on s'y promettoit, sont des inquiétudes continuelles, tantôt de la part de la personne aimée, dont on a ou l'indifférence à vaincre, ou l'inconstance à fixer, ou les caprices à souffrir : tantôt de la part des parens et des surveillans attentifs, dont il est difficile de pouvoir tromper la vigilance : tantôt de la part d'un rival qui, rebuté en apparence, est peut-être favorisé en secret : peut-être même que, plus aimé, il reçoit une partie de vos présens, et que deux fourbes, au lieu d'un, se divertissent à vos dépens : car il est rare qu'une femme galante n'ait qu'une intrigue, et plus encore qu'elle n'ait que ce vice.

Combien d'amertumes et de peines n'éprouve-t-on pas aussi du côté de la Religion, s'il en reste encore quelque sentiment ! Dans certains momens où, l'ivresse du plaisir passée, on revient à soi, quels remords accablans ! La conscience indignée, traçant l'épouvantable image des jugemens de Dieu, pousse un de ces cris qui retentissent au fond de l'ame et la remplissent de sombres terreurs. Mais nous aurons lieu de parler ailleurs des grands motifs que la Religion fournit contre cette dangereuse passion. Nous ne voulons employer ici que la voix de la raison. C'est

à son tribunal que nous appelons le voluptueux, pour le forcer à se condamner lui-même d'aveuglement et de folie.

Fût-il jamais un maître plus dur et plus impérieux que l'amour? C'est un tyran, qui gouverne despotiquement ceux même qui sont les maîtres des autres. N'est-ce pas une chose pitoyable de voir des hommes, qui tiennent un rang dans le monde, qui ont fait des prodiges de valeur, trembler puérilement aux pieds de la personne qu'ils idolâtrent, essuyer ses caprices, ses bizarreries, ses humeurs, et passer aveuglément par-tout où il lui plaira? Combien de grands Capitaines, de Héros, ont donné sur cela les plus ridicules scènes! Combien de maîtres, tyrannisés par une passion qu'ils n'ont pas le courage de vaincre, se mettent indignement au-dessous de leurs propres domestiques! Avec quel ménagement, et, pour ainsi dire, avec quel respect parlent-ils à celle qui a séduit leur cœur! avec quelle patience dévorent-ils ses insolentes réponses! Sont-ce donc là ces hommes, qu'ailleurs on respecte et on admire? Ces Grands, si fiers, si impérieux, si dédaigneux, les voyez-vous, comme de méprisables esclaves, ramper indignement aux pieds d'une vile créature, qu'avant leur

passion, ils auroient cru trop honorer d'une parole ou d'un regard ?

Mais si l'amour criminel est déshonorant pour les hommes, il l'est encore plus pour les femmes, parce que la pudeur, la modestie, la décence, doivent être sur-tout leurs vertus. Plus on a de respect pour leur sexe, plus on a de mépris pour celles qui le déshonorent. La chasteté est pour elles ce que l'honneur est pour les hommes, leur plus bel ornement. Aussi une femme sage et vertueuse est-elle respectée de ceux même qui ont tenté de la corrompre. *Henri IV*, à qui on ne peut guère reprocher qu'une trop grande foiblesse en ce genre, ayant voulu séduire *Antoinette de Pons*, Marquise de Guercheville, la trouva inflexible. Il la loua de sa sagesse, et lui dit : *Puisque vous êtes véritablement Dame d'honneur, vous le serez de la Reine.* Il tint parole, et elle fut la première qu'il nomma Dame d'honneur de *Marie de Médicis*, qu'il venoit d'épouser. Madame *de Guercheville* vécut estimée et respectée généralement.

Le monde, tout corrompu, tout relâché qu'il est à l'égard du vice dont nous parlons, ne manque jamais de mépriser les femmes qui s'oublient, et il en fait l'objet de sa risée. Deux femmes, connues par leurs galanteries, se querelloient au jeu. Quelqu'un

leur demanda ce qu'elles jouoient. *Nous jouons pour l'honneur*, dirent-elles. *Vous faites*, leur répondit-il, *bien du bruit pour rien*.

Il est difficile de comprendre comment des femmes bien nées peuvent se déterminer à être, par leurs désordres, l'objet de la raillerie et du mépris public. Quelque complaisance que le monde ait pour les personnes du sexe, il ne l'a pas encore poussée jusqu'à louer ou approuver celles qui manquent à leur devoir. Si elles ne lui font respecter leur conduite, il ne l'excusera point; et si elles sont répréhensibles à ses yeux, il les jugera sans indulgence. Le vice déshonore celle qui vit dans la splendeur, comme celle qui traîne une vie misérable dans les ordures du libertinage. Le seul privilége du rang et de la naissance, c'est d'exposer les désordres à un plus grand jour, et de les faire plus connoître; c'est de les rendre plus criminels, en autorisant le mal par un plus grand exemple.

De quelque condition, de quelque état qu'on soit, il est difficile de cacher un mauvais commerce, quand la nature même ne contribueroit pas à le découvrir. Le public est clair-voyant. On a pour les fautes d'autrui des yeux que la malignité, la rivalité, la jalousie, tiennent toujours

ouverts, des yeux attentifs et perçans. Les choses qui devroient être conduites avec le plus de secret, sont celles qui sont les moins ignorées.

Quel sujet de honte et de confusion, pour une jeune personne, dont la faute vient à éclater! Que devient-elle aux yeux d'une famille, sur qui rejaillit une partie du déshonneur? Que devient-elle aux yeux des sages, et dans quel étonnement ne les jette-t-elle pas? Que devient-elle aux yeux même des libertins? ne sont-ils pas les premiers à la mépriser, à l'insulter? Disons plus: peut-elle se déguiser à elle-même sa propre infamie?

Encore si celui à qui elle a fait le sacrifice de son honneur, avoit pour elle les sentimens et les égards qu'elle devoit en attendre, son sort du moins ne seroit pas si à plaindre, et elle ne se croiroit pas si malheureuse. Mais les hommes ne tardent pas à se faire payer les frais de leur conquête: ils se dédommagent avec usure de ce qu'elle leur a coûté. Ceux qui étoient les plus doux, les plus soumis, deviennent souvent, après leur criminel triomphe, les plus fiers, les plus impérieux, quelquefois les plus dédaigneux et les plus méprisans. Pensée bien triste, réflexion bien amère pour une jeune personne qui

n'espéroit trouver que de la douceur et du plaisir; et qui est désormais obligée de dépendre de son vainqueur, et d'avoir à chaque instant à craindre qu'il ne publie son infame victoire, comme il n'arrive que trop souvent. Combien n'y en a-t-il pas qui, par un raffinement monstrueux de volupté, se plaisent à séduire les plus sages, pour les abandonner ensuite, et divulguer leurs foiblesses? Sentimens bien indignes sans doute, et trophées d'ignominie plutôt que de gloire! Mais n'est-il pas étonnant qu'ils trouvent encore tant de dupes? et n'y a-t-il pas là de quoi arrêter toutes celles qui pensent? Car indépendamment de la honte qui suit le dérèglement, n'est-il pas bien cruel de se voir trompé par un indigne à qui l'on a tout sacrifié? *Françoise de Rohan* l'éprouva. Elle s'étoit laissé séduire par le Duc de Nemours, qui, par un artifice assez ordinaire en ce genre, lui avoit promis de l'épouser: lorsqu'elle se vit enceinte, elle somma ce Duc de tenir sa parole; mais ce Prince perfide se moqua de ses promesses.

Enfin, ce qui met le comble à la honte d'une jeune personne déshonorée, c'est qu'elle est exposée à s'entendre reprocher sa faute, par tous ceux qui aimeront à lui faire de la peine, ou qui voudront se

venger de ses plus innocentes railleries. On a toujours de quoi lui fermer la bouche, supposé qu'elle ose parler encore : contrainte à dévorer en silence les mortifications les plus humiliantes ; depuis que sa foiblesse a paru, à peine ose-t-elle paroître elle-même.

Prendra-t-elle l'affreux parti de lever le masque et de ne plus rougir de rien ? Mais c'est une triste consolation, que de ne plus se soucier de ce qu'on pensera de soi, d'être réduit à se consoler du mépris du public par un mépris pareil. C'est le désespoir d'une ame avilie par ses propres yeux.

Le seul asile qui reste à une personne déshonorée par sa chûte, est celui de la retraite et d'une véritable conversion. Elle doit se cacher entièrement, et se faire oublier, s'il est possible : car si elle veut continuer encore à paroître dans le monde, son déshonneur la suivra par-tout. Fût-elle dans la suite plus sage, plus régulière ; on se souviendra toujours du faux pas qu'elle a fait : ce pas demeure imprimé dans l'opprobre, et ne s'efface jamais. C'est comme une cicatrice qui reste après la guérison d'une grande plaie. C'est une tache ineffaçable, que n'ôte pas même son mariage avec celui qui l'a causée.

L'honneur est comme une isle escarpée et sans bords :
On n'y peut plus rentrer, dès qu'on en est dehors (*).

Quel puissant motif pour retenir sur le bord même du précipice celles qui ont encore des sentimens d'honneur et de vertu ! Une Bourgeoise, aussi vertueuse que jolie, avoit inspiré une passion très-forte à un grand Seigneur. Elle s'en apperçut, et comme il lui disoit avec un air qui démentoit ses paroles, j'aime encore plus votre sagesse que votre personne : *Hé bien !* lui répondit-elle, *ne m'exposez donc point au danger de perdre ce que vous aimez le plus en moi.*

Que les jeunes personnes du sexe se défient de ceux qui les louent, parce qu'ils ne les flattent d'ordinaire que pour les séduire : mais qu'elles se défient encore plus d'elles-mêmes, parce qu'elles sont foibles et qu'elles ont naturellement le cœur ten-

(*) Ce deux vers, comme plusieurs autres de *Boileau*, sont devenus proverbes ; et quoi qu'en disent ses modernes détracteurs, il n'en sera pas moins celui de tous nos Poëtes, dont on a retenu et dont on citera toujours le plus de vers, celui qui le premier a déployé les richesses de notre langue, qui a rendu les plus grands services aux lettres, au goût, aux mœurs, un Poëte estimé par excellence chez toutes les Nations de l'Europe, et nommé par distinction le *Poëte François.*

tre. D'ailleurs, l'amour propre, qui est le premier de tous les flatteurs, et la vanité, qui est presque toujours d'autant plus grande qu'on devroit moins en avoir, les empêchent de sentir la fausseté des louanges qu'on leur donne. Elles rapportent à leur mérite les éloges intéressés qu'on leur prodigue. Elles prennent le langage de la passion pour celui de la vérité. Elles reçoivent avidement ces jolis riens, qui sont comme les flèches légères de l'amour, ces petites fleurs de galanterie, qui exhalent un parfum doux, mais empoisonné : et elles ne tardent pas à en ressentir les funestes atteintes.

Elles commencent par perdre peu à peu cette précieuse pudeur, qui est le plus beau coloris de la vertu. La nature semble l'avoir accordée en partage aux personnes du sexe, non-seulement pour relever l'éclat de leurs graces par un fard innocent, mais pour être la gardienne de leur chasteté, et les avertir des piéges qu'on lui tend. C'est un secours que le Ciel leur a donné contre leur foiblesse et leur fragilité naturelle. Malheur à celles qui, ne connoissant plus la pudeur, l'ont effacée de leur front et de leur ame ! Elles deviennent la honte et l'opprobre de leur sexe : elles sont perdues et déshonorées sans res-

source. C'est là souvent où conduit une première foiblesse : le premier pas franchi, on ne garde plus de mesures, on se porte aux plus grands excès.

Dans le crime une fois il suffit qu'on débute :
Une chûte toujours attire une autre chûte.

DESPRÉAUX.

C'est ce qui arriva, comme on sait, à la trop fameuse *Messaline*, dont le nom est venu jusqu'à nous chargé d'infamie. Elle avoit d'abord gardé quelques mesures, ne se permettant que de certains crimes, et même en secret et avec précaution : mais voyant que rien ne s'opposoit à ses desirs déréglés, et qu'elle pouvoit, par l'indolence stupide de son époux (*), tout entreprendre sans rien craindre ; elle secoua toute contrainte et toute pudeur. Elle se livra sans ménagement à ses infames passions : peu à peu elle se familiarisa avec le crime ; et cette funeste habitude l'ayant rendue insensible à toutes les considérations qui pouvoient l'obliger à quelque retenue, elle se laissa aller aux désordres les plus scandaleux. Croiroit-on qu'elle porta plus loin encore l'impudence, et qu'elle osa, au milieu même de Rome, en plein

(*) L'Empereur *Claude* : on donne encore aujourd'hui son nom à ceux qui lui ressemblent. Il étoit si mal organisé, que sa mère avoit coutume de dire qu'il étoit l'ouvrage bizarre de la nature en delire.

jour, devant témoins et par contrat, se marier, du vivant de l'Empereur son époux, avec *Silius*, Sénateur Romain et Consul désigné ? Rien n'est plus avéré que ce fait, quelque incroyable qu'il paroisse; et le stupide Empereur fut le seul qui l'ignora (*). On crut devoir enfin l'en avertir. Il fit mourir *Silius*; et il eût peut-être fait grace à *Messaline*, si *Narcisse*, son Ministre et son Affranchi, n'eût envòyé dans le lieu où elle s'étoit retirée, des soldats qui la massacrèrent. Juste punition de tous les crimes de cette indigne impératrice, dont la mort fut moins honteuse encore que la vie!

Si sa conduite, si son sort vous fait horreur, craignez jusqu'aux naissances même d'une passion, qui entraîne souvent beaucoup plus loin qu'on ne l'auroit pensé. Lorsque la fameuse *Ninon Lenclos*, si célèbre dans le dernier siècle par son esprit, par sa beauté et par le long cours de ses galanteries, réfléchissoit, à soixante ans, sur la vie qu'elle avoit menée jusqu'alors,

---

(*) Elle profita d'un voyage de son mari à Ostie, pour se marier avec *Silius*. Ce mariage effronté s'accomplit avec la plus grande pompe; on offrit des sacrifices; on fit un banquet somptueux, et les deux époux furent conduits avec cérémonie dans la couche nuptiale: tant elle comptoit sur l'imbécillité de *Claude*!

elle ne pouvoit s'empêcher d'en rougir ; et elle écrivit à un de ses amis : *Qui m'auroit proposé une telle vie, je me serois pendue.* Cependant elle n'eut pas le courage de vaincre son penchant, et à quatre-vingts ans elle s'y livroit encore. Différente des *Laïs*, des *Phriné*, des *Aspasie*, ces courtisanes si fameuses, à qui elle ressembla par la beauté, par l'esprit, par les talens, par le grand ascendant qu'elles eurent sur les hommes, elle ne fit point comme elles, un trafic bas et honteux de l'amour : elle se prodigua, mais elle ne se vendit point, persuadée qu'il n'est pas de moyen plus sûr d'anéantir le plaisir que de l'acheter et de le vendre. Mais elle ne fit pas scrupule de sacrifier, comme elles, à la volupté qui occupoit toute son ame, la considération qui naît de la vertu des femmes, et la modestie, première parure des femmes honnêtes, fard nécessaire à celles qui ne le sont pas. Jamais délicate sur le nombre, elle le fut toujours sur le choix des plaisirs; en tout d'une probité rigoureuse, d'une amitié sûre et constante, excepté en amour ; trop fidelle à suivre en cela les leçons corruptrices de son père. Sa mère, femme d'une piété exemplaire, vouloit l'élever chrétiennement, et elle retint de cette première instruction, qu'on dit qu'au mi-

lieu des plus grands désordres de sa vie, elle ne manquoit point à ses prières du matin et du soir. Mais son père qui lui inspira de bonne heure le goût des plaisirs, fut encore mieux écouté et obéi. Ayant perdu ses parens à l'âge de quatorze ans, elle résolut de ne se marier jamais, et se traça un plan de galanterie qu'elle a suivi jusqu'à la mort (*). Tant il est vrai que la pente qui nous entraîne vers le mal, est douce et facile ; et que lorsqu'une fois on a marché dans les sentiers détournés du vice, il en coûte infiniment pour revenir sur ses pas !

Mais quelque difficile que soit le retour à la vertu, il n'est cependant pas impossible à l'homme le plus foible et le plus fortement dominé par ses habitudes. Aidé de ses propres réflexions sur la honte et

(*) *Ninon* ou plutôt *Anne de Linclos*, étoit née à Paris d'une famille noble, et y mourut en 1706, âgée de 90 à 91 ans, ayant conservé jusqu'à cet âge tout son esprit et tout ce que la veillesse peut laisser d'amabilité. Elle s'est fait un nom et s'est acquis une espèce de célébrité, si l'on peut en obtenir par le crime et le vice ; la vraie célébrité étant fondée sur un mérite de talent, d'esprit ou de science, qui sans placer dans le grand et sans supposer l'éclat et la dignité, comme ce qui rend *illustre*, fait néanmoins honneur au sujet.

l'indécence de sa conduite ; fortifié sur-tout des secours du Ciel, que lui attireront sa prière, ses bonnes œuvres et sa résolution généreuse, le vieillard le plus corrompu surmontera bientôt son malheureux penchant. Quoi qu'il doive en coûter, peut-on acheter trop cher, et par de trop grands efforts, une si nécessaire et si glorieuse victoire ?

Il faut sans doute une égale fermeté, et encore plus de soins, pour conserver son innocence au milieu de tous les périls qui l'environnent : mais aussi quelle joie, quel contentement ne procure pas une conduite sage et irréprochable ! Tous les plaisirs que donne la satisfaction des sens, n'ont jamais valu la douceur et la tranquillité, que goûte une ame qui n'est attachée qu'à son devoir. Cette maxime si vraie, et si consolante pour la vertu, devroit être gravée dans tous les cœurs. Elle l'étoit dans celui d'une jeune Demoiselle, dont le nom mériteroit d'être plus connu ; *Henri IV*, qui avoit conçu de l'inclination pour elle, lui demanda un jour par où on alloit à sa chambre. Cette Demoiselle vertueuse, qui, guidée par des principes de Religion et d'honneur, croyoit ne devoir rien accorder, que le mariage ne l'eût rendu permis et légitime, lui ré-

pondit : *Sire, on y va par l'Église.* Quoiqu'il fût Roi, et magnifique envers ses maîtresses, il trouva plus d'une fois des femmes d'une sagesse incorruptible. Outre Mad. *de Guercheville*, dont nous avons déjà vu la chasteté courageuse, louée et honorée par ce Prince même, la duchesse *de Mantoue*, qui étoit intéressée à le ménager, hasarda sa fortune pour conserver sa vertu, en résistant à ses poursuites. La Princesse *de Condé*, qui étoit aussi belle que vertueuse, alla chercher un asile chez l'étranger, pour assurer sa pudicité. *Catherine de Rohan*, sœur du Vicomte que ce Prince venoit de faire Duc et Pair, eut la fierté de rejeter ses vœux et ses promesses. *Sire*, lui dit-elle, *je suis trop pauvre pour être votre femme, et de trop bonne maison pour être votre maîtresse* (*).

Les pères, et sur-tout les mères, ne sauroient assez inspirer à une fille, par leurs leçons et par leurs exemples, les sentimens d'honneur. Sans cette sauve-garde, toutes les autres seront presque toujours inutiles ; et elle aura trop d'occasions secrètes d'échouer, pour qu'on puisse se

(*) La maison de *Rohan* est une de celles qu'on appelle en France *Maisons-princesses*, parce qu'elle tire son origine des premiers souverains de Bretagne.

flatter de l'empêcher autrement de faire naufrage. C'est ce que dit si bien l'Auteur de ce joli couplet :

Dans ma jeunesse
Les papas, les mamans,
Sévères, vigilans,
En dépit des amans,
De leurs tendrons charmans
Conservoient la sagesse.
Aujourd'hui ce n'est plus cela :
L'amant est habile,
La fille docile,
La mère facile,
Le père imbécille ;
Et l'honneur va cahin-caha (*).

(*) *Panard*, mourut en 1765. Tous ses Ouvrages respirent la naïveté et la délicatesse. Ses couplets joignent au mérite de l'agrément celui d'une critique de nos mœurs, aussi juste qu'ingénieuse. Son pinceau est presque toujours négligé, mais piquant. Le quatrième volume de ses Œuvres offre une collection agréable de petites poésies, où l'esprit et le sentiment brillent sans affectation. L'heureux naturel y embellit tout. Cet Auteur est regardé comme le créateur du vaudeville moral. On l'a nommé le *La Fontaine* du vaudeville, et il y a en effet cette simplicité piquante et originale, cette grace naturelle, cette perfection que *La Fontaine* a mise dans ses bonnes fables. Personne ne tournoit mieux un couplet, personne n'a jamais su tirer plus heureusement parti de la mesure, de la rime, du rapport des sons, de tout le mécanisme du vaudeville.

Nous

Nous avons trouvé dans un ancien Poëte François (*), un Dialogue ingénieux, composé pour les jeunes personnes du sexe. Les sentimens d'honneur et d'une juste crainte, propres à faire impression sur elles et à les retenir, y sont présentés d'une manière vive et intéressante. C'est ce qui nous engage, quoiqu'il soit un peu long, à le mettre ici presque tout entier. On admirera pour le siècle où il a été fait, la délicatesse des pensées et la correction du style, auquel nous n'avons eu besoin de faire que de légers changemens.

(*) *Bertaud*, Évêque de Séez en Normandie, mort en 1611. Ses poésies roulent presque toutes sur des sujets de piété, où la morale, présentée avec des graces intéressantes, est propre à se faire goûter des lecteurs de toutes les classes. On peut les lire encore aujourd'hui, parce qu'on y trouve une fraîcheur de coloris, que le temps n'a point flétrie. Ses stances ont une tournure, une cadence, qui plaît à l'oreille, en même temps que les pensées pénètrent le cœur et flattent l'esprit. Il rend ainsi ce vers fameux : *Non ignarus mali, miseris succurrere disco*,

J'apprends en mes malheurs à plaindre ceux d'autrui.

DIALOGUE

De Damon et de Panopée.

Dam. A quoi vous sert tant de fierté,
Belle et cruelle *Panopée* ?
Pan. A conserver ma liberté,
Et m'empêcher d'être trompée.

Dam. Craindriez-vous de voir changer
L'amour dont mon cœur vous révère ?
Pan. Ne m'exposant point au danger,
La peur ne m'en occupe guère.

Dam. Vous feriez grand tort à ma foi
D'estimer mon ame infidelle.
Pan. Je m'en ferois bien plus à moi
De vous aimer, la croyant telle.

Dam. Il n'en faut point avoir de peur ;
J'aime trop le nœud qui m'engage.
Pan. Il ne fut jamais de trompeur,
Qui ne tînt le même langage.

Dam. L'amour si long-temps éprouvé
Dut chasser de vous cette crainte.
Pan. Le mal aux autres arrivé
L'y dut toujours tenir empreinte.

DAM. Ne dois-je donc rien espérer,
Hors toujours pleurer, triste et blême?
PAN. J'aime mieux vous faire pleurer,
Que me faire pleurer moi-même.

DAM. Pourquoi vous déplaît mon bonheur,
Dont vous servir sont les délices?
PAN. Parce qu'aux dépens de l'honneur
Vous faites payer vos services.

DAM. Ah! du moins voyez mon tourment;
Puisque c'est de vous qu'il procède.
PAN. J'en verrois le mal vainement,
N'y pouvant donner nul remède.

DAM. Mais vous en avez le pouvoir,
Si ma peine en est susceptible.
PAN. Ce que me défend mon devoir,
Je me le répute impossible.

DAM. Ah! fière et cruelle beauté,
Qu'inhumaine est votre rudesse!
PAN. Ce que vous nommez cruauté,
D'autres l'appelleront sagesse.

DAM. Est-on sage, pour maltraiter
L'amour d'un fidelle courage?
PAN. Est-on cruel, pour éviter
Le péril de faire un naufrage?

DAM. Mais appréhender ce malheur,
C'est à faire à moins belles Dames;

PAN. Mais n'en craindre point la douleur,
C'est à faire à de folles ames.

DAM. Votre beauté vous garantit
Du sort d'*Ariadne* abusée.

PAN. Votre jeunesse m'avertit
De l'inconstance de *Thésée.*

DAM. Trop aimable est votre prison :
Il ne peut être qu'on la quitte.

PAN. Je puis bien perdre sans raison,
Ainsi que j'acquiers sans mérite.

DAM. C'est faire un mauvais jugement
De votre œil et de sa puissance.

PAN. Mais bien c'est juger sagement
De votre fatale inconstance.

DAM. Ah ! je perds en vain mes accens;
Pleurs, et réponses, et demandes.

PAN. Quand vous perdriez encor le sens,
Vos pertes ne seroient pas grandes.

Ni de vin. La passion du vin n'est pas moins à fuir que celle de l'amour ; toutes les deux sont le plus funeste écueil de la sagesse. *Le vin et les femmes*, dit l'Esprit-Saint, *font tomber les sages mêmes, et jettent dans l'opprobre les hommes sensés. N'excitez pas à boire ceux qui aiment le vin, car le vin en a perdu plusieurs. Le vin bu avec excès, produit la colère et l'emportement, et attire de grandes ruines : il est l'amertume de l'ame* (*).

Si le vin est le père de la joie, il l'est aussi de la fureur. S'il fait naître quelquefois des pensées vives, brillantes, ingénieuses, il produit aussi les idées les plus ridicules, les plus folles, les plus extravagantes. Il éteint par ses vapeurs ce noble flambeau, que la nature nous a donné pour nous éclairer et nous conduire ; ou il l'obscurcit de si épais nuages, qu'il ne jette plus qu'une sombre clarté. Privés de cette lumière, les yeux s'égarent, les pas chancellent, les idées se confondent, le jugement se trouble, les passions s'enflamment et portent aux excès les plus honteux.

(*) Eccl. 31.

Que peut-on imaginer de plus vil qu'un homme ivre ? et quoi de plus dégoûtant que sa personne ! On le voit rejeter des viandes à demi dévorées : le vin lui donne une odeur désagréable, il chancelle, tombe, se précipite et se blesse : il balbutie ; ses paroles sont inintelligibles, sans suite et sans jugement. Il fait et dit mille choses, dont il rougit, et qu'il condamne avec horreur, quand les vapeurs du vin sont dissipées et qu'il rentre en possession de son bon sens. Que de malheurs, que de crimes irréparables le vin n'a-t-il pas causés ? Ainsi l'on vit le fameux conquérant de l'Asie assassiner ses amis, et se préparer dans sa bachique fureur des regrets, qui lui faisoient répandre les larmes les plus amères. Ce Prince se reprochoit ses excès, mais trop tard ; il se livroit à un vain désespoir, et vouloit par sa mort expier celle de ceux qu'il avoit assassinés dans son ivresse.

Xénophon, dans sa *Cyropédie*, rapporte l'impression singulière que fit sur le jeune *Cyrus* la vue de plusieurs personnes ivres. Ayant obtenu d'*Astyage* son grand-père la permission de lui donner à boire pour imiter l'échanson de ce Prince, il s'en acquitta de fort bonne grace. *Je suis content, mon fils*, lui dit Astyage, *on ne peut pas mieux servir : mais puisque vous vouliez imiter*

Sacas, c'étoit le nom de l'échanson, *pourquoi n'avez-vous pas comme lui goûté le vin?* L'échanson versoit du vin dans sa main gauche et le goûtoit avant de présenter la coupe au Roi. J'ai craint, répondit avec naïveté le jeune Prince, que cette liqueur ne fût du poison : car dans le festin que vous donnâtes, il n'y a pas long-temps, aux grands Seigneurs de votre Cour, je vis clairement que *Sacas* vous avoit tous empoisonnés. *Comment vîtes-vous cela*, dit le Roi? C'est repartit *Cyrus*, que je m'apperçus qu'après qu'on eut un peu bu de cette liqueur, la tête tourna à tous les convives. Je vous voyois faire des choses que vous ne pardonneriez pas à des enfans; crier tous à la fois sans vous entendre, puis chanter tous ensemble de la façon la plus ridicule; et lorsqu'un de vous chantoit seul, vous juriez sans l'avoir écouté, qu'il chantoit admirablement bien. Chacun de vous vantoit ses forces; mais quand vous vouliez vous mettre à danser, vous ne pouviez pas vous soutenir. *Comment*, reprit Astyage, *la même chose n'arrive-t-elle pas à votre père?* Jamais, répondit Cyrus. *Que lui arrive-t-il donc quand il a bu*, ajouta le Roi? Il n'a plus soif, répliqua l'enfant.

Les Lacédémoniens, pour détourner leurs enfans de l'ivrognerie, leur faisoient consi-

dérer un esclave ivre. Quoi de plus propre, en effet, pour en inspirer de l'horreur, que de mettre sous les yeux le triste spectacle d'un homme, que le vin a privé de sa raison, de faire remarquer toute la laideur d'un état où l'on ressemble plus à une bête qu'à un homme, de rendre témoins de toutes les sottises et de toutes les extravagances dont alors on est capable ! Nous allons en rapporter quelques exemples : leur ridicule même ne servira qu'à faire mieux sentir les excès de folie, auxquels le vin peut porter les personnes qui ont le plus d'esprit !

Chapelle, aussi connu par son amour pour la vie voluptueuse et pour le vin, que par ses vers délicats (*), soupoit un

---

(*) *Luillier*, surnommé *Chapelle*, du village de la Chapelle, près de Saint-Denis, où il naquit en 1624, étoit fils naturel de M. *Luillier*, Maître des comptes, qui le légitima. Son *Voyage de Montpellier* est un petit chef-d'œuvre d'enjouement, de finesse et de plaisanterie. Ses autres poésies sont dans le même goût, mais elles n'ont pas toujours le même agrément. Son caractère gai et ennemi de toute contrainte, est peint dans ses Ouvrages : ils sont tels que la première inspiration les a produits. Les beautés en sont vives et originales, mais presque toujours accompagnées de quelques négligences, moins fréquentes que dans l'Abbé *de Chaulieu* son disciple, qui l'a surpassé d'ailleurs.

soir tête-à-tête avec un Maréchal de France. Quand ils eurent bien bu, ils se mirent à faire des réflexions sur les misères de cette vie, et sur l'incertitude de ce qui doit la suivre. Ils convinrent que rien au monde n'étoit si dangereux, que de vivre sans Religion : mais ils trouvoient en même temps, qu'il n'étoit pas possible de passer en bon Chrétien un grand nombre d'années, et que les martyrs avoient été bienheureux de n'avoir eu que quelques momens à souffrir pour gagner le Ciel. Là-dessus *Chapelle* imagina qu'ils feroient fort bien l'un et l'autre de s'en aller en Turquie, pour y prêcher la Foi. *On nous prendra*, disoit-il, *on nous conduira à quelque Bacha. Je lui répondrai avec fermeté : vous ferez comme moi, Monsieur le Maréchal. On m'empalera, on vous empalera après moi, et nous voilà en Paradis.* Le Maréchal trouva mauvais que *Chapelle* se mît ainsi avant lui. C'est à moi, dit-il, qui suis Maréchal de France et Duc et Pair, à parler au Bacha, et à être martyrisé le premier, et non pas à un petit compagnon comme vous. *Quand il s'agit de la Foi*, répliqua Chapelle, *je me moque du Maréchal de France et du Duc et Pair.* Sur cela, le Maréchal lui lance son assiette à la tête : *Chapelle* se jette sur le Maréchal. Ils renversent tables, buffets, siéges. On accourt

au bruit. On peut penser quelle scène ce fut de leur entendre expliquer le sujet de leur querelle.

Ce que fit dans une autre occasion le même *Chapelle*, avec ses compagnons de débauche, est encore plus extravagant, et faillit avoir des suites bien tragiques. Sur la fin de sa vie, *Molière* vivoit de régime; et lorsqu'il alloit à sa maison d'Auteuil, il engageoit *Chapelle* son ami à faire les honneurs de sa table, et lui laissoit le choix des convives. On s'imagine bien qu'il les choisissoit de son goût. Un soir que *Molière* étoit allé se coucher, et les avoit laissés à table, la conversation tomba insensiblement sur la morale vers les trois heures du matin. *Que notre vie est peu de chose*, dit Chapelle, *et qu'elle est remplie de traverses! Nous sommes à l'affût pendant trente à quarante ans, pour jouir d'un moment de plaisir, que nous ne trouvons jamais.* Dégoûtés des misères de la vie, ils prirent tous la résolution d'aller se noyer dans la rivière qui étoit proche. Ils se lèvent, et vont gaiement à la rivière. Des domestiques et des gens du lieu coururent promptement à ces débauchés qui étoient déjà dans l'eau, et les repêchèrent. Indignés du secours qu'on venoit de leur donner, ils mirent l'épée à la main, coururent sur leurs ennemis, les

poursuivirent jusque dans Auteuil, et les vouloient tuer. *Molière* qui avoit été averti de l'extravagant projet de ses amis, et qui s'étoit levé aussitôt, arriva sur ces entre-faites. Il leur demanda ce qu'ils vouloient faire. *Fatigués des peines de ce monde-ci*, lui répondit l'un d'eux, *nous avions pris la résolution de passer en l'autre, pour être mieux.* Vous avez raison, reprit *Molière*, mais que vous ai-je fait, pour former un si beau projet sans m'en faire part. Vous allez faire une action sublime qui vous assure l'immortalité, et vous ne daignez pas m'associer à votre gloire ! Je vous croyois plus de mes amis. *Il a parbleu raison*, dit Chapelle, *voilà une injustice que nous lui faisions : viens donc te noyer avec nous.* Oh ! doucement, répondit *Molière*, ce n'est point ici une affaire à entreprendre mal-à-propos, c'est la dernière action de la vie ; il n'en faut pas manquer le mérite. On seroit assez malin pour lui donner un mauvais tour. Si nous nous noyions à l'heure qu'il est, on diroit à coup sûr que nous l'aurions fait la nuit, comme des désespérés ou comme des gens ivres. Saisissons le moment qui nous fasse le plus d'honneur : demain, sur les huit à neuf heures du matin, bien à jeun et devant tout le monde, nous irons nous jeter dans la rivière. C'est à la

clarté des cieux, c'est à la face de l'univers et d'un peuple d'admirateurs qu'il faut consommer cette grande œuvre. On approuva ce conseil, et on alla se coucher. Le projet s'évanouit avec le vin. *Boileau*, *Racine*, *la Fontaine*, les plus beaux génies du temps, étoient de ce souper.

Les grands buveurs étoient autrefois fort communs. Ils n'estimoient que ceux qui buvoient beaucoup. Le Maréchal *de Bassompierre*, Ambassadeur de *Louis XIII*, étoit fort aimé des Suisses, parce qu'il leur tenoit tête quand il falloit boire. Dans un magnifique repas, que lui firent les députés des Treize-Cantons, le jour qu'il eut son audience de congé, et où l'on avoit bu largement, ils proposèrent, lorsqu'il fut à cheval, de boire le vin de l'étrier. Ils avoient fait apporter pour cela quantité de flacons et de grands verres. *Ce n'est pas ainsi*, leur dit le Maréchal, *que se boit le vin de l'étrier ; c'est dans la botte.* En même temps il se fit tirer une des siennes, qu'on remplit de vin. Il y but une grande rasade, et tous les Députés après lui.

On trouve encore quelquefois aujourd'hui, mais plus rarement, de ces héros bachiques. Pour boire à leur santé, on est obligé d'altérer la sienne, et il faut s'enivrer pour leur prouver qu'on les aime.

C'est là sans doute une amitié bien raisonnable, qui ne se prouve qu'en perdant la raison. Si vous en rencontrez de tels, n'ambitionnez pas d'acheter à ce prix leur amitié ; et pour quelque chose que ce soit, ne vous enivrez jamais. C'est un principe, dit M. *de Claville*, dont il ne faut s'écarter en aucun cas. Si dans des lieux, si dans des maisons, où la vraie politesse n'est pas encore connue ; on veut vous forcer, soyez inébranlable. Échappez aux sollicitations, usez de ruses, laissez boire les autres, et si c'est chez vous-même, ne ménagez pas votre vin, mais ménagez-vous. Soyez à table gai et de bonne humeur, mais soyez prudent.

Ce n'est pas que, quand un heureux hasard vient alonger le plaisir, quand tous les cœurs se développent, quand la conversation devient plus brillante et plus vive sans cesser d'être polie, on ne puisse jouir de l'occasion et se livrer davantage. Mais les gens d'un goût fin savent animer un repas, sans le rendre tumultueux et bruyant. Tout y est délicat. Le feu du vin fait briller le feu de leur imagination et fait éclore d'heureuses saillies. Tant qu'ils savent répandre de l'esprit et jouir délicieusement de celui des autres, ils ne craignent rien pour leur raison. Mais ils cessent de boire,

dès qu'ils s'apperçoivent que leur tête commence à s'embarrasser ; et ils préviennent le nuage qui obscurciroit leur raison. *Le vin a été créé dès le commencement pour réjouir l'homme et non pour l'enivrer. Le vin pris avec modération, est la joie de l'ame et du cœur. La tempérance dans le boire est la santé de l'esprit et du corps* (*).

L'effet de l'intempérance, au contraire, est de ruiner la fortune et la santé : elle dégrade l'homme, aliène au moins pour un temps la plus noble de ses facultés, et l'abrutit à la fin. C'est ce qui faisoit dire au Philosophe *Anacharsis*, que la vigne portoit trois sortes de fruits : la volupté, l'ivresse et le repentir. *Ne regardez pas le vin, lorsque sa couleur brille dans le verre : il entre agréablement, mais il mord ensuite comme une vipère. Le vin est une source d'intempérance, et l'ivrognerie entraîne avec elle bien des désordres. Quiconque y met son plaisir, ne deviendra jamais sage* (†).

Soyons donc sobres et modérés ; évitons la débauche. L'Esprit-Saint nous avertit que celui qui aime les festins, sera dans l'indigence, et que celui qui aime le vin et la bonne chère, ne s'enrichira point. *Ne vous trouvez pas*, dit-il, *avec les grands buveurs ni avec les gens de bonne chère : car ceux qui*

(*) Eccl. 31. (†) Prov. 20 et 23.

passent le temps à boire et à se régaler, deviendront pauvres; et celui qui aime à dormir, ne sera vêtu que de haillons. (Prov. 23.)

Mais ce qui doit faire craindre encore plus de s'abandonner à ce vice, c'est qu'il n'est presque plus possible de s'en corriger, quand une fois on a eu le malheur d'en contracter l'habitude. Cette inclination se change en nature; et pour en triompher, il ne faut pas moins que le courage et la constance héroïques de *Charles XII*, Roi de Suède. Ce qu'il fit à ce sujet, donne de ce Monarque une plus haute idée que la plus éclatante de ses expéditions. Il avoit un jour dans l'ivresse perdu le respect qu'il devoit à la Reine son aïeule; elle se retira dans son appartement pénétrée de douleur, et y resta enfermée le lendemain. Comme elle ne paroissoit pas, le Roi en demanda la cause. On la lui dit. Il fit remplir un verre, et alla trouver cette Princesse. *Madame*, lui dit-il, *j'ai appris qu'hier dans le vin je m'étois oublié à votre égard. Je viens vous en demander pardon; et afin que je ne tombe plus dans cette faute, je bois ce verre à votre santé: ce sera le dernier de ma vie.* Il tint parole, et depuis ce jour il ne but jamais plus de vin.

Ni de jeux. Il est sans doute permis de jouer, comme nous aurons occasion bientôt de le dire. Il est même si nécessaire à

ceux qui sont dans le monde de savoir le jeu, au moins pour défendre son argent, et pour s'amuser quelquefois ou pour amuser les autres, que le jeu doit en quelque sorte entrer dans le plan d'une belle éducation. C'est souvent le moyen de s'introduire dans les bonnes compagnies, de se faire connoître, et faire appercevoir un mérite qu'on eût ignoré : on s'attire des suffrages importans et de puissans amis. Ce que la sagesse défend dans cette maxime, ce n'est donc pas absolument le jeu, mais deux grands vices qui se glissent souvent dans le jeu : la fureur des jeux de hasard, et la passion du jeu.

Le Sage joue quelquefois, mais plus par complaisance que par goût. Il n'est pas assez insensé pour sacrifier à la passion du jeu son temps, ses biens, sa vertu. Il s'interdit sévérement tous les jeux de hasard, parce qu'on ne peut les jouer sans crime ou sans regrets.

« Les jeux de dés, de cartes, et autres semblables, où le gain dépend principalement du hasard, dit *St. François de Sales*, ne sont pas seulement dangereux comme les danses; mais ils sont simplement et de leur nature mauvais et blâmables. Aussi sont-ils défendus par les loix Ecclésiasti-

ques et par les lois civiles. Mais quel grand mal y a-t-il donc dans ces jeux ? Le voici : D'abord, le gain qui ne devroit être le prix que dé l'industrie, y devient celui du sort qui ne mérite rien puisqu'il ne dépend point de nous ; ce qui est absolument contraire à la raison. Outre cela, le jeu n'est fait que pour nous divertir ; et néanmoins ces jeux de hasard ne sont pas de véritables divertissemens, mais des occupations violentes : l'esprit y est toujours bandé par une contention forte, agité de perpétuelles inquiétudes et de vivacités fréquentes. Y a-t-il une attention plus triste, plus sombre et plus chagrine que celle de ces joueurs ? Enfin, on ne goûte aucune joie dans ces jeux, à moins qu'on ne gagne ; et cette joie n'est-elle pas injuste, puisqu'on ne peut l'avoir que par la perte et le déplaisir des autres joueurs ? Certes, un tel plaisir est infame et indigne d'un honnête homme. Le grand Roi *St. Louis*, dans un de ses voyages de mer, ayant appris que son frère le Comte d'*Anjou*, et le Seigneur de Nemours jouoient à un de ces jeux, se leva, tout malade qu'il étoit, se traîna avec bien de la peine jusqu'à leur chambre, prit les dés, les tables avec une partie de l'argent, et jeta le tout dans la mer, en leur témoignant son indignation.

Parmi les différentes sortes de jeux, il y en a, comme ceux dont nous venons de parler, où le hasard décide de tous les coups : c'est l'intérêt qui y préside, et non l'amusement. Il y en a où la science seule du joûeur emporte le prix, comme aux échecs : mais ces jeux sont plutôt des études qu'un délassement. Il y en a d'autres, où la science du joueur et la fortune triomphent tour-à-tour : ce sont les plus beaux jeux : l'application qu'ils demandent occupe l'esprit sans le fatiguer ; et les caprices de la fortune, ménagés par la science du joueur, y produisent un véritable plaisir qui soutient sans l'attrait d'un gros intérêt. Ces jeux, qu'on appelle des jeux de commerce, sont presque les seuls qu'on devroit se piquer de bien savoir, parce qu'on est le maître de n'en faire qu'un amusement. Ils ne sont pas interdits par la Religion même, pourvu qu'on ne les prenne que comme un délassement utile, et qu'on n'y emploie ni beaucoup de temps, ni beaucoup d'argent. Il n'en est pas de même des jeux de hasard, où domine presque toujours une avarice cachée et honteuse. C'est dans ces sociétés, ou plutôt dans ces repaires de brigands, que se rassemblant à certaines heures, en apparence pour s'amuser, et en effet pour se ruiner et se haïr, on sacrifie au dieu du jeu et à la

fortune, sa santé, ses biens et souvent son honneur même. Si vous êtes sage, vous vous ferez une loi de n'y aller jamais. *Xénophanes*, fameux Philosophe Grec, invité à jouer aux dés, le refusa. Celui qui l'y engageoit, le traitoit de poltron. *Oui, je le suis extrêmement*, répondit-il, *quand il s'agit de faire mal.*

Évitez, avec le même soin, de vous attacher avec passion à quelque jeu que ce soit. *Platon* trouvant un de ses Disciples qui jouoit avec trop d'attache, lui fit une réprimande. Le Disciple s'excusa, en disant qu'il ne jouoit qu'un petit jeu. *Mais*, lui dit Platon, *comptes-tu pour rien la passion de jouer, qui anime ton petit jeu?* Cette passion ne tarde pas à augmenter, et s'accroît, comme le feu, par les alimens qu'on lui donne. Le jeu qui devient passion, se changera en fureur. On commence par jouer peu: mais bientôt la perte irrite ou le gain enflamme. On fait succéder les profusions énormes à de légers gains; ou l'on veut recouvrer ses pertes par des excès accumulés, qui en attirent de nouvelles. L'obligation de payer les dettes énormes du jeu, dettes qui sont toujours les premières et souvent les seules acquittées, fait engager ou aliéner les fonds; et de là souvent la ruine subite des maisons les plus opulentes. La passion du jeu est un

des plus terribles fléaux qui conspirent à la désolation des familles. Combien de joueurs a-t-on vu prospérer ! Pour deux ou trois aventuriers ou quelques heureux joueurs dont on vante les succès, que de milliers d'autres réduits à une honteuse misère !

Jouer par l'espoir du gain, c'est jeter son bien dans la mer, pour aller le recueillir sur le rivage. S'exposer sans nécessité à une grande perte, c'est puérilité, c'est sottise. Mais risquer le nécessaire pour avoir le superflu, abandonner au *sort* d'une carte ou d'un dé sa fortune, son rang et son état, ceux de sa femme et de ses enfans, n'est-ce pas folie et fureur ? Que reste-t-il à celui qui a perdu au jeu tout son bien, que les regrets, les larmes et le désespoir ? On dit que M. *de Sallo*, de qui nous avons rapporté dans le premier volume un si beau trait d'humanité, ayant perdu au jeu cent mille écus, qui faisoient tout son bien, en mourut de chagrin. Qui pourroit compter toutes les autres personnes que la passion du jeu a ruinées, et qui ayant joué et perdu leur argent, leurs revenus, leurs terres, leurs hôtels et leurs équipages, se sont livrés aux transports de la rage et de la fureur, et se sont donnés la mort, en vomissant contre eux-mêmes les plus affreuses impré-

cations, et contre Dieu les plus horribles blasphêmes ? Quelle horreur ne doit-on pas avoir d'une passion qui est capable de porter à de tels excès !

L'homme raisonnable ne se livrera donc pas à la folle espérance d'une espèce de fortune, qu'on fait rarement, et qu'on ne fait presque jamais sans crime. Il n'est permis qu'à un fou ou à un fripon de jouer gros jeu : l'honnête homme qui le joue ne le sera pas long-temps : il est trop difficile d'y garder toute sa probité. Quand on est avide de gain, si l'on peut gagner par la fraude, si l'on est sûr qu'elle demeurera secrète, si on la regarde peut-être comme un jeu ou comme une partie de l'habileté du jeu; n'est-on pas tenté de s'en servir au besoin, et ne succombe-t-on jamais à la tentation ? On cherche à réparer par la ruse les mauvais tours de la fortune : de la ruse on passe bientôt à la fourberie, et l'honnête homme se trouve changé en fripon. Tout le monde connoît ces beaux vers qui méritent d'être relus souvent :

Les plaisirs sont amers, si-tôt qu'on en abuse.
Il est bon de jouer un peu ;
Mais il faut seulement que le jeu nous amuse :
Un joueur, d'un commun aveu,
N'a rien d'humain que l'apparence ;
Et d'ailleurs il n'est pas si facile qu'on pense,
D'être fort honnête homme et de jouer gros jeu.

Le desir de gagner qui nuit et jour occupe,
Est un dangereux aiguillon.
Souvent, quoique l'esprit, quoique le cœur soit bon,
On commence par être dupe,
On finit par être fripon.

Des Houl.

« Tout le monde joue, disoit une Dame à une de ses amies; mais il ne faut accorder à cet amusement que les momens qu'on ne peut employer mieux. Quand une femme en fait sa passion dominante, elle est perdue. Plus elle joue, et plus elle veut jouer. Elle néglige le soin de sa santé, de sa réputation, de son repos, de sa famille; et pourquoi? pour confier au hasard le soin de sa fortune: quel aveuglement! Mais il faut moins s'en prendre à cette femme, qu'à celles à qui on en avoit confié l'éducation. Si on nous accoutumoit de bonne heure à aimer la lecture et des occupations qui pourroient nous amuser en nous instruisant, on ne joueroit point, ou fort peu. Comment trouvez-vous ces femmes qui, depuis quatre heures qu'elles sortent de table jusqu'à dix qu'elles s'y remettent, ne quittent pas le jeu? Elles se retirent la plupart avec la rage d'avoir perdu, ou avec la joie maligne d'avoir gagné leurs amis. Toutes les joueuses aiment l'argent, et rien n'est si vil que cet attachement ».

Une femme joueuse n'est pas seulement intéressée, elle est encore presque toujours une mère dénaturée. Voyez ces enfans qui portent sur leur front un caractère de noblesse que dément leur air malpropre et négligé. Laissés à eux-mêmes, ou livrés à des mains mercenaires qu'on paye mal et qui servent de même, ils languissent dans l'ordure, et restent sans éducation, ou, ce qui est encore pis, n'en ont qu'une vicieuse. Mille fois plus à plaindre que s'ils étoient orphelins, parce qu'ils ont une mère que la passion du jeu a dépouillée de tous les sentimens de la nature, une mère qui ne les regarde qu'avec indifférence, ou même qui ne les regarde pas, qui les oublie entièrement pour ne s'occuper que de son jeu, et qui ne leur laissera pour héritage avec ses mauvais exemples, que l'indigence et les regrets de l'avoir eue pour mère.

« Le gros jeu, dit M. *de la Chétardie* dans son *Instruction à une jeune Princesse*, est une des choses que les Dames doivent le plus éviter. Rien ne leur sied mieux que la modération et la douceur : mais il est bien difficile de conserver ces deux qualités, quand on se livre à une passion, qui est presque toujours suivie de l'impatience et de la colère. Je voudrois qu'une femme voulût prendre la peine de se regarder,

quand elle est en cet état; elle jugeroit du désordre de son ame par celui de son visage; et peut-être que l'intérêt de sa beauté feroit ce que la raison n'auroit pu faire. Mais quand elle auroit assez de force pour se posséder dans la perte; quel tort ne se fait-elle pas en s'exposant à perdre des sommes excessives, qui peuvent ruiner ou incommoder sa maison? A quel manque de respect d'ailleurs ne se commet-elle pas, en jouant un jeu qui est capable de mettre les esprits les plus raisonnables hors de leur assiette? Croit-elle que cet *homme* poussé à bout par le malheur, soit toujours assez le maître de ses actions et de ses paroles, pour ne pas s'échapper au-delà du respect? et elle-même, si la fortune la persécute jusqu'à un certain point, est-elle assez sûre de sa vertu, pour se croire à l'épreuve d'une passion, qui sacrifie tout au plaisir de se satisfaire. Mais je veux qu'elle en ait assez pour résister aux tentations, que l'amour du jeu inspire; du moins est-il certain qu'il la porte à renoncer à la régularité et à la bienséance, lui fait pervertir l'ordre de sa maison, en négliger le soin, et l'expose aux justes reproches d'un mari; ce qui est la chose du monde, qui doit lui être la plus sensible.

FIN du Tome cinquième.